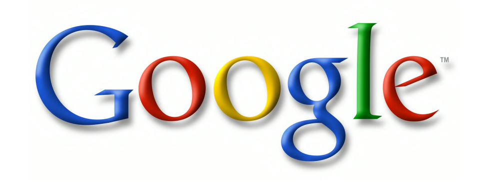
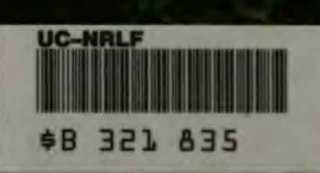



UC-NRLF
$B 321 835


University of California
Lux ex Tenebris.
Claus Spreckels Fund.



MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT DOUZE.

TOME PREMIER.

MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT DOUZE,

CONTENANT LE PRÉCIS

DES ÉVÉNEMENS DE CETTE ANNÉE;

Pour servir à l'Histoire

DE L'EMPEREUR NAPOLÉON;

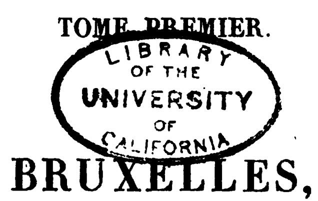
Par le Baron Fain,

SON SECRÉTAIRE-ARCHIVISTE A CETTE ÉPOQUE.

La Russie était la dernière ressource de l'Angleterre : il s'agissait de ramener Alexandre au système continental; la cause était européenne et tout l'Europe marchait devant moi!

(NAPOLÉON à Sainte-Hélène. *Mémorial* de M. Las-Cazes, t. III, p. 122.)

TOME PREMIER.



BRUXELLES,

CHEZ H. TARLIER LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE LA MONTAGNE, N° 306.

1827.

PREFACE.

« Il y a des gens, dit Pascal, qui voudraient qu'un auteur ne parlât jamais des choses dont les autres ont parlé. Autrement, on l'accuse de ne rien dire de nouveau..... Mais si les matières qu'il traite ne sont pas nouvelles, *la disposition en est nouvelle...*; j'aimerais autant qu'on l'accusât de se servir des mots anciens : comme si les mêmes pensées ne formaient pas un autre corps de discours par une disposition différente, aussi bien que les mêmes mots forment d'autres pensées par les différentes dispositions. »

J'avoue que j'ai long-temps hésité à publier le *Manuscrit de mil huit cent douze*. Un seul trait y dessine la vérité historique dans son principal contour, et l'effet peut en être bien faible à côté des couleurs fortes et du vernis brillant déjà répandu sur les tableaux qui ont été détachés du sujet.

Cependant le grand nombre d'ouvrages qui ont paru, est précisément ce qui me décide à publier le mien.

Au milieu de tant de versions diverses, plus d'un lecteur est demeuré incertain. Fatigué de cette foule de détails et des aperçus contradictoires qui résultent de tant de positions et d'intérêts secondaires, on a besoin d'en revenir aux circonstances essentielles; et, pour les reconnaître plus sûrement, c'est auprès de Napoléon qu'on désire se placer.... Ce point de vue est le nôtre.

L'histoire contemporaine a plusieurs faces; mais un seul côté de la pyramide regarde l'avenir. Les lieutenans d'Alexandre le Macédonien n'ont commencé à faire article à part qu'après sa mort; les lieutenans de César ne sont connus que des érudits, et ceux de Charlemagne ne figurent plus que dans les romans de la Table-Ronde.... Ici, comme dans toutes les grandes expéditions, c'est sur le chef de l'entreprise que les regards resteront fixés. C'est donc envers lui surtout qu'il faut être juste.

Après un désastre tel que la retraite de Moscou, combien le blâme était facile! Ardeur de conquête, ambition démesurée, orgueil, imprudence, aveuglement, folie, affaissement même, tous ces reproches venaient sous la plume des censeurs, et aucun n'a été épargné. Tant il est vrai, comme dit madame de Staël, « que la plupart des hommes sont au service de l'événement; ils n'ont pas la force de penser plus haut qu'un fait: on dirait qu'ils éprou-

vent un certain besoin de donner raison au sort, quel qu'il soit, comme si c'était une manière de vivre en paix avec lui. »

Sans doute, les traces des grandes invasions sont hideuses, et, sous ce point de vue, la philosophie de l'histoire n'a que trop sujet d'envisager avec horreur les jeux sanglans des rois et des peuples! Mais d'un tort commun à toutes les guerres par la nature des choses, est-il juste d'en faire un tort particulier à telle époque et à tels hommes? Se tenir constamment au milieu des arrière-gardes, n'est-ce pas se placer, comme le requin, dans le sillage du vaisseau, pour faire son profit de tout ce qui tombe?

Je n'aurai pas de pareils reproches à craindre. Loin d'enchérir sur l'événement, je me suis attaché plutôt à faire ressortir les combinaisons qui devaient amener un résultat contraire, et je crois avoir conservé la fidélité du récit en le traçant au jour le jour, sans me laisser préoccuper de tout ce qui est survenu dans les années suivantes : les événemens de 1813 et de 1814 (1) ont leur volume à part.

(1) *Manuscrit* de 1813, 2 vol. in-8°;
——— de 1814, 1 vol. in-8°;
Chez le même libraire.

TABLE DES CARTES

DRESSÉES POUR L'INTELLIGENCE

DU MANUSCRIT DE MIL HUIT CENT DOUZE.

N°. 1er. Les environs de Wilna, tome I, page 186.
N° 2. Le pays entre Wilna, Witepsk et Smolensk, tome I, page 294.
N° 3. Smolensk et ses environs, tome I, page 344.
N° 4. Champ de bataille de la Moscowa, tome II, page 1.
N° 5. Environs de Moscou, tome II, page 48.
N° 6. Passage de la Bérézina, tome II, page 301.
N° 7. Carte générale de la marche sur Moscou et du retour, tome II, page dernière.

Nota. Ces cartes sont l'ouvrage de M. le capitaine Lameau, ingénieur-géographe, qui était attaché en cette qualité au cabinet de Napoléon, pendant les campagnes de 1812, de 1813, et de 1814.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE PREMIER VOLUME.

Pages.

Préface. I

PREMIÈRE PARTIE.

Chapitre Ier. Paris au mois de janvier 1812. 1
Chap. II. Pétersbourg au mois de février 1812. 8
Chap. III. La Prusse est admise dans l'alliance de Napoléon. . 13
Chap. IV. Mission du colonel Czernicheff. — Propositions d'arrangement. 19
Chap. V. Alliance avec l'Autriche. — Négociations avec la Turquie. 24
Chap. VI. Des deux côtés on poursuit vivement les préparatifs de guerre. 31
Chap. VII. Suites des dispositions de Napoléon. — Question de la Pologne. 39
Chap. VIII. Tentative de Napoléon auprès de l'Angleterre. . 45
Chap. IX. Réponse des Russes apportée par le baron de Serdobin. — Note de M. de Kourakin. — Mission de M. de Narbonne. — Départ de Napoléon. 48
Chap. X. Séjour à Dresde. 52
Chap. XI. Fin du séjour à Dresde et du mois de mai. . . . 59
Chap. XII. L'empereur se met à la tête de son armée, et la conduit sur le Niémen. 67
Supplément à la première partie. (*Pièces historiques.*) . . . 81

DEUXIÈME PARTIE.

Pages.

CHAP. Ier. Passage du Niémen. 137
CHAP. II. Occupation de Kowno. — Entrée à Wilna. . . 142
CHAP. III. Séjour à Wilna, première partie. — Organisation de la Lithuanie. — Confédération de la Pologne. — Arrivée de l'aide-de-camp Balachoff. 152
CHAP. IV. Suite du séjour à Wilna. — Opérations militaires qui se poursuivent entre le Haut-Niémen et la Dwina. . 161
CHAP. V. Suite du séjour à Wilna. 167
CHAP. VI. Marches de Bagration. 175
CHAP. VII. Fin du séjour à Wilna. 180
Supplément à la deuxième partie. (*Pièces historiques.*) . 187

TROISIÈME PARTIE.

CHAP. Ier. L'empereur s'arrête à Gloubokoë. 221
CHAP. II. L'empereur arrive sur la Dwina à Bechenkovitchi. — Combats d'Ostrowno. 229
CHAP. III. Napoléon à Witepsk, 28 juillet. — Opérations secondaires du prince de Schwartzenberg, du duc de Reggio et du duc de Tarente. 242
CHAP. IV. Suite du séjour à Witepsk. 254
CHAP. V. Fin du séjour à Witepsk. 260
Supplément à la troisième partie. (*Pièces historiques.*) . . 275

QUATRIÈME PARTIE.

CHAP. Ier. Marche sur Smolensk et prise de cette ville. . . 297
CHAP. II. Suite de la prise de Smolensk. — Combat de Valoutina. 314
CHAP. III. Napoléon à Smolensk. 331
CHAP. IV. L'armée pénètre dans l'ancienne Russie : ira-t-elle jusqu'à Moscou ? 340

Pages.

Supplément à la quatrième partie. (*Pièces historiques.*) . 345

CINQUIÈME PARTIE.

CHAP. Ier. Dorogobouge. 355
CHAP. II. Viazma. 363
CHAP. III. Ghjath. 372

(La suite de la cinquième partie au second volume.)

MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT DOUZE.

PREMIÈRE PARTIE.

RUPTURE ENTRE LA RUSSIE ET LA FRANCE; L'EUROPE SE DÉCLARE EN FAVEUR DE NAPOLÉON.

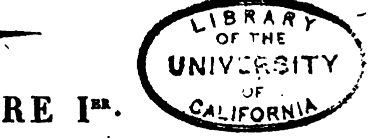
> On remarque qu'avant la bataille d'Actium, il y eut un jour quatorze rois dans l'antichambre d'Antoine.
>
> (VOLTAIRE.)

MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT DOUZE.

PREMIÈRE PARTIE.



CHAPITRE Ier.

PARIS AU MOIS DE JANVIER 1812.

Depuis plusieurs années, et surtout depuis l'entrevue d'Erfurt, les peuples européens se sont accoutumés à considérer, comme indissoluble, l'amitié des empereurs de France et de Russie. On s'est reposé avec joie dans cette idée, et la confiance qu'elle a généralement inspirée dure encore. En vain quelques signes de refroidissement ont été remarqués; en vain des bruits sinistres se répandent; en vain des lettres de Prusse et de Pologne assurent que depuis l'année dernière les Russes sont sous les armes, qu'ils bordent la frontière du grand-duché de Varsovie, et que, dans leur attitude hostile, ils semblent épier l'occasion de se jeter de nouveau à tra-

vers l'Europe (1); on se refuse à croire qu'une rupture soit possible. Le caractère de l'empereur Alexandre, sa loyauté, l'éclat qu'il a donné lui-même à ses sentimens pour Napoléon, repoussent toute crainte sérieuse à cet égard, et chacun se rassure en se rappelant l'intimité d'Erfurt, la scène au théâtre, en présence d'un parterre de rois, et l'allusion dont il a été tant parlé :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux (2) ?

Si quelques sujets de mécontentement se sont élevés entre les deux cabinets, on les considère comme de légers nuages que l'intimité des deux souverains parviendra sans doute à dissiper.

Napoléon lui-même partage cette confiance. L'année qui commence ne le trouve appliqué sérieusement qu'aux soins de la guerre qu'il poursuit contre le gouvernement anglais. Le système continental est sa pensée dominante. Il en est plus occupé que jamais, trop occupé peut-être! Mais comment

(1) En 1811, et même dès la fin de 1810, l'empereur Alexandre s'était occupé de rassembler la majeure partie de ses forces sur la frontière occidentale de son empire. M. de Butturlin, dont l'aveu constate ce fait, ajoute : « Une division qui, depuis la dernière guerre avec la » Suède, était demeurée dans l'ancienne Finlande, reçut ordre de » marcher sur la Haute-Dwina, et l'armée du Danube, qui, à la fin » de 1810, se trouvait forte de neuf divisions, ne fut plus composée » que de quatre. Les cinq autres furent portées sur le Haut-Dniester. » (Voir l'ouvrage de M. de Butturlin, aide-de-camp de l'empereur Alexandre, sur la campagne de 1812, pag. 56 et 57, tom. 1er.)

(2) On sait qu'à ce passage d'*OEdipe*, Alexandre, cédant à l'inspiration de ses vrais sentimens, s'est jeté dans les bras de Napoléon.

ne pas se laisser séduire par des espérances qui sont si près de se réaliser? Déjà des cris de détresse échappent à l'ennemi. Napoléon les entend : ce sont les gémissemens des manufacturiers anglais. Les coups qu'il a préparés avec tant de combinaisons et de patience à travers tant de difficultés et de résistances partielles, commencent donc à porter! Ses regards ne peuvent se détacher de l'Angleterre, tant le spectacle qu'elle lui présente le captive et l'encourage! Dans les campagnes, des ouvriers affamés se mutinant, formant des bandes sous le nom de *Luddistes*, et répandant au loin le désordre et l'effroi; à Londres, la barre des communes envahie par une foule de pétitionnaires qui réclament à grands cris la révocation des ordres du conseil;... de tous côtés le mécontentement le plus actif, et même le désespoir assiégeant le ministère!... Encore quelques efforts, et le blocus aura dompté l'orgueil britannique (1).

(1) Laissons parler M. Brougham à la chambre des communes :

« Il est impossible de délibérer sur les ordres du conseil, dit cet » orateur, sans faire mention de la misère dans laquelle gémissent les » classes inférieures des manufacturiers. Le Warwickshire, le York- » shire, le Lancashire vous crient d'une voix unanime de rendre à » leur industrie les moyens de soutenir leur existence..... Pour détour- » ner les calamités actuelles, tantôt le peuple des manufactures vous » demande l'abolition du monopole de la Compagnie des Indes, tan- » tôt il supplie le parlement de mettre une fin prompte et honorable à » la guerre. Ce qui vous prouve combien la misère est générale en » Angleterre.... Sans entrer dans un plus long détail, je ne crains pas » d'être contredit, si je déclare, d'après ce triste tableau, que les » manufactures sont actuellement réduites dans un état dont il n'y a » point d'exemple.... On a entendu plus de cent témoins qui ont été

Un dernier entrepôt reste à fermer au commerce anglais sur la côte allemande, ce sont les ports de la Poméranie suédoise. La Suède est notre alliée; elle a déclaré la guerre à l'Angleterre; mais cette double garantie n'est que fictive, et la réalité est entièrement l'opposé des apparences. Dissimulation étrange! La guerre sert à protéger des relations commerciales très-actives avec les Anglais, tandis que l'alliance sert à couvrir une guerre sourde qui existe de fait contre le système de la France (1).

» choisis dans les principaux districts de manufacture; on ne pouvait » contenir ceux qui se portaient par centaines à la barre. Birmingham » et les districts adjacens offrent aujourd'hui le tableau de l'indigence » et de la famine, et il faudrait avoir le cœur bien endurci pour con- » templer cette scène sans frissonner. Plusieurs maisons éminentes ont » été forcées, pour prévenir leur ruine entière, de renvoyer la moitié » de leurs ouvriers. Que deviendront ces hommes? Quel doit être l'état » d'un pays inondé d'ouvriers sans ouvrage? Les faits sont sous les » yeux du parlement. Si l'on ne révoque pas les ordres du conseil, on » déchaîne contre le pays ces hommes, je ne dirai pas mécontens, » mutins, séditieux, mais affamés, et affamés au point qu'il faut leur » donner du pain, ou les voir périr. Le Warwickshire, le Yorkshire, » Sheffield, sont dans le même état que Birmingham, etc., etc. » L'orateur demande dans ses conclusions la révocation des ordres du conseil....... Lord Castlereagh déclare dans sa réponse, que personne ne peut sentir plus profondément que lui la détresse où se trouvent les manufactures anglaises.

(1) Malgré le traité de Paris, qui avait terminé les différends de la Suède avec la France, et rendu la Poméranie à la Suède, le commerce des Suédois avec l'Angleterre continua.... La configuration des côtes scandinaves était très-favorable à la contrebande, et, malgré la déclaration de guerre, l'Angleterre traitait amicalement les navires suédois. (Le colonel Butturlin, aide-de-camp de l'empereur de Russie, pag. 67 et 68, tom. 1er.).

Cet état de choses ne saurait durer plus long-temps. Le système continental est absolu de sa nature. Les mesures qui restent à prendre sont commandées par celles qu'on a déjà prises. C'est ainsi que la clôture des bouches de l'Elbe exigeait l'occupation du pays d'Oldenbourg. Maintenant ce n'est pas assez d'avoir fermé la côte d'Oldenbourg, si Stralsund reste accessible à la contrebande anglaise. Napoléon ne peut hésiter à cet égard, et cependant ce n'est pas sans un vif sentiment de regret qu'il se voit forcé de prendre ce parti contre la Suède, la plus ancienne amie de la France, qui ne s'éloigne en ce moment de notre système, que parce qu'elle est trahie dans sa politique naturelle par le prince qui devait le plus en respecter les liens. L'occupation de la Poméranie a lieu dans les premiers jours de janvier.

Non-seulement l'empereur travaille à resserrer de plus en plus la pression sous laquelle le blocus tient le commerce anglais, mais le développement qu'une industrie nouvelle donne aux manufactures du continent, lui semble un autre moyen de guerre non moins puissant à diriger contre l'ennemi. Les entreprises qui ont pour objet de suppléer à la privation forcée des denrées coloniales reçoivent de sa part les encouragemens les plus assidus. En découvrant le sucre et l'indigo dans les productions de notre sol, il a, pour ainsi dire, découvert une seconde fois l'Amérique; aussi s'empresse-t-il de publier ce merveilleux succès. Il ne cesse d'exciter le commerce européen à prendre un essor plus hardi; il lui montre dans nos grandes foires d'Europe, et sur nos

principaux marchés, les comptoirs vides que les marchands anglais ont abandonnés. Ce sont autant de positions de guerre évacuées par l'ennemi. Il presse les nôtres de les occuper, d'en recueillir les avantages et de s'y maintenir. Enfin, pour donner plus de force et d'unité à la double action qui repousse le commerce anglais et favorise celui de la France, un ministère du Commerce est créé. Le comte Colin de Sussy en reçoit le portefeuille, et réunit sous sa direction les douanes et les manufactures.

Par suite de ce nouveau système, les ateliers du commerce deviennent autant d'arsenaux auxiliaires. Napoléon, dans ses promenades de janvier et de février, les visite avec soin, les examine d'un œil pénétrant, interroge tout le monde; il s'intéresse à tous les détails, se fait rendre compte de tous les obstacles, applaudit à tous les succès, donne aux ouvriers des gratifications, aux chefs la croix de la légion (1); et sur ses pas, l'ombre du grand Colbert sourit pour la première fois aux combinaisons de la guerre.

Nos meilleurs professeurs se chargent de diriger l'application des nouvelles méthodes. Une école expérimentale s'ouvre dans la plaine de Saint-Denis pour la fabrication du sucre. Les journaux négligent les matières politiques pour répandre au loin les instructions que la science offre à l'industrie. Comme en Égypte, les savans sont encore une fois devenus les lieutenans de Napoléon.

(1) Entre autres M. Benjamin Delessert est décoré, le 2 janvier, dans sa manufacture à Passy.

Ce n'est plus qu'à l'extrémité de la Péninsule espagnole que la guerre contre l'Angleterre se poursuit par la voie des armes. Toutes les forces militaires de la nation britannique y sont comme entassées. Il entre dans les projets de Napoléon de les y retenir; dans cette expédition lointaine, dispendieuse et meurtrière, qui se prolonge sous les ordres de Wellington, il voit un dernier moyen de mettre le comble à l'épuisement de nos ennemis (1).

Le roi Joseph compte déjà deux ans de règne, et les plus grandes familles se sont ralliées autour de son trône. Dans le midi, la capitale du royaume de Valence vient de remettre aux mains du maréchal Suchet ses clés, ses magasins, et l'armée tout entière qui la défendait. Dans le nord, le général Bonnet s'est rendu maître des Asturies. La résistance des cortès n'a plus pour refuge que la pointe de Cadix.

L'Angleterre devrait être découragée; mais elle entrevoit une ressource, et c'est la Russie qui la lui présente.

(1) La population de l'Angleterre ne peut suffire à la fois à l'occupation de l'Inde, à celle de l'Amérique, à ses établissemens dans la Méditerranée, à la défense de l'Irlande et de ses propres côtes, aux garnisons et aux équipages de ses immenses flottes, et en même temps à la guerre opiniâtre et long-temps soutenue qu'elle a engagée contre nous dans la Péninsule. Bien des chances sont pour nous, et l'Angleterre s'est placée entre la nécessité de céder, ou la ruine complète de sa population. (Voir l'Exposé de la situation de l'empire du 1er juillet 1811.)

CHAPITRE II.

PÉTERSBOURG, AU MOIS DE FÉVRIER 1812.

Par suite du blocus continental, les riches propriétaires de la Russie ne vendent plus ni leur chanvre, ni leurs bois, ni leur goudron; ils redemandent à grands cris des acheteurs. Le besoin que les seigneurs russes ont des marchands anglais a toujours contrarié le cabinet de Saint-Pétersbourg, quand il a voulu séparer sa politique de celle de l'Angleterre, et souvent même l'a maîtrisé. Trop de résistance a coûté cher à l'empereur Paul..... Ce qui se passe en ce moment à Pétersbourg est un nouvel exemple de l'influence que peuvent avoir des intérêts si exigeans et des souvenirs si graves!

Les ministres anglais n'ont jamais désespéré de ce retour. Dès 1807, en recevant la déclaration de guerre de la Russie, ils ont poussé la prévoyance jusqu'à poser dans leur réponse les bases de ce raccommodement inévitable. « Lorsque l'occasion de » rétablir la paix entre la Grande-Bretagne et la » Russie se présentera, ont-ils dit, sa majesté bri- » tannique la saisira avec ardeur. Les arrangemens » d'une telle négociation ne seront ni difficiles » ni compliqués. Sa majesté, n'ayant rien à con-

» céder, n'aura rien non plus à demander (1). »

L'Angleterre est à la veille de recueillir le fruit de cette politique ; les marchands russes et anglais ont commencé à s'entendre. L'état de paix est rétabli par le fait, et déjà le commerce britannique a recouvré d'importans avantages. « Les routes du » Nord sont couvertes de voitures chargées de den- » rées coloniales et de marchandises anglaises qui » pénètrent dans l'intérieur de la Russie (2). »

Cependant le cabinet de Saint-Pétersbourg croit devoir conserver quelques ménagemens, et c'est le pavillon américain qui sert à couvrir les cargaisons anglaises. « Je n'ai contracté, dit l'empereur Alexan- » dre, aucune obligation qui doive empêcher le » commerce de mes états avec les neutres. Le com- » merce russe était gêné, il souffrait, il avait des » droits à faire valoir auprès de moi, et le premier, » c'était l'*existence*. Après tant de sacrifices, vou- » loir le priver de ce reste d'affaires avec les neu- » tres, c'était chose impossible (3). » Ce prince ajoutait que ses intentions n'en étaient pas moins pacifiques à l'égard de la France et de ses alliés ; il en

(1) Déclaration de l'Angleterre, du 18 décembre 1807.

(2) Rapport de M. le baron de Kniesbeck à S. M. le roi de Prusse. Dans cette circonstance, a dit un ministre anglais dont le témoignage est irrécusable, la Russie a rendu aux Anglais un marché de trente-six millions d'acheteurs ; elle a relevé le prix de nos productions coloniales, et reporté l'activité dans nos manufactures. C'est un service signalé dont nous devons être à jamais reconnaissans. (Lord Liverpool, Discours du 18 décembre 1812.)

(3) Rapport déjà cité de M. de Kniesbeck.

citait pour preuve le peu d'importance qu'il avait donné à l'affaire d'Oldenbourg, et le silence gardé sur l'occupation de Hambourg et de Lubeck. « Enfin, disait-il, une considération majeure ne » m'échappe pas, et quoiqu'on évite de m'en parler, je ne veux pas en faire un mystère. Je sais » bien que je ne suis pas aussi grand capitaine que » l'empereur Napoléon, et que je n'ai aucun géné» ral à lui opposer. Je le sais, et cela seul devrait » convaincre du désir que j'ai de conserver la » paix (1). »

Le Nord était dans cet état douteux, lorsque la nouvelle de l'occupation de la Poméranie survient à Pétersbourg. Ce mouvement des troupes françaises envenime la querelle aux yeux de ceux qui hésitent encore, et fournit de nouveaux prétextes à ceux qui n'hésitent plus.

Le prince de Suède se plaint comme s'il n'avait pas donné le premier de plus graves sujets de plaintes, et méconnu les devoirs de l'alliance; il s'indigne, affectant de prendre pour la menace d'un ennemi qui se déclare, ce qui n'est au fond que la violence d'un ami mécontent. Oubliant les intérêts des deux nations, il ne voit que sa personne, il s'imagine que Napoléon a voulu le pousser à bout, et, cédant à ce mouvement de l'amour-propre blessé, il fait un premier pas vers la Russie.... Démarche fatale, dont les conséquences terniront le reste de sa vie !

(1) Rapport déjà cité de M. de Kniesbeck.

A Pétersbourg, on se refuse également à envisager sous son véritable jour la résolution que Napoléon vient d'approuver à l'égard de la Poméranie. Au lieu de reconnaître qu'elle est la suite de toutes les mesures déjà suivies contre le commerce anglais, et que l'empereur ne fait que persister dans son système ; qu'il en est même d'autant plus occupé, que le succès lui en paraît plus sûr ; on s'égare à force de finesses et d'aperçus déliés, et l'on s'obstine à chercher sa politique précisément où elle n'est pas ; on méconnaît son caractère ; on oublie que cette imagination si vive, que cette volonté si forte, qui s'avance toujours droit devant elle, ne lui permettent pas de dissimuler la grande pensée qui le domine ; que depuis deux ans sa préoccupation contre l'Angleterre se reflète tout entière dans ses démarches, dans ses discours, dans ses lettres, et jusque dans ses journaux ; qu'en ce moment encore toutes les heures de la journée sont employées par lui à méditer, à dicter et à agir contre l'Angleterre ; qu'enfin toute sa politique est là, et qu'il n'est pas homme à donner ainsi tout son temps à une idée qui ne serait pas la sienne.

Quoi qu'il en soit, à Saint-Pétersbourg on ne voit ou l'on ne veut voir dans la marche de la division Friant sur la Poméranie, que l'arrivée d'une grande armée française sur l'Oder. M. de Nesselrode devait se rendre à Paris pour terminer les différends ; on déclare qu'au point où en sont les choses, une telle démarche serait contraire à la dignité de l'empereur Alexandre, et que M. de Nesselrode ne partira

pas. Le comte Charles de Lowenhielm, aide-de-camp du prince de Suède, se montre à Saint-Pétersbourg, et bientôt le bruit se répand que des arrangemens préliminaires sont au moment d'être conclus entre la Suède et la Russie.

CHAPITRE III.

LA PRUSSE EST ADMISE DANS L'ALLIANCE DE NAPOLÉON.

(24 février 1812.)

Cependant une puissance amie emploie tous ses efforts à contre-balancer l'influence anglaise dans l'esprit de l'empereur Alexandre, et ce que Bernadotte aurait dû tenter, c'est le roi de Prusse qui l'entreprend.

Placée entre la France et la Russie, la Prusse suit avec inquiétude depuis plusieurs mois les progrès de leur mésintelligence, et le roi n'épargne aucune démarche personnelle pour prévenir une rupture dont son pays serait la première victime. En effet, si cette rupture éclate, que deviendront les états prussiens?

Le cabinet de Berlin n'a pas attendu que la guerre fût imminente pour examiner à loisir le parti qu'il doit prendre. Il n'a le choix qu'entre les deux extrêmes, il faut épouser la querelle d'Alexandre ou celle de Napoléon.

S'attacher au parti des Russes est plus conforme au penchant du roi. Mais, dans ce cas, toute défaite est mortelle. Or, la victoire est depuis si long-temps

fixée sous les drapeaux de Napoléon que les politiques de Berlin ne se permettent plus de supposer qu'elle puisse les quitter jamais. L'alliance avec la Russie offre donc toutes les chances d'une ruine entière.

L'alliance avec la France au contraire ne comporte aucun danger et présente tout l'attrait de la cause *qui plaît aux dieux*. Il tarde aux Prussiens de n'être plus un peuple subjugué, et ce n'est que sous les auspices d'une victoire auxiliaire qu'ils peuvent s'élever au rôle d'amis du peuple dominateur.

Entre deux chances tellement inégales que dans l'une on risque de tout compromettre jusqu'à l'existence, et que dans l'autre on ne peut manquer d'arriver à une situation meilleure, comment le cabinet prussien pourrait-il hésiter ? Il hésite cependant. Après avoir sollicité dès le mois de mars de l'année précédente une alliance étroite avec la France, il a ralenti ses démarches.

De son côté, Napoléon n'est pas moins indécis. Les liens qui unissent encore le cabinet de Berlin à celui de Saint-Pétersbourg ne sont un mystère pour personne. Si la guerre s'allume dans le Nord, ne vaudrait-il pas mieux faire de la Prusse notre première proie que de la couvrir d'une alliance protectrice ? Elle est à notre discrétion, nos troupes la cernent de toutes parts, et nous sommes maîtres de toutes ses forteresses. L'empereur n'a qu'un signe à faire pour qu'aussitôt cette puissance envahie, soit désarmée, dépecée, et transformée en

divers états nouveaux mieux adaptés à la politique de la France.

Si Napoléon n'est qu'un conquérant, qu'un preneur de capitales, qu'un destructeur de dynasties royales, peut-il balancer ? La prudence même semble lui commander de faire disparaître la maison régnante de Prusse, et de se nantir, dès le premier coup de canon, d'une indemnité assurée contre toutes les chances défavorables d'une expédition en Russie ?

Certes, les griefs ne lui manquent pas pour traiter la Prusse à la rigueur. Depuis la paix de Tilsitt, c'est une ennemie que la force seule contient; en 1809, tandis que nous étions aux prises, sur le Danube, avec les Autrichiens, et que la flottille anglaise, surprenant Flessingue, débarquait dans l'Escaut, n'a-t-on pas vu des régimens prussiens entiers, croyant l'instant propice, courir se ranger sous les drapeaux du partisan Schiller ?

A cette époque, la cour de Berlin n'était-elle pas en pourparlers avec la cour de Vienne ? Au moment de la victoire de Wagram, n'était-il pas question, à Koenigsberg, de se mettre à la tête de l'insurrection du Nord, dont le même Schiller et les bandes du prince de Hesse n'étaient que les avant-coureurs ? De nombreuses révélations nous ont tout appris.

Après des griefs de cette importance, il est inutile de parler des millions que la Prusse doit, promet de payer, et ne paie pas. Cette dispute d'argent a pu donner lieu à de vives et fréquentes

réclamations sous la plume du comte Daru ; mais jamais de pareilles considérations ne déterminent une guerre, dans la pensée de Napoléon (1).

J'en ai dit plus qu'il ne faut pour faire entrevoir ce qui peut rendre la décision de l'empereur des Français fatale à la maison de Brandebourg ; il me reste à dire ce qui plaide en sa faveur ; c'est la crainte de rendre inévitable une guerre qui est encore incertaine. L'expulsion du roi de Prusse ferait immanquablement éclater la rupture, et plutôt que de donner un tel signal, l'empereur aime mieux renoncer à des précautions extrêmes de leur nature.

Cependant la querelle est devenue trop grave pour qu'on puisse négliger plus long-temps le cabinet de Berlin. Le moment est venu de se l'assurer, au moins par des traités, et Napoléon ordonne au duc de Bassano de s'en expliquer avec M. de Krusemarck. Celui-ci a compris la question, et son cabinet, qui finit également par la comprendre, se met aussitôt en mesure d'accepter l'alliance (2). Ce

(1) Traité du 8 septembre 1808, qui arrête la dette de la Prusse à 140 millions.

Traité du 5 novembre 1808, après les conférences d'Erfurt, qui fait remise de 20 millions.

La Prusse, voyant éclater la guerre de 1809, suspend ses paiemens, et demande du temps, qu'on lui a toujours accordé, mais en continuant de garder, comme garantie, les places de la Silésie.

La Prusse était obligée d'acquitter la totalité de sa dette avant le mois de mai 1810, et le 24 février 1812, elle n'en avait pas soldé la moitié.

(2) Lorsque la mésintelligence entre les empereurs de France et de

parti pris, les fatigues d'une longue incertitude ont cessé pour le roi. Il se sent soulagé d'un grand malaise. Le sacrifice de ses affections personnelles est fait. Le compte de ses nouveaux intérêts politiques commence, et ses ministres ne se promettent pas moins que la Livonie et la Courlande pour prix des coups que les Prussiens vont porter aux Russes, si la guerre se déclare. Enfin, on ne pense plus à Berlin qu'à attacher irrévocablement la Prusse à la France. On dépêche à Paris le prince de Hartzfeld pour seconder les démarches du ministre plénipotentiaire, le général Krusemarck, et du conseiller d'état Bequelin. Ces envoyés ne cessent de répéter que le roi *n'est pas pour les demi-mesures; que son plus grand désir est de s'unir à l'empereur de la manière la plus intime; qu'il veut anéantir ainsi tout l'espoir qu'un parti turbulent paraît placer dans une coalition du Nord;*..... et ces paroles, ces démarches, les ministres de Prusse sont autorisés *à ne rien épargner* pour leur donner l'appui de toutes les influences secondaires qu'ils pourront faire entrer dans leurs intérêts.

Napoléon n'ignore point cette partie secrète de leurs instructions. De la part de toute autre puissance, l'essai de pareils moyens aurait peut-être

Russie eut pris un caractère trop sérieux pour laisser croire à la durée de la paix...., il ne resta au roi de Prusse d'autre choix, pour conserver l'existence politique de sa monarchie, que de devenir l'allié de celui qui, comme ennemi, pouvait l'anéantir, et de sacrifier ses inclinations les plus chères et tous ses autres vœux à son devoir de souverain. (Manifeste prussien, Schoell, tom. II, pag. 291.)

rompu la négociation. De la part de la Prusse, en ce moment de détresse, ils ne sont qu'une preuve de plus de l'empressement du roi. Toute la conduite de ce prince porte un tel caractère de bonne foi, que l'empereur en est touché; il ne balance plus; il sauve encore une fois la Prusse en l'admettant dans son alliance.

Le traité est signé à Paris, entre M. de Bassano et M. de Krusemarck, le 24 février 1812 (1).

A Berlin, le roi en reçoit la nouvelle avec une vive satisfaction; il envoie le grand cordon de l'Aigle-Noir à M. de Hartzfeld; il offre ses décorations aux membres de la légation française. Enfin, dit M. de Saint-Marsan, *on ne pense plus qu'à agir avec confiance et loyauté, et la nation applaudit au plan adopté. Je n'entends pas par là*, ajoute notre ambassadeur, *qu'en cas de revers, l'esprit d'opposition ne puisse faire des prosélytes; je me borne à croire que la Prusse sera aussi fidèle alliée que la Bavière et la Saxe* (2).

(1) Voir dans le Supplément des Pièces justificatives, les pièces relatives à cette négociation, et le texte des articles.

(2) Lettres du 18 avril; la voir aux Pièces justificatives.

CHAPITRE IV.

MISSION DU COLONEL CZERNICHEFF. — PROPOSITIONS D'ARRANGEMENT.

Un aide-de-camp de l'empereur Alexandre est en ce moment à Paris; c'est le colonel Czernicheff. Son maître l'emploie fréquemment dans ses communications confidentielles avec Napoléon, et celui-ci le reçoit toujours avec une bienveillance particulière.

Aussitôt après la signature du traité avec la Prusse, Napoléon le fait appeler.

« Dans les affaires telles que les nôtres, lui dit-il, » les faits parlent plus haut que les paroles. Tandis » que la plus grande partie de mes forces est en » Espagne, sur la foi de nos traités, pourquoi re- » tirez-vous vos armées de devant le *Turc* qui est » votre ennemi naturel, pour les amener devant » moi qui suis votre allié ? Pourquoi votre empe- » reur tient-il deux cent mille hommes réunis entre » Pétersbourg et le duché de Varsovie (1) ? N'est-

(1) *Ligne que l'armée russe présente au 1er janvier 1812, sur la frontière du grand-duché de Varsovie.*

		Hommes.
En Livonie.	général Wittgenstein. . . .	30,000
Entre Wilna et Witepsk.	général Baggovouth.	45,000
A Grodno, Minsk et Mohilow. . .	général Essen.	40,000
En Volhynie et Podolie.	général Bagration.	100,000
	Report.	215,000

» ce pas me forcer à prendre des mesures sembla-
» bles ? Je n'ai sur l'Oder que les cinq divisions de
» Davoust, vous devez bien le savoir; mais je ne
» veux rien dissimuler : vous me trouvez occupé à
» porter ma ligne de défense sur un pied plus res-
» pectable. Mes mouvemens de troupes commen-
» cent; le grand-duché se met sous les armes, et
» mes alliés de la confédération préparent leur con-
» tingent (1). Vous n'ignorez pas non plus que la
» Prusse se décide à se ranger de mon côté. C'est
» une affaire terminée; le traité est signé.

	D'autre part. . . .	215,000
	Réserve.	
En Finlande.	général Steingell.	30,000
A Pétersbourg.	la garde, sous les ordres du grand-duc Constantin.	30,000
A Moscou.		10,000
	Total général.	285,000

Non compris les armées de Kutusoff, sur le Danube; du duc de Richelieu, en Crimée; du général Rtitcheff, au Caucase; du général Paulucci, en Géorgie; ni les troupes de garnisons et les invalides, qui portent le total des forces russes à plus de cinq cent mille hommes. (Voir l'état de l'armée russe au 1er janvier 1812, dans l'ouvrage publié par le colonel Butturlin, aide-de-camp de l'empereur de Russie, tom. Ier, pag. 104.)

(1) Les troupes tirées d'Italie ne commencent à se mettre en marche de Botzen que du 16 au 20 février. C'est vers la même époque que les Saxons se rassemblent à Guben, et que les Bavarois se mettent en route pour le nord de l'Allemagne.

Le duc de Reggio, avec son deuxième corps, était alors entre l'Elbe et le Rhin.

Les troupes du maréchal Ney ne passent le Rhin à Mayence que dans les premiers jours de mars.

Enfin, ce n'est que dans le courant de mars que le maréchal Davoust étend ses cantonnemens de l'Oder jusqu'à la Vistule.

» Tout ceci prend une tournure très-sérieuse, et » cependant j'apprends que Nesselrode ne viendra » pas. C'est un malheur : son arrivée ici aurait pu » mettre fin à des querelles qui s'enveniment cha- » que jour davantage. Il faut qu'une négociation » ait lieu, et je crois qu'il est encore temps de » s'expliquer.

» Les mesures que je viens d'arrêter avec le ca- » binet de Berlin, ont principalement pour objet » d'éviter un éclat prématuré qui rendrait ensuite » tout accommodement impossible. Dans la posi- » tion où votre attitude hostile m'a placé depuis » quelque temps, je devais m'assurer de la Prusse » par un traité ou par un coup de main. Le dé- » sarmement était un parti trop violent pour ne » pas déterminer aussitôt une rupture. Au con- » traire, l'alliance n'est qu'une précaution toute » simple de ma part, mais qui laisse la grande » question de la guerre ou de la paix intacte en- » tre nous.

» Plus j'y réfléchis au surplus, moins je m'accou- » tume à l'idée que la guerre puisse éclater entre » l'empereur Alexandre et moi ; car enfin, de quoi » s'agit-il? »

Viennent alors les explications les plus conciliantes : les griefs se réduisent à quatre, deux de la part de la Russie et deux de la part de la France.

La Russie se plaint : 1° du dessein qu'elle suppose au gouvernement français, de compléter l'institution du duché de Varsovie par le rétablissement de la Pologne ; 2° de l'occupation du duché d'Oldenbourg.

Napoléon déclare qu'il ne favorisera pas le rétablissement de la Pologne. Il a déjà offert d'en prendre l'engagement; il est toujours prêt à le faire.

Quant au pays d'Oldenbourg, Alexandre désire en compensation la ville de Dantzick. Si Napoléon ne consent pas à cet échange, c'est qu'il ne ferait que déplacer la difficulté sans la terminer. L'occupation d'Oldenbourg a eu pour unique objet d'enlever un entrepôt au commerce anglais. La cession du port de Dantzick ferait au système continental une blessure encore plus grave que celle qu'on a voulu fermer. Mais on ne demande pas mieux que de céder un territoire équivalent dans l'intérieur des terres, et l'on propose le pays d'Erfurt.

Voici maintenant les griefs de la France :

La France se plaint : 1° d'infractions de la part de la Russie au système continental; 2° de dispositions défavorables prises contre le commerce français.

Sur le premier point, Napoléon presse l'empereur Alexandre de persister avec rigueur dans le système continental, et cependant il souscrit aux exceptions que les marchands russes peuvent se procurer par les licences.

Sur le second, il demande un traité de commerce où tous les intérêts en litige seront conciliés.

« Aucun de ces débats ne vaut un coup de canon,
» dit-il à Czernicheff, en terminant cette confé-
» rence. Retournez auprès de l'empereur Alexan-
» dre. Vous lui remettrez cette lettre : dites-lui bien
» surtout que je le prie de ne pas différer davan-

» tage la négociation qui doit mettre fin à tous ces
» malentendus. »

Le 25 février, Czernicheff se met en route pour Pétersbourg, ostensiblement porteur du message de paix, et secrètement muni de documens hostiles sur l'état et la force de nos armées, recueillis à prix d'or dans les bureaux de la guerre (1). En attendant la réponse d'Alexandre, Napoléon va poursuivre ses dispositions militaires.

(1) Ce fut un nommé Michel qui vendit le secret de l'état. Il fut jugé, convaincu et exécuté.

CHAPITRE V.

ALLIANCE AVEC L'AUTRICHE. — NÉGOCIATIONS AVEC LA TURQUIE.

(Mars 1812.)

Nous sommes arrivés à la fin de février. Jusqu'ici rien n'a été publié relativement à la Russie : ce n'est que dans les premiers jours de mars que Napoléon fait une démarche qui donne l'éveil à toute la France. Par un sénatus-consulte, il demande cent cohortes à la garde nationale pour garder le territoire de l'empire, *pendant que nos armées vont s'éloigner* (1).

A cette proposition le voile se déchire, et l'on entrevoit l'orage qui menace du fond du Nord.

Presque dans la même semaine, on apprend que les Russes sont depuis long-temps sous les armes, que Napoléon vient de mettre en marche toutes les troupes dont il peut disposer, que la tête de nos co-

(1) Cette grande mesure défensive, que Napoléon n'employa dans aucune de ses guerres précédentes, montre clairement qu'il avait calculé avec justesse la grandeur des chances qu'il allait courir. (*Remarque* du colonel Butturlin, tom. Ier, pag. 89.).

lonnes arrive sur l'Oder où se trouve déjà le maréchal Davoust, que la Prusse se déclare pour nous, et que l'Autriche elle-même accède en ce moment à la ligue du grand empire.

L'Autriche a mis le même empressement que la Prusse à nous offrir son alliance; *elle l'a offerte, lorsqu'on n'avait pas même conçu l'espérance de l'obtenir.*

Loin de craindre cette guerre qui menace l'Europe, l'Autriche semble la désirer.

Loin de conseiller la paix, elle excite la guerre; et si quelque chose peut en effet vaincre la répugnance que Napoléon éprouve à s'y engager, c'est la certitude que l'Autriche ne restera pas à l'écart, mais y prendra part en sa faveur.

Enfin, *loin de s'effrayer des conquêtes qui peuvent devenir le partage de l'empire français, l'Autriche ne voit, dans les événemens qui se préparent, que de nouvelles combinaisons de territoires dont elle compte faire son profit* (1). C'est d'ailleurs une revanche qu'elle se plait à prendre de la défection de la Russie, qui, trois ans auparavant, s'est détachée d'elle pour s'unir à la France.

Le traité est signé le 14 mars, à Paris, entre M. le duc de Bassano et l'ambassadeur d'Autriche, prince de Schwartzenberg.

Par cette alliance, l'Autriche garantit l'intégrité de l'empire, adhère au rétablissement de la Pologne

(1) Observations dictées par Napoléon, après la rupture de Prague. (Voir au *Manuscrit de* 1813, tom. II, pag. 157.)

s'il est jugé possible, et, le cas échéant, consent à remettre la Gallicie aux Polonais en échange des Provinces Illyriennes que Napoléon lui rendra (1); de plus, elle fournit une armée auxiliaire de quarante mille hommes. Les régimens qui doivent la former vont être mis en mouvement du côté de Lemberg. Cette armée sera prête à entrer en campagne au 1er mai; elle agira sur la ligne qui sera prescrite par Napoléon, et d'après ses ordres immédiats. Enfin, l'Autriche, dans son zèle ardent pour notre cause, promet bien de joindre ses démarches aux nôtres pour déterminer la Suède et la Turquie à entrer dans la coalition (2).

A peine le traité est-il conclu, que M. de Schwartzenberg en fait part au ministre d'Autriche à Stockholm, M. de Neipperg.

« Notre auguste maître, lui écrit-il, va se trou-
» ver en position de jouer un rôle actif dans une
» cause qui est devenue désormais la sienne.....
» Tous les moyens doivent être dirigés vers le but
» commun... Vous êtes militaire.... Je n'entrepren-
» drai pas d'énumérer avec vous les avantages qui
» résulteraient, en faveur des armées alliées, d'une

(1) « Jamais, en acquérant l'Illyrie, mon intention n'avait été de la
» garder. Mais cette province dans nos mains nous donnait une avant-
» garde au cœur de l'Autriche, propre à la contenir. Je ne l'avais prise
» qu'en gage. Je comptais la rendre plus tard contre la Gallicie, lors
» du relèvement de la Pologne, que j'ai précipité malgré moi !...
» Après mon mariage surtout, cette idée est devenue dominante. »
(*Mémorial* de M. de Las-Cases, tom. V, pag. 49.)

(2) Voir au Supplément les pièces historiques de cette négociation.

» diversion dans l'extrémité du Nord conduite par » un capitaine habile.... Employez donc le crédit » dont vous jouissez en Suède, pour attirer ce gou- » vernement dans nos intérêts; faites valoir en » perspective la réoccupation de la Finlande, at- » trait national qui doit donner à cette guerre, aux » yeux des Suédois, un caractère tout particu- » lier (1). »

Quant à la Turquie, la France et l'Autriche ont garanti l'intégrité de ses états. On se hâte d'en informer le grand-seigneur; son visir est en pourparlers avec les Russes vers Bucharest. Mais les lettres qu'on a reçues récemment de Constantinople annoncent que les hostilités vont recommencer, que les Turcs sont disposés à faire de nouveaux efforts, que le sultan lui-même doit se rendre à l'armée. Plus de doute que l'influence réunie de la France et de l'Autriche n'ajoute encore à la vigueur des résolutions de la Porte ottomane.

L'empereur a nommé le général Andréossy son ambassadeur à Constantinople; il le presse de partir. « Demandez, lui dit-il, demandez au sultan » Mahmoud son alliance; qu'il ne craigne pas de » rompre avec les Russes. Décidez-le à commander » son armée en personne : que cent mille Turcs,

(1) Napoléon épuise tous les moyens pour ramener la Suède à la France. On fait écrire par la princesse de Suède à son mari. On lui dicte sa lettre. Cette dépêche est remise à M. Signeul, qui a toute la confiance du prince. On l'envoie lui-même la porter à Stockholm. (*Mémoires de Napoléon*, volumes publiés par M. de Montholon, tom. Ier, pag. 221.)

» leur sultan à leur tête, passent le Danube, et je » leur promets en retour non-seulement la Moldavie et la Valachie, mais encore la Crimée (1). »

Tant de combinaisons diplomatiques et militaires, ces alliances, ces marches de troupes, ne sont encore que des démonstrations. Napoléon se plait toujours à croire que, de son côté, l'empereur Alexandre n'a pas, dans ses préparatifs, un but bien arrêté. « Leurs armemens, dit-il, ne sont peut-» être qu'un jeu politique. On sait combien j'ai be-» soin de maintenir l'état de paix actuel pour con-» solider mon immense édifice et peut-être cherche-» t-on à connaître jusqu'où je puis me laisser » pousser (2). C'est à qui intimidera l'autre et sou-» tiendra la gageure. Je l'avoue, il me serait pénible » que l'amitié de l'empereur Alexandre ne fût

(1) Après le grave échec éprouvé par l'armée du grand-visir à Routschouck, la Porte, découragée, avait demandé la paix. Un congrès s'était ouvert à Bucharest dans le courant de décembre. Napoléon entrava la marche des négociations. L'alliance de la France et de l'Autriche garantissant le territoire de la Turquie, augmenta les difficultés que les Russes avaient à surmonter. Il y eut même un moment où l'on crut que le congrès serait dissous, et les hostilités recommencèrent même sur le Danube.... (*Histoire de la Campagne de* 1812, publiée par M. de Butturlin, pag. 78.)

(2) M. de Romanzow avait conservé des relations à Paris; il assure à l'empereur Alexandre que Napoléon est embarrassé, et que le moment est venu où ce prince fera des sacrifices pour éviter la guerre; que l'occasion est favorable et qu'il faut la saisir; qu'on aura les indemnités qu'on voudra pour Oldenbourg; qu'on acquerra Dantzick; qu'il ne s'agit que de se montrer et de parler ferme... (*Mémorial* de M. de Las-Cases, tom. III, pag. 123.)

» qu'une illusion. Au reste, d'ici à peu de jours » mes doutes vont s'éclaircir ; si j'ai été trompé, du » moins je ne serai pas pris au dépourvu. Les » demi-mesures ne sont guère ma méthode, et je » prends mes précautions sur le plan le plus vaste. » *Quand les Russes verront que la Prusse, l'Au-* » *triche et probablement la Suède sont avec moi,* » *et que les Turcs se raniment sous notre influence,* » *je suppose que le cabinet de Saint-Pétersbourg* » *ne se laissera plus aller si facilement à l'idée de* » *me braver* (1). »

Cependant l'empereur ne peut cacher la contrariété que lui cause cette levée de boucliers pour laquelle il faut tout quitter. Jusque dans ses audiences publiques, on voit percer les efforts que fait sa pensée pour débrouiller les chances dont l'avenir se complique. Aux discours que des députations électorales lui adressent dans les termes ordinaires de ces présentations, on l'entend répondre d'une voix plus élevée que de coutume : « Mes peuples » me verront toujours prêt à tout entreprendre » pour consolider les destinées de cet empire sur » des bases immuables, et faire triompher la » France de la haine de l'Angleterre !... Ce qui a » été fondé par la bravoure des Français sera af- » fermi. » Le ressentiment qu'il éprouve de ces nouvelles diversions dont les Anglais le menacent, lui échappe encore dans d'autres réponses. « Il faut, » dit-il, maintenir la libre circulation du com-

(1) Lettre de Napoléon du 30 mars.

» merce ; l'Océan sera libre. » L'oppression de son ame est sentie par tous ceux qui l'environnent, et M. de Contades, président de la députation d'Indre-et-Loire, risque ces paroles : « Le gouvernement » du plus grand empire comporte avec lui des sou- » cis que l'amour des Français peut seul effacer, et » notre reconnaissance comme notre admiration, » sire, sont désormais à leur comble (1). »

(1) Audiences des 22 et 29 mars.

CHAPITRE VI.

DES DEUX CÔTÉS ON POURSUIT VIVEMENT LES PRÉPARATIFS DE GUERRE.

(Fin de mars et premiers jours d'avril.)

En moins de quinze jours, les courriers ordinaires franchissent l'espace qui sépare Paris de Saint-Pétersbourg. Le colonel Czernicheff est arrivé le 10 mars à sa destination, et cependant la fin de mars et la première quinzaine d'avril s'écoulent sans apporter de réponse aux propositions si pressantes dont l'aide-de-camp d'Alexandre était porteur. Les avis indirects qu'on reçoit de Saint-Pétersbourg viennent à l'appui des inductions peu satisfaisantes qu'on tire de ce retard. La défection de la Prusse a causé de l'humeur au cabinet russe. On a fait beaucoup de bruit de la marche du prince d'Eckmulh sur l'Oder, et comme il se disposait à prolonger ses cantonnemens jusqu'à la Vistule, on s'est écrié *que les Français passaient le Rubicon.* Aussitôt la garde impériale russe s'est mise en route pour Wilna.

Les armées que le czar développe devant nous s'appellent *les armées de l'ouest.* On en compte

Dans le courant d'avril, l'empereur s'est décidé à mettre en marche les corps d'armée restés en arrière.

La garde impériale a reçu l'ordre de partir de Paris. Le troisième corps, qui est à Francfort-sur-l'Oder, avec son chef, le duc d'Elchingen, et le quatrième, qui est à Glogau, commandé par le duc d'Abrantès, en l'absence du vice-roi (1), vont s'avancer sur la Vistule, pour y occuper, du côté de Plock, l'intervalle resté vide entre le premier corps et Varsovie.

Le grand quartier-général, qui se tient à Berlin depuis les premiers jours d'avril, suivra ce mouvement et se rendra à Posen.

Jusqu'à ce que l'empereur soit présent, le prince d'Eckmulh est investi de l'autorité supérieure.

Toutes les troupes vivront des ressources du pays; on ne doit pas toucher aux approvisionnemens, qui deviendront une réserve précieuse, si l'on ne s'arrête pas au bord du Niémen. De nombreux transports, parmi lesquels on voit pour la première fois des voitures à la comtoise et des équipages de bœufs, sont destinés à porter les magasins de l'armée à la suite des colonnes.

Cependant Napoléon a recommandé au prince d'Eckmulh d'éviter avec soin tout ce qui pourrait *militairement* alarmer les Russes. Il veut se tenir en garde contre une attaque de leur part, mais ne point la provoquer. Son désir est de ménager jus-

(1) Le vice-roi, parti de Milan, était venu passer quelques jours à Paris.

qu'au bout la possibilité de s'entendre, et, si la guerre est inévitable, de donner au reste de ses forces le temps d'arriver. Notre ligne ne sera complètement formée sur la Vistule que du 1er au 15 mai. Napoléon défend donc formellement de pousser des reconnaissances au-delà de ce fleuve; il répète cet ordre par tous les courriers. « Vous » pouvez, écrit-il à son lieutenant, vous considérer comme suffisamment maître de Koenigsberg » et de Pilau, puisque les Prussiens s'y trouvent; » contentez-vous des Prussiens pour surveiller tout » le pays qui est entre vous et les Russes (1).

» Je suis fondé à penser, ajoute-t-il dans ses instructions, que les Russes ne feront aucun mouvement, si ce n'est peut-être pour s'emparer de » *Memel*; ce qui, sous le point de vue militaire, » est une opération légitime. Je dis sous le point de » vue militaire, car sous le point de vue politique, » ce serait une agression. Aussi mon ambassadeur » a-t-il l'ordre de quitter Pétersbourg si le cas arri- » vait; mais le prince d'Eckmulh, qui n'a rien à » voir à la politique, peut se considérer comme en » paix avec les Russes, à moins qu'ils ne franchissent le Niémen sans l'avoir déclaré plusieurs jours » d'avance. »

A mesure que nos colonnes dépassent la capitale de la Prusse, Napoléon sent se réveiller son ancienne inquiétude à l'égard de cette nation. S'il s'occupe de tirer tout le parti possible des avantages

(1) Lettre du 18 avril.

que le contingent prussien nous donne déjà comme avant-garde, il ne met pas moins de vigilance et de soins à prévenir le mal que le mauvais esprit des habitans pourrait nous faire sur nos derrières; fortes garnisons, corps d'observation respectables, instructions détaillées, rien n'est négligé pour se tenir en garde contre les peuples de la Prusse, « dans le » cas où, par suite d'un événement malheureux, » ils seraient excités à quelque mouvement contre » nous (1). »

C'est dans cette vue qu'il a fallu d'abord s'assurer de *Spandau*, forteresse considérée comme la citadelle de Berlin. La mesure était un peu rude le lendemain d'une alliance; mais pour adoucir ce qu'elle pouvait avoir de désobligeant, Napoléon a envoyé au roi un de ses aides-de-camp, le général comte de Narbonne, qui réunit au plus haut degré la grâce et l'amabilité des cours à la loyauté des camps.

Le duc de Bellune va s'établir à Berlin, où il doit rassembler, dans le courant de mai, une armée de trente mille hommes, qui sera le neuvième corps.

Napoléon achève de s'expliquer relativement à la Prusse, dans les instructions qu'il dicte lui-même pour ce maréchal.

« Le duc de Bellune aura les yeux ouverts sur » tout le pays depuis l'Elbe jusqu'à la Vistule. Il » est chargé de contenir la Prusse et d'assurer les

(1) Ordre du 21 avril.

» communications de l'armée. Il doit savoir où sont » les troupes prussiennes qui ne font pas partie du » contingent, où sont les fusils, les canons et les » munitions des Prussiens. Nous devons occuper » l'arsenal de Berlin, en conservant tout ce qui » est propriété du roi, et ne prenant rien que » sur inventaire. Ce sont nos officiers qui doivent » commander à Berlin; la garde nationale doit » y être à leurs ordres. *Le traité est positif à » cet égard.* Quelque surveillance que le duc de » Bellune doive exercer sur les journaux, sur les » écrits, sur tout ce qui pourrait agiter le peu- » ple; il ne doit pas cependant se mêler des affaires » du gouvernement. Il doit avoir les plus grands » égards pour les princes, pour les ministres et les » principaux personnages de l'état. Il doit surtout » avoir les plus grands respects pour le roi, et » même l'expression de ces sentimens ne saurait » jamais être poussée trop loin dans toutes les cé- » rémonies et dans toutes les circonstances qui se » présenteront.

» Enfin, le duc de Bellune ne doit pas accepter » de table. Ce que je lui accorde, dit Napoléon, » suffit pour une grande représentation (1). »

Tandis que le corps du duc de Bellune achevera de s'organiser à Berlin, une dernière armée de réserve se formera à Cologne et à Wezel, sous le commandement du duc de Castiglione; celui-ci, au mois de juin, se dirigera à son tour sur la capitale de la

(1) Instructions des 21 et 22 avril.

Prusse, et y relevera le duc de Bellune, qui, vers cette époque, s'avancera sur la Vistule.

Ainsi, pendant que le cabinet russe, se fiant aux états de janvier dérobés par Czernicheff, croit prendre Napoléon au dépourvu, deux mois ont suffi à celui-ci pour se mettre en mesure, et, depuis le Rhin jusqu'à la Vistule, toutes les routes de l'Europe se trouvent couvertes de ses soldats!

CHAPITRE VII.

SUITE DES DISPOSITIONS DE NAPOLÉON. — QUESTION DE LA POLOGNE.

Napoléon n'hésite plus à parler tout haut de la guerre qui le menace; il la présente à ses officiers comme une grande entreprise qui doit sourire aux ames guerrières et mettre le comble à la gloire de nos armes. Aussi brigue-t'on de toute part la faveur de servir dans la grande armée. C'est peut-être la dernière campagne que l'empereur fera en personne; on se presse de lui donner encore cette preuve de dévouement. Il n'est pas jusqu'aux généraux employés en Espagne qui ne demandent à passer dans le Nord. Nos jeunes gens les plus riches, les élèves les plus distingués de nos écoles savantes, les fils des plus grandes familles se disputent les places d'officiers d'ordonnance, les brevets d'aide-de-camp, les moindres grades de l'état-major-général. Les têtes se montent; les ambitions de tous les âges et de tous les rangs prennent leur essor devant une brillante perspective. On ne parle que de l'expédition qui s'apprête; *elle fera pâlir celle d'Égypte !...* Jamais l'imagination n'a secondé plus vivement l'ins-

d'honneur qui pousse les Français à se précipiter partout où les dangers leur promettent de la gloire! « Nous partons pour Moscou ; nous reviendrons bientôt! » Tels sont les adieux de tous ceux qui reçoivent des lettres de service (1).

L'empereur n'a remarqué du sérieux que sur un petit nombre de visages ; il devine les inquiétudes que de vieux serviteurs éprouvent en le voyant sur le point de s'éloigner encore. Cette prudence le blesse ; il entend se la réserver pour lui seul ; c'est un besoin de son cœur, plus que de son orgueil, de conserver sur ses anciens compagnons l'empire que des temps plus jeunes lui ont donné. On l'a toujours suivi avec enthousiasme ; il s'étonne qu'on n'achève pas la carrière avec le même élan qu'on l'a commencée. Peut-être devrait-il avoir égard aux changemens que l'âge et la prospérité apportent dans nos habitudes ; mais n'en tenant aucun compte pour lui-même, il ne croit pas avoir à s'en occuper pour les autres. Cependant il veut convaincre. Sa parole a toujours exercé une influence magique, et il consacre une partie de ses audiences aux conversations et aux entretiens confidentiels qui peuvent rallier à la masse le petit nombre de ceux qui hésitent à le suivre. Ces communications intimes, Napoléon les recherche également avec

(1) Toute la jeunesse militaire regardait cette expédition de Russie comme une partie de chasse de six mois. L'armée se précipitait vers cette entreprise, avec l'assurance du succès et l'appétit de l'avancement. C'était à qui en serait. (M. de Pradt, *Varsovie en* 1812, pag. 58.)

tous les gens de mérite dont l'opinion peut influer sur celle du public et mûrir la sienne. On le voit fréquemment interrompre une audience, la tenue d'un conseil, et même les courts loisirs de ses soirées, pour se retirer dans l'embrasure d'une fenêtre, avec un interlocuteur de son choix (1). Quelques-uns sont pour lui comme une boîte où il jette des lettres qui vont à leur adresse; mais, en général, il recherche dans ces causeries un avantage qui tient particulièrement à sa manière de travailler; n'ayant pas l'habitude d'élaborer ses idées sur le papier, c'est dans ces sortes de conversations qu'il se livre à un travail préparatoire qui supplée à celui de la plume. Il se plaît à étudier son sujet à l'aide d'une controverse, dont il fait pour ainsi dire tous les frais, et souvent, à la suite de cet exercice, on le voit appeler un secrétaire et lui dicter d'un seul jet, avec une admirable clarté, le travail qui jusqu'alors était resté enveloppé dans sa pensée.

De toutes les questions qui l'occupent, celle de la Pologne n'est pas la moins importante. Dès les premières campagnes d'Italie, les Polonais sont venus former des légions autour de ses drapeaux, et dès cette époque, il a conçu l'espoir d'acquitter

(1) Il n'y a presque personne qui fasse le récit d'une conversation avec un roi, un grand, un ministre, dans les mêmes termes et le même ton dont elle s'est passée. On change quelque chose sans projet, sans avoir rien arrangé à l'avance. On substitue des expressions en apparence équivalentes, et le geste et le ton dont on raconte l'entretien lui donnent une autre valeur. Toutes ces réticences et ces changemens sont toujours au profit de l'amour-propre. (M. de Meilhan.)

un jour la dette de la France envers tant de braves, par un grand bienfait envers leur patrie.

Le moment semblait venu en 1807 ; mais pour ne pas retarder la paix de Tilsitt, il a fallu se borner à l'institution du duché de Varsovie. C'était une demi-mesure ; elle en a eu tous les inconvéniens. Les Polonais se sont crus autorisés à attendre davantage, et la Russie, dont l'inquiétude a dû croître avec leurs espérances, a conservé des arrière-pensées, au sein desquelles les élémens d'une guerre future ont germé rapidement. Aujourd'hui cette guerre est imminente ; la Pologne va-t-elle enfin sortir de l'état précaire où nous l'avons laissée ?

Sur cette grande question, Napoléon s'est expliqué sans détours avec ses ministres : « Le rétablissement de la Pologne, leur a-t-il dit, m'a » toujours paru désirable pour toutes les puissances de l'Occident. Tant que ce royaume ne » sera pas retrouvé, l'Europe sera sans frontières » du côté de l'Asie, et l'Autriche et la Prusse resteront face à face vis-à-vis du plus puissant empire de l'univers. Je n'envisage ici que le bien de » tous, et n'ai pour mobile aucun avantage qui me » soit personnel : je ne prétends au trône de la Pologne ni pour moi ni pour les miens. Qu'elle renaisse indépendante et libre ; il me suffira d'en » avoir l'honneur.

» Toutefois l'entreprise est d'un intérêt trop » éloigné pour que la France doive s'y jeter à » l'aventure ; je pense même que pour nous le ré- » tablissement de cet état ne saurait être le motif

» d'une guerre, mais il peut en devenir le ré-
» sultat.

» En ce moment, les événemens semblent nous
» entraîner, et ce n'est pas sans quelques regrets
» que je me verrais forcé de devancer de plusieurs
» années l'exécution de desseins que j'avais relé-
» gués dans l'avenir. Une rupture avec la Rus-
» sie peut être hasardeuse; il faut en prévoir les
» chances, et ne pas nous interdire la faculté de
» céder à des résistances qui deviendraient trop
» fortes. Il ne faut donc pas écouter un zèle incon-
» sidéré pour la cause polonaise. La France avant
» tout; c'est là ma politique.

» Les Polonais ne sont pas le sujet de la que-
» relle; ils ne doivent pas être un obstacle à la
» paix, mais ils peuvent être pour nous un moyen
» de guerre, et, à la veille d'une si grande crise,
» je ne les laisserai pas sans avis ni sans direction.
» Je vais donc faire partir un envoyé de confiance
» pour Varsovie. »

Napoléon avait d'abord l'idée de donner cette mission à M. de Talleyrand; c'était encore un secret; mais des indiscrétions qui ont été jusqu'à Vienne sont revenues au cabinet des Tuileries, et l'empereur, renonçant à son projet, se décide à ne faire partir qu'un envoyé du second ordre pour lequel on prépare les instructions suivantes:

« Si la démonstration armée de nos troupes sur
» la Vistule intimide les Russes au point d'arrêter
» dans son germe la diversion que l'Angleterre
» essaie contre nous dans le Nord, on négociera:

» après un si grand développement de forces, nous
» aurons le droit de prétendre à des dédommage-
» mens, et la reconstruction de la Pologne peut en
» devenir l'équivalent.

» Si, au contraire, la rupture éclate, les Polonais
» ne doivent pas seulement joindre leurs armes
» aux nôtres; il faut que dans cette grande oc-
» casion, la dernière peut-être qui leur soit of-
» ferte, ils se déterminent à agir d'eux-mêmes
» et pour leur compte. Cette guerre que nous
» allons soutenir dans le Nord, ne doit être con-
» sidérée par eux que comme un moyen ajouté à
» leurs propres ressources, et il est bien convenu
» que la France ne sera pour eux qu'un puissant
» auxiliaire.

» Qu'ils se préparent donc dès ce moment à ten-
» ter les plus grands efforts, et qu'aussitôt que les
» circonstances le permettront, toute la Pologne
» monte à cheval. »

L'envoyé auquel on remet ces instructions s'arrêtera un moment à son passage à Dresde; il ira voir le roi de Saxe et lui parlera franchement de ce qui se prépare. On sait que ce prince ne tient pas à la souveraineté du grand-duché; il s'en est plusieurs fois expliqué sans réserve; mais l'envoyé l'assurera de nouveau que, de la part de la Saxe, aucun sacrifice ne restera jamais sans compensation(1).

(1) Nous avons retrouvé une grande partie des détails ci-dessus dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, tom. VII, pag. 13 et suiv.

CHAPITRE VIII.

TENTATIVE DE NAPOLÉON AUPRÈS DE L'ANGLETERRE.

(17 avril.)

En même temps que l'empereur règle la part que la Pologne doit avoir dans ses desseins, il tente une démarche qui peut le faire sortir promptement et par la porte la plus large de toutes les difficultés présentes. « Puisque les Russes se placent sous la direction de l'Angleterre, puisque cette puissance est devenue le souverain arbitre de la paix et de la guerre, dit-il, adressons-nous directement à elle. Je la voyais venir; mais aujourd'hui tout est changé! C'est nous qui ferons les premiers pas. Essayons, s'il est possible, d'éviter la guerre, malgré les Russes eux-mêmes, et abordons le mal à sa source. »

C'est la quatrième démarche de ce genre à laquelle se résout Napoléon. Cette fois encore il est déterminé par la grandeur et la gravité des circonstances.

Le duc de Bassano écrit donc à lord Castlereagh pour lui faire connaître les dispositions pacifiques du gouvernement français. Il réduit à deux diffi-

cultés principales les causes qui nourrissent en ce moment la guerre entre la France et la Grande-Bretagne, savoir, la rivalité de Ferdinand et de Joseph pour le trône d'Espagne, et celle de Murat et de Ferdinand de Sicile pour le trône de Naples.

Le gouvernement français propose pour bases de l'accommodement :

1° L'indépendance et l'intégrité de l'Espagne.

La France repasserait les Pyrénées et laisserait l'Espagne avec la constitution des cortès *et la dynastie actuelle.*

2° L'indépendance et l'intégrité du Portugal.

L'Angleterre et l'Espagne laisseraient ce royaume à la maison de Bragance.

Quant à Naples, le *statu quo* deviendrait la loi de l'avenir. Naples resterait à la nouvelle dynastie de Murat, la Sicile à l'ancienne dynastie de Ferdinand.

Pour tous les autres objets en discussion, chaque partie contractante gardera ce que l'autre ne peut lui ôter par la guerre. Ce principe sera celui du reste de la négociation.

La dépêche par laquelle le duc de Bassano transmet ces ouvertures est remarquable par la franchise et la netteté de l'expression. Elle est expédiée le 17 avril. Ce n'est pas un envoyé diplomatique qui en est porteur; la lettre part sans autre protection que l'intention pacifique qui l'a dictée. Elle est remise en mer au commandant de la station de Douvres; celui-ci l'envoie à Londres avec l'empressement et le respect religieux que tout message de

paix commande en Europe. La dépêche passe immédiatement sous les yeux du prince régent, et, le 23 avril, lord Castlereagh expédie la réponse.

Le cabinet anglais n'a vu qu'une seule difficulté; il ne fait qu'une seule question, mais cette question touche au point le plus délicat de la querelle. Le gouvernement français vient de proposer de laisser l'Espagne indépendante, avec la constitution des cortès et *la dynastie actuelle*. « Entendons-nous, dit lord Castlereagh, la dynastie qui doit régner en Espagne, est-ce celle de Joseph ou celle de Ferdinand? Sont-ce les cortès de Cadix ou les cortès de Madrid que l'on veut conserver? Le prince régent est prêt à s'expliquer franchement sur la base qu'on lui présente, si les intentions de la France sont favorables à Ferdinand VII... Dans le cas contraire, des engagemens de bonne foi ne permettent pas au gouvernement anglais de prendre en considération les propositions de la France. »

Ici finit la négociation; elle n'a pas duré huit jours. Deux feuilles de papier ont suffi pour la contenir; elle a cependant embrassé la question tout entière.

Encore un mot, et la paix du monde était faite! *Joseph cédera la place à Ferdinand*. Malheureusement ce mot s'arrête sur les lèvres d'un frère!

CHAPITRE IX.

RÉPONSE DES RUSSES APPORTÉE PAR LE BARON DE SERDOBIN. — NOTE DE M. DE KOURAKIN. — MISSION DE M. DE NARBONNE. — DÉPART DE NAPOLÉON.

Sur ces entrefaites, la réponse si long-temps attendue de Saint-Pétersbourg arrive enfin. C'est le baron de Serdobin, attaché à la légation russe, qui en est porteur. Le 24 avril, deux heures après la réception de ses lettres, le prince Kourakin se rend auprès du duc de Bassano, et lui annonce que la Russie exige pour condition préalable de toute négociation que les armées françaises évacuent la Prusse et se retirent derrière le Rhin.

Ceux qui dirigent le cabinet de Saint-Pétersbourg ont sans doute calculé qu'en adressant à Napoléon une pareille sommation, on lui arracherait infailliblement la déclaration de guerre dont l'empereur Alexandre ne veut pas prendre l'initiative.

« Il n'est guère possible, » dit le duc de Bassano à l'ambassadeur, « que dans les circonstances actuelles de l'Europe, votre proposition ne soit » pas considérée comme offensante. Votre maître » méconnaît le caractère de la nation française et » celui de son souverain. Nous faire une telle

» demande, c'est nous blesser encore plus que » par un refus positif de négocier. Ne vous trom» pez-vous pas sur le sens des instructions que » vous venez de recevoir ? »

Le prince Kourakin insiste ; il assure que ses ordres sont formels, et sollicite une audience de l'empereur. On lui laisse deux jours de réflexions.

Ce n'est que le 27 avril qu'il est admis aux Tuileries ; dans cette audience, Napoléon se contient assez pour éviter l'éclat qu'on attend de lui. Il renvoie l'ambassadeur au ministre pour la discussion des propositions de la Russie. Mais le duc de Bassano a l'ordre secret d'éviter toute explication. Après avoir entendu, le 28, M. de Kourakin, il ne lui accorde plus de conférence.

Deux jours se passent ainsi. Cependant, le 30 avril, l'ambassadeur russe prend le parti d'adresser par écrit ses conditions ; elles méritent d'être consignées ici.

La Russie exige expressément :

L'évacuation des états prussiens et de toutes les places fortes de la Prusse ;

La diminution de la garnison de Dantzick ;

L'évacuation de la Poméranie suédoise,

Et la conclusion d'un arrangement avec la Suède.

Quand ces demandes seront accordées par la France, la Russie répondra d'une manière satisfaisante sur les quatre points en litige :

1° Sans renoncer au commerce des neutres, elle maintiendra les mesures prohibitives contre le commerce direct avec l'Angleterre ;

2° On conviendra du système de licence à introduire en Russie, à l'exemple de la France ;

3° On traitera par un arrangement particulier des modifications à faire au tarif des douanes russes dans l'intérêt du commerce français ;

4° Enfin, on conclura un traité d'échange du duché d'Oldenbourg contre un équivalent convenable (1).

Une résolution tellement prononcée de la part des ministres russes, et soutenue d'une manière si obstinée, semble ne plus laisser d'espoir de s'entendre. Dès ce moment la guerre est décidée entre les deux cabinets ; mais elle ne l'est pas encore entre les deux monarques. Le soin avec lequel Napoléon vient d'éviter de rien compromettre, indique déjà l'arrière-pensée qui l'occupe. Mettant de côté M. de Kourakin et ses notes, il en a appelé directement à l'empereur Alexandre. Le 25 avril, le lendemain de l'arrivée de M. de Serdobin, dès qu'on a su les premiers mots de la réponse du cabinet russe, l'ordre de partir pour Saint-Pétersbourg a été donné à M. le comte de Narbonne, le même qui, tout récemment, était à Berlin. Les dernières ouvertures entamées à Londres ont fourni le prétexte qui couvre le message de cet aide-de-camp diplomate. Il va communiquer au cabinet russe les pièces de la correspondance anglaise. C'est un dernier égard que nous voulons avoir pour les stipula-

(1) L'empereur Alexandre sentait bien que les griefs avoués ne portaient que sur des accessoires. (M. de Butturlin, tom. 1, pag. 71.)

tions de Tilsitt. L'empereur Alexandre, dit-on dans la note officielle, y prendra part, ou comme ami de la France, ou comme allié de l'Angleterre. La vraie mission de M. de Narbonne est toute confidentielle ; c'est la continuation de celle de M. de Czernicheff, qui paraît avoir été mal remplie. On saura enfin si l'empereur Alexandre peut encore être arraché à l'influence qui le domine, ou s'il est décidément gagné contre nous.

Cependant le mois de mai est commencé; un rendez-vous a été donné à l'empereur d'Autriche à Dresde ; il faut s'y rendre, et Napoléon part le 9. Il va se rapprocher de ses armées; mais le séjour qu'il se propose de faire dans la capitale de la Saxe, peut encore donner le temps à M. de Narbonne de prévenir les hostilités.

CHAPITRE X.

SÉJOUR A DRESDE.

(Du 16 au 29 mai.)

On quitte Saint-Cloud. L'impératrice est en voiture, à côté de son époux; une partie de la cour les accompagne. Jamais départ pour l'armée n'a plus ressemblé à un voyage de plaisir.

Arrivé à Mayence le 11 mai, l'empereur emploie les journées du 12 et du 13 à faire l'inspection de cette place frontière, et y reçoit le grand-duc et la grande-duchesse de Hesse-Darmstadt, ainsi que le prince d'Anhalt-Coëthen.

Le 13, on se remet en route, on s'arrête à Aschaffenbourg chez le prince-primat, et à Wurtzbourg chez le grand-duc, oncle de l'impératrice Marie-Louise, où sont déjà réunis le roi de Wurtemberg et le grand-duc de Bade.

Les jours suivans on passe par Bareuth, par Plauen; le 16 on rencontre à Freyberg le roi et la reine de Saxe, empressés de venir au-devant des illustres voyageurs. Le même jour, à onze heures du soir, on est à Dresde.

Le lendemain, l'empereur trouve à son lever les princes régnans de Saxe-Weimar, de Saxe-Cobourg et de Dessau. La reine de Westphalie et le grand-duc de Wurtzbourg arrivent dans la journée.

Le 18, l'empereur et l'impératrice d'Autriche font leur entrée à Dresde. Quel moment pour Marie-Louise! se retrouver dans les bras d'un père et reparaître aux yeux éblouis de sa famille, la plus heureuse des épouses et la première des souveraines! L'empereur d'Autriche ne peut cacher la vive émotion qu'il éprouve; il embrasse son gendre, et reconnaissant les droits qu'il a acquis sur son cœur, il se plaît à lui répéter qu'il peut compter sur l'Autriche pour le triomphe de la cause commune (1).

Ce jour-là, le roi de Saxe réunit tous ses hôtes dans un banquet. Le souverain de la Prusse manquait à cette grande assemblée. Il avait d'abord été convenu que Napoléon, s'il quittait Dresde pour se rendre à l'armée, passerait par Berlin. Son logement y avait même été préparé, et le roi, pour le recevoir, était resté dans sa capitale. Cependant la route plus directe de Dresde par Posen vient d'être préférée; on a soin de prévenir le roi de ce changement, en l'invitant par une lettre affectueuse à prendre sa place au cercle des souverains. « Soyez le bien-

(1) A l'entrevue de Dresde, l'empereur d'Autriche apprit à l'empereur Napoléon, son gendre, que la famille des Bonaparte avait été souveraine *à Trévise*; qu'il en était bien sûr, parce qu'il s'en était fait représenter tous les documens; il y attachait de l'importance, et voulait le dire à sa fille Marie-Louise, à qui cela ferait grand plaisir. (*Mémorial* de M. de Las-Cases, tom. I[er], pag. 133.)

venu, » dit M. de Hardenberg à l'envoyé chargé de cette mission (1); le roi n'attendait que cet avis pour partir ; » et en effet, le roi part à l'instant.

Ce prince arrive le 26 à Dresde ; il s'empresse de visiter Napoléon, *et de vive voix lui réitère l'assurance d'un attachement inviolable au système qui les unit* (2).

Le prince royal de Prusse arrive le lendemain 27 ; il est aussitôt présenté par son père (3).

Les archiducs d'Autriche viennent également offrir leurs hommages à l'empereur des Français et à l'impératrice.

Les principaux ministres, les confidens, les conseillers intimes, faisaient foule derrière les princes, et dans le nombre on distinguait MM. de Metternich et de Hardenberg. Leur attitude devant Napoléon est celle de l'admiration pour son génie ; leur langage avec les personnes qui l'entourent est celui du dévouement pour sa personne. Ils sont empressés à le servir, ils l'aiment, ils voudraient lui appartenir. « Que vous êtes heureux, nous disent-ils, de consacrer votre vie à un si grand homme ! Qu'un tel sort est glorieux ! qu'il est digne d'envie ! Vos travaux ne resteront pas sans récompense, et ce n'est pas à vous que l'avenir manquera ! »

(1) M. Benoist, l'un des principaux secrétaires de M. le duc de Bassano.

(2) Rapport du ministre des relations extérieures.

(3) Le roi de Prusse offrit son fils à Napoléon pour l'accompagner comme aide-de-camp, et le présenta aux aides-de-camp de l'empereur, en leur demandant leur amitié pour cet illustre compagnon d'armes. (Le général Gourgaud, pag. 84.)

Je n'entreprendrai pas de décrire l'appareil de cette cour, où tant d'autres cours sont venues se réunir des points les plus opposés de l'Allemagne; le luxe qu'elles déploient à l'envi, les fêtes, les concerts, les banquets, les spectacles, les parties de chasse, qui s'y disputent les heures; tout ce mouvement enfin qui fait de Dresde un séjour rayonnant de splendeur et de magnificence, dont Napoléon est le centre: ce me sont choses peu familières, et je dois rester au fond du cabinet, où l'empereur vient se distraire de tant de représentation par ses travaux habituels. Mais si l'on est curieux de s'arrêter un moment devant la pompe extérieure dont il est environné, je puis céder ici la plume à un écrivain qui n'est pas apologiste.

« O vous, s'écrie M. l'archevêque de Malines, qui voulez vous faire une juste idée de la prépondérance que Napoléon exerce en Europe, transportez-vous en esprit à Dresde, et venez-y contempler ce prince au plus haut période de sa gloire!

» Napoléon occupe les grands appartemens du château; il y est entouré d'une partie nombreuse de sa maison. C'est chez lui que se réunissent les hôtes augustes que renferme le palais du roi de Saxe.

» Son lever se tient comme à l'ordinaire à neuf heures. C'est là qu'il faut voir avec quelle soumission une foule de princes confondus parmi les courtisans attend le moment de comparaître!

» Napoléon est le roi des rois. Sur lui sont tournés tous les regards. L'affluence des étrangers, des

militaires, des courtisans; l'arrivée et le départ des courriers; la foule se précipitant aux portes du palais dès le moindre mouvement de notre empereur, se pressant sur ses pas, le contemplant avec cet air que donne l'admiration et l'étonnement; l'attente des événemens peinte sur tous les visages.... tout cet ensemble présente le tableau le plus vaste, le plus piquant et le monument le plus éclatant qu'on puisse élever à la puissance de Napoléon (1). »

Quelque haute que soit la position de Napoléon, quelque confiance que doivent lui donner tant d'assentimens augustes, quelque guerrières en effet que soient ses paroles dans les cercles nombreux qui l'écoutent, nous le retrouvons toujours occupé dans son intérieur du désir qu'il éprouve d'amener l'empereur de Russie à un accommodement. Les puissances de l'Europe, groupées autour de lui, ne sont encore à ses yeux qu'un moyen de plus pour arriver à ce dénoûment pacifique.

(1) L'entrevue de Dresde a été l'époque de la plus haute puissance de Napoléon. Il en était à être obligé de témoigner qu'il fallait qu'on s'occupât de l'empereur d'Autriche, son beau-père. Ce souverain, non plus que le roi de Prusse, n'avaient pas de maison à leur suite..... On mangeait chez Napoléon..... C'était lui qui fixait l'étiquette et donnait le ton. Il faisait passer l'empereur François devant lui, et celui-ci en était dans le ravissement. Le luxe de Napoléon et sa magnificence durent le faire paraître un roi d'Asie. Là, comme à Tilsitt, il gorgea de diamans tous ceux qui l'approchèrent.... Il n'avait pas un seul soldat français autour de lui.... Il n'avait d'autre garde que les gardes-du-corps saxons; « J'étais là, disait-il, dans une si bonne famille, » avec de si bonnes gens, que j'étais sans risques. » (*Mémorial* de M. de Las-Cases, tom. II, pag. 361.)

Cependant il sait qu'Alexandre a quitté Saint-Pétersbourg, pour s'établir à Wilna au milieu de son armée. Le temps presse. M. de Narbonne a-t-il pu passer la frontière? L'a-t-on laissé pénétrer jusqu'à l'empereur Aléxandre? Au point où en sont les affaires, cette mission, purement confidentielle, a-t-elle un caractère assez imposant pour produire immédiatement un résultat? A peine Napoléon a-t-il pu donner un jour à son beau-père, que, le 20 mai, il appelle dans son cabinet le duc de Bassano. « Je veux faire encore une démarche, lui dit-il; écrivez à Lauriston qu'il se rende de Pétersbourg à Wilna. Il dira que, pressé d'écarter cette querelle de gens de plume, je lui ai donné l'ordre de franchir les intermédiaires et de parvenir jusqu'à l'empereur pour obtenir de sa bouche un mot d'explication qui puisse laisser la voie ouverte à notre accommodement. Il ajoutera que je suis persuadé que l'ambassadeur russe est allé au-delà de ses instructions. Envoyez la note de Kourakin; que Lauriston mette de ma part le dossier sous les yeux de l'empereur; il est impossible qu'il n'y ait pas quelque malentendu. Certes! ce n'est pas là le langage d'Alexandre! »

Le duc de Bassano fait aussitôt partir ce courrier, auquel on recommande la plus grande diligence.... Après cette dernière tentative, l'empereur Napoléon semble reprendre avec une résolution plus prononcée la suite de ses dispositions militaires.

« Maintenant, dit-il, que les Russes fassent ce qu'ils voudront! Jamais le succès d'une expédition

contre eux n'a été plus certain. Je ne vois de toute part que probabilités en ma faveur. Non-seulement je m'avance à la tête des forces immenses que la France, l'Italie, l'Allemagne de la Confédération et la Pologne, se sont épuisées à me fournir; mais encore les deux monarchies qui jusqu'ici ont été contre moi les plus puissans auxiliaires de la Russie, l'Autriche et la Prusse, se mettent aujourd'hui de mon côté; ils épousent ma querelle avec l'empressement de mes plus vieux amis. Pourquoi ne pas compter encore la Turquie et la Suède ? La Turquie doit en ce moment avoir repris les armes contre les Russes; Bernadotte hésite, il est vrai, mais il est Français; il s'en souviendra au premier coup de canon, et ne voudra pas refuser à la Suède une aussi belle occasion de prendre la revanche de Charles XII (1)... Jamais un tel concours de circonstances favorables ne pourra se représenter; je sens qu'il m'entraîne, et si l'empereur Alexandre persiste à refuser mes propositions, je passerai le Niémen (2)! »

(1) Le 20 mai, l'empereur écrivait encore au duc de Bellune, qui avait la Poméranie suédoise dans son commandement : « Il faut » continuer à traiter les Suédois en amis. Les choses ne sont pas encore » décidées. »

(2) Lorsque Napoléon était à Dresde, en 1812, environné de tous les souverains de l'Allemagne, et commandant une armée de cinq cent mille hommes, composée de presque toutes les nations européennes, il paraissait impossible d'après les calculs humains que son expédition ne fût pas heureuse. (Madame de Staël, *Considérations sur la révolution française*, tom. II, pag. 401.)

CHAPITRE XI.

FIN DU SÉJOUR A DRESDE ET DU MOIS DE MAI.

Toute l'armée est arrivée sur la Vistule ; en avant de Dantzick, le prince d'Eckmulh occupe Elbing et Marienbourg ; les troupes du duc de Reggio sont à Marienwerder ; celles du duc d'Elchingen à Thorn. La garde impériale n'est en arrière que de quelques marches. Le vice-roi a son quartier-général à Plock ; l'armée d'Italie et l'armée bavaroise campent autour de cette ville. Déjà depuis long-temps les Polonais, les Saxons et les Westphaliens bordent la Vistule du côté de Varsovie. Le roi de Westphalie est à la tête de ses troupes à Modlin. Le roi de Naples attend sur les bords de la Vistule que nos divisions de cavalerie forment des masses qu'il puisse commander (1). Les Prussiens rangés sur la frontière du

(1) Ces rois-généraux ont des états-majors très-exigeans, et il ne faut rien moins que la supériorité de l'empereur et sa présence pour en bannir tout luxe inutile et les maintenir sur le pied militaire. « Je vous « prie de vouloir bien me seconder, » écrivait à cette époque, 18 mai, le prince de Neufchâtel au ministre de la guerre ; « l'aide de » votre excellence m'est nécessaire pour résister aux demandes des » rois commandans des corps d'armée, en ce qui est contraire à l'ordre » général établi par l'empereur. »

Niémen, y tiendront la gauche, jusqu'à ce que nous arrivions à leur hauteur. Enfin, sur notre extrême droite, les Autrichiens prennent aux environs de Lemberg une attitude menaçante.

Tous les détachemens dont la marche a éprouvé du retard sur des routes si longues, se rejoignent; les corps d'armée grossissent d'heure en heure; une artillerie formidable et des équipages sans nombre débouchent de toute part. Nos forces se trouvent développées sur une ligne immense. Mais les chefs ignorent encore dans quelle direction nos colonnes devront se former. Quatre cent mille hommes stationnés l'arme au bras, depuis les bouches de la Vistule jusqu'aux monts Krapacks, ont les yeux fixés sur Dresde. On attend des ordres.

Ces ordres ne se feront pas long-temps attendre. Le 21 mai, l'empereur prévient tous ses lieutenans que la saison des opérations va commencer. Il commande au duc d'Elchingen de passer la Vistule, en poussant la tête de son infanterie jusqu'à Osterode; et tandis qu'il se dispose à faire déboucher les colonnes du prince d'Eckmulh et du duc de Reggio par les routes de la Prusse orientale, il donne le change à l'attention des Russes sur un point opposé. Il écrit au prince de Schwartzenberg d'annoncer la marche de cent mille hommes par Lemberg pour entrer en Volhynie, et de faire toutes les démonstrations qui peuvent confirmer cette nouvelle. En même temps, le bruit se répand qu'une autre armée marche en Transylvanie, pour couper les Russes du Danube. Schwartzenberg prendra le titre de com-

mandant du premier corps auxiliaire, comme si l'Autriche en devait fournir plusieurs. On parlera de l'armée de Gallicie, de l'armée de Transylvanie, etc.

De leur côté, le vice-roi et le roi de Westphalie donnent à penser par leurs dispositions de marche, qu'effectivement la guerre éclatera en Volhynie. A Varsovie on en est persuadé. Napoléon vient d'envoyer plusieurs de ses officiers visiter le palais et préparer des arrangemens qui précèdent ordinairement son arrivée.

L'empereur, qui ne néglige rien, veut que le prince de Schwartzenberg soit mis au courant de ce qui se passe à Dresde. L'affection que l'empereur d'Autriche témoigne à son gendre, l'union qui règne entre les deux cours et n'en fait plus qu'une famille, tous les détails enfin de cette imposante réunion, peuvent, bien mieux que les instructions du cabinet, inspirer au généralissime autrichien le zèle dont Napoléon a besoin. Cette mission est confiée à un aide-de-camp du prince de Neufchâtel, le colonel Flahaut, qui, prenant sa route par Varsovie, y annoncera le quartier-général.

La cour de Dresde reçoit aussi par ses communications avec Varsovie des nouvelles de ce qui se passe chez les Russes.

L'empereur Alexandre est arrivé à Wilna le 28 avril, accompagné du prince d'Oldenbourg, et laissant à plusieurs journées derrière lui le grand-duc Constantin, les comtes Romantzoff, Aratcheff et Kotchoubey. Son entrée dans la capitale de la Po-

logne russe a été brillante ; il était à cheval, entouré des généraux Kutusoff, Platoff, Essen, Baggovouth, Markoff, Toutchkoff, Wittgenstein, du ministre de la guerre Barclai de Tolly et d'un nombreux état-major. Dans ce jour de réconciliation, on a remarqué près d'Alexandre certains personnages politiques que, depuis la mort de son père, il avait tenus écartés de sa faveur. *Bénigsen, Subow* et Korsakoff l'attendaient au bas de l'escalier. Le tzar, descendant de cheval, a pris sous le bras Bénigsen ; il a donné les entrées particulières à Subow ; en même temps, il a fait l'accueil le plus aimable à toute la noblesse lithuanienne, et c'est surtout pour ses nouveaux sujets de Pologne qu'il se montre prodigue de grâces. Les princes polonais Suliskoski et Lubecki ont reçu l'ordre de Sainte-Anne. La même décoration est accordée au comte Oginski ; Stroinoski doit être palatin de Volhynie ; Oginski, palatin de Minsk ; Karwiski, palatin de Podolie, et Vawreski, palatin de Wilna. Un trait de lumière, perçant jusqu'à Varsovie, semble mettre en évidence la vraie couleur des bannières sous lesquelles les Russes se préparent à faire encore un pas en Europe. Le bruit court que l'empereur Alexandre va se déclarer roi de Pologne.

Napoléon ne peut différer plus long-temps d'envoyer un ambassadeur à Varsovie. Il voudrait y avoir un homme sûr, qui, à l'aide d'un grand état de maison, d'une éloquence entraînante, d'une considération personnelle bien établie, et surtout d'une activité sans bornes, dominât également au

conseil, à la diète et sur les flots de l'insurrection polonaise. L'urgence des circonstances ne laisse pas la liberté du choix. Cet ambassadeur, il faut, pour ainsi dire, l'improviser. L'empereur le cherche dans les personnes qui l'ont suivi, et sur la proposition du grand-maréchal Duroc, il se décide pour M. l'archevêque de Malines, l'un des premiers aumôniers de sa maison. La dignité ecclésiastique dont M. de Pradt est revêtu semble devoir compléter tous les moyens d'influence qui nous sont nécessaires.

M. de Pradt reçoit, avec sa nomination, l'ordre de se rendre immédiatement à son poste. Dans son audience de congé, l'empereur abrége toutes les instructions, en l'initiant à ses vues. « Si j'entre en Russie, lui dit-il, j'irai peut-être jusqu'à Moscou. Une ou deux batailles m'en ouvriront la route. Moscou est la véritable capitale de l'empire. Arrivé là, j'y dois trouver la paix. Je crois donc qu'il me suffira d'une campagne; mais si la guerre traînait en longueur, ce serait aux Polonais à faire le reste. Je leur laisserai cinquante mille Français et un subside de cinquante millions pour les aider. Tel est mon plan. Vous voilà bien instruit; agissez en conséquence; votre premier soin doit être d'obtenir un grand élan; il faut ensuite que ce mouvement soit soutenu par les efforts les plus obstinés, et je compte sur vous pour diriger le zèle et la bonne volonté de ces braves gens! »

C'est ainsi que le temps qui s'écoule presse Napoléon dans toutes ses dispositions, et que chaque jour le pousse sur une pente plus rapide.... Ce-

pendant il attend dans une secrète impatience le retour de son aide-de-camp, M. de Narbonne. Le 28 mai, un chariot de poste entre tout poudreux dans les cours du palais; c'est Narbonne qui revient rendre compte de sa mission. Il a été reçu à Wilna. Il a vu l'empereur Alexandre; mais ce prince, *sans jactance comme sans abattement*, n'en paraît pas moins inébranlable dans la résolution qu'il a prise. La réponse définitive a été remise par le comte de Romantzow, et dans cette réponse on s'en réfère aux instructions envoyées en avril au prince Kourakin. Narbonne a quitté Wilna le 19 mai.

Le plan des Russes paraît être de recevoir notre attaque. Ils ont rassemblé de nombreux magasins derrière la ligne qui borde leur frontière et semblent vouloir s'y maintenir fortement. Toutefois Alexandre a fait préparer des points d'appui pour le cas où l'on se trouverait forcé à une retraite; la Dwina formera une seconde ligne, et l'on a construit un grand camp retranché à Drissa pour couvrir le chemin de Saint-Pétersbourg. Une forte tête de pont, élevée à Borisow, protégera aussi la route de Moscou et la ligne de la Bérésina. Enfin, une troisième armée de l'Ouest vient d'être définitivement organisée; elle sera sous les ordres du général Tormasow et s'avance déjà sur la frontière de la Volhynie.

Si nos dispositions commencent, toutes celles des Russes sont achevées.

L'empereur se promenait à grands pas en écou-

tant M. de Narbonne. Au récit de l'aide-de-camp succède un long silence. « Ainsi, s'écrie enfin l'empereur, tout moyen de s'entendre devient impossible! L'esprit qui domine le cabinet russe le précipite à la guerre! Vous ne me rapportez que l'aveu et la confirmation des propositions de Kourakin; c'est le *sine quâ non* de la Russie!... Les princes qui sont ici me l'avaient bien dit. Il n'en est pas un qui n'ait reçu des communications à cet égard. On sait que nous avons été sommés de reprendre la route du Rhin; les Russes s'en vantent, et maintenant la publicité met le comble à l'insulte!... Nous n'avons plus de temps à perdre en négociations infructueuses. »

L'empereur se prépare aussitôt à quitter Dresde. Le 28, il signe le travail que les ministres et le conseil d'état ont envoyé de Paris; il donne le reste de la journée à l'impératrice (1), et le 29, à trois heures du matin, il part pour se rendre à l'armée. Le prince de Neufchâtel monte dans sa voiture. La

(1) Napoléon à Dresde travaillait beaucoup, et Marie-Louise, jalouse de profiter des plus petits loisirs de son époux, sortait à peine pour ne pas les perdre. L'empereur François, qui ne faisait rien et s'ennuyait tout le jour à courir la ville, ne comprenait rien à cette réclusion de ménage.... L'impératrice d'Autriche cherchait aussi à faire courir Marie-Louise. Elle lui peignait son assiduité comme ridicule. Elle eût volontiers pris des tons de belle-mère.... Elle venait souvent le matin à la toilette de Marie-Louise fureter dans son luxe et sa magnificence. Elle n'en sortait jamais les mains vides.... Le règne de Marie-Louise a été fort court; mais elle a dû bien en jouir; elle avait la terre à ses pieds. (*Mémorial* de M. de Las-Cases, tom. II, pag. 363.)

seconde voiture de service reçoit le grand-maréchal et le grand-écuyer. Le reste de sa maison militaire le suit ou le précède. Le duc de Bassano et le comte Daru demeurent à Dresde pour l'expédition de leurs courriers, et rejoindront ensuite.

Dès que l'empereur est parti, chaque prince s'empresse de retourner dans ses états (1), et l'impératrice Marie-Louise voit pour la première fois la foule s'écouler devant elle : elle ne retient que son oncle, le grand-duc de Wurtzbourg. Dans ces premiers momens d'une séparation douloureuse, elle a promis d'aller passer quinze jours auprès de son père, à Prague. Elle doit partir de Dresde le 4 juin pour faire ce voyage, où l'on essaiera sans doute de la distraire par des fêtes et des hommages; ensuite elle reprendra la route de France (2).

(1) Il est rare que la prolongation du séjour d'une cour auprès d'une autre ajoute à leur affection mutuelle. Voyez Philippe de Comines, à propos des entrevues de quelques princes de son temps.

Les premiers momens passés, les comparaisons, les jalousies, les animosités s'établissent ; on se sépare moins bons amis qu'on n'avait l'intention de l'être et qu'on ne l'était avant la confrontation. (M. l'abbé de Pradt, *les Quatre Concordats.*)

(2) Marie-Louise était de retour de son voyage de Prague à Saint-Cloud le 18 juillet.

CHAPITRE XII.

L'EMPEREUR SE MET A LA TÊTE DE SON ARMÉE ET LA CONDUIT SUR LE NIÉMEN.

(Juin.)

Le 29, l'empereur arrive à Glogau.

Le 30, il entre en Pologne. Ce pays nous avait apparu en 1806 sous les traits de l'hiver, et une impression défavorable nous en était restée. Aujourd'hui le printemps le couvre de sa verdure. Ce ne sont plus des déserts qui se perdent dans le vague des neiges: des bouquets de bois dessinent le contour des plaines sur l'horizon, et l'on aperçoit de tous côtés des habitations que le voile brumeux de décembre ne laissait pas même soupçonner.

On s'arrête à Posen, où le quartier-général est rejoint par un courrier du duc de Bassano.

A peine avait-on quitté Dresde, le 29, que M. Signeul y est entré : M. Signeul est ce consul initié dans l'intime confiance de Bernadotte, qui est parti de Paris à la fin d'avril pour porter à Stockholm des lettres de la princesse de Suède,

ainsi que des propositions et des conseils propres à ramener le cabinet suédois dans les intérêts de la cause commune. C'est la réponse de Bernadotte que M. Signeul vient d'apporter.

« Tout est entendu, » a-t-il dit en mettant pied à terre, « tout est entendu si l'empereur Napoléon s'engage à faire obtenir la Norwège à la Suède, et si, dès à présent, il lui donne un subside. »

A ce mot de subside, l'empereur éclate. Depuis le retour de M. de Narbonne, il a sur le cœur un poids qui l'oppresse. Son ame se soulève enfin aux mouvemens de l'indignation qu'elle éprouve!...

« Quoi! dit-il, quand l'Autriche et la Prusse recherchent mon alliance, Bernadotte ose la marchander! Il me traite à la turque; il me rançonne! L'argent ne sera jamais un moyen dans ma politique. Je ne veux pas de ces amis qu'on ne garde qu'en les payant; et d'ailleurs l'Angleterre ne serait-elle pas toujours là pour enchérir sur moi? La demande de la Norwège est une autre impertinence. Certes, je n'irai pas dépouiller le Danemarck parce que Bernadotte s'est mis cette idée en tête! Qu'est-ce au surplus que la Norwège et quelques misérables millions dans ce moment où la Suède peut avoir Pétersbourg à sa discrétion?... Bernadotte n'est que mon lieutenant; qu'il marche quand ses deux patries le lui ordonnent. S'il hésite, qu'on ne me parle plus de cet homme. Répondez à M. Signeul, écrit-il au duc de Bassano, *que je n'acheterai point un allié douteux aux dépens d'un allié fi-*

dèle. Vous pouvez renvoyer ce consul, je ne le recevrai point (1). »

De Posen, l'empereur se rend à Thorn le 2 juin. En sortant des forêts sablonneuses qu'il a fallu traverser, il aperçoit la Vistule, la franchit, et se trouve au milieu de ses camps.

Là, ses premières dispositions sont des mesures d'ordre et de police. Il a remarqué des traîneurs sur la route; il a entendu les hauts cris que les paysans polonais jettent au loin dans les campagnes sous le poids des milliers de soldats qui foulent leurs villages. Les troupes wurtembergeoises sont signalées par leurs excès : Napoléon en fait affront à leur chef qu'il rencontre sur son passage, et ce chef, c'est le prince de Wurtemberg lui-même. Non content de cet exemple, il témoigne vivement sa désapprobation au duc d'Elchingen, qui a, de ce côté, le commandement supérieur. On se plaint aussi des Westphaliens, et le roi de Westphalie n'est pas plus exempt de sévères reproches. Napoléon fait écrire à tous ses lieutenans qu'ils aient à tenir la discipline d'une main plus ferme. « Prenez, leur dit-il, de promptes mesures pour que le pays ne soit pas dévasté; sans quoi nous allons être ici comme Masséna en Portugal ! »

La ville de Thorn offre, dans son intérieur, des

(1) On a publié après coup une lettre de Bernadotte du 11 mai 1812; elle n'a jamais été reçue; en effet, *M. Signeul, consul de Suède, était encore à Dresde, en juin, négociant pour la Suède.* (*Napoléon*, volumes écrits par M. de Montholon, tom. Ier, pag. 221.)

désordres d'un autre genre : c'est un encombrement épouvantable. Les équipages de toute espèce obstruent les rues, et l'on s'y arrache les logemens. Pour comble d'embarras, le quartier-général est entouré d'une foule d'envoyés allemands et de commissaires alliés ; chaque prince confédéré a voulu y avoir son représentant. C'est une diplomatie militaire aussi nombreuse qu'importune. L'empereur *fait prier ces messieurs de ne pas le suivre de si près ;* on les retiendra quelque temps à Thorn, et leur marche sera réglée de manière qu'ils restent désormais à plusieurs journées en arrière.

Le comte Daru avait rejoint à Posen ; le duc de Bassano rejoint à Thorn. Napoléon trouve dans cette ville le roi de Westphalie et le prince Eugène, qui sont venus au-devant de ses ordres. Il y trouve aussi plusieurs chefs de l'armée, et les directeurs des principaux services. Chefs et soldats, tous font éclater à sa vue l'ardeur qui les anime. Il répond à leur confiance en leur promettant le succès et la gloire.

« Nos mouvemens de guerre commencent, leur dit-il ; le passage de la Vistule a démasqué mes projets : dès ce moment j'ai de fortes marches à vous demander (1). »

Le vici-roi et le roi de Westphalie reçoivent l'ordre de se diriger sur le Haut-Niémen, en traversant le duché de Varsovie par les routes qui s'ouvrent devant eux. Le vice-roi suivra celle de Rastenbourg

(1) Bulletin du 11 juillet.

et de Marienpole; le roi de Westphalie et les Polonais remonteront le cours de la Narrew pour arriver pas Byalistock sur Grodno.

Le duc d'Elchingen, dont les têtes de colonne sont à Osterode, continuera de s'avancer vers la Pregel par Heilsberg.

Les premier et deuxième corps sont déjà sur la grande route prussienne d'Elbing à Koenigsberg. Cette route, qui offre le plus de ressources, sera la ligne de communication principale pour le grand quartier-général, les administrations et les transports. Napoléon en règle lui-même les étapes (1).

Après avoir mis ainsi toutes ses colonnes en mouvement, il quitte Thorn le 6 juin, et va faire une excursion jusqu'à Dantzick, où il est reçu le 7 au soir par son aide-de-camp Rapp, depuis plusieurs années gouverneur de cette place.

Rapp occupe là un poste avancé, où la guerre du blocus continental imposait des devoirs sévères. Gardien de la côte depuis Memel jusqu'à Colberg, il devait s'y montrer inexorable, et même inac-

(1) *Route militaire de la Vistule au Niémen.*

De Thorn à Graudentz	2	17 jours.
De Graudentz à Marienwerder	1	
De Marienwerder à Marienbourg	1	
De Marienbourg à Elbing	1	
D'Elbing à Koenigsberg	3	
Séjour à Koenigsberg	1	
De Koenigsberg à Tapiau	1	
De Tapiau à Gumbinen	2	
Séjour à Gumbinen	1	
De Gumbinen à Wilkowiski	2	
De Wilkowiski à Kowno	2	

cessible aux doléances du commerce intercepté. Ses manières allemandes, poussées quelquefois jusqu'à la rudesse, avaient donné à penser qu'il serait propre à cet emploi. Mais le gouverneur de Dantzick n'a guère compris toute l'importance de sa mission relativement à la guerre d'Angleterre; il ne l'a pas mieux comprise relativement à la Prusse, dans laquelle son commandement est enclavé. Il n'est occupé que d'être bien avec tout le monde, et surtout avec les négocians prussiens; aussi l'empereur a-t-il eu sujet de lui adresser déjà de vertes réprimandes; mais il l'aime, il le compte au nombre de ses braves, et, à l'approche de la guerre, il a un fonds inépuisable d'indulgence pour les fautes qui n'ont point altéré le dévouement militaire. N'imputant qu'à lui-même le tort d'avoir placé un général de hussards dans une position aussi délicate, il a bientôt oublié les propos maladroits, les relations inconvenantes, et tout ce qu'il appelle les peccadilles du gouverneur. C'est chez lui qu'il prend son logement. En entrant dans le salon, ses yeux s'arrêtent sur le buste de la feue reine de Prusse qui s'y trouve en évidence. Il se contente de dire en souriant : « *Maître Rapp*, je vous préviens que j'écrirai à Marie-Louise cette infidélité (1). »

Le roi de Naples, ennuyé d'attendre dans un village de Pologne, était venu à Dantzick murmurer tout à son aise auprès de Rapp, de ce qu'on l'avait tenu éloigné de la réunion de Dresde. Les bouderies et les tons frondeurs sont à l'ordre du

(1) Voyez les *Mémoires* de Rapp.

jour chez quelques personnages; mais dès qu'on rentre en présence de Napoléon, la langue se tait, le cœur parle, et l'on n'aspire plus qu'à lui donner de nouvelles preuves de zèle et de soumission.

« Qu'avez-vous, Murat? » lui dit l'empereur; « vous êtes jaune, vous n'avez pas votre belle mine. Auriez-vous du chagrin? N'êtes-vous plus content d'être roi? — Ah! sire, » répond vivement le prince avec son accent méridional, « je ne le suis guère. — Voilà ce que c'est; vous voulez à toute force voler de vos propres ailes, et vous embrouillez votre position. Croyez-moi, laissez là cette petite politique qui sent le terroir de Naples, et soyez Français avant tout. Votre métier de roi sera bien plus simple et bien plus facile que vous ne pensez. »

Dantzick n'est pas seulement une forteresse importante, c'est maintenant, pour l'armée qui s'avance, un grand entrepôt; les millions ont été prodigués pour accroître ses fortifications; l'empereur est pressé d'en inspecter les travaux.

Le lendemain de son arrivée, avant le lever du soleil, il est à cheval; Rapp le conduit dans tous les ouvrages, et cette première tournée ne finit qu'à midi; à trois heures, Napoléon donne audience au sénat de Dantzick, et il emploie le reste du jour à passer la revue des troupes; il ne rentre qu'à huit heures du soir.

Le 9, il remonte à cheval de grand matin; c'est vers la côte qu'il se dirige; il parcourt les différens points de la rade, et s'arrête au fort qui ferme la barre par-dessus laquelle la Vistule se jette dans la

Baltique. Weichselsmund est devenue une place de second ordre ; l'empereur la visite en détail ; mais à midi, les feux d'un soleil ardent qui brûlent cette côte sablonneuse le forcent de rentrer. Retiré dans son cabinet, il y travaille juqu'au soir ; c'est alors que se retrouvant avec Murat, Berthier et Rapp, il se livre à l'abandon d'une vieille intimité. — « Voilà donc encore une guerre ! » se disaient-ils. Napoléon raconte ce qu'il a fait pour l'éviter, et ne leur cache pas les faibles espérances qui lui restent. « Au surplus, ajoute-t-il, nous touchons au dénouement. Quinze journées de route nous séparent encore des Russes, et, d'ici là, Lauriston obtiendra peut-être quelque explication ; une fois sur le Niémen, tout sera décidé !... Si je m'arrêtais alors, ils marcheraient ! »

Dans cet entretien de confiance, Napoléon leur parle de sa femme, de son fils, de la France, des monumens et des institutions qu'il achève, et de tous les justes regrets qu'il a de s'éloigner. Il leur parle aussi de l'Espagne, de l'allure traînante et difficile que cette guerre a prise à l'instigation et à l'aide de l'Angleterre. Il vient de recevoir des nouvelles du duc de Dalmatie, et compte avec eux les distances de Cadix à Dantzick. « Quelle longueur de chemin ! » leur dit-il ; « mais tout est si bien organisé que mes communications sont rapides et que je suffis à tout. Pendant que nous allons en finir avec le Nord, j'espère bien que Soult se maintiendra en Andalousie, et que Marmont contiendra Wellington sur la frontière du Portugal. L'Europe

ne respirera que quand ces affaires de Russie et d'Espagne seront terminées. Alors seulement on pourra compter sur une paix profonde; la Pologne renaissante s'affermira; l'Autriche s'occupera plus de son Danube et beaucoup moins de l'Italie. Enfin l'Angleterre épuisée se résignera à partager le commerce du monde avec les vaisseaux du continent. Mon fils est jeune, il faut lui préparer un règne tranquille. — « Oui, sire, » répondent-ils tous trois; « nous regrettons la paix, mais mieux vaut la guerre aujourd'hui qu'un arrangement suivi d'une paix boiteuse; ce serait toujours à recommencer! » Berthier a cessé de murmurer entre ses dents; le roi de Naples a repris sa figure radieuse et confiante, et Rapp s'est levé pour faire une demande: « Sire, dit-il, votre Rapp manie encore assez bien son cheval et son sabre pour n'être pas relégué ici comme un vieil invalide quand vous allez vous battre; accordez-moi de reprendre près de votre personne mon service d'aide-de-camp. » L'empereur y consent; mais Rapp attendra pour rejoindre le quartier-général, que le passage de l'armée par Dantzick soit entièrement effectué.

C'est la division Daendels qui, pendant la campagne, formera la garnison de Dantzick.

Avant de quitter cette place, l'empereur laisse des ordres pour qu'un équipage de siége bien complet sorte de l'arsenal et soit mis en marche à la suite de l'armée.

Depuis l'Elbe et l'Oder, des communications par eau sont ouvertes par le canal de Bromberg jusqu'à

Dantzick et la Vistule. De grands approvisionnemens en eau-de-vie, vins, farine et biscuit ont été dirigés sur Dantzick. Il faut maintenant les faire filer sur Koenigsberg par la navigation du Frischaff. Le contre-amiral Baste commandera cette marine; l'empereur organise lui-même les transports.

Parti de Dantzick le 11 au matin, il va reprendre la grande route de Koenigsberg par Marienbourg, rejoint en chemin les six belles divisions du maréchal Davoust, et les passe en revue. C'est une troupe d'élite que ce maréchal a formée, et qui ne compte pas moins de soixante-dix mille baïonnettes.

Le 12, on arrive à Koenigsberg; tandis que les différens corps exécutent les marches qui vont les réunir sur le point d'attaque déterminé, on dirait que Napoléon ne s'est réservé que les détails de l'administration militaire. Il donne plus de temps au comte Daru qu'au major-général, et ne paraît occupé que des subsistances, des transports et de la police de l'armée (1).

Le corps du génie conduit des fourgons pleins d'outils. L'artillerie roule ses parcs de réserve, son parc de siége, ses caissons de munitions et six équipages de pont. Le service de santé a ses nombreux chariots d'ambulance, l'administration

(1) Le génie actif de Napoléon était alors porté tout entier sur ces détails importans. Il était prodigue de recommandations, d'ordres, d'argent même. Ses lettres l'attestent. Les jours se passaient à dicter ses instructions sur cet objet; la nuit, il se relevait encore. Un seul général reçut dans une seule journée six dépêches de lui, toutes remplies de cette sollicitude. (M. P. de Ségur, pag. 120, tom. Ier.)

des vivres ses équipages légers qui se composent de six cents voitures à la comtoise, ses équipages ordinaires qui se divisent en vingt-six escadrons de charretiers, et ses équipages pesans, dont le bataillon est traîné par des bœufs. Une foule d'employés, de garde-magasins, d'inspecteurs, l'accompagnent.

Outre cet immense appareil qui couvre les routes de terre, la navigation du pays offre des moyens auxiliaires que Napoléon s'étudie à mettre à profit et à multiplier. Tous les approvisionnemens d'artillerie et de vivres que les magasins de Dantzick ont envoyés par le Frischaff, on les charge à Koenigsberg, sur les bateaux de la Pregel, pour remonter cette rivière jusqu'à Insterburg. Une seconde communication est organisée, moitié par terre et moitié par eau; des transports iront de Koenigsberg à Labiau, et de là des embarcations les descendront au Niémen.

Ces soins retiennent l'empereur à Koenigsberg jusqu'au 17. Pendant son séjour dans cette ville, il fait accueil aux généraux prussiens qui s'y trouvent, travaille avec les autorités locales, et interpose sa surveillance de toutes les manières pour adoucir les maux que le passage de cette multitude armée fait peser sur le pays.

Il laisse à Koenigsberg son aide-de-camp Hogendorp comme gouverneur de la place. Les gendarmes prussiens et les nôtres se réuniront pour maintenir la police des routes.

Le duc de Tarente, avec le contingent de la

Prusse et la division Grandjean, marche au Nord vers Tilsitt; mais la garde impériale, le corps de Davoust, celui de Ney, celui d'Oudinot, ainsi que la cavalerie de Nansouty et de Montbrun, ont pris à droite, dans la direction de Kowno. C'est la route que l'empereur suit lui-même.

Avant de quitter Koenigsberg, il a reçu les rapports les plus satisfaisans de l'armée autrichienne. L'aide-de-camp Flahaut, envoyé de Dresde au prince de Schwartzenberg, est de retour; il annonce que les Autrichiens sont prêts à ouvrir la campagne du côté de la Gallicie.

Le 17, on s'arrête à Welhau; le 18, à Insterburg; on trouve les rives de la Pregel chargées de vivres, et deux cent vingt mille hommes qui y arrivent à la fois par quatre chemins différens. Quand il faut quitter la Pregel, la prévoyance de Napoléon fait distribuer aux soldats assez de provisions pour gagner le Niémen et ensuite Wilna. Enfin, des ordres sont laissés pour que les bateaux qui viennent de Koenigsberg puissent déboucher de la Pregel dans le Niémen, par la Deisne et le canal Frederich.

Le 19, on continue la route, et on entre à Gumbinen. Ici la paix expire. Un courrier de Saint-Pétersbourg met un terme à l'état douteux dans lequel l'empereur s'avançait depuis la Vistule. Notre ambassadeur a fait de vaines instances pour se rendre à Wilna. Le gouverneur, qui avait des ordres, a constamment refusé de le laisser partir. Tout ce qu'on a pu lui accorder, a été l'envoi d'un exprès chargé de solliciter de sa part une audience

d'Alexandre. Cette demande a été reçue à Wilna le 8 juin ; mais on s'est borné à faire répondre que le général Lauriston eût à mettre par écrit ce qu'il avait à dire. Ainsi, on a refusé de l'entendre, *dans un moment décisif où cette conférence pouvait être d'un si grand intérêt pour les deux empires*. Le secrétaire d'ambassade Prevôt arrive ensuite et confirme la rupture.

« C'en est fait, dit Napoléon ; les Russes, que nous avons toujours vaincus, prennent un ton de vainqueurs ; ils nous provoquent, et nous aurons sans doute à les en remercier. Nous arrêter sur un tel chemin, ce serait manquer le moment le plus opportun qui se soit jamais présenté. Le refus de Romantzoff a terminé toutes mes hésitations, et nous préserve d'une faute impardonnable. Acceptons comme une faveur l'occasion qui nous fait violence, et passons le Niémen. »

Il s'arrête deux jours à Gumbinen pour expédier, avant de monter à cheval, tous les détails de cabinet. Il met en ordre, avec son secrétaire d'état, les affaires arriérées de l'empire ; il arrête, avec son ministre des relations extérieures, les communications diplomatiques à donner au sénat et aux alliés ; il règle, avec le major-général, la suite des mouvemens commencés : enfin, il dicte à ses secrétaires la proclamation qui va faire connaître à l'Europe qu'elle est en guerre déclarée avec la Russie ; au duché de Varsovie, que le moment est venu de prononcer le nom de Pologne ; et à l'armée, que Napoléon compte sur elle.

« Soldats, dit-il, la seconde guerre de Pologne est commencée. La première s'est terminée à Friedland et à Tilsitt; à Tilsitt, la Russie a juré une éternelle alliance à la France, et la guerre à l'Angleterre. Elle viole aujourd'hui ses sermens; elle ne veut donner aucune explication de son étrange conduite, que les aigles françaises n'aient repassé le Rhin, laissant par là nos alliés à sa discrétion... La Russie est entraînée par la fatalité; ses destins doivent s'accomplir. Nous croit-elle donc dégénérés? Ne serions-nous donc plus les soldats d'Austerlitz? Elle nous place entre le déshonneur et la guerre: notre choix ne saurait être douteux. Marchons donc en avant, passons le Niémen, portons la guerre sur son territoire. La seconde guerre de Pologne sera glorieuse aux armes françaises. Mais la paix que nous conclurons portera avec elle sa garantie; elle mettra un terme à la funeste influence que la Russie exerce depuis cinquante ans sur les affaires de l'Europe. »

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SUPPLÉMENT

A LA PREMIÈRE PARTIE.

PIÈCES HISTORIQUES.

SUPPLÉMENT

A LA PREMIÈRE PARTIE.

PIÈCES HISTORIQUES.

	Pages.
§ Ier. Pièces relatives à la négociation du traité d'alliance entre la Prusse et la France.	83
§ II. Traité d'alliance entre l'Autriche et la France.	97
§ III. Note relative à la défection de la Suède.	101
§ IV. Pièces relatives à la démarche faite auprès de l'Angleterre.	102
§ V. Pièces relatives à la rupture de la France avec la Russie.	107

SUPPLÉMENT

A LA PREMIÈRE PARTIE.

PIÈCES HISTORIQUES.

§ Ier. NÉGOCIATION

DU TRAITÉ D'ALLIANCE

ENTRE LA PRUSSE ET LA FRANCE.

N° 1. Lettre de M. de Saint-Marsan du 24 mars 1811. — N° 2. Lettre du même du 5 avril. — N° 3. Lettre du roi de Prusse à son ministre à Paris, M. le comte de Krusemarck, 14 mai 1811. — N° 4. Lettre de M. de Hardenberg à M. de Krusemarck, 30 août 1811. — N° 5. Lettre de M. de Saint-Marsan du 22 février 1812. — N° 6. Lettre du même du 18 avril 1812.

(N° 1.) *Lettre de M. de Saint-Marsan.*

Berlin, 24 mars 1811.

J'ai eu l'honneur de mander à Votre Excellence que j'avais lieu de croire que le gouvernement prussien désirait former des liaisons plus intimes avec la France : je ne me suis pas trompé. Le chancelier d'état, baron de Hardenberg, est venu chez moi et m'a dit : « Le roi est

» bien fermement décidé à ne jamais séparer sa cause
» de celle de la France, et à rester entièrement et fidè-
» lement attaché à l'empereur. Je vous ai dit bien des
» fois que je n'étais pas pour les demi-mesures : S. M. est
» absolument du même avis, et son plus grand désir
» serait de se lier à la France de la manière la plus in-
» time, ce qui ferait taire toutes les passions et les
» intrigues, rétablirait entièrement le crédit du gou-
» vernement, et ferait renaître la sécurité et la con-
» fiance dans toute la monarchie. »

Après m'avoir quitté, le chancelier, étant allé chez le roi, est revenu au bout de trois quarts d'heure, et m'a dit que le roi l'avait chargé de me prier de mettre sous les yeux de l'empereur son vif désir d'attacher irrévocablement le sort de la Prusse à la France, et de sonder les intentions de S. M. I. et R. à ce sujet.

(N° 2.) *Extrait d'une dépêche de M. de Saint-Marsan.*

Berlin, 5 avril 1811.

Le roi et ses deux ministres attendent avec beaucoup d'empressement l'issue des ouvertures faites pour obtenir une alliance avec la France.

Le parti du roi est pris d'une manière bien positive ; et si les ouvertures sont agréées par Sa Majesté Impériale et Royale, il s'attachera loyalement à elle, en toute occasion, de la manière qu'elle le lui demandera.

(N° 3.) *Lettre du roi de Prusse*

A son ministre à Paris.

La manière dont l'empereur a bien voulu accueillir, suivant votre dépêche du 16 avril, les explications provisoires dans lesquelles j'ai chargé mon chancelier d'état d'entrer avec M. de Saint-Marsan, pour le cas d'une rupture entre la France et la Russie, m'a offert un témoignage précieux des dispositions amicales et bienveillantes de ce monarque à mon égard. Vivement touché de celles-ci, je n'en ai pas été moins charmé de me convaincre par sa réponse, dont le duc de Bassano a été rendu l'organe, que les appréhensions d'une guerre entre la France et la Russie, toutes généralement répandues qu'elles étaient, sont destituées de fondement, et je ne puis que former les vœux les plus sincères pour la durée non interrompue des rapports de bonne harmonie encore subsistans entre ces puissances. Me jugeant même intéressé de très-près à travailler au maintien d'aussi heureuses relations, à proportion des moyens que semblait m'en fournir l'amitié personnelle qui règne entre moi et l'empereur de Russie, j'ai constamment tenu à Pétersbourg le langage de la modération et de la conciliation. Souvent déjà j'y ai conseillé une accession plus illimitée au système continental ; et ce même conseil, je le renouvelle encore dans une lettre autographe que je viens d'adresser à l'empereur Alexandre, et dont je m'empresse de vous communiquer ci-joint copie, pour la porter, par l'entremise de M. le duc de Bassano, à la connaissance de S. M. l'empereur des Français.

Quel que soit l'effet de cette lettre, et le parti au-

quel la cour de Russie se décide, je n'ai pas besoin de le connaître pour arrêter le mien. Invariablement attaché au système de la France, je me flatte d'avoir fait mes preuves à cet égard. S'il était possible qu'il fût resté encore quelques doutes à l'empereur Napoléon sur mon intention sérieuse de concourir en tout au grand but qu'il se propose, il m'eût suffi, sans contredit, pour les faire évanouir, des ordres rigoureux par lesquels je viens de renouveler la prohibition absolue de tout commerce et de toute communication avec l'Angleterre, et des mesures énergiques que j'ai spontanément prises pour la défense de mes côtes contre les tentatives éventuelles de l'ennemi commun; mesures dont l'exécution dispendieuse exige l'emploi des deux tiers de mon armée. Après avoir ainsi satisfait sur ce point à tous les désirs de l'empereur, même avant de les connaître, et me voyant d'ailleurs rassuré par une déclaration officielle sur la crainte de l'explosion prochaine d'une guerre entre la France et la Russie, je me sentirais peut-être embarrassé de donner, dans le moment présent, plus de suite aux premières ouvertures confidentielles faites ici au comte de Saint-Marsan, s'il ne m'importait pas de préciser davantage mes idées sur les moyens de resserrer à jamais, et abstraction faite des conjonctures politiques actuelles, les liens d'amitié et d'union qui, à ma grande satisfaction, existent déjà entre la France et moi.

Je profite donc avec plaisir de l'interpellation de S. M. l'empereur des Français, pour lui proposer, à cette fin et pour tous les cas, une alliance offensive et défensive, en vertu de laquelle, dans toutes les guerres qui ne seraient pas étrangères aux intérêts de ma monarchie, et où la France se trouverait engagée, soit en Allemagne, soit sur les confins de la Prusse, celle-ci met-

trait à la disposition de la France un corps de troupes auxiliaires proportionné à ses facultés, et de la force duquel on conviendrait encore plus particulièrement. De son côté, S. M. I. garantirait l'indépendance et l'intégrité de l'état actuel des possessions prussiennes, et m'assurerait sa puissante assistance et les secours nécessaires toutes les fois que je me verrais dans le cas de les réclamer; elle ferait de plus, par sa haute intervention, entrer dans cette alliance les membres de la confédération du Rhin et le duché de Varsovie.

Les troupes auxiliaires prussiennes n'agiraient que réunies dans un seul corps, conduit par un officier supérieur de leur nation, et dépendant de ses ordres spéciaux. Ce corps serait employé de préférence à la défense de la Prusse et de ses frontières; mais il concourrait à l'exécution du plan général d'opération, et, sous ce rapport, il serait ou sous les ordres immédiats de S. M. l'empereur et roi, ou sous ceux du commandant en chef que S. M. I. préposerait à l'armée entière.

Le cas d'une guerre échéant, on conviendrait de ce qui concerne la marche et le passage des troupes, d'après le besoin et les circonstances du moment; mais, en attendant, les troupes françaises, qui entreraient dans mes états ou les traverseraient, n'y pourraient marcher que par les routes militaires stipulées, et conformément aux conventions subsistantes.

L'épuisement des ressources de la Prusse me mettant dans l'impossibilité de suffire aux frais que me causeraient mes nouveaux engagemens, à moins qu'il ne plût à l'empereur de me faciliter les moyens de les remplir, et ces engagemens ne pouvant d'ailleurs être regardés comme solides qu'en tant qu'ils seront fondés sur une confiance entière et mutuelle, à laquelle je crois avoir acquis tous les droits par ma constante déférence pour

S. M. I., par mon invariable attachement à son système politique, et surtout par l'offre de mon alliance, qui, faite dans les conjonctures présentes, ne saurait plus laisser subsister aucun des motifs d'ombrage qui ont dicté quelques-uns des articles de la convention du 8 septembre 1808, je compte ne point me livrer à un vain espoir en me flattant,

1° Que S. M. I. aura égard à la juste réclamation de la restitution de Glogau, dont, aux termes des traités, l'évacuation doit avoir lieu maintenant que la première moitié de la contribution se trouve complètement acquittée. Ce n'est pas faute de confiance que je fais cette demande, dans l'instant même où des liaisons plus étroites vont unir, j'espère, plus particulièrement mes intérêts à ceux de l'empereur; elle est motivée par les frais énormes que m'occasionnent l'entretien et l'approvisionnement des forteresses sur l'Oder, et des garnisons étrangères qui les occupent. Cette charge est tellement au-dessus des forces de la Prusse, elle est si incompatible avec la dépense qui résultera de ses nouveaux engagemens, que S. M. I. ne saurait me donner une preuve plus signalée de ses dispositions bienveillantes et de sa confiance, qu'en trouvant moyen de soulager ma monarchie de ce fardeau;

2° Que, pour le cas où le corps auxiliaire dût être mis sur pied, l'empereur voudra bien m'accorder une remise proportionnée de la contribution et sa cessation entière dès que la guerre éclatera en effet, la Prusse étant absolument hors d'état d'en faire les frais, et de payer en même temps une contribution aussi onéreuse;

3° Enfin, que S. M. I. n'insistera plus sur l'article de la convention du 8 septembre 1808, qui empêche l'augmentation de l'armée prussienne, augmentation évidemment indispensable à mesure du besoin que j'aurai de

plus de troupes pour le but convenu et pour la défense de mes états.

Quant aux avantages que la Prusse, en cas de succès auxquels elle aurait contribué par l'emploi de ses forces et de ses ressources, pourrait se promettre, soit en fait d'acquisitions territoriales, soit en indemnités d'un autre genre, je m'en remets avec confiance à la justice et à l'amitié de mon auguste allié. Mais il est un autre point dont j'aurais à cœur de convenir d'avance avec lui : la situation géographique de la Prusse étant telle qu'une partie de son territoire doit nécessairement être exposée, sinon à devenir le théâtre de la guerre, du moins à en éprouver tous les embarras, je désirerais assurer à ma famille un asile où elle fût à l'abri des inconvéniens qui en résulteraient. Je me flatte donc que l'empereur voudra bien non-seulement consentir lui-même, mais aussi s'employer partout où il sera besoin, à ce qu'une partie de la Silésie, avoisinante aux états autrichiens, soit déclarée neutre pour cet effet, afin qu'en cas de nécessité je puisse, avec les miens, y fixer mon séjour pendant la guerre.

Telles sont, en résumé, les propositions que l'invitation de S. M. I. m'engage à lui faire ensuite des explications préalables qui ont eu lieu ici envers son ministre, de la part de mon chancelier d'état et de mon ministre des affaires étrangères. Un précis en a été communiqué au comte de Saint-Marsan, ce qui n'empêche pas que, de votre côté, vous ne les preniez pour texte d'un entretien confidentiel que vous aurez à demander à M. le duc de Bassano, auquel je vous laisse le maître de faire lecture de la présente dépêche. J'espère qu'informée par lui de son contenu, S. M. I. ne verra, dans la franchise avec laquelle je m'explique sur ce que je souhaite, ou plutôt sur ce que me dictent ma position et mes besoins,

qu'une preuve incontestable de ma confiance sans borne, et de mon ardent désir d'établir mes liaisons avec S. M. I. sur des bases sûres et durables. Il ne me reste qu'à souhaiter que, leur accordant sa haute approbation, elle daigne autoriser son ministre à ma cour à les admettre dans la négociation ici ouverte, que les miens s'appliqueront dès-lors à poursuivre et à terminer promptement avec lui.

A Berlin, le 14 mai 1811.

Signé, Frédéric-Guillaume

Et plus bas :

Hardenberg, Goltz.

(N° 4.) *Lettre du baron de Hardenberg*

Au baron de Krusemarck.

Berlin, le 30 août 1811.

Monsieur,

Si les motifs de ménagement pour la Russie, qui ont engagé l'empereur Napoléon à surseoir à toute explication sur les propositions d'alliance que le roi a faites dans le courant du mois de mai dernier, ont pu à cette époque paraître plausibles à Sa Majesté, il n'en est pas de même aujourd'hui que les préparatifs guerriers de la France contre cette puissance ont pris et prennent encore tous les jours un caractère plus imposant, et que S. M. I., trop grande pour dissimuler, ne cache pas à la cour de Pétersbourg elle-même le but éventuel de ces mesures. La crainte de lui inspirer à contre-temps de l'om-

brage n'ayant point fait suspendre celles-ci, comment arriverait-il qu'elle retardât, entre la France et la Prusse, cette union plus intime, l'objet des vœux du roi, union qui, soit qu'il ne s'agisse que d'une démonstration tendante à assurer le maintien de la tranquillité dans le Nord, soit qu'en effet les choses en viennent malheureusement à une rupture entre les deux cours impériales, offre dans l'une et l'autre alternative des avantages manifestes à la France? Tel était ce raisonnement sur lequel le roi fondait l'espoir que, maintenant du moins, l'empereur Napoléon daignerait, en réponse à nos susdites ouvertures, entrer en explication avec lui, et c'est en partie dans la vue de les amener que Sa Majesté vous avait chargé de faire officiellement la juste demande de l'évacuation de Glogau.

C'est avec la plus vive peine que nous avons vu derechef cet espoir déçu par vos dépêches du 13 et du 17 de ce mois. Toutes valables que sont, sous plus d'un rapport, les raisons qui vous ont déterminé à différer la démarche en question, le roi eût préféré que vous vous en fussiez tenu littéralement à ses ordres. Si actuellement il vous autorise à en ajourner l'exécution jusqu'à un moment plus opportun, c'est surtout parce que Sa Majesté se flatte que ce moment ne tardera pas à se présenter. A la suite d'un nouvel entretien que je viens d'avoir depuis peu avec M. le comte de Saint-Marsan, et dans lequel j'ai fait à ce ministre un tableau aussi détaillé que vrai de la violente situation de la Prusse, et des motifs urgens que nous avons pour désirer ardemment que l'empereur, prenant en considération les propositions franches et loyales du roi, veuille enfin mettre un terme à la cruelle incertitude où se trouve Sa Majesté sur les intentions de la France à son égard. Faut-il, monsieur, que je vous retrace à vous-même les princi-

paux traits de ce tableau ? Je vous observerai d'abord, pour ce qui concerne nos finances, que l'état présent des choses, s'il n'y est apporté remède, les expose à une ruine complète et inévitable. Grâce aux ressources momentanées que nous a values l'introduction du tarif continental, nous avons pu acquitter mensuellement deux millions de francs de contributions à la France jusqu'au mois de juin dernier et celui-ci compris ; aujourd'hui ces ressources sont épuisées. Aux embarras qui résultent de la privation de celles que fournissait autrefois à l'état le commerce maritime en alimentant l'industrie nationale, et en procurant un débouché à nos productions, s'en joignent d'autres provenant de malheurs inattendus, tels que l'incendie de Koenigsberg et une récolte manquée dans presque toutes nos provinces. Nonobstant cela, peut-être nous eût-il été possible de continuer sans interruption les paiemens mensuels susdits, si les avances considérables que nous sommes dans la nécessité de faire au gouvernement français lui-même n'absorbaient une grande partie des fonds qui y étaient consacrés. Il vous sera facile d'en juger, si vous songez qu'il nous a fallu déjà payer comptant une très-forte somme pour frais de transport des marchandises coloniales vendues à la France, et si vous réfléchissez de plus aux énormes dépenses qu'exige l'entretien des troupes françaises et alliées, tant de celles qui traversent les états du roi pour se rendre à Dantzick, que de celles qui viennent augmenter sans cesse les garnisons déjà si nombreuses de nos propres forteresses. Il en coûte un million quatre-vingt-un mille cinq cent quatre-vingt-treize francs pour entretenir seulement à Stettin, pendant les cinq derniers mois, les troupes qui s'y trouvent en sus du nombre fixé par nos conventions, sans compter même les frais de table des officiers et autres. La dépense pour Glogau

s'est élevée, pendant la même époque, à un demi-million ; il est d'une impossibilité absolue et bien démontrée que la Prusse, réduite comme elle l'est dans ses revenus, suffise à la fois à d'aussi fortes avances et au paiement ordinaire de ses contributions, et sans doute l'empereur est trop juste pour ne pas daigner consentir à ce que désormais elle déduise chaque mois sur les unes le montant des autres.

Mais ce ne sont pas nos embarras pécuniaires, quelque graves qu'ils puissent être, qui sont l'objet principal des sollicitudes du roi, c'est notre situation politique, dont celle des finances n'est après tout qu'une conséquence nécessaire. Tout est en armes autour de nous : *d'un côté, les armées russes bordent nos frontières ;* de l'autre, l'attitude de l'armée varsovienne, censée dirigée contre la Russie, peut l'être également contre la Prusse ; l'armée saxonne est mise en cantonnement, dans notre voisinage, de manière à pouvoir, dans deux marches, atteindre la résidence du roi : Dantzick seul renferme une autre armée. Au lieu de dix mille hommes stipulés par les traités, la France en a fait successivement arriver vingt-trois mille dans nos trois places de l'Oder, où leur entretien coûte chaque mois, aux caisses de l'état, la somme exorbitante de deux cent cinquante mille écus. Au moment où j'écris, la garnison de Stettin s'élève à dix-sept mille cinq cent quarante-six hommes. Représentez-vous, mon général, combien Sa Majesté doit être profondément affectée, lorsqu'au milieu de tout cela elle apprend qu'il n'est dans ces diverses armées qu'une opinion, qu'une voix, sur la destruction prochaine de la Prusse ! Fort de sa confiance envers S. M. I., le roi peut sans doute personnellement rejeter loin de lui les soupçons que provoquent de telles rumeurs ; mais est-il maître d'empêcher qu'une opinion hautement prononcée au sein de ses

états ; par les généraux français eux-mêmes, ne devienne l'opinion publique ? Dépend-il de lui, tandis que là où vous êtes il ne se fait rien pour la calmer, d'arrêter les funestes effets de cette opinion sur le crédit de la Prusse au dedans et au dehors ? Ose-t-il, dans l'incertitude où le laisse la France sur ses vues, malgré l'offre réitérée et le désir constant de Sa Majesté de mettre tous ses moyens à la disposition de l'empereur, à des conditions sur lesquelles il serait si facile de s'entendre ; ose-t-il, dis-je, respecter assez peu les alarmes de son peuple pour ne prendre aucune mesure éventuelle pour sa défense ? Une sécurité poussée aussi loin serait sans doute condamnable, et l'empereur, dont le roi ambitionne par-dessus tout l'amitié et l'estime, la blâmerait lui-même à juste titre. Nous armons donc, monsieur, puisque les circonstances en imposent impérieusement le devoir au roi, et que mieux vaut, comme je l'ai dit à M. de Saint-Marsan, mourir l'épée à la main que de succomber avec opprobre. Mais c'est pour la France que nous armons, si elle veut d'un allié fidèle, et que, s'arrangeant de gré à gré avec nous, elle préfère sincèrement notre libre assistance à cette lutte dont la voix de ses guerriers nous menace, et qui, de la part du roi, ne pourrait jamais être que celle du dernier désespoir.

Voilà, mon cher général, ce que j'ai exposé avec franchise à M. de Saint-Marsan, en lui donnant en même temps des renseignemens authentiques sur les moyens que nous avons de rendre notre alliance utile à son auguste souverain. Il sait que toutes nos forteresses sont ou vont être dans un état de défense respectable ; il sait que, le signal nous étant donné, il ne nous faudrait que très-peu de temps pour mettre cent mille hommes sur pied. Le comte de Saint-Marsan a paru pénétré de la loyauté de nos déclarations, et les a jugées propres à faire un

effet favorable sur l'esprit magnanime de l'empereur. Il y a trois jours qu'il lui en a rendu compte par courrier; j'ai pensé qu'il était à propos de ne point vous laisser ignorer ceci pour votre information particulière; mais n'envisagez ce que je vous en dis que comme une communication confidentielle. Elle ne vous appelle à faire aucune démarche de votre côté, puisque tout ce que j'ai dit dans l'épanchement de mon cœur à M. de Saint-Marsan, prenant dans votre bouche un caractère diplomatiquement officiel, serait censé peut-être donner un caractère de menace à des ouvertures qui ne l'ont nullement eu, et dans lesquelles le roi souhaite vivement que l'empereur ne puisse pas un seul instant méconnaître la pureté des intentions qui les ont dictées.

J'ai l'honneur, etc.

Signé DE HARDENBERG.

(N° 5.) *Extrait d'une dépêche de M. de Saint-Marsan.*

Berlin, le 22 février 1812.

M. de Krusemarck a mandé à son gouvernement qu'il avait le plus grand espoir que la négociation de l'alliance serait terminée heureusement. M. de Hardenberg et M. Goltz m'ont témoigné hier leur grande satisfaction de ces nouvelles qu'ils venaient de recevoir.

(N°. 6.) *Extrait d'une dépêche de M. de Saint-Marsan.*

Berlin, le 18 avril 1812.

Votre Excellence peut être assurée que S. M. le roi de Prusse et son ministre ont désiré ardemment l'alliance, comme un moyen unique pour arriver à la conservation de la monarchie, et qu'ils la regardent comme l'ancre d'espérance pour un avenir plus heureux. Ce n'est point une mesure de circonstance; M. de Hardenberg l'a jugée comme la base de la politique de la Prusse. En causant souvent avec lui, je l'ai trouvé ferme dans ce principe.

Les inquiétudes de la Prusse n'ont jamais consisté que dans le doute et la crainte de ne pouvoir point obtenir l'alliance. C'est aussi la seule arme dont nos ennemis ont pu se servir pour chercher dans le temps à entraîner le roi dans de fausses démarches, et pour alarmer la nation. Ce doute a disparu. Le roi et les ministres ne pensent plus qu'à suivre le système avec loyauté et à seconder les vues de l'empereur par tous les moyens qui sont en leur pouvoir. On peut en juger par l'attention et l'empressement qui sont apportés aux plus petits détails. La nation, qui, en général, a toujours jugé sainement, a applaudi au plan adopté. Je ne veux pas dire par là qu'il n'y ait des personnes de mauvaise humeur, et qui se plaignent des circonstances, ni qu'en cas de revers l'esprit d'opposition ne fît des prosélytes; je me borne à croire que la Prusse est aussi fidèle alliée de la France que la Bavière et la Saxe; peut-être envisage-t-elle politiquement dans cette alliance de plus grands avantages que ces mêmes puissances dans la leur.

§. II. TRAITÉ

D'ALLIANCE

ENTRE L'AUTRICHE ET LA FRANCE.

Nº 1. Traité patent avec l'Autriche. — Nº 2. Traité secret avec l'Autriche.

(Nº 1.) *Traité d'alliance entre la France et l'Autriche, du* 14 *mars* 1812.

S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la confédération du Rhin, médiateur de la confédération suisse, et S. M. l'empereur d'Autriche, roi de Hongrie et de Bohême, ayant à cœur de perpétuer l'amitié et la bonne intelligence qui existent entre elles, et de concourir, par l'intimité et la force de leur union, soit au maintien de la paix du continent, soit au rétablissement de la paix maritime; considérant que rien ne serait plus propre à produire ces heureux résultats, que la conclusion d'un traité d'alliance, qui aurait pour but la sûreté de leurs états et possessions, et la garantie des principaux intérêts de leur politique respective, ont à cet effet nommé pour leurs plénipotentiaires; savoir :

S. M. l'empereur des Français, etc., M. Hugues Bernard, comte Maret, duc de Bassano, etc.;

Et S. M. l'empereur d'Autriche, etc., le prince Charles de Schwartzenberg, duc de Krumau, etc.;

Lesquels, après avoir échangé leurs pleins-pouvoirs respectifs, sont convenus des articles suivans :

ART. 1er. Il y aura, à perpétuité, amitié, union et alliance entre S. M. l'empereur des Français, etc., et

S. M. l'empereur d'Autriche, etc. En conséquence les hautes parties contractantes apporteront la plus grande attention à maintenir la bonne intelligence si heureusement établie entre elles, leurs états et sujets respectifs; à éviter tout ce qui pourrait l'altérer, et à se procurer en toute occasion leurs utilité, honneur et avantage mutuels.

2. Les deux hautes parties contractantes se garantissent réciproquement l'intégrité de leurs territoires actuels.

3. Par une suite de cette garantie réciproque, les deux hautes parties contractantes travailleront toujours de concert aux mesures qui leur paraîtront les plus propres au maintien de la paix; et dans le cas où les états de l'un ou de l'autre seraient menacés d'une invasion, elles emploieraient leurs bons offices les plus efficaces pour la prévenir.

Mais comme ces bons offices pourraient ne point avoir l'effet désiré, elles s'obligent à se secourir mutuellement, dans le cas où l'une ou l'autre viendrait à être attaquée ou menacée.

4. Le secours stipulé par l'article précédent sera composé de trente mille hommes, dont vingt-quatre mille d'infanterie et six mille de cavalerie, constamment entretenus au grand complet de guerre, et d'un attirail de soixante pièces de canon.

5. Ce secours sera fourni à la première réquisition de la partie attaquée ou menacée. Il se mettra en marche dans le plus court délai possible, et au plus tard avant l'expiration des deux mois qui suivront la demande qui en aura été faite.

6. Les deux hautes parties contractantes garantissent l'intégrité du territoire de la Porte Ottomane en Europe.

7. Elles reconnaissent et garantissent également les

principes de la navigation des neutres, tels qu'ils ont été reconnus et consacrés par le traité d'Utrecht.

S. M. l'empereur d'Autriche renouvelle, autant que besoin est, l'engagement d'adhérer au système prohibitif contre l'Angleterre pendant la présente guerre maritime.

8. Le présent traité d'alliance ne pourra être rendu public, ni communiqué à aucun cabinet, que de concert entre les deux hautes parties.

9. Il sera ratifié, et les ratifications en seront échangées à Vienne, dans un délai de quinze jours, ou plus tôt si faire se peut.

Fait et signé à Paris, le 14 mars 1812.

(N° 2.) *Articles séparés et secrets.*

Art. 1er. L'Autriche ne sera point tenue de fournir le secours stipulé par l'art. 4 du traité patent, dans les guerres que la France soutiendrait, ou contre l'Angleterre, ou au-delà des Pyrénées.

2. Si la guerre vient à éclater entre la France et la Russie, l'Autriche fournira ledit secours stipulé par les articles 4 et 5 du traité de ce jour. Les régimens qui doivent le former seront, dès à présent, mis en marche, et cantonnés de manière qu'à dater du 1er mai, ils puissent, en moins de quinze jours, être réunis sur Lemberg.

Ledit corps de troupes sera pourvu d'un double approvisionnement de munitions d'artillerie ainsi que des équipages militaires nécessaires au transport de vingt jours de vivres.

3. De son côté, S. M. l'empereur des Français fera

toutes ses dispositions pour pouvoir opérer contre la Russie, à la même époque, avec toutes les forces disponibles.

4. Le corps de troupes fourni par S. M. l'empereur d'Autriche sera formé en trois divisions d'infanterie et une division de cavalerie, commandées par un général autrichien au choix de S. M. l'empereur d'Autriche.

Il agira sur la ligne qui lui sera prescrite par S. M. l'empereur des Français, et d'après ses ordres immédiats.

Il ne pourra toutefois être divisé; il formera toujours un corps distinct et séparé.

Il sera pourvu à sa subsistance en pays ennemi, suivant le même mode qui sera établi pour le corps de l'armée française, sans rien changer toutefois au régime et aux usages de détails établis par les réglemens militaires de l'Autriche pour la nourriture des troupes.

Les trophées et le butin qu'il aura fait sur l'ennemi lui appartiendront.

5. Dans le cas où, par suite de la guerre entre la France et la Russie, le royaume de Pologne viendrait à être rétabli, S. M. l'empereur des Français garantira spécialement, comme elle garantit dès à présent à l'Autriche, la possession de la Gallicie.

6. Si, le cas arrivant, il entre dans les convenances de l'empereur d'Autriche de céder, pour être réunie au royaume de Pologne, une partie de la Gallicie en échange des provinces Illyriennes, S. M. l'empereur des Français s'engage, dès à présent, à consentir à cet échange. La partie de la Gallicie à céder sera déterminée d'après la base combinée de la population, de l'étendue, des revenus; de sorte que l'estimation des deux objets de l'échange ne soit pas réglée par l'étendue du territoire seulement, mais par sa valeur réelle.

7. Dans le cas d'une heureuse issue de la guerre,

S. M. l'empereur des Français s'engage à procurer à S. M. l'empereur d'Autriche, des indemnités et agrandissemens de territoire, qui non-seulement compensent les sacrifices et charges de la coopération de Sadite Majesté dans la guerre, mais qui soient un monument de l'union intime et durable qui existe entre les deux souverains.

8. Si, en haine des liens et engagemens contractés par l'Autriche envers la Franco, l'Autriche était menacée par la Russie, S. M. l'empereur des Français regardera cette attaque comme dirigée contre lui-même, et commencera immédiatement les hostilités.

9. La Porte Ottomane sera invitée à accéder au traité d'alliance de ce jour.

10. Les articles ci-dessus resteront secrets entre les deux puissances.

11. Ils auront la même force que s'ils étaient insérés dans le traité d'alliance, et ils seront ratifiés et les ratifications échangées dans le même lieu et à la même époque que celles dudit traité.

Fait et signé à Paris, le 14 mars 1812.

---

§ III. NOTE

RELATIVE

A LA DÉFECTION DE LA SUÈDE.

Le traité entre la Suède et la Russie a été conclu le 24 mars 1812;

En voici les principales stipulations:

Garantie réciproque des deux états.

Engagement pris par la Suède de faire une diversion, en cas d'hostilités avec la France et ses alliés, sur tel point de l'Allemagne qui sera jugé convenable, avec vingt-cinq à trente mille Suédois et vingt mille Russes.

Promesse consentie par la Russie de garantir à la Suède la réunion ou la conquête de la Norwège, à l'aide d'une armée russe de trente-cinq mille hommes.

On invitera le roi de Danemarck à accéder à l'alliance et à la cession de la Norwège, moyennant une indemnité pleine et entière en Allemagne et à la proximité de ses états. En cas de refus, on lui déclarera la guerre.

Le roi d'Angleterre sera invité à consentir au traité, et à en garantir les stipulations.

---

§. IV. PIÈCES

RELATIVES A LA DÉMARCHE

FAITE AUPRÈS DE L'ANGLETERRE.

N° 1. Lettre de M. le duc de Bassano à lord Castlereagh, du 17 avril 1812. — N° 2. Réponse de lord Castlereagh au duc de Bassano, du 23 avril 1812.

(N° 1.) *Lettre du duc de Bassano*

A lord Castlereagh.

Paris, le 17 avril 1812.

Monsieur,

S. M. l'empereur et roi, toujours animé des mêmes sentimens de modération et de paix, a voulu faire de

nouveau une démarche authentique et solennelle pour mettre un terme aux malheurs de la guerre. La grandeur et la force des circonstances dans lesquelles le monde se trouve aujourd'hui placé, détermine Sa Majesté. Elle m'autorise, Monsieur, à vous entretenir de ses dispositions et de ses vues.

Beaucoup de changemens ont eu lieu en Europe depuis dix ans; ils ont été la suite nécessaire de la guerre qui s'était allumée entre la France et l'Angleterre. Beaucoup de changemens arriveront encore, et ils résulteront de la même cause. Le caractère particulier que la guerre a pris peut ajouter à l'étendue et à la durée de ces résultats. Les principes exclusifs et arbitraires ne peuvent se combattre que par une opposition sans mesure et sans terme, et le système de la préservation et de la résistance doit avoir le même caractère d'universalité, de persévérance et de vigueur.

La paix d'Amiens, si elle avait été maintenue, aurait prévenu bien des bouleversemens. Je renouvelle le vœu que l'expérience du passé ne soit pas perdue pour l'avenir.

Sa Majesté s'est souvent arrêtée devant la perspective des triomphes les plus certains, et en a détourné ses regards pour invoquer la paix. En 1805, tout assurée qu'elle était des avantages de sa position, et quelque confiance qu'elle eût à des présages que la fortune devait sitôt réaliser, elle fit au gouvernement de S. M. britannique des propositions qui furent éludées, sur le motif que la Russie devait être consultée. En 1808, de nouvelles propositions furent faites de concert avec la Russie; l'Angleterre allégua la nécessité d'une intervention qui ne pouvait être que le résultat de la négociation elle-même. En 1810, Sa Majesté ne pouvant se dissimuler plus long-temps que les édits du conseil britannique de 1807 rendaient la

conduite de la guerre incompatible avec l'indépendance de la Hollande, autorisa des ouvertures indirectes qui tendaient également à la paix. Elles n'eurent aucun effet, et de nouvelles provinces durent être réunies à l'empire.

Le moment présent rassemble à la fois toutes les circonstances des diverses époques où Sa Majesté montra les sentimens pacifiques qu'elle m'ordonne de manifester encore aujourd'hui.

Les calamités qui désolent la Péninsule et les vastes contrées de l'Amérique espagnole, doivent exciter l'intérêt de toutes les nations et les animer d'une égale sollicitude pour les voir cesser.

Je m'exprimerai, Monsieur, d'une manière que Votre Excellence trouvera conforme à la franchise de la démarche que je suis chargé de faire, et rien n'en montrera mieux la grandeur et la loyauté, que les termes précis du langage qu'il m'est permis de tenir. Dans quelles vues et pour quels motifs m'envelopperais-je de formes qui ne conviennent qu'à la faiblesse, qui, seule, a intérêt de tromper?

Les affaires de la Péninsule et des Deux-Siciles sont les différends qui paraissent les plus difficiles à concilier. Je suis autorisé à vous proposer d'en établir l'arrangement sur les bases suivantes :

L'intégrité de l'Espagne serait garantie; la France renoncerait à toute extension du côté des Pyrénées; la dynastie actuelle serait déclarée indépendante, et l'Espagne régie par une constitution nationale des cortès ;

L'indépendance et l'intégrité du Portugal seraient également garanties, et la maison de Bragance régnerait.

Le royaume de Naples resterait au roi de Naples. Le royaume de Sicile serait garanti à la maison actuelle de Sicile.

Par suite de ces stipulations, l'Espagne, le Portugal

et la Sicile seraient évacués par les troupes françaises et anglaises de terre et de mer.

Quant aux autres objets de discussion, ils peuvent être négociés sur cette base, que chaque puissance gardera ce que l'autre ne peut pas lui ôter par la guerre.

Telles sont, Monsieur, les bases de conciliation et de rapprochement offertes à S. A. R. le prince-régent.

S. M. l'empereur et roi ne calcule dans cette démarche, ni les avantages, ni les pertes que la guerre, si elle est plus long-temps prolongée, peut présager à son empire. Elle se détermine par la seule considération des intérêts de l'humanité et du repos des peuples; et si cette quatrième tentative doit être sans succès, comme celles qui l'ont précédée, la France aura du moins la consolation de penser que le sang qui pourrait couler encore retombera tout entier sur l'Angleterre.

J'ai l'honneur, etc.

Signé, BASSANO.

(N° 2.) *Réponse de lord Castlereagh*

Au duc de Bassano.

Londres, bureau des affaires étrangères, 23 avril 1812.

Monsieur,

La lettre de Votre Excellence, du 17 de ce mois, a été reçue et mise sous les yeux du prince-régent.

Son Altesse Royale a senti qu'elle devait à son honneur, avant de m'autoriser à entrer en explication sur l'ouverture que Votre Excellence a transmise, de fixer le sens précis attaché par le gouvernement de France au passage suivant de la lettre de Votre Excellence : « La » dynastie actuelle serait déclarée indépendante, et l'Es-

» gagne régie par une constitution nationale des cortès. »

Si, comme Son Altesse Royale le craint, le sens de cette proposition est que l'autorité royale d'Espagne et son gouvernement établi par les cortès seront reconnus comme résidant dans le frère du chef du gouvernement français, et les cortès formées sous son autorité, et non dans le souverain légitime Ferdinand VII et ses héritiers, et l'assemblée extraordinaire des cortès maintenant investie du pouvoir du gouvernement dans ce royaume, en son nom et sous son autorité, il m'est ordonné de déclarer franchement et explicitement à Votre Excellence que des engagemens de bonne foi ne permettent pas à Son Altesse Royale de recevoir une proposition de paix fondée sur une telle base.

Si cependant les expressions ci-dessus citées s'appliquaient au gouvernement actuel d'Espagne exerçant l'autorité au nom de Ferdinand VII, sur l'assurance qu'en donnera Votre Excellence, le prince-régent est disposé à s'expliquer pleinement sur la base qui a été transmise pour être prise en considération par Son Altesse Royale, son désir le plus empressé étant, de concert avec ses alliés, de contribuer au repos de l'Europe, et de travailler à une paix qui puisse être à la fois honorable, non-seulement pour la Grande-Bretagne et la France, mais encore pour ceux des états avec lesquels chacune de ces deux puissances a des rapports d'amitié.

Après avoir exposé sans réserve les sentimens du prince-régent sur un point sur lequel il est si nécessaire de s'entendre avant d'entrer dans une discussion ultérieure, je me conformerai aux instructions de Son Altesse Royale, en évitant de faire des observations inutiles et des récriminations sur les objets accessoires de votre lettre. Je puis heureusement m'en rapporter pour la justification de la conduite que la Grande-Bretagne a tenue

aux différentes époques rappelées par Votre Excellence, à la correspondance qui eut lieu alors et aux jugemens que le monde en a depuis long-temps portés.

Quant au caractère particulier que la guerre a malheureusement pris et aux principes exclusifs et arbitraires que Votre Excellence signale comme ayant marqué ses progrès, en niant, en ce qui concerne le gouvernement britannique, que ces maux lui doivent être attribués, je suis autorisé à assurer à Votre Excellence qu'il déplore sincèrement leur existence, comme aggravant inutilement les calamités de la guerre, et que son désir le plus vif, soit en paix, soit en guerre avec la France, est de voir les relations entre les nations rendues aux principes libéraux et accoutumés des temps précédens.

Je saisis cette occasion d'offrir à Votre Excellence les assurances de ma haute considération.

Signé, CASTLEREAGH.

---

§. V. PIÈCES

RELATIVES A LA RUPTURE ENTRE LA FRANCE ET LA RUSSIE.

N° 1. Rapport de M. de Kniesbeck au roi de Prusse, 23 mars 1812. — N° 2. Échange de notes entre l'ambassadeur M. de Kourakin et M. le duc de Bassano. — N° 3. Dernières missions données à M. de Lauriston.

(N° 1.) *Rapport de M. de Kniesbeck*

Au roi de Prusse.

Saint-Pétersbourg, le 23 mars 1812.

Sire, l'éloignement des lieux n'ayant pas permis de faire plus tôt mon rapport détaillé à Votre Majesté, je

me hâte de m'acquitter de mon devoir, en le lui soumettant respectueusement aujourd'hui.

Le jour après mon arrivée à Pétersbourg, je me présentai au comte Romantzow pour demander une audience auprès de S. M. l'empereur.

Je l'obtins deux jours après; le 16 février, Sa Majesté m'adressa ainsi la parole :

« Qu'est-ce que vous avez à me dire, M. de Knies-» beck. »

Je rendis sur cela la lettre de Votre Majesté à l'empereur, en ajoutant que Votre Majesté m'avait chargé de lui exprimer les vœux qu'elle formait pour la conservation de la paix dans le Nord; qu'elle espérait que l'empereur partagerait ses sentimens; mais, comme nonobstant cela, la Russie avait rassemblé sur ses frontières de grandes forces militaires, que la France armait de même, et augmentait ses armées en Allemagne, ainsi que ses garnisons et son attirail militaire dans les forteresses sur l'Oder et la Vistule, Votre Majesté craignait, avec raison, que la guerre ne vînt à éclater, si le silence que les deux grandes puissances avaient gardé jusqu'ici était prolongé plus long-temps; que Votre Majesté conjurait donc l'empereur de ne pas éviter les explications que l'empereur Napoléon paraissait souhaiter de son côté, et de donner des pouvoirs suffisans à son ambassadeur à Paris, ou d'envoyer une personne chargée expressément de traiter d'une conciliation des différends survenus entre les deux cours; que Votre Majesté, en exprimant ces vœux à l'empereur, s'y croyait autorisée, tant par les liens d'amitié qui existaient entre les deux souverains, que par l'intérêt de son état qui souffrirait plus que tout autre du fardeau de la guerre, puisqu'il était à prévoir que la Prusse serait, dans tous les cas, le pays par lequel les différentes armées passeraient,

si elle ne devenait même le théâtre de leurs opérations.

L'empereur me répondit que personne ne pouvait plus souhaiter que lui de voir la paix conservée : qu'il était vrai qu'il avait rapproché les troupes des frontières ; mais qu'il s'y était vu contraint, parce que la France s'était renforcée de plus en plus sur la Vistule ; qu'elle tenait toujours de fortes garnisons à Dantzick, Stettin, Custrin ; qu'elle n'avait pas rendu Glogau à Votre Majesté, et avait fortifié Thorn, Praga, Modlin, Czentockau ; que le rassemblement des troupes russes était donc plutôt la suite des armemens de la France qu'une mesure guerrière de la part de la Russie, attendu que la réunion d'une masse de moyens militaires pouvait être appelée avec plus de raison un armement que le rassemblement d'une armée qui ne passe pas les frontières de son pays ; que cette mesure était purement de défense ; qu'il pensait avoir donné de ses intentions pacifiques des preuves suffisantes à toute l'Europe, en ne relevant pas l'affaire d'Oldenbourg, en gardant le silence sur l'occupation d'Hambourg et de Lubeck, et qu'il tiendrait la même conduite à l'égard de la dernière occupation de la Poméranie suédoise ; que la Russie se tenait strictement aux traités stipulés ; qu'il n'y avait donc absolument de sa part rien à expliquer ; mais que, pour donner une nouvelle preuve de ses intentions pacifiques, il avait eu l'idée d'envoyer une personne à Paris, dès que la paix avec la Porte serait signée, pour y porter encore des assurances sincères pour la conservation de la paix, et montrer par là que les relations extérieures n'avaient rien changé à ses intentions ; mais qu'il avait lieu de croire que cet envoi ne serait pas agréable à l'empereur Napoléon. Je me permis de dire que je croyais pouvoir l'assurer du contraire ; mais que si cet envoi devait encore avoir lieu, il serait sans doute

à désirer que Sa Majesté l'ordonnât bientôt, puisque deux grandes puissances ne pouvaient jamais rester armées long-temps l'une vis-à-vis de l'autre, sans que la guerre en fût le résultat ; que le printemps approchait et faisait craindre que les hostilités ne pussent être commencées avant que cette personne ne fût partie de Pétersbourg.

Quelques jours après, dans une conférence que j'eus avec le comte de Romantzow, ce chancelier revint sur ce que l'empereur m'avait déjà dit, qu'il n'y avait rien à expliquer de la part de la Russie, et ajouta que, comme l'affaire d'Oldenbourg était de trop peu d'importance pour pouvoir attirer la guerre, il ne voyait aucun objet qui pût troubler la paix. Je pris cette occasion pour parler du commerce des denrées coloniales qui se fait dans ce moment par les ports de Russie, et de donner à ce ministre la note ci-jointe, en lui répétant que, si l'envoi d'une personne à Paris, pour l'arrangement des différends, dépendait de la paix avec la Turquie, comme l'empereur me l'avait dit, il fallait d'autant plus souhaiter que cette paix se fît bientôt. M. de Romatnzow me répondit que l'empereur avait donné sur l'arrangement avec la Porte de nouvelles instructions qui étaient parties dernièrement ; que les négociations n'avaient été que suspendues ; mais que les plénipotentiaires des deux puissances étaient restés ensemble, et qu'il espérait avoir bientôt la nouvelle de la conclusion de la paix.

En attendant, le roi de Suède avait envoyé le comte de Lowenhielm à Pétersbourg : quelques jours après, le prince royal y envoya un de ses aides-de-camp, le chevalier de Schoukron, avec une lettre autographe de sa part. A en croire les bruits qui couraient, la Suède se plaignait fortement de l'occupation de la Poméranie suédoise, et devait même avoir offert une alliance à la Russie, en cas de guerre de cette puissance avec la France.

Dans une seconde audience, l'empereur daigna m'en parler, et me dit qu'il avait eu occasion encore, ces jours, de donner une preuve de son désir pour la conservation de la paix, tant en ne relevant d'aucune manière l'occupation de la Poméranie suédoise, que même en éloignant toutes les offres que la Suède lui avait faites : Sa Majesté ne me dit pas en quoi ces offres avaient consisté.

Sur le commerce, Sa Majesté me dit qu'elle tenait strictement les stipulations des traités; qu'il n'existait absolument aucun commerce, aucune relation même avec les Anglais; qu'encore, dans le dernier conseil, quatre vaisseaux dont les papiers n'avaient pas été en règle, avaient été condamnés ; que le commerce sous pavillon neutre n'était pas considérable; que les cargaisons de trois ou quatre vaisseaux faisaient beaucoup de bruit, parce que les petits chariots russes ne pouvaient charger qu'un ou deux tonneaux, et qu'il était possible qu'on rencontrât toute une ligne de voitures (j'avais fait mention qu'on en rencontrait beaucoup) dont la charge entière ne se monterait pas peut-être à la cargaison d'un seul bâtiment; qu'on n'avait qu'à demander aux marchands et aux propriétaires de l'empire ce qui en était, pour se convaincre combien le commerce était gêné, et combien la Russie en souffrait; que vouloir la priver encore du reste du commerce avec les neutres était une chose impossible; qu'un souverain avait des devoirs envers sa nation dont il ne pouvait ni ne devait jamais s'écarter.

Comme je fis mention qu'alors la guerre pourrait bien avoir lieu, puisque le système continental, établi pour recouvrer la liberté des mers, souffrait par le commerce que la Russie faisait avec les Américains, l'empereur répondit que toujours ce ne serait pas lui qui, dans ce cas, l'aurait commencée, puisqu'il n'avait contracté aucune obligation qui l'empêchât de permettre le commerce avec

les neutres ; que la nation avait des droits à faire valoir envers lui ; que le premier était l'existence, et qu'avec la force armée qu'il tenait sur pied, plus de condescendance serait montrer de la faiblesse ; que déjà l'envoi d'une personne à Paris ne pourrait plus se faire et était contre sa dignité, puisque l'empereur Napoléon avait pris une position plus menaçante (la nouvelle du rassemblement des Saxons à Guben, de la marche des Bavarois, était arrivée); qu'à présent, cette démarche aurait l'air comme s'il cherchait à obtenir la paix par la seule crainte de la guerre.

Je répondis à cela que la situation de l'Europe exigeait que l'on s'élevât, dans ce moment, au-dessus de toutes les petites considérations, et que le cœur magnanime de l'empereur donnait la certitude qu'il en agirait ainsi ; que la conservation de la paix était un si grand but, que rien de ce qui pouvait y conduire ne me paraissait au-dessous de sa dignité ; qu'avec trois cent mille hommes sous les armes, cette démarche n'avait pas l'air de faiblesse, mais d'un dernier pas pour le maintien de la paix, et que la dignité d'un grand monarque semblait plutôt exiger une telle démonstration pacifique, qu'elle ne paraissait pouvoir en souffrir ; que les suites funestes d'une guerre n'avaient pas échappé à la sagesse de Sa Majesté ; que, comme ministre, il me serait permis de dire qu'il me semblait que la guerre ne commençait pas sous des circonstances heureuses pour la Russie, son aile gauche étant encore engagée avec les Turcs ; que l'empereur Napoléon avait des bases établies sur l'Oder et la Vistule ; que la Russie, au contraire, avait une grande frontière à couvrir, et aucune place de conséquence, etc.

L'empereur me répondit que cela était vrai ; qu'il ne se le cachait pas ; que j'avais oublié de dire que lui, pour sa personne, n'était pas aussi grand capitaine que Napo-

léon; qu'il n'avait aucun général à lui opposer, et que toutes ces considérations, qu'il avait pesées, et dont il ne faisait pas mystère, pourraient donc convaincre le monde qu'il ne voulait pas la guerre et qu'il ne serait jamais l'agresseur; mais qu'en cas d'attaque, il avait aussi tout préparé pour faire une bonne et longue résistance, et qu'il ne commencerait jamais par montrer de la faiblesse à la nation, ce qui serait à présent le cas, s'il envoyait une personne à Paris pour y aller chercher la paix; que d'ailleurs il n'avait rien à expliquer; que le prince Kourakin était là, et que c'étaient les fonctions d'un ambassadeur de tout entendre, si l'empereur Napoléon voulait s'expliquer.

Comme j'observai que, d'après tout ceci, je me trouvais au bout de tous mes argumens, et qu'il ne me restait qu'à demander à Sa Majesté s'il ne lui serait pas contraire que, de la part de la France, l'ambassadeur Lauriston, ou telle autre personne envoyée à Pétersbourg, fût chargée d'explications qui pussent amener une conciliation, l'empereur répondit que cela ne lui serait pas contraire, et il me sembla lire dans sa mine qu'il le verrait avec plaisir.

Je pris donc sur cela la résolution de demander mes audiences pour prendre congé. L'empereur me l'accorda le 2 de ce mois, et répéta dans cette audience encore tout ce qu'il avait déjà dit dans les deux autres, ajoutant seulement que la preuve la plus claire qu'il avait donnée de son amour pour la paix pourrait être qu'il n'avait pas attaqué dès le printemps passé; qu'il avait été déjà, à cette époque, aussi préparé à la guerre qu'à présent, et qu'il aurait pu s'avancer jusqu'à l'Elbe et forcer la Prusse à prendre son parti, sans rencontrer des forces suffisantes pour arrêter ses armées. Quoiqu'il ne fût pas guerrier, cet avantage lui paraissait sauter aux yeux; que s'il s'a-

vançait dans ce moment, il pourrait encore gagner du terrain, mais qu'il ne le ferait pas, et que je devais dire à Votre Majesté, *qu'il attendrait le coup de canon tiré sur les frontières.*

Mon départ, après cette audience, a encore été différé de quelques jours par les audiences auprès des impératrices, et ce n'a été que le 7 que je suis parti de Pétersbourg.

Je ne suis pas assez heureux pour rapporter à Votre Majesté des résultats positifs; mais je ne reviens pas sans espérances pour la conservation de la paix.

Voici ce que j'ose penser de l'état des choses :

L'empereur Alexandre veut certainement et sincèrement la paix; apparemment les explications commenceront-elles sur ce que M. de Czernicheff apportera à Pétersbourg. Le parti que Votre Majesté a pris depuis doit être de la plus grande influence, tant sur la résolution de l'empereur Alexandre que sur l'opinion de la nation, et balancera les avantages qui, en cas de guerre, se présenteraient à la Russie, par le parti que la Suède inclinait à prendre. Tout dépend donc des conditions que la France mettra à un arrangement. Si elles sont telles que l'empereur puisse les présenter à la nation sans avoir à craindre des reproches contraires à la dignité d'un grand souverain, telles qu'on les croie incompatibles avec l'existence de la nation, car, il faut le dire, cette existence tient en partie au commerce, la paix sera conservée; car ni l'empereur, ni la nation, ni même les alentours de la cour, personne ne souhaite ou demande la guerre: mais, la guerre commencée, il ne faut pas se le céler, la lutte sera terrible, et les Russes se battront en furieux.

Les forces militaires doivent être considérables. Le Russe, en général, est brave; et la nation, attaquée dans ses frontières, la masse du peuple, agitée par les prêtres,

comme ce sera sûrement le cas, cette guerre pourrait bien prendre le caractère d'une guerre nationale et religieuse, et devenir plus longue que peut-être elle n'eût été si l'empereur Alexandre eût adopté le système de se battre hors de ses frontières.

Je n'ai pas cru devoir taire ces réflexions à Votre Majesté, car celui-là seulement qui a été sur les lieux peut être convaincu de cette vérité : j'en appelle, sur ce point, à tous ceux qui y ont été comme moi.

Les localités donneront encore de grands obstacles à surmonter. Des marais, de grandes forêts, peu d'habitations, pas de grandes routes soignées, aucune grande rivière qui favorise les opérations, en général un pays stérile, tout cela gêne les mouvemens, et sera cause que les grandes masses ne pourront pas rester rassemblées long-temps sur un point ; il faudra les disperser par corps pour pouvoir les nourrir, et la défensive donne, sous de tels rapports, de grands avantages au défenseur, comme elle fait naître, à celui qui attaque, des obstacles propres à mettre aux entreprises des plus grands génies, des bornes insurmontables, si celui qui se défend adopte un système de dévastation en se retirant sur des points bien choisis d'avance ; et en perdant du terrain avec sagesse ou le défendant pied à pied.

On sent ces avantages en Russie : les ministres en parlent et les font valoir, et je crois que ce sera le système de guerre qu'on suivra, bien que peut-être il ne sera fixé que sur le choix du général en chef à qui on confiera le commandement de l'armée.

Je suis avec le plus profond respect,

Sire,

De Votre Majesté,

Le très-soumis et très-fidèle serviteur,

CH. DE KNIESBECK.

(N° 2.) ÉCHANGE DE NOTES

ENTRE L'AMBASSADEUR

M. KOURAKIN ET M. LE DUC DE BASSANO.

Lettre du prince Kourakin

Au duc de Bassano.

Paris, le 18 (30) avril 1812.

Monsieur le duc,

Depuis l'entretien que j'ai eu mardi dernier avec Votre Excellence, et dans lequel elle m'a fait espérer que les communications que je lui ai faites verbalement d'après le contenu de mes dernières instructions, seraient admises comme base de l'arrangement dont nous avons à nous occuper, je n'ai pu la trouver chez elle, et obtenir de sa part de nouvelles conférences pour la discussion de cet objet et la rédaction du projet de cette convention.

Il m'est impossible, monsieur le duc, de différer davantage de rendre compte à l'empereur mon maître de l'exécution des ordres qu'il m'a donnés. Je m'en étais acquitté verbalement envers S. M. l'empereur et roi, dans l'audience particulière que Sa Majesté m'a accordée lundi. Je m'en suis acquitté aussi et de la même manière envers Votre Excellence, dans mes entretiens avec elle de vendredi, de lundi et de mardi. Je me flattais que l'envoi d'un projet de convention fondé sur les bases que j'ai eu ordre de proposer, et qui, à ce que j'espérais, devaient être agréables à S. M. I. et R., me met-

trait à même de prouver immédiatement à S. M. l'empereur mon maître que j'avais rempli ses intentions, et avais eu le bonheur de le faire avec succès. Privé depuis deux jours de la faculté de voir Votre Excellence, de poursuivre et de terminer avec elle le travail si important et si pressant par les circonstances dont nous avons à nous occuper, pour lequel il n'y a pas un seul jour à perdre, et voyant s'évanouir la certitude dont je m'étais flatté, que cet ouvrage serait achevé sans délai et pourrait conduire au but qu'il devait avoir, de prévenir encore les conséquences malheureuses de l'extrême rapprochement où les armées de S. M. l'empereur et roi sont parvenues de celles de S. M. l'empereur mon maître; il me reste à pourvoir à ma responsabilité envers ma cour, en m'acquittant officiellement des communications que j'ai reçu ordre de faire à Votre Excellence, et qui jusqu'à présent ne lui ont été données de ma part que de vive voix.

Il m'est ordonné de déclarer à Votre Excellence, que la conservation de la Prusse et son indépendance de tout lien politique dirigé contre la Russie est indispensable aux intérêts de S. M. I.; pour arriver à un véritable état de paix avec la France, il faut nécessairement qu'il y ait entre elle et la Russie un pays neutre qui ne soit occupé par les troupes d'aucune des deux puissances; que comme toute la politique de S. M. l'empereur mon maître ne tend qu'à établir des rapports solides et stables avec la France, et que ceux-ci ne sauraient subsister tant que des armées étrangères continueraient à séjourner dans une telle proximité des frontières de la Russie, la première base de toute négociation ne peut être que l'engagement formel de l'entière évacuation des états prussiens et de toutes les places fortes de la Prusse, quels qu'aient été l'époque et le fondement de leur occupation par les troupes françaises

ou alliées; d'une diminution de la garnison de Dantzick, de l'évacuation de la Poméranie suédoise, et d'un arrangement avec le roi de Suède, propre à satisfaire réciproquement les deux couronnes de France et de Suède.

Je dois déclarer que, quand les demandes ci-dessus énoncées seront accordées de la part de la France comme base de l'arrangement à conclure, il me sera permis de promettre que cet arrangement pourra contenir aussi, de la part de S. M. l'empereur mon maître, les engagemens suivans.

Sans dévier aux principes adoptés par l'empereur de toutes les Russies pour le commerce de ses états et pour l'admission des neutres dans les ports de sa domination, principes auxquels Sa Majesté ne saurait jamais renoncer, elle s'oblige, par un effet de son attachement pour l'alliance formée à Tilsitt, à n'adopter aucun changement aux mesures prohibitives établies en Russie, et sévèrement observées jusqu'à présent contre le commerce direct avec l'Angleterre; Sa Majesté est prête de plus à convenir avec S. M. l'empereur des Français et roi d'Italie, d'un système de licences à introduire en Russie, à l'exemple de la France; bien entendu qu'il ne pourra être admis qu'après qu'il aura été reconnu ne pouvoir augmenter par ses effets le préjudice qu'éprouve déjà le commerce de la Russie.

S. M. l'empereur de toutes les Russies s'engagera aussi par cette convention à traiter, par un arrangement particulier, de certaines modifications que la France peut désirer pour l'avantage de son commerce dans le tarif des douanes de Russie de 1810.

Enfin Sa Majesté consentira aussi à s'engager de conclure un traité d'échange du duché d'Oldenbourg contre un équivalent convenable, qui sera proposé par S. M. l'empereur et roi, et dans lequel S. M. I. déclarera retirer

la protestation qu'elle a été dans le cas de donner pour mettre en réserve les droits de sa maison sur le duché d'Oldenbourg.

Telles sont, monsieur le duc, les bases qu'il m'a été ordonné de présenter ici, et dont l'admission, dans ce qui regarde l'évacuation des états prussiens et de la Poméranie suédoise, la réduction de la garnison de Dantzick sur le pied où elle était avant le 1er janvier 1811, et la promesse d'une négociation avec la Suède, peut seule rendre possible encore un arrangement entre nos deux cours. C'est avec un vif regret que, malgré l'intervalle qui s'est écoulé depuis que je les ai communiquées verbalement à Votre Excellence, je me vois encore dans une incertitude complète sur les effets qu'auront mes démarches, malgré les augures favorables que je m'étais plu à tirer de l'entretien que S. M. I. et R. a bien voulu m'accorder lundi, et des assurances que Votre Excellence y a ajoutées de son côté. Je ne puis ne pas renouveler à Votre Excellence ce que j'ai déjà pris la liberté de porter moi-même à la connaissance de S. M. l'empereur, et ce que j'ai eu l'honneur de vous dire aussi à vous-même, monsieur le duc, que si, à mon grand regret, la nouvelle me parvenait que M. le comte de Lauriston eût quitté Pétersbourg, il serait de mon devoir de demander sur-le-champ que mes passe-ports me fussent délivrés, et de quitter aussi Paris.

Que Votre Excellence reçoive, etc.

Signé, ALEX. KOURAKIN.

Note du prince Kourakin

Au duc de Bassano.

Paris, le 25 avril (7 mai) 1812.

Monsieur le duc,

Il s'est écoulé près de quinze jours depuis que je me suis acquitté des communications que mes dernières instructions, apportées par le baron de Serdobin, m'ont enjoint de faire à Votre Excellence, et que je me suis empressé de mettre sous ses yeux deux heures après leur réception. J'ai eu l'honneur de porter aussi moi-même à la connaissance de S. M. I. et R., dans l'audience qu'elle m'a accordée lundi 27 du même mois, les propositions de S. M. l'empereur mon auguste maître, qui en faisaient l'objet. Les espérances que j'eus à fonder sur tout ce que Sa Majesté voulut bien me dire, dans cette audience, de son désir extrême de prévenir, par les voies de la conciliation, la rupture qui menace l'Europe d'une nouvelle guerre, me firent concevoir l'attente flatteuse de voir ma démarche réussir au gré de S. M. l'empereur mon maître, dont les souhaits n'ont jamais été autres que ceux de la conservation de la paix et de son alliance avec la France, et de voir les propositions essentiellement équitables et modérées dont je venais d'être l'organe, devenir la base d'un arrangement amical. Je pouvais d'autant plus me livrer à cette espérance, que vous-même, M. le duc, n'avez cessé, dans les premiers entretiens qui suivirent mes communications, de l'encourager par la justice que vous avez rendue à leur esprit conciliant, pacifique, et principalement dirigé à satisfaire S. M. l'empereur Napoléon sur toutes les demandes qu'il a formées jusqu'à présent auprès de la Russie. S. M. l'empereur et

roi, dans l'audience du 27 avril, en m'engageant à discuter immédiatement avec Votre Excellence, ces propositions dont j'étais chargé, m'avait autorisé à prévoir la possibilité de rendre compte à l'empereur mon maître, dans un délai peu considérable, de l'accueil fait à ses offres. Jamais circonstances plus urgentes n'ont autorisé plus justement un désir et des instances pour recevoir une prompte solution : cependant, M. le duc, je suis encore toujours à l'attendre. Mes demandes pressantes et réitérées, mes démarches journalières auprès de Votre Excellence, n'obtiennent d'autre résultat de sa part que le refus de s'expliquer encore sur nos propositions, fondé sur le défaut d'ordres à cet effet de S. M. I. et R.

Il est impossible, M. le duc, de se dissimuler les funestes effets que vont définitivement entraîner ces délais. La proximité chaque jour plus grande des armées de S. M. I. et R. et de ses alliés des frontières de l'empire de Russie, peut amener d'un instant à l'autre des événemens après lesquels tout espoir de conserver la paix sera perdu, et qui peut-être même en ce moment ont déjà détruit cette possibilité. Le seul moyen qui peut épargner à l'Europe les malheurs qui vont s'appesantir sur elle, était dans l'acceptation des offres conciliantes que l'empereur mon maître m'a chargé de présenter. Non-seulement nulle réponse de la part de Votre Excellence ne m'a fait connaître qu'elles fussent acceptées, mais jusqu'à présent elle n'a cessé de se refuser aux explications que je lui ai demandées et lui demande encore, sur la manière dont ces offres sont envisagées, et sur ce qui, dans l'ensemble de nos propositions, a pu ne pas convenir à l'empereur.

Au milieu des circonstances critiques où se trouvent les deux empires, la prolongation de semblables délais aux explications propres à produire un rapprochement, ne saurait être interprétée autrement que comme une

détermination déjà prise de ne point entrer dans ces explications, et, par conséquent, que *comme* le choix de la guerre : il ne m'est point permis de dissimuler à Votre Excellence que c'est ainsi que j'envisagerai les nouveaux retards qui seront mis à me donner une réponse catégorique sur les communications dont je me suis acquitté par ordre de S. M. l'empereur mon maître. Je dois donc vous prévenir, M. le duc, que si, dans la conférence qu'elle a fixée avec moi pour demain matin, j'avais encore le regret de la trouver sans instructions de S. M. I. et R., pour me répondre sur mes propositions et pour m'annoncer qu'elles sont acceptées sans modification, car Votre Excellence sait qu'il ne m'est permis d'en admettre aucune, je me verrai, par le départ de S. M. l'empereur et roi, annoncé pour après-demain, et qui ne me permettrait plus d'espérer la réponse que je réclame, dans la nécessité d'envisager le manque de cette réponse comme le choix de la guerre, et de considérer alors ma présence à Paris comme tout-à-fait superflue; et qu'avec un profond regret de n'avoir pu contribuer au maintien de cette paix et de cette alliance, à l'établissement desquelles le plus grand bonheur de ma vie est d'avoir participé, il y a cinq ans, je serai forcé de demander à Votre Excellence mes passe-ports pour quitter la France. Je la prie d'avance bien instamment d'obtenir les ordres de S. M. I. et R. pour pouvoir alors me les remettre sans délai.

Recevez, M. le duc, la nouvelle assurance de ma haute considération.

Signé, ALEX. KOURAKIN.

Note du duc de Bassano

Au prince Kourakin.

Paris, le 9 mai 1812.

Monsieur l'ambassadeur,

J'ai reçu les notes que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser les 30 avril et 7 mai. Avant d'être dans le cas d'y répondre, je dois demander à Votre Excellence si elle a des pleins-pouvoirs pour arrêter, conclure et signer un arrangement sur les différends qui se sont élevés entre les deux puissances, et de la prier dans ce cas, et conformément à l'usage de tous les cabinets, de m'en donner préalablement communication.

J'ai l'honneur d'offrir à Votre Excellence les nouvelles assurances de ma haute considération.

Signé, BASSANO.

Lettre du prince Kourakin en réponse à la note précédente.

Paris, le 27 avril (9 mai) 1812.

Monsieur le duc,

Je viens de recevoir la lettre de Votre Excellence, en date d'aujourd'hui. Elle me permettra de lui témoigner ma grande surprise des questions qu'elle m'y fait, et que je croyais avoir entièrement prévenues par la franchise avec laquelle je lui ai communiqué sans réserve toutes les instructions que j'ai reçues en dernier lieu de S. M. I. mon auguste maître. Votre Excellence con-

naît les propositions conciliantes qui en sont l'objet, et qui indiquent d'une manière très-positive le désir instant de mon auguste maître de maintenir la paix, et son alliance avec S. M. l'empereur Napoléon. Je suis toujours prêt à m'entendre avec elle sur la forme à leur donner, par la rédaction d'une convention que je signerai avec elle, *sub spe rati*, quoique sans pouvoirs particuliers et spéciaux pour signer cette convention; le caractère dont j'ai l'honneur d'être revêtu auprès de S. M. I. et R. me suffisant pour cet effet; et je puis promettre à Votre Excellence, d'après la connaissance parfaite que j'ai des intentions de l'empereur mon maître, et d'après l'annonce qui m'est faite d'un envoi de pleins-pouvoirs spéciaux, au cas où les bases proposées par moi seraient acceptées par S. M. l'empereur et roi, que l'arrangement que je signerai sera ratifié par S. M. I. J'observe à Votre Excellence que quand même j'aurais, pour cet objet, dès à présent les pleins-pouvoirs spéciaux, d'après les usages généralement admis, la ratification des deux souverains serait encore nécessaire avant que l'acte pût avoir sa pleine et entière validité. J'ai vivement à regretter au milieu de circonstances si urgentes, où chaque instant peut amener le commencement des hostilités, que le silence qui a été gardé vis-à-vis de moi par le ministre de S. M. I. et R., pendant le long espace de quinze jours, sur la manière dont Sa Majesté a envisagé les bases que j'ai été chargé de lui présenter pour ces arrangemens, ait retardé si considérablement la possibilité de le conclure.

J'avoue à Votre Excellence mon étonnement de ce qu'elle a cru devoir attendre l'explication que je viens de lui donner, ou plutôt de lui confirmer (puisque j'ai déjà eu l'honneur de lui détailler très-clairement dans mes entretiens précédens tout ce qui fait le sujet de la

question d'aujourd'hui) avant que de répondre à mes notes du 30 avril et du 7 mai. Votre Excellence ne fait pas mention de celle du 6 mai (1), sur laquelle je ne suis pas moins fondé à espérer de sa part une réponse que je réclame également. Je la prie instamment de me faire parvenir les trois réponses le plus tôt qu'il lui sera possible. Elles doivent contenir des éclaircissemens qui me sont indispensablement nécessaires, par les devoirs très-positifs que m'impose le poste que j'occupe.

Recevez, M. le duc, l'expression renouvelée de ma haute considération.

Signé, ALEX. KOURAKIN.

Lettre du prince Kourakin

Au duc de Bassano.

Paris, le 29 avril (11 mai) 1812.

Monsieur le duc,

Je me proposais de me rendre ce matin chez Votre Excellence, pour lui rappeler que je n'avais pas eu de réponse à ma lettre d'hier, quand j'ai reçu celle qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire hier au soir, quelques heures avant son départ, que, d'après ce qu'elle a bien voulu me dire, je ne supposais devoir avoir lieu que dans deux ou trois jours. Quoiqu'elle veuille bien m'y annoncer les passe-ports que j'ai désirés, je n'y ai trouvé que celui pour le gentilhomme de la chambre

(1) La note du 6 mai est relative à une affaire particulière, et étrangère aux discussions existantes entre les deux pays.

Kologrivoff, sur lequel même il n'est point marqué que c'est en courrier qu'il se rend à Pétersbourg. Je prie Votre Excellence d'avoir la bonté de m'envoyer les trois autres qu'elle m'avait promis pour les personnes attachées à ma chapelle et à ma maison, et qui doivent partir par des voituriers viennois déjà engagés pour cet effet, et envers lesquels, ne pouvant les mettre en route au terme convenu, je suis entraîné dans la perte du prix arrêté avec eux, pour ce transport, d'ici jusqu'à Brody.

Votre Excellence n'a point jugé à propos de répondre aux trois offices que je lui ai adressés le 30 avril, le 6 et le 7 mai, sur les objets les plus majeurs de mes relations avec elle, malgré l'usage établi de répondre à toute communication d'office, présentée par un ambassadeur d'une manière aussi authentique et dans des cas aussi urgens que ceux-ci. Elle ne m'écrit pas non plus, ainsi qu'elle me l'avait promis, pour m'annoncer les motifs qui lui feraient envisager encore comme possible un arrangement entre les deux puissances, et qui devaient me déterminer à prolonger mon séjour à Paris, et à ne point réclamer mes passe-ports. Ce silence de sa part me replace dans la même situation où je me trouvais lorsque je les lui demandai pour la première fois. N'obtenant point d'elle l'explication officielle et par écrit qu'elle me promettait, des raisons qui devaient m'engager à différer mon départ, explication que je comptais mettre en original sous les yeux de S. M. l'empereur mon auguste maître, pour lui faire connaître d'autant mieux l'espérance où vous étiez, M. le duc, de la grande possibilité toujours existante d'un arrangement, je me vois forcé à renouveler ma demande la plus pressante pour obtenir ces passeports, fondée sur la conviction malheureusement trop certaine où je suis que ma présence ici ne saurait plus être d'aucune utilité. Je prie Votre Excellence de vou-

loir bien porter cette demande formelle de ma part à la connaissance de Sa Majesté Impériale et Royale, dans son prémier travail avec elle. J'ose me flatter que Sa Majesté connaît et se rappelle trop bien les dispositions personnelles qui m'ont fait remplir avec tant de zèle le devoir de travailler au maintien de l'union et de la paix entre les deux empires, pour ne pas être persuadée que la demande que je fais de quitter mon poste n'est fondée que sur la plus entière et pénible certitude où je suis que toute espérance d'y servir d'intermédiaire à un rapprochement m'est interdite.

Quoique j'aie personnellement bien des obligations à Votre Excellence, je regarderai comme la plus grande preuve d'amitié qu'elle m'ait donnée, tout ce qu'elle voudra bien faire pour me mettre à même de quitter le plus tôt que possible un séjour qu'elle conviendra ne pouvoir plus avoir rien que de très-pénible pour moi, depuis que le départ de Sa Majesté Impériale et Royale et celui de Votre Excellence m'ôtent la satisfaction de m'y croire encore propre à produire quelque bien.

Je quitte Paris pour n'y plus retourner, jusqu'à ce que Votre Excellence m'ait fait parvenir mes passe-ports. Je vais me rendre à ma campagne, à Sèvres; c'est là que j'attendrai la réponse de Votre Excellence pour pouvoir partir aussitôt, ayant déjà fait tous mes arrangemens et renvoyé toute la partie de ma maison qui ne m'est plus nécessaire, et ne gardant plus que le petit nombre de domestiques qui auront à m'accompagner dans mon voyage.

Je vous réitère, M. le duc, les assurances de ma plus haute considération.

Signé, Alex. Kourakin.

(N° 3.) DERNIÈRE MISSION

CONFIÉE

A M. LE COMTE DE LAURISTON.

Lettre du duc de Bassano

Au comte de Lauriston.

Dresde, le 20 mai 1812.

Monsieur le comte,

J'ai l'honneur de vous envoyer les copies de deux notes du prince Kourakin, en date des 30 avril et 7 mai;

D'une note que j'ai adressée à cet ambassadeur le 9 du même mois, et de la réponse qu'il m'a faite le même jour;

Et enfin d'une note du 11 mai, qui m'est parvenue hier, et par laquelle le prince Kourakin *renouvelle sa demande la plus pressante pour obtenir ses passe-ports.*

Sa Majesté ne peut pas croire, M. le comte, que cet ambassadeur n'ait pas pris beaucoup sur lui. Elle juge convenable que vous demandiez, par une note adressée à M. le comte Soltykoff, des passe-ports pour vous rendre auprès de M. le comte de Romantzoff, à Wilna ou dans tout autre lieu de rendez-vous qui vous serait assigné. Vous annoncerez à M. le comte de Soltykoff, que les communications dont vous êtes chargé, et que vous ne pouvez faire qu'au chancelier ou à l'empereur lui-même, sont aussi importantes que pressantes.

Vous montrerez à M. le comte de Romantzoff toutes les pièces que je vous envoie. Vous exprimerez l'étonnement que Sa Majesté a dû éprouver lorsque je lui ai rendu

compte de démarches si inattendues et si contraires aux dispositions que l'empereur Alexandre vous avait manifestées à vous-même; lorsqu'elle a vu que dans les notes de l'ambassadeur de Russie, on présentait l'évacuation de la Prusse comme une condition sur laquelle la France n'avait pas même à délibérer; condition telle que Sa Majesté n'en avait jamais proposé de semblables, après les plus grandes victoires; lorsqu'enfin, en réclamant l'indépendance de la Prusse, on viole son indépendance, puisqu'on exige la destruction des engagemens politiques qu'elle a contractés, en usant du droit qui appartient à tous les souverains. Vous ferez sentir, M. le comte, combien les notes du prince Kourakin sont opposées, par leur forme et par leur contenu, aux dispositions pacifiques dont cet ambassadeur donnait l'assurance; par quel esprit de conciliation Sa Majesté est portée à penser qu'en les présentant et qu'en y joignant la demande réitérée de ses passe-ports, il est allé au-delà de ce qui lui était prescrit, et avec quel regret, si elles étaient véritablement l'expression des intentions, et le résultat des ordres de la cour de Pétersbourg, Sa Majesté verrait s'évanouir tout espoir de parvenir, par une négociation qu'elle a constamment provoquée depuis près de deux ans, à arranger enfin les différends qui divisent les deux pays.

Vous insisterez, M. le comte, pour obtenir des explications qui puissent laisser encore la voie ouverte à un accommodement.

J'ai l'honneur, etc.

Signé, BASSANO.

Lettre du duc de Bassano

Au comte de Lauriston.

Thorn, le 12 juin 1812.

Monsieur le comte,

Vous avez vu par la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire le 20 du mois dernier, que la déclaration faite par le prince Kourakin, le 30 avril, et la demande réitérée de ses passe-ports, avaient paru à Sa Majesté des démarches tellement fortes, tellement décisives dans la circonstance, tellement opposées au langage que cet ambassadeur avait tenu jusqu'alors, qu'elle avait de la peine à croire qu'il n'eût pas pris beaucoup sur lui. Nous avons appris, depuis, que le gouvernement russe avait fait connaître aux divers cabinets la condition imposée à Sa Majesté, de l'évacuation du territoire prussien, comme un préalable indispensable de toute négociation.

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 22 mai m'annonce que cette déclaration est connue à Saint-Pétersbourg, et je la trouve en même temps indiquée dans les papiers anglais, comme vous pouvez vous en assurer en lisant la feuille ci-jointe.

On ne peut donc plus douter, Monsieur le comte, que le prince Kourakin n'ait parfaitement compris ses instructions, et ne s'y soit conformé dans sa déclaration du 30 avril, et lorsqu'il a fait et renouvelé la demande de ses passe-ports.

Les démarches du prince Kourakin avaient déterminé Sa Majesté à partir de Paris. La publicité qui leur a été donnée lui a fait sentir la nécessité de quitter Dresde, et de se rapprocher de son armée.

Elle avait espéré que, jusqu'au dernier moment, des pourparlers pourraient encore avoir lieu; mais cet espoir cesse d'exister, lorsqu'elle voit que les propositions qu'on aurait réellement à lui faire sont incompatibles avec son honneur. A Austerlitz, lorsque l'armée russe avait été détruite, lorsque l'empereur Alexandre voyait la sûreté même de sa personne exposée; à Tilsitt, lorsqu'il ne lui restait plus aucun moyen de soutenir la lutte dans laquelle toutes les forces de son empire avaient succombé, Sa Majesté ne lui a proposé aucune condition dont son honneur pût s'offenser.

Il est aujourd'hui trop certain, monsieur le comte, que le gouvernement est résolu à la guerre, pour qu'il convienne que vous restiez plus long-temps à Pétersbourg. Sa Majesté vous ordonne de demander vos passe-ports et de repasser la frontière. Vous en ferez la demande en adressant à M. le comte Soltykoff la note dont la minute est ci-jointe.

J'ai l'honneur, etc.

Signé, BASSANO.

Lettre du duc de Bassano

Au prince Kourakin.

Thorn, le 12 juin 1812.

Monsieur l'ambassadeur,

Par votre note du 30 avril, vous avez déclaré qu'un arrangement entre nos deux cours était impossible, si S. M. l'empereur et roi n'adhérait pas préalablement à la demande péremptoire de l'entière évacuation des états prussiens.

Lorsque Votre Excellence m'annonça verbalement cette démarche, je ne lui en dissimulai pas toutes les conséquences. Après la bataille d'Austerlitz, où l'armée russe était cernée; après la bataille de Friedland, où elle avait été défaite, Sa Majesté montra son estime pour la valeur de cette armée, pour la grandeur de la nation russe, et pour le caractère de l'empereur Alexandre, en n'exigeant rien de contraire à l'honneur. Il n'était pas possible de penser que dans les circonstances actuelles de l'Europe, votre souverain, qui ne méconnaît sans doute ni le caractère de l'empereur, ni celui de la nation française si fidèle à l'honneur, voulût déshonorer la France. S. M. l'empereur et roi ne pouvait donc voir dans la condition de l'évacuation de la Prusse, comme préalable de toute négociation, qu'un refus positif de négocier.

Vous avez confirmé cette opinion, M. l'ambassadeur, par la demande que vous avez faite de vos passe-ports le 7 mai, et que vous avez réitérée le 11 et le 24.

J'ai cependant différé de répondre à Votre Excellence, parce que Sa Majesté aimait à se persuader encore que vous étiez allé au-delà de vos instructions, en donnant une note, en établissant comme une condition formelle ce qui pourrait être le résultat de la négociation, et en coupant court à toute discussion par la demande de vos passe-ports.

Mais lorsque les dépêches de M. le comte Lauriston, les rapports qui parviennent des diverses cours, les publications même des papiers anglais nous ont appris que votre gouvernement a informé sa capitale et toute l'Europe de la résolution qu'il a prise de n'entrer dans aucune négociation avant que les troupes françaises aient rétrogradé jusqu'à l'Elbe, j'ai reconnu, monsieur l'ambassadeur, que je m'étais trompé, et j'ai dû rendre justice à votre expérience et à vos lumières qui vous

eussent empêché de vous porter à une démarche aussi extrême, si votre gouvernement ne vous en avait pas fait un devoir absolu.

Sa Majesté, ne pouvant plus douter des intentions de votre cour, m'a ordonné de vous envoyer vos passeports, dont elle considère la demande réitérée comme une déclaration de guerre.

J'ai l'honneur, etc.

Signé, Bassano.

MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT DOUZE.

DEUXIÈME PARTIE.

DÉBUT DE LA CAMPAGNE.—NAPOLÉON A WILNA.

(Fin de juin et commencement de juillet.)

> Veut-il relever ces antiques barrières qui retenaient aux confins de l'univers policé toutes ces hordes de barbares dont le Nord menaça toujours le Midi? Sa politique n'a point encore parlé. Attendons qu'il s'explique, et remarquons surtout que ce silence est le plus sûr garant de ses intentions pacifiques; il a voulu, il veut encore la paix. Il la demande au moment de vaincre, il la redemande après avoir vaincu.
>
> (FONTANES, *Discours aux Invalides.*)

MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT DOUZE.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE Ier.

PASSAGE DU NIÉMEN.

(24 juin.)

Les armées russes sont réparties sur leur frontière occidentale, depuis la Baltique jusqu'à la Gallicie. Cette ligne est trop étendue pour qu'il ne soit pas facile de la rompre quelque part. Elle forme divers contours; Napoléon les a étudiés : son attention s'est principalement arrêtée sur l'angle que le cours du Niémen ouvre devant nous entre Tilsitt et Grodno, et dont l'enfoncement se prolonge jusqu'à Kowno dans la direction de Wilna. La principale armée des Russes est rangée derrière les deux cô-

tés de cet angle, et figure comme deux bras qui s'allongent en avant de Wilna (1).

C'est au milieu de cette ouverture que Napoléon est venu se placer. A gauche il fait marcher de Koenigsberg sur Tilsitt le corps du duc de Tarente. A droite il fait arriver de Varsovie sur Grodno les troupes du roi de Westphalie; et tandis qu'il tient ainsi en échec les deux extrémités saillantes de la ligne ennemie, il s'enfonce dans l'intervalle avec deux cent mille hommes qu'il a concentrés sous sa main; il va surprendre le passage du Niémen à Kowno, et percer brusquement jusqu'à Wilna; manœuvre qui, nous établissant dès le début au centre et sur les derrières de l'ennemi, doit le jeter dans un désordre dont nous recueillerons de grands avantages.

Au pis aller, si notre attaque du centre échoue, celle des extrémités n'en aura que plus de chances de succès, car l'ennemi ne peut se trouver à la fois en forces supérieures sur les trois points menacés. S'il parvient à nous arrêter en avant de Wilna, c'est

(1) *Position de l'armée de Barclai de Tolly, au moment des hostilités, d'après M. de Buturlin.*

A droite.	A Rossiana et Keidani. . .	Wittgenstein. .	1er corps	23,000
	A Wilkowo	Ouvaroff.	Cavalerie	3,000
Au centre.	En arrière de Kowno, à l'embouch. de la Wilja.	Baggovouth . . .	2e corps.	16,000
	A Nevoïtroki, près Wilna.	Toutchkoff . . .	3e corps.	18,000
	A Oléniki	Schouvaloff . . .	4e corps.	13,500
	A Swentziani, en arrière.	Grand-duc Constantin	5e corps.	20,000
	A Smorgoni		Cavalerie du gr.-duc.	4,000
A gauche.	A Grodno	Platoff.	Cosaques.	7,000
	A Lida	Doctoroff	6e corps.	20,000
				127,000

qu'il se sera affaibli du côté de Tilsitt et de Grodno, et dans ce cas le mouvement de nos ailes pourra se développer avec plus de facilité : dès-lors Barclai de Tolly, débordé par le duc de Tarente qui s'avancera sur Riga, et par le roi de Westphalie qui percera sur Minsk, ne pourra plus tenir à Wilna ; ainsi, de toutes façons, cette capitale de la Lithuanie doit tomber en notre possession dès l'ouverture de la campagne.

Après avoir porté son quartier-général le 21 au village de Vilkowiski, et le 22 au bivouac près de Nougaraidski, Napoléon n'est plus qu'à quelques lieues de Kowno.

Le 23, à deux heures du matin, il monte à cheval, se rend aux avant-postes, prend la capote et le bonnet d'un Polonais, et descend au Niémen : le général du génie Haxo est le seul qui l'accompagne (1). »

Dans cette partie de son cours, le Niémen présente une largeur d'environ cent toises (2). Son lit est encaissé, mais l'escarpement est de notre côté qui domine l'autre bord. L'empereur remarque un circuit que fait le fleuve au-dessus de Kowno, près

(1) *Bulletin.*

(2) Le Niémen, depuis Grodno jusqu'à son embouchure, coule dans une gorge profonde formée par des montagnes escarpées, qui ne présentent qu'un petit nombre de passages assez difficiles. Il commence à être navigable à Stolbtsy où il a déjà trente toises de large. Au-dessus de Kowno, il en a de quatre-vingt-dix à cent dix. Et les eaux de la Wilia, qu'il reçoit au-dessous de cette ville, augmentent encore sa largeur de cinquante à soixante toises. (Le colonel Butturlin, tom. I, pag. 121.)

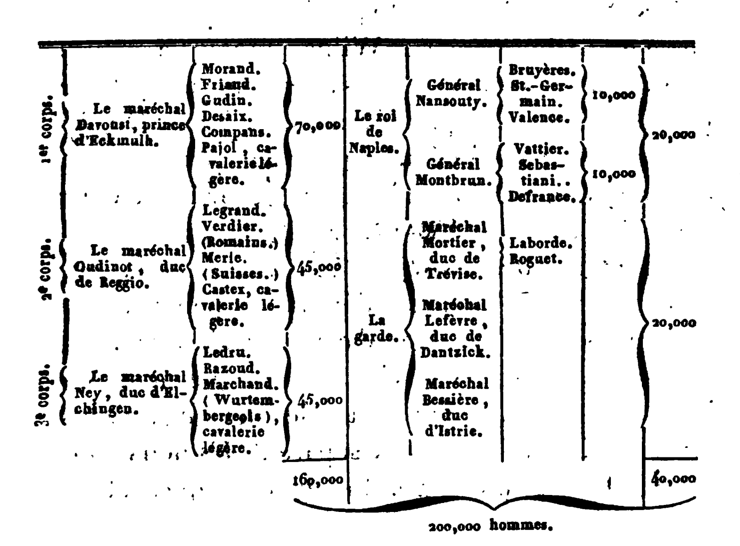
du village de Poniémen, et dans lequel la rive polonaise enveloppe presque entièrement un promontoire de la rive opposée. Ce point lui paraît favorable : il le désigne pour le passage. Mais ce n'est qu'à la chute du jour que la construction des ponts peut commencer ; jusque-là rien ne doit démasquer le mouvement qui se prépare.

La cavalerie du roi de Naples prend position au pied des hauteurs d'Alexioten, et se tient derrière le rideau de broussailles qui dérobe encore le fleuve à la vue des soldats. Le général Éblé, qui a fait avancer ses équipages de pont, en suspend la marche à une lieue du Niémen. L'infanterie du prince d'Eckmulh s'arrête au débouché de la forêt de Pilwiski ; les troupes du duc de Reggio, la garde impériale et l'armée du duc d'Elchingen s'échelonnent à quelque distance, et la journée du 23 achève de s'écouler en dispositions préliminaires. On se peindrait difficilement la situation morale de l'armée à la veille du mouvement qui se prépare. La vive impatience des jeunes conscrits, l'assurance plus calme des vieux soldats, l'ardeur confiante de tant de chefs qui n'ont pas encore assez de gloire, les pressentimens inquiets que certains autres ont peine à dissimuler, telles sont les principales nuances qui concourent à animer cette grande scène.

A huit heures du soir, l'armée reprend son mouvement. Dès que la nuit est close, l'infanterie du général Morand descend avec les pontonniers sur les bords du Niémen. Les équipages de pont arrivent ; quelques barques vont porter de l'autre côté

du fleuve les compagnies de voltigeurs chargées de protéger l'opération. En moins de deux heures le général Éblé a jeté trois ponts. Le passage commence; trois colonnes ne cessent plus de défiler, et le jour qui paraît nous trouve en possession de la rive ennemie. Quel tableau l'œil découvre alors des hauteurs d'Alexioten! C'est l'Europe tout entière représentée par l'élite de ses troupes, et se précipitant sur la terre des Russes, que le doigt de Napoléon lui montre (1).

(1) *État de l'armée qui passe le Niémen à Kowno, sous les yeux de Napoléon, le 24 juin 1812.*



1er corps.	Le maréchal Davoust, prince d'Eckmulh.	Morand. Friand. Gudin. Desaix. Compans. Pajol, cavalerie légère.	70,000	Le roi de Naples.	Général Nansouty.	Bruyères. St.-Germain. Valence.	10,000	20,000
					Général Montbrun.	Vattier. Sebastiani.. Defrance.	10,000	
2e corps.	Le maréchal Oudinot, duc de Reggio.	Legrand. Verdier. (Romains.) Merle. (Suisses.) Castex, cavalerie légère.	45,000	La garde.	Maréchal Mortier, duc de Trévise.	Laborde. Roguet.		20,000
					Maréchal Lefèvre, duc de Dantzick.			
3e corps.	Le maréchal Ney, duc d'Elchingen.	Ledru. Razoud. Marchand. (Wurtembergeois), cavalerie légère.	45,000		Maréchal Bessière, duc d'Istrie.			
			160,000					40,000

200,000 hommes.

CHAPITRE II.

OCCUPATION DE KOWNO. — ENTRÉE A WILNA.

(Fin de juin.)

Le général Baggovouth, qui garde la frontière russe entre le Niémen et Wilna, ne nous a opposé que quelques piquets de Cosaques que la cavalerie du général Pajol a promptement éloignés. Un de nos bataillons a été détaché pour occuper Kowno, et, peu de momens après, l'empereur entre dans cette ville avec son état-major (1).

Il lui tarde d'arriver sur Wilna. Dès que la tête des premières colonnes a dépassé les ponts, notre mouvement se prononce dans cette direction. On remonte le cours de la Wilia, rivière que nous venons de trouver, se jetant dans le Niémen, sous les murs de Kowno : ses eaux séparent les deux routes où l'armée s'engage. Le roi de Naples et le

(1) Au passage du Niémen, il y eut quelques engagemens qui nous donnèrent une centaine de blessés. Je les fis réunir aux hôpitaux de Kowno. (*Mémoires* du docteur Larrey sur la chirurgie militaire, 1812, pag. 9.)

prince d'Eckmulh suivront la rive gauche; le duc de Reggio traversera la Wilia, pour marcher par la rive droite; mais l'ennemi a fait brûler le pont, et, sans attendre que le passage soit rétabli, dès le 24 au soir, les chevau-légers polonais de la garde franchissent le fleuve à la nage (1).

Tandis que nous avançons rapidement sur le territoire ennemi, Napoléon s'arrête à Kowno pour y attacher fortement le premier anneau de la chaîne de communication qui doit s'étendre sur les pas de l'armée. Les officiers du génie reçoivent l'ordre de mettre cette place à l'abri d'un coup de main; l'état-major y laissera un commandant et une garnison; on y organise un service d'hôpital, l'administration des vivres y établit sa première étape, et la poste aux chevaux y monte son premier relai.

Dans la journée du 25, on apprend que le duc de Tarente a passé le Niémen à Tilsitt (2). Les troupes de Wittgenstein qui lui étaient opposées se sont retirées comme celles de Baggovouth, et dès à présent nous sommes maîtres du fleuve. Nos grands approvisionnemens partis de Koenigsberg n'atten-

(1) Deux hommes se noyaient, lorsqu'ils furent sauvés par des nageurs du 26e léger. Le colonel Gueheneuc, s'étant imprudemment exposé pour les secourir, périssait lui-même; un nageur de son régiment le sauva. (*Bulletin* du 26 juin.)

(2) *État de l'armée qui passe le Niémen à Tilsitt (le 24 juin).*

Le maréchal Macdonald, duc de Tarente, commandant en chef.	Prussiens.	Division Grandjean. . . . . . Division York. . . . . Division Massembach.	25,000

daient que ce moment pour déboucher de la Pregel et remonter le Niémen. Napoléon fait tout disposer pour que Kowno reçoive l'entrepôt de ces arrivages. Ici la Wilia offre les moyens d'en prolonger le transport par eau jusqu'à Wilna, et l'on s'empresse de rassembler les bateaux de moindre dimension que cette rivière exige. Napoléon veut tout prévoir; si la chaleur vient à dessécher la Wilia, il ordonne qu'un traité, passé d'avance avec les habitans du pays, nous assure de nombreux relais qui puissent suppléer par terre à l'interruption de la navigation.

Le mouvement sur Wilna étant démasqué, il s'agit de faire avancer les cinq corps d'armée tenus jusqu'alors à plusieurs journées en arrière sur la droite, pour couvrir le flanc de notre marche principale. Le vice-roi est à Kalvary avec les Italiens et les Bavarois (1). On lui envoie l'ordre de se rapprocher; il passera le Niémen à Piloni, quelques lieues au-dessus de Kowno. Le roi de Westphalie n'est encore qu'à Novogrodesk; il ne doit plus tar-

(1) *État de l'armée qui passe le Niémen à Piloni* (*le* 30 *juin*).

Le prince Eugène, vice-roi d'Italie, commandant en chef	4e corps.	Le vice-roi.	Delzons . . . . . Broussier. . . . . Pino. . . . . Guyon (cavalerie légère).	40,000
	6e corps.	Le général Gouvion-Saint-Cyr	De Wrède . . . . Deroi.	20,000
	3e corps, (caval.)	Le général Grouchy.		10,000
				70,000

der à se porter sur Grodno, avec les Westphaliens, les Polonais et les Saxons (1).

Ces derniers ordres expédiés, l'empereur quitte Kowno le 27 juin, et rejoint les avant-postes du prince d'Eckmulh. On a fait de fortes marches que la chaleur a rendues pénibles, et ce n'est pas sans étonnement qu'on voit des soldats tomber morts sous le soleil de la Russie. Mais rien n'a retardé nos mouvemens : notre cavalerie légère, qui bat au loin la plaine, n'est déjà plus qu'à quelques lieues de Wilna. A gauche, sur l'autre rive de la Wilia, le duc de Reggio s'avance au-delà de Janovo. Des dépêches interceptées annoncent qu'Alexandre et sa garde n'ont pas quitté la capitale de la Lithuanie, et que toute son armée a des ordres pour se concentrer sur cette ville. En effet, on a reconnu un corps russe qui occupe les hauteurs de Vacka; sur notre droite, un second corps se tient à Novoitroki. D'ailleurs, Wilna est une cité de vingt-cinq à trente mille habitans; elle a de beaux établissemens, un commerce actif, une grande influence sur le pays;

(1) *État de l'armée qui passe le Niémen à Grodno (le 30 juin).*

Le prince Jérôme, roi de Westphalie, commandant en chef.	5e corps.	Poniatowski	Zayonscheck. Dombrowski. Kniaserwitch. Kamenski (cavalerie légère.).	25,000
	7e corps.	Reynier	Lecoq. Funck.	15,000
	8e corps.	Le roi Jérôme-Napoléon	Tharreau. Ochs.	15,000
	4e corps. (caval.)	Latour-Maubourg		10,000
				65,000

ce n'est pas seulement le quartier-général de l'empereur Alexandre, c'est la capitale de la Pologne russe. La défense d'un poste de cette importance, et la conservation d'une triple ligne de magasins, semblent commander au général ennemi de courir les chances d'une bataille. Tout fait donc présumer que la possession de Wilna nous sera disputée. Napoléon passe la nuit à faire ses dispositions d'attaque. Il s'est arrêté à gauche de la route dans la ferme d'Owzianouski.

Le 28, à la pointe du jour, le roi de Naples se met à la tête du mouvement; toute l'armée s'ébranle. Mais l'ennemi, après avoir échangé quelques coups de canon, se replie, fait sauter le pont de la Wilia, met le feu à ses magasins, et nous livre Wilna.

Tandis que notre cavalerie légère s'élance sur les pas de l'arrière-garde des Russes, Napoléon accourt; il entre à midi dans la ville, et c'est au milieu des Polonais du huitième régiment, commandés par le prince Dominique Radziwill qu'il se présente aux Lithuaniens (1).

Cependant on ne sait d'abord comment expliquer cette brusque évacuation. L'impatience française s'en alarme! « Est-ce un parti pris chez les Russes? Ne veulent-ils plus combattre? Ont-ils résolu de nous affaiblir par des retraites qu'ils prolongeront au besoin jusqu'aux confins de l'Asie? »

(1) Il fait son entrée à Wilna aux acclamations d'un peuple qui le regarde comme son libérateur. (M. de Chambray, tom. I, pag. 45, première édition.)

Napoléon est mieux instruit de ce qui se passe chez l'ennemi; il a fait courir aux informations. A peine est-il descendu de cheval, que, de tous côtés, les renseignemens les plus satisfaisans lui sont apportés. L'emplacement que l'armée russe occupait; la force des corps, leurs mouvemens; les motifs de leur retraite soudaine, leur situation actuelle et leurs projets, tout s'éclaircit.

La nouvelle du passage du Niémen est parvenue à l'empereur Alexandre, au moment où il était au bal au château de Zacrest près Wilna, chez le général Benigsen. Dans cette première surprise, des ordres ont été partout expédiés pour accélérer la concentration de l'armée autour de Wilna. Mais les progrès rapides des Français ont bientôt fait reconnaître l'impossibilité de s'arrêter à cette résolution. On n'avait pour défendre la ville que la garde impériale, le corps de Schouvaloff et celui de Toutchkoff qui campaient à Wacka et à Novoitroki. Alors Barclai de Tolly avait déclaré qu'il ne désespérait pas de rallier tout son monde en faisant une marche rétrograde sur Swentziani. C'était la loi de la nécessité; il avait bien fallu s'y soumettre, et, dans cette direction, le camp retranché de Drissa et la ligne de la Dwina offraient, au pis aller, une retraite assurée.

Entre autres projets ébauchés qu'il a fallu abandonner, il en était un dont l'exécution, long-temps méditée, reposait sur Bagration et Platoff; cent mille hommes qu'ils tenaient sous leurs ordres entre le Bug et le Haut-Niémen, étaient destinés à fondre, du côté de Byalistock, sur les flancs et sur les der-

rières de l'armée française. On s'est hâté d'envoyer l'aide-de-camp Benkendorff à Bagration, pour lui faire connaître le changement qui s'est opéré dans l'état des affaires, et lui ordonner de revenir à marches forcées, par le plus court chemin, sur Drissa.

Enfin le 28, à quatre heures du matin, on s'est décidé à quitter Wilna. Les troupes que nous y avons trouvées n'étaient plus qu'une arrière-garde commandée par le général Schaffkowskoi.

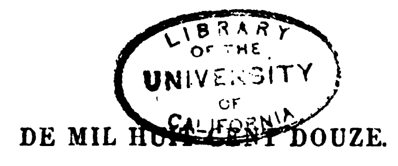
Bientôt les rapports de nos avant-postes, *les officiers prisonniers, et les estafettes qui tombent à chaque instant dans nos mains*, ne laissent plus de doute sur le désordre dans lequel l'ennemi s'est retiré, ni sur l'abandon où sont restés la plupart des corps éloignés (1).

Sur toutes les avenues de Wilna l'on ne rencontre que des troupes russes qui se présentent, s'arrêtent, rétrogradent, se jettent dans des directions improvisées, et vont heurter d'un obstacle contre un autre.

Baggovouth, coupé de Wilna à sa sortie de Kowno, n'a trouvé son salut qu'en se dirigeant sur la Dwina (2). Le 28, Wittgenstein, arrivant de

(1) Nos manœuvres n'ont laissé aux Russes d'autre moyen de salut qu'une prompte retraite; quoiqu'ils se soient retirés avec beaucoup de bonheur, ils ont essuyé de grandes pertes. Ils ont été forcés de détruire les magasins considérables qu'ils avaient amassés sur cette frontière; tous leurs traîneurs sont tombés dans nos mains. Beaucoup de soldats d'origine polonaise ont pu venir renforcer nos rangs; enfin, ils ont perdu des bagages. (M. de Chambray, tom. Ier, pag. 73.)

(2) *Bulletin* du 30 juin.



Keidani, voit son chemin barré par le duc de Reggio, qui tombe à Develtowo sur ses derniers bataillons. Il est heureux d'échapper en évacuant au plus tôt toute la Samogitie. Le 30, sur la route de Minsk à Ochmiana, au moment où la cavalerie du général Pajol pénètre dans cette ville, le corps de Doctoroff paraît, cherchant à gagner Swentziani. Il se hâte de faire un détour par Olchanoui.

Le même jour, à Bolsonicki, entre Wilna et Lida, on signale le corps du général Dorokoff marchant à l'aventure.

Le 1er juillet, c'est Platoff lui-même qui se présente, venant de Grodno, et se portant avec rapidité dans la direction de Wilna ; il est suivi par Bagration, qui s'est avancé jusqu'à Slonim.

D'après les lettres interceptées, l'alarme se répand déjà dans l'intérieur. Les provinces du centre sont déclarées en état de siége; on en est réduit à préparer une nouvelle ligne de magasins sur la route de Plock à Pétersbourg. Les ordres du prince de Wurtemberg, gouverneur de Witepsk, et l'intendant-général de l'armée russe, en font foi.

Ainsi, tout ce que Napoléon a prévu en marchant contre Wilna se réalise. Il lui reste à recueillir les avantages de sa position.

Son attention va se partager désormais entre deux opérations, la poursuite des corps ennemis qui se retirent devant notre front sur la Dwina, et celle des colonnes qui sont restées en dehors de ce mouvement sur la droite et derrière nous.

Le roi de Naples suit les pas de Barclai de Tolly

avec la cavalerie de Montbrun. Pour l'appuyer, on lui compose à la hâte une troupe d'infanterie; on la forme des divisions Friant et Gudin, qui, détachées du premier corps, sont placées provisoirement sous le commandement du comte de Lobau.

Le duc d'Elchingen a passé la Wilia le 29 à Sonderwa; il achevera de nettoyer les routes de notre gauche, et, se tenant derrière le roi de Naples et le duc de Reggio, leur servira de réserve.

Au roi de Naples appartient la direction supérieure des forces qui poussent ainsi les Russes sur la Dwina.

Vers notre droite les mouvemens sont plus compliqués. L'empereur a principalement les yeux fixés sur ces corps de Dorokoff et de Doctoroff, et sur ces armées de Platoff et de Bagration, d'où sortent tant de colonnes éparpillées et coupées que tous les rapports signalent sans cesse comme errantes autour de nous. Les ordres qu'il donne et qu'il multiplie ont pour objet de recevoir ceux qui oseraient s'aventurer plus près de Wilna; de couper de la Dwina ceux qui tenteraient des marches de flanc pour s'y rendre; enfin, de mettre la main sur tout ce qu'il sera possible d'atteindre.

Le roi de Westphalie, qui doit être arrivé à Grodno, s'attachera aux pas de Bagration. Le vice-roi, qui vient de passer le Niémen à Piloni, s'avancera jusqu'à Roudnicki, pour lui fermer la route de Wilna, pendant que le prince d'Eckmulh va gagner Minsk pour lui barrer le chemin qui ramène à la Dwina. Ce maréchal ne prend avec lui que les di-

visions Desaix et Compans, et la cavalerie légère du général Pajol; mais on le fait soutenir par le corps de cavalerie de Valence et de Bordesoult : et pour achever le développement qui distribue nos forces sur tous les passages de l'ennemi, une dernière colonne court se placer sur la route de Michaëlski, entre le prince d'Eckmulh et le roi de Naples. Elle se compose de la cavalerie du général Nansouty, qui est appuyée par la division Morand, autre détachement tiré de l'armée du prince d'Eckmulh.

Napoléon reste au centre. C'est autour de Wilna que toutes ces opérations vont se poursuivre. Il lui tarde d'en voir l'issue (1).

(1) Le *bulletin* du 30 juin donne en quatre lignes le résumé de cette partie de la campagne, depuis le passage du Niémen jusqu'à notre arrivée à Wilna.

...... « Il n'y a encore eu que des manœuvres ; mais l'ennemi a déjà
» perdu la capitale et la plupart des provinces polonaises. Tous les
» magasins de 1re, 2e et 3e lignes, résultat de deux années de soins,
» et évalués plus de 20 millions de roubles, sont consumés par les
» flammes ou tombés en notre pouvoir. »

CHAPITRE III.

SÉJOUR A WILNA, Ire PARTIE. — ORGANISATION DE LA LITHUANIE. — CONFÉDÉRATION DE LA POLOGNE. — ARRIVÉE DE L'AIDE-DE-CAMP BALACHOFF.

Un des premiers actes de Napoléon à Wilna est la création d'un gouvernement provisoire pour la Lithuanie; cette province se montre disposée à prendre les armes; elle voit dans nos rangs des bataillons polonais animés du plus vif enthousiasme, et cet exemple, beaucoup plus que la haine de la domination russe, est fait pour l'émouvoir.

Le comte Soltan, ci-devant maréchal de Lithuanie, MM. Charles Prosor, Joseph Sierakowski, le prince Alexandre Sapieha, le comte François Telski, Alexandre Potocki et Sniaduki se mettent à la tête du nouveau gouvernement. Ils ont M. Kossakoski pour secrétaire-général, et Napoléon place auprès d'eux M. le baron Bignon, avec le titre de commissaire impérial. Une commission secondaire est plus particulièrement chargée de l'arrondissement de Wilna; elle est composée de MM. le colonel Tyssenhausen, le comte Adam Creptowitz et le comte Ferdinand Plater.

Enfin l'administration française nomme des intendans pour la représenter dans les principaux chefs-lieux, à mesure que la conquête nous en ouvre les portes. Ces places d'intendans sont réservées aux auditeurs du conseil d'état. Chaque semaine, il en arrive un qui apporte de Paris, au quartier-général, le travail des ministres. Ces jeunes magistrats, qu'on destine aux grandes affaires, ont toujours été une ressource précieuse pour l'organisation civile des provinces occupées par nos troupes. Le zèle et la probité de leur âge garantissent à l'empereur que les intérêts du pays et ceux de l'armée seront conciliés et défendus convenablement.

M. l'auditeur Nicolaï est nommé intendant de Wilna; M. de Chassenon sera envoyé à Grodno, M. Saulnier à Minsk, et M. Cochelet à Byalistock.

Les habitans de Wilna se forment en garde nationale, et les premières levées, décrétées pour la Lithuanie, sont de six régimens d'infanterie et de cinq de cavalerie.

Les nouvelles qu'on reçoit de Varsovie sont de nature à doubler l'émulation des Lithuaniens.

Une diète a été convoquée; elle s'est constituée en confédération générale. On a choisi pour président le prince Adam Czartorinski, vieillard qui, cinquante ans auparavant, siégea déjà comme *maréchal* à la diète; et cette voix séculaire a proclamé le rétablissement du royaume de Pologne.

Les premiers mots de la Pologne à sa résurrection ont été ceux-ci:

« Pourquoi avons-nous été effacés de la carte

d'Europe ? De quel droit nous a-t-on attaqués, envahis, démembrés ? Quels ont été nos crimes et nos juges ? » Aussitôt d'illustres patriotes se sont levés pour répondre : « C'est la Russie qui est l'auteur de tous nos maux. Faut-il rappeler ce jour exécrable dans lequel, au milieu des hurlemens d'un vainqueur farouche, Varsovie en deuil recueillit les derniers cris de la population de Praga, qui périssait tout entière par le fer et le feu ? Polonais, voilà les titres de la Russie sur la Pologne ! la force les a forgés ; la force peut nous en affranchir. Des frontières tracées d'une main spoliatrice n'ont pu altérer notre commune origine. Oui ! nous sommes toujours la Pologne ! O jour mille fois heureux ! jour d'allégresse et de triomphe ! Cette terre si féconde en héros, cette terre des Jagellon et des Sobieski va reprendre toute sa gloire ! Nous rentrons dans les droits que nous tenons de la nature et de nos ancêtres (1) ! »

A ces mots, la confédération a voté par acclamation l'envoi d'une députation à l'empereur pour réclamer sa protection. Les députés sont MM. Wybicki, Bendki, Soltyki, Stadiski, Wodzinski, Tarnowski et Alexandrowitz. Ils vont arriver à Wilna.

Mais quelque impétueuse que soit cette première impulsion donnée au patriotisme polonais, les progrès de nos colonnes sont encore plus rapides : ils devancent l'effet de tous les moyens auxiliaires ; et le découragement dans lequel les Russes sont tom-

(1) Séance de la diète, du 28 juin.

bés tout-à-coup peut d'un moment à l'autre amener la conciliation d'une querelle que le carnage n'a point encore exaspérée.

Barclai de Tolly n'a pu rallier personne à Swentziani. La retraite des Russes se continue par la route de Saint-Pétersbourg. Ils ne pensent plus à s'arrêter que sur la Dwina, et c'est derrière cette rivière qu'ils vont chercher à se réunir (1).

Le roi de Naples, toujours à la poursuite de l'ennemi, est entré le 4 juillet à Swentziani. Le 5 ses troupes ont passé la Disna, après une affaire d'arrière-garde où des escadrons prussiens, wurtembergeois et polonais ont rivalisé d'intrépidité sous les ordres des généraux français Subervic et Montbrun.

La cavalerie du général Sébastiani a pris possession de Vitzoui : l'empereur Alexandre en était parti la veille. L'armée de Barclai de Tolly se hâte de gagner le pont de Druia; celle de Wittgenstein, qui se retire devant le duc de Reggio, n'est pas moins empressée de gagner le pont de Dunabourg.

Ainsi, dix jours après l'ouverture de la campagne, notre avant-garde arrive sur la Dwina; et *de la Vistule à Saint-Pétersbourg ou à Moscou le chemin est à moitié fait.*

Le duc de Tarente, qui était resté à quelque distance sur notre gauche, a quitté Rossiana, et mar-

(1) Barclai espère y être rejoint par Bagration... Cette retraite exécutée sur toutes les routes avait une fâcheuse influence sur l'armée russe. C'est pour la rassurer qu'Alexandre, profitant de l'anniversaire de Pultawa, fit son ordre du jour daté du 27 juin – 9 juillet, au camp de Drissa. (*Mémoires* de Butturlin, tom. Ier, pag. 180.)

che pour occuper la Samogitie et la Courlande, qu'on nous abandonne.

Vers notre droite la chasse qu'on fait aux corps ennemis qui ont perdu leur route est dans sa plus grande activité, et jusqu'à présent la troupe du général Doctoroff est la seule qui soit parvenue à nous échapper.

Après avoir successivement donné contre plusieurs de nos têtes de colonnes qui lui défendaient les abords de Swentziani, Doctoroff, continuant de longer notre droite, a gagné Smorghoni. Reprenant alors sa direction vers la gauche, et faisant douze lieues au pas de course, il a devancé le dernier corps, sorti de Wilna par la route de Michaëlski. Les Français, commandés par Nansouty, ne sont entrés que le 3 juillet à Svir : Doctoroff en sortait, et ce même jour, sacrifiant ses bagages, il a rejoint l'arrière-garde de Barclai de Tolly.

On a cependant continué quelques jours encore à parler de la poursuite de Doctoroff. On croyait le retrouver sur des points plus reculés en deçà de notre droite. On le signalait à Ockelniki, à Bolsolniki, à Deveniski. C'était Dorokoff qui manœuvrait de ce côté. La consonnance des noms et une mauvaise prononciation ont fait confondre d'abord les traces de ces deux généraux.

Dorokoff, sur lequel je reviens, resté sans ordres entre Meretz et Wilna, avait cherché aussi à manœuvrer par sa droite; mais trouvant tous les débouchés sur Ochmiana fermés, il s'était décidé à prolonger son mouvement rétrograde jusqu'à Vologin.

Dans ce moment Platoff était également ramené dans cette direction.

Après avoir brûlé les magasins de Lida, le chef des Cosaques avait tenté vainement de se frayer un passage d'abord vers Ochmiana, ensuite vers Smorghoni.

Réunis à Vologin, Platoff et Dorokoff ont pris leur parti d'un commun accord. Ne pouvant plus se rallier à Barclai de Tolly, ils se sont décidés à partager le sort de Bagration, qui venait d'arriver dans leur voisinage.

C'est maintenant de cette armée principale qu'il nous reste à nous occuper.

Bagration exécutait les ordres qui lui avaient été apportés par l'aide-de-camp Benkendorff. Parti de Vilkowiski, et pressé de gagner la Dwina, il se dirigeait par Nicolaew et Vologin vers Minsk, quand Dorokoff et Platoff, qui se repliaient sur lui en toute hâte, lui ont appris que cette route était fermée, que nos têtes de colonnes s'y montraient sur tous les passages, et que c'était le prince d'Eckmulh qui leur barrait le chemin. Or l'armée de ce maréchal, sur laquelle les généraux russes n'ont cessé d'avoir les yeux depuis qu'elle a dépassé l'Oder, était imposante par sa force et sa discipline. Bagration, ignorant que Davoust n'est sorti de Wilna qu'avec deux de ses cinq divisions, a calculé qu'il avait devant lui soixante mille Français au moins. Dans l'impuissance de s'ouvrir le passage avec une armée plus faible d'un tiers, il s'est décidé à rétrograder, et le 5 il est revenu de Nicolaew à Korelitza pour aller chercher, par Mir, une route plus

sûre qui le ramenât vers Minsk ; mais par cette contre-marche Bagration s'est placé lui-même entre les deux colonnes chargées de l'atteindre ou de l'arrêter. A cette nouvelle Napoléon est plein d'espoir. Le prince d'Eckmulh a pris les devans ; il sera le 8 à Minsk. Le roi de Westphalie, qui a quitté Grodno le 30, doit avoir joint l'arrière-garde ennemie. « Si Jérôme pousse vivement devant lui, s'écrie l'empereur, Bagration est gravement compromis (1). »

Ainsi tout se presse d'un pas rapide vers de grands événemens ; l'armée russe, rompue dès le premier choc, tombe dispersée comme un faisceau dont on a brisé les liens. Les deux tiers de cette armée n'ont de refuge que derrière la Dwina ; le reste a perdu sa retraite ; quelques marches encore, et le succès de l'invasion sera consommé.

Dans ce moment, le général Balachoff, aide-de-camp de l'empereur Alexandre et son ministre de la police, se présente aux avant-postes comme parlementaire. Aussitôt l'idée magique de la paix donne essor aux plus douces espérances ; ce n'est pourtant pas sans mélange de regrets et d'inquiétude ! Cet aide-de-camp vient bien tard, puisque le Niémen est passé ; trop tôt peut-être, puisque dans ce pre-

(1) Les forêts comprises entre Vologin, Nicolaew et Stolbzty, entrecoupées de marais et sans communications, sont impraticables. Ce pays n'est traversé que par les routes suivantes :

1° De Neswig par Kóidanow à Minsk ;

2° De Neswig par Glousk à Bobruisk ;

3° Enfin, la route transversale de Minsk à Bobruisk par Igoumen. (M. de Butturlin, tom. Ier, pag. 128.)

mier feu de la guerre, les événemens qui doivent régler le prix de la paix ne sont pas encore achevés. Quoi qu'il en soit, M. de Balachoff est reçu à Wilna; Napoléon lui fait accueil, lui parle avec amitié de l'empereur Alexandre, lui témoigne la peine qu'il a personnellement ressentie en se voyant poussé à bout par la politique du cabinet russe, et se montre disposé à écouter ses propositions.

M. de Balachoff vient offrir, pour unique concession de la part de la Russie, de rentrer dans le système continental. Mais en attendant qu'une négociation puisse fixer les articles qui rétabliront l'alliance, il demande qu'on se retire derrière le Niémen.

« Que je me retire derrière le Niémen! » murmure Napoléon... Il se contient, se promène à pas pressés, et médite sa réponse. Bientôt, dédaignant la condition qui l'a blessé, il en revient à la question principale.

Dans la situation respective des deux armées, gagner du temps, pour les Russes, c'est tout sauver; en perdre, pour nous, c'est tout risquer: c'est renoncer aux avantages du moment présent; c'est même compromettre le reste de la campagne déjà trop avancée. L'empereur ne peut faire un pareil sacrifice pour l'ouverture de conférences dont l'issue serait sans garantie.

« Traitons sur-le-champ, » reprend Napoléon; « traitons ici, à Wilna même, sans laisser rien en arrière. La diplomatie ne sait plus rien finir quand les circonstances ne la commandent plus; signons, et je repasserai le Niémen, dès que la

paix l'aura ainsi réglé. » Malheureusement M. de Balachoff a l'ordre d'exiger avant tout l'évacuation du territoire russe. Dans ces formes hautaines, Napoléon est encore loin de retrouver l'empereur Alexandre : « Sont-ce là des paroles de paix ? » dit-il en reconnoissant l'inutilité de ces pourparlers. « Agit-on de la sorte, quand de bonne foi on veut conclure ? Est-ce ainsi qu'on agissait à Tilsitt ?..... Je ne puis m'y méprendre ; ces gens-là ne veulent que quelques jours de répit ; ils ne songent qu'à sauver Bagration, et se moquent de compromettre ce qu'il y a de plus sacré. Eh bien ! ne nous occupons plus que d'achever ce qui est si bien commencé ; il faut que leurs embarras soient complets, pour qu'ils permettent à leur empereur de revenir à moi. »

M. de Balachoff retourne donc au camp des Russes (1).

(1) Alexandre, frappé de mes premiers succès, me dépêche quelqu'un pour me dire, que si je veux évacuer le territoire envahi, et revenir au Niémen, il va traiter..... Mais je venais de prendre l'armée russe en flagrant délit ; tout était culbuté et en désordre ; j'avais coupé Bagration ; je devais espérer de le détruire ; je crois donc qu'on ne veut que gagner du temps pour se sauver et se rallier..... Nul doute que si j'eusse été convaincu de la bonne foi de l'empereur Alexandre, j'eusse accédé à ses propositions. Mes troupes seraient revenues au Niémen ; celles d'Alexandre se seraient retirées derrière la Dwina ; Wilna eût été neutralisé ; nous nous y serions rendus chacun avec deux ou trois bataillons de notre garde ; nous eussions traité en personne. Que de combinaisons j'eusse introduites ! il n'eût eu qu'à choisir, et nous nous serions séparés bons amis. (*Mémorial* de M. de Las-Cases, tom. III, pag. 125.)

CHAPITRE IV.

SUITE DU SÉJOUR A WILNA.—OPÉRATIONS MILITAIRES QUI SE POURSUIVENT ENTRE LE HAUT-NIÉMEN ET LA DWINA.

(Premiers jours de juillet.)

Le camp retranché de Drissa est un immense ouvrage que les Russes ont préparé à grands frais, depuis un an, pour défendre la route de Saint-Pétersbourg. Le moment de s'en servir est venu.

Après avoir passé la Dwina, le 8 juillet, sur les ponts de Druia, Barclai de Tolly vient de la repasser, le 10, sur les ponts de Toutogrowna, pour aller s'établir dans ce fameux camp retranché.

Les ouvrages occupent, le long de la rive gauche, un développement de 3,900 toises. Sur le premier plan s'élèvent dix grandes redoutes qui en couvrent cinq autres placées en arrière. 132 bouches à feu sont placées dans l'intervalle des redoutes; 222 autres pièces y sont en réserve (1). C'est

(1) Voyez la description du camp de Drissa dans l'histoire du colonel Butturlin, tom. I[er], pag. 193. Les Russes conviennent qu'il y avait quelques défauts dans la disposition de ces ouvrages. (*Ibid.*, pag. 196.)

dans cette position que Barclai de Tolly s'est jeté pour attendre Bagration, et se préparer au second acte de la campagne.

La ligne du roi de Naples se présente devant celle des Russes : sa gauche, appuyée sur l'armée du duc d'Elchingen, qui est arrivée à Drisviaty, et sa droite sur le corps de Nansouty qui, depuis l'escapade de Doctoroff, est entré dans le mouvement général dirigé par Murat.

Le quartier-général du roi est dans les environs d'Opsa.

A gauche le duc de Reggio, qui s'est attaché aux pas de Wittgenstein, arrive sur Dunabourg par Polock. Plus loin le duc de Taronte, chargé d'occuper le reste du pays entre nous et la mer, s'avance de sa personne vers Jacobstadt, en même temps qu'il pousse de fortes colonnes prussiennes sur Mittau et sur Riga. Le général prussien Kleist a pris possession de Chawli. Le brigadier Jeannerel, maître de *Telch*, marche entre la côte et la route de Mittau. L'ennemi se retire devant eux, et ne leur oppose que les flammes qui dévorent ses nombreux magasins. Cependant, le 6, le général Ricard, en surprenant Ponievij, a eu le bonheur de sauver trente mille quintaux de farine (1).

Tandis que les armées du duc de Tarente, du duc de Reggio, du duc d'Elchingen et du roi de

(1) Un détachement du régiment prussien des hussards de la Mort s'était distingué dans cette expédition. « Napoléon, toujours attentif à » récompenser ceux qui le servent bien, envoie la croix de la Légion » d'Honneur à plusieurs de ces alliés. » (M. E. Labaume, pag. 50.)

Naples viennent ainsi se ranger au bord de la Dwina devant les armées russes, celles-ci se concentrent de plus en plus derrière les retranchemens que leur rivière protége. L'empereur Alexandre est au camp de Drissa, attendant avec inquiétude des nouvelles de Dorokoff, de Platoff et de Bagration.

L'attention de Napoléon se porte avec non moins d'impatience sur Bagration; mais déjà, depuis plusieurs jours, il ne voit de ce côté que de graves sujets de contrariété.

Des torrens de pluie ont tombé pendant trente-six heures sans interruption; d'une extrême chaleur, le temps a passé tout-à-coup à un froid très-vif: plusieurs milliers de chevaux ont péri par l'effet de cette transition subite. Nos convois d'artillerie ont été arrêtés dans les boues. Cet épouvantable orage a nécessairement retardé nos marches (1),

(1) *Bulletin* du 6 juillet.

Des orages à la fin de juin et au commencement de juillet ne sont pas des phénomènes très-surprenans. Mais quand un orage éclate, et qu'on peut en faire le rapprochement avec une catastrophe politique, il en résulte des phrases à effet que la poétique des présages prescrit de ne pas négliger et qui sont de nos jours fort à la mode. A-t-on parlé du grand orage qui fondit sur l'armée française dans la nuit du 5 au 6 juillet, pendant qu'elle marchait sur Wagram? Non, sans doute, car l'orage fut suivi d'une victoire. C'était aux Autrichiens à relever le triste présage et non pas à nous. Voilà la règle du genre; il n'en était pas de même de l'orage de Wilna, et le profit en appartenait tout entier à nos écrivains. Aussi n'ont-ils pas manqué de s'en emparer. Il est seulement à regretter que chacun d'eux ait eu besoin d'une date différente. Au fait, les pluies qui ont tombé trente-six heures sans discontinuer dans les environs de Wilna, et dont le *Bulletin* du 6 juillet parle tout simplement *comme d'un orage qui a*

et dérangé l'ensemble de nos manœuvres. Déjà Doctoroff lui doit son salut; Dorokoff et Bagration auront-ils le même bonheur?

Depuis le 30 juin le roi de Westphalie est entré à Grodno; il n'aurait pas dû donner un moment de relâche à l'arrière-garde de Bagration: cependant, il hésite et perd du temps. « Lancez les Polonais, écrit Napoléon à son frère, mettez l'avant-garde aux ordres de Poniatowski: donnez-lui tout ce que vous avez de troupes légères, et vous-même tenez-vous toujours à portée de le soutenir. Ne craignez pas de compromettre vos troupes. Bagration a bien autre chose à faire qu'à se retourner pour combattre et pour manœuvrer; il ne cherche qu'à gagner du pays. Harcelez donc les Russes; retardez leur marche s'ils avancent, barrez le chemin s'ils reculent. »

Une troisième armée se met encore à la poursuite de Bagration: c'est celle du prince de Schwartzenberg, sortant de la Gallicie et arrivant par Drogitzin. Le 1er juillet elle a passé le Bug, et maintenant se dirige par Proujani sur Slonim. Cette armée doit venir prendre rang dans les corps que l'em-

gâté les chemins, sont celles des 1er, 2 et 3 juillet. M. Eugène Labaume, qui a eu le premier l'heureuse idée de l'orage prophétique, le fait éclater dans la nuit du 29 au 30 juin; le respectable docteur Larrey en parle sous la date du 10 juillet; enfin M. le comte Ph. de Ségur, pour porter *le sinistre* à son comble, fait gronder la foudre au moment même où Napoléon franchissait le Niémen, c'est-à-dire le 24 juin.... Après tant d'orages au commencement de l'été, qui ne voit qu'une catastrophe au commencement de l'hiver est inévitable!

pereur dirige en personne. Napoléon n'a pas perdu de vue la demande expresse que son beau-père lui en a faite à Dresde; *bien d'autres raisons encore lui font désirer d'éloigner les Autrichiens des frontières polonaises*. Chaque pas que Schwartzenberg va faire sur Bagration, le rapprochera du quartier impérial.

Cependant cette destination donnée au contingent de l'Autriche va laisser à découvert la frontière du grand-duché qui est opposée à la Volhynie. Or, les Russes ont encore de ce côté quelques détachemens, dont on ne connaît pas bien la force, mais qui entretiennent des inquiétudes à Varsovie. L'empereur soupçonne que ce corps isolé n'est qu'un reste de troupes, dont Bagration n'a pu se faire suivre, et qui doit se composer des soldats sur lesquels le général russe a cru pouvoir le moins compter. On peut donc supposer qu'il ne se trouve pas plus de quinze mille Russes en Volhynie.

Quelque faible que soit ce détachement, il n'en faut pas moins le contenir; mais c'est aux Saxons et aux Polonais du général Reynier, et non aux Autrichiens que l'empereur veut confier le soin de protéger Varsovie. Ainsi, le général Reynier cessera de suivre la marche du roi de Westphalie. Il s'arrêtera vers Slonim, y relevera Schwartzenberg, et se tiendra en mesure de tomber sur toute milice ennemie qui risquerait une excursion dans le grand-duché. Plus tard, quand les événemens qui se préparent mettront les Russes dans la nécessité de concentrer leurs forces, la Volhynie sera sans doute évacuée :

alors le général Reynier prendra possession de cette province; et si les Russes s'obstinent à s'y maintenir, Napoléon se réserve, aussitôt que Schwartzenberg sera entré en ligne dans l'armée du centre, d'en détacher un corps polonais qui, descendant par Mozyr, tournant les marais du Pripet, et pénétrant en Volhynie par derrière, terminera toute résistance et rendra définitivement cette contrée à la patrie polonaise.

Tout ainsi combiné : Reynier substitué à Schwartzenberg dans la garde du grand-duché; Schwartzenberg dirigé sur Neswig, et concourant, avec les armées du prince d'Eckmulh et du roi de Westphalie, à envelopper Bagration, il ne reste plus qu'à prévoir le moment où toutes ces manœuvres, venant à aboutir sur le même terrain, exigeront l'ensemble et l'unité du commandement. L'empereur décide que, dans ce cas, la supériorité appartiendra au prince d'Eckmulh. Le roi obéira au maréchal.

CHAPITRE V.

SUITE DU SÉJOUR A WILNA.

(Du 10 au 16 Juillet.)

Napoléon, méditant ses plans pour la suite de la campagne et donnant lui-même les ordres qui en préparent l'exécution, ne fait connaître à chacun de ceux qui doivent y concourir, que la part qui le concerne. L'ensemble en reste dans sa pensée, et ses combinaisons militaires, semblables aux écritures sympathiques, que le feu seul peut mettre en évidence, resteront inaperçues, tant que le champ de bataille ne les aura pas révélées. Jusqu'à présent la victoire s'est chargée de les faire ressortir avec éclat. Mais si elle venait à être infidèle, si des temps contraires arrivaient, craignons que les hautes pensées du héros, trahies par l'événement, ne disparaissent, méconnues ou défigurées. Qui pourrait alors les faire revivre avec leurs belles et grandes proportions? nul de ses serviteurs n'oserait y prétendre. Ceux-là même, qu'une seule porte sépare de Napoléon, en sont encore à une distance infinie. Autour de lui, on ne peut voir que ce que l'on a

devant les yeux; on suit le drame terre à terre, au jour la journée. Des fatigues inévitables après une marche de trois mois; l'épuisement des ressources locales sous une nuée d'hommes qui dévore; les mauvais chemins; l'intempérie des saisons qui en accroît les difficultés; la misère des pays qu'on traverse; les querelles qui ne manquent jamais entre tant de rivaux, des retards, des privations, des contrariétés, quelques contre-temps, quelques malheurs au milieu de tant d'actions partielles, voilà ce qui frappe, ce qui préoccupe entièrement un nombreux quartier-général peuplé d'hommes doux et polis, transportés en peu de jours des cités les plus riantes de l'Europe à travers les désordres inséparables des grandes commotions militaires. A les entendre, on dirait qu'ils s'aperçoivent pour la première fois que la guerre est un fléau. Ils ne parlent, ils ne s'inquiètent que des chevaux qu'on a laissés morts en route, que des convois qui sont embourbés; que de la nécessité où l'on s'est trouvé de couper quelques blés en vert pour suppléer à la disette des fourrages, des intermittences survenues dans les distributions des vivres; que du grand nombre de soldats que les marches forcées ont dispersés sur les derrières; enfin, que des scènes de maraude et de pillage qu'on a trop fréquemment sous les yeux. Livrés à ces premières impressions, on s'y abandonne, et pendant dix-huit jours d'un repos oisif à Wilna, on s'attache à l'avenir pour s'y figurer des privations plus grandes encore et des événemens plus sévères. Dans ces pays dépeuplés et

épuisés, n'avons-nous pas à redouter une affreuse famine? En nous affaiblissant ainsi de tout ce qu'il faut laisser derrière nous, n'avons-nous pas à craindre de ne plus arriver devant l'ennemi en nombre suffisant?

Tels sont les murmures du jour. Au début de toutes les guerres précédentes, c'étaient les mêmes tableaux et les mêmes doléances, jusqu'à ce qu'enfin la victoire, effaçant du coup magique de son aile toutes les traces du désordre, eût transporté l'imagination de nos censeurs dans les illusions opposées (1).

Tandis qu'on ne voit au quartier impérial que le triste côté de la guerre, et qu'on ne s'entretient que des misères de la marche, nos corps d'armée s'avancent dans les directions qui leur sont indiquées, les événemens mûrissent, et Napoléon, continuant de se partager entre les affaires de l'état-

(1) Personne avant Napoléon n'avait remué en Europe des masses aussi immenses. Mais il en résulta des désordres inévitables, car ils étaient dans la nature des choses; l'Europe n'était pas constituée pour ces gigantesques armées qui, comme on l'a dit hyperboliquement de celles de Xerxès, épuisaient les fontaines et les rivières. Les vivres, les fourrages, les abris, les médicamens leur manquaient bientôt, et il ne fallait que les arrêter quelque temps pour les détruire..... Mais les moyens doivent être proportionnés au but qu'on se propose; or, avec les cinquante mille hommes que Turenne ne voulait pas qu'on dépassât, avec les soixante mille hommes que le maréchal de Saxe croyait suffisans, nous n'aurions pas renversé la monarchie prussienne, envahi deux fois la capitale de l'Autriche et vu s'écrouler les murs du Kremlin. (Général Lamarque, *Encyclopédie moderne*, tom. III, page 254.)

major et celles du cabinet, attend encore quelques jours à Wilna le moment de se reporter à l'avant-garde.

Les lettres de Paris parviennent à Wilna par l'estafette, en moins de douze jours (1). Ce qui se passe en Europe, n'offre que le cours tranquille des choses ordinaires. L'empereur d'Autriche est retourné à Vienne; à son arrivée, il a congédié le ministre russe. Le roi de Prusse en a usé de même à son retour à Berlin. Le roi Charles IV, qui s'ennuyait à Marseille, a demandé qu'on lui donnât Rome pour séjour; il vient de s'y établir. Le pape a été transféré de Savone à Fontainebleau, et tous deux dans leur voyage sont restés inaperçus des pays qu'ils traversaient (2).

(1) BULLETIN DE LA BOURSE.

Cours des six premiers mois 1812.

Premiers jours de janvier	81 fr. 80 c.
Fin	82 95
Fin de février	83 25
Fin de mars	79 65
Fin d'avril	80 20
Fin de mai	81 35
Fin de juin	81 30

(2) Le pape arrive à Fontainebleau. Il est accompagné de l'archevêque d'Édesse, et de plusieurs officiers de sa maison.

Le duc de Cadore, intendant de la couronne, le ministre des cultes, l'archevêque de Tours, les évêques de Nantes et de Trèves le reçoivent à son entrée au palais.

L'évêque d'Évreux se présente le lendemain, et les cardinaux présens à Paris, quelques jours après. S. S. occupe à Fontainebleau les mêmes appartemens qu'il y a sept ans.

La France, l'Italie et l'Allemagne ne sont occupées que des grandes choses qui s'accomplissent dans le Nord. . . . . .

Pendant que l'attention de l'Europe se concentre de plus en plus sur Napoléon, celui-ci reporte sans cesse la sienne sur l'Angleterre; c'est toujours de ce côté qu'est pour lui l'ennemi principal.

L'assassinat de M. Percival, premier ministre, pouvait amener une grande crise (1). Le ministère anglais est resté près de quinze jours à se recomposer; mais cette crise a fini sans amener aucun changement dans le système politique : lord Liverpool, lord Bathurst, lord Sidmouth, M. Vansittard et le comte Harrouby, ont repris le timon des affaires. Un événement plus important peut-être se prépare au-delà de l'Atlantique : l'empereur quitte avec vivacité les gazettes anglaises pour ouvrir les dépêches qu'on lui annonce des États-Unis : elles sont du plus grand intérêt! Les Américains se brouillent avec l'Angleterre; l'indépendance des pavillons, la cause que Napoléon a le plus à cœur, trouve de nouveaux défenseurs! Si cette rupture eût éclaté plus tôt, peut-être eût-elle contribué à retenir Alexandre dans le système continental. Quelque tardive qu'elle puisse être, les embarras qu'elle apporte aux Anglais feront du moins diversion à

(1) Le 11 mai, M. Spencer Percival a été assassiné dans le vestibule de la Chambre des Communes par John Bellingham, qui lui a porté un coup de pistolet au cœur. — C'était par des motifs de vengeance personnelle tout-à-fait étrangers aux affaires politiques.

la joie qu'ils doivent éprouver d'avoir rallumé la guerre du Nord.

Les lettres de Paris sont remplies de cette nouvelle.

C'est encore dans les soins administratifs, dans toutes les mesures de prévision, d'ordre et de discipline qui peuvent remédier à l'inconvénient de marcher vite et en foule, que Napoléon emploie les heures passées à Wilna. Les chefs des différens services sont sans cesse appelés à lui rendre des comptes, et chacun se retire persuadé que la prolongation du séjour en cette ville n'a d'autre but que de donner du repos aux chevaux, de réparer les chariots, recompléter les attelages, remplir les magasins et faire la chasse aux traîneurs.

L'empereur a organisé sur toutes les routes des escadrons de gendarmerie; il a créé une commission de justice contre les maraudeurs; il fait établir à Wilna des hôpitaux pour six mille malades; il passe lui-même en revue, sur la place, les ambulances que le docteur Larrey a équipées à la légère pour suivre l'armée sur les champs de bataille; une grande partie des magasins incendiés par l'ennemi a été préservée, il se fait mettre sous les yeux l'état des ressources qu'ils nous donnent; il préside à l'arrivée des premiers bateaux qui apportent à Wilna les provisions réembarquées à Kowno; enfin deux mille chevaux sont demandés à la Samogitie pour réparer les pertes de l'artillerie, en attendant les remontes dont les relais s'avancent.

Wilna, le centre de notre premier cercle d'opé-

rations, n'est pas fermé; le gouvernement auxiliaire, les hôpitaux, les magasins, etc., et toutes les réserves que l'armée dépose dans cette capitale pourraient, en l'absence des troupes, être à la merci du premier pulk de Cosaques qui se présenterait. Pour suppléer à une enceinte, une citadelle est commencée sur la montagne où sont les ruines du palais des Jagellons, et l'on trace, sur la rive droite de la Vilia, un camp retranché destiné à servir de retraite aux milices de la province.

Napoléon appelle à Wilna son aide-de-camp hollandais, le général Hogendorp, pour y remplir les fonctions de gouverneur militaire. Celui-ci sera remplacé à Koenigsberg par le général Loison, qui aura sous sa surveillance les routes orientales de la Prusse, principales communications de l'armée. Enfin pour rattacher plus fortement l'arrière-garde, qui restera en Lithuanie, à la réserve que le duc de Castiglione amène des bords du Rhin sur l'Elbe et sur l'Oder, le duc de Bellune a l'ordre d'échelonner ses trente mille hommes entre le Niémen et la Vistule, aussitôt que le duc de Castiglione aura relevé ses postes sur l'Oder (1).

Au milieu de ces mesures de précaution et d'en-

(1) *Composition du corps d'armée du duc de Bellune, au mois de juillet.*

Neuvième corps. Le Mar[al]. Victor, duc de Bellune.	A Berlin, la division Durutte. A Dantzick, la division Daëndels. En route, la division Heudelet. En route, la division Parthounaux. En route, la division Lagrange, devenue ensuite division Loison.

semble, Napoléon a reçu des nouvelles de l'expédition dirigée contre Bagration. Les vicissitudes de cette campagne partielle mettent sa patience à l'épreuve : on va en juger.

CHAPITRE VI.

MARCHES DE BAGRATION.

Bagration en se retournant, le 5 juillet, pour commencer sa marche rétrograde de Nicolaew sur Korelitza, aurait dû se trouver sous les pas du roi de Westphalie; mais ce prince était encore à trois journées en arrière, et *le général russe a pu faire son mouvement aussi paisiblement que s'il n'avait eu personne à sa poursuite.* Le 5 il est arrivé à Korelitza; le 6 il est arrivé à Mir. « *Il est impossible de manœuvrer avec plus de maladresse* (écrit aussitôt l'empereur à son frère); *vous serez cause que Bagration aura le temps de se retirer : vous m'aurez fait perdre le fruit des combinaisons les plus habiles, et la plus belle occasion qui puisse se rencontrer dans cette guerre* (1).

Cependant Bagration, ayant toujours présentes les instructions qui l'appellent sur le camp de

(1) Les Russes conviennent eux-mêmes *que la perte de temps occasionée par le faux mouvement de Bagration sur Vologin par Nicolaew avait donné au roi de Westphalie la faculté d'arriver sur les derrières de cette armée qu'il était destiné à poursuivre.* (M. de Butturlin.)

Drissa par le plus court chemin, s'est engagé, le 7 juillet, dans une route qui, de *Mir*, le ramène sur Minsk par Novoïsergin et Koïdanow; mais Davoust était parvenu à temps dans les environs de Minsk : il est entré le 8 dans cette ville; il y a ramassé des magasins considérables en farines, avoines et effets d'habillement. La prise de Minsk a donc encore une fois renfermé Bagration entre le prince d'Eckmulh et le roi de Westphalie (1).

Le général ennemi, se voyant toujours devancé, et n'osant aller se heurter contre le prince d'Eckmulh, qu'il persiste à croire fort de soixante mille hommes, s'était arrêté tout court à Koïdanow. Pour sortir des vastes forêts dans lesquelles il s'est jeté, il ne lui reste plus qu'une route : c'est celle qui va gagner Bobruisk par un détour sur la droite; mais il a perdu deux jours pour s'avancer sur Minsk; il faut en perdre deux autres pour aller à Neswig, se placer dans la direction de Bobruisk. Ces quatre jours ne vont-ils pas donner le temps au roi de Westphalie d'arriver à Neswig avant les Russes?

L'empereur n'en doutait pas : il calculait que son frère y serait le 7 au plus tard; mais il y a des lenteurs qui sont incalculables. Le 7, le roi Jérôme n'était qu'à Bielitza, et le 8, Bagration, revenant de Koïdanow, avait encore atteint sans obstacle l'entrée de la route de Neswig à Bobruisk.

Cependant Bagration n'échappait à un péril que

(1) Minsk est bâtie au milieu de vastes forêts, qui séparent les sources de la Wilia de celles du Niémen. (M. de Butturlin, tom. I, pag. 123.)

pour tomber dans un autre. Son artillerie, ses parcs, ses bagages étaient en arrière; il fallait à tout prix s'arrêter à Neswig pour les faire filer, déblayer la route, et donner un moment de repos à des troupes harassées par neuf marches sans séjour. Ce repos, il l'a obtenu; son quartier-général a pu passer à Neswig les journées du 8, du 9 et du 10 juillet; toutefois, ces trois jours n'ont pas été sans de vives angoisses : à chaque instant Bagration croyait voir tomber sur l'encombrement de sa retraite, tantôt la nombreuse armée du prince d'Eckmulh débouchant de Minsk, tantôt les armées westphaliennes et polonaises accourant de Grodno; mais Davoust n'est pas sorti de Minsk, et le roi de Westphalie est toujours en arrière.

Le 8 juillet, cependant, l'avant-garde de l'armée polonaise est arrivée à Korelictza; aussitôt Platoff s'est hâté de faire face de ce côté pour couvrir la station forcée des Russes à Neswig.

Le 9, le roi de Westphalie vient de sa personne à Novogrodeck, et pousse sur Mir l'avant-garde polonaise.

Bagration, de plus en plus inquiet, craint que le corps de Platoff ne soit trop faible : il renforce les Cosaques par la cavalerie de Wazilzikoff, et lui-même, avec les grenadiers, il se tient prêt à secourir son arrière-garde : tant il met d'importance à ne pas être enfoncé sur Neswig; il y va de son salut... Toutes ces précautions étaient bien superflues : la cavalerie polonaise du général Rosnizki a chargé avec son intrépidité ordinaire; mais elle a

été si mollement soutenue, que les Cosaques de Platoff ont suffi pour repousser cette première attaque, avant même que Wazilzikoff arrivât. *Mir* est toujours au pouvoir de Bagration.

Le 10, nouveau combat. Rosnizki revient à la charge; mais Wazilzikoff a rejoint le chef des Cosaques, et tous deux réussissent à contenir les Polonais : toutefois nous avons les honneurs du champ de bataille. Nos Polonais ont enlevé *Mir* et s'y maintiennent. Ainsi se consume en affaires d'avant-garde un temps si précieux.

Le 11, Bagration s'est enfin remis en route pour gagner Mohilow par Bobruisk. Le roi de Westphalie ne prend possession de Neswig que le 13.

Malgré cette suite de contre-temps, de grandes chances nous restent encore. Bagration n'est sorti des défilés de la forêt de Minsk que pour se jeter dans les défilés encore plus difficiles de la forêt de Bobruisk, et le prince d'Eckmulh est toujours en mesure de lui en fermer l'issue. En moins de huit marches il peut gagner Mohilow; il en faut douze au général russe pour atteindre cette ville. L'empereur donne aussitôt l'ordre à son lieutenant de réparer le temps perdu à Minsk, et de se porter rapidement sur Mohilow par la route directe d'Ighumen et de Bérézino. En même temps il renouvelle au roi de Westphalie la recommandation de pousser plus vivement et plus fortement devant lui. Enfin, il prescrit au prince de Schwartzenberg de venir se placer sur les flancs de Bagration, entre la forêt de Bobruisk et les marais de Pinsk.

Bagration, enfermé ainsi dans les bois marécageux qui s'élèvent entre Neswig, Slusk, Glusk et Bobruisk; attaqué de front par le prince d'Eckmulh, en queue par le roi de Westphalie, de côté par le prince de Schwartzenberg, est encore dans une position désespérée.... Mais l'empereur ne veut plus admettre des résultats aussi complets dans ses calculs; il s'en tient à ce qu'il y a de positif. La retraite sur le camp de Drissa est désormais interdite à Bagration; s'il échappe aux défilés de Bobruisk, la retraite sur Vitepsk par Mohilow peut lui être également coupée : on va manœuvrer pour la lui rendre de toutes façons impossible. Tous les corps ennemis sont maintenant refoulés dans l'intérieur, Wilna a cessé d'être le centre des opérations, et rien ne retarde plus le second mouvement que l'empereur médite.

CHAPITRE VII.

FIN DU SÉJOUR A WILNA.

Dans les derniers momens de son séjour à Wilna, l'empereur se voit forcé d'avoir une explication avec les chefs de l'insurrection polonaise.

La députation de la diète de Varsovie vient d'arriver; elle est admise le 14 juillet. M. le sénateur Wibycki porte la parole, et son discours se termine en ces termes : « Nos désirs étaient évidens; ils in- » diquaient nos devoirs, et nous avons proclamé » la Pologne!..... Sire! dites un mot : dites que *la* » *Pologne existe!* et votre décret sera pour le » monde l'équivalent de la réalité. »

Cette demande est apportée au milieu d'un enthousiasme trop vif pour avoir été mûrement réfléchie, et les réminiscences bibliques que l'empereur a remarquées dans le style, lui font craindre qu'elle ne soit la suite d'un excès de zèle de la part de son ambassadeur.

Le vrai but de la guerre est de faire rentrer Alexandre dans l'alliance qu'il a jurée contre l'Angleterre ; le rétablissement intégral de la Pologne n'est qu'une des chances de la querelle. Napoléon ménage ce résultat ; mais de toutes les

entreprises humaines, la guerre est la plus féconde en résultats imprévus ; l'empereur peut-il prendre d'avance un engagement à cet égard ? Si l'on espère lui lier les mains, doit-il le permettre ? Si l'on se promet d'insurger plus facilement les provinces démembrées, nos alliés aussi ne demandent-ils pas des ménagemens ? Napoléon désire qu'en faisant tout ce qui tend à insurger la Pologne russe, on s'abstienne de tout ce qui troublerait la Pologne autrichienne !... Ne veut-on que sa parole : il ne donne que celle qu'il peut tenir ; plus la confiance des Polonais est grande, plus il leur doit de franchise ; écoutons-le parler :

« Députés de la confédération de Pologne, j'ai » entendu avec intérêt ce que vous venez de me » dire. Polonais, je penserais et agirais comme vous ; » j'aurais voté comme vous dans l'assemblée de » Varsovie. L'amour de son pays est le premier des » devoirs de l'homme civilisé.

» Dans ma situation, j'ai beaucoup d'intérêts à » concilier et beaucoup de devoirs à remplir. Si » j'avais régné pendant le premier, le second ou » le troisième partage de la Pologne, j'aurais armé » mes peuples pour la défendre. Aussitôt que la » victoire m'eut mis en état de rétablir vos an- » ciennes lois dans votre capitale, et dans une par- » tie de vos provinces, je le fis sans chercher à pro- » longer la guerre qui aurait continué à répandre » le sang de mes sujets.

» J'aime votre nation ; pendant seize ans, j'ai vu » vos soldats à mes côtés dans les champs de l'Italie » et dans ceux de l'Espagne. J'applaudis à ce que

» vous avez fait; j'autorise les efforts que vous vou-
» lez faire. Je ferai tout ce qui dépendra de moi
» pour seconder vos résolutions. Si vos efforts sont
» unanimes, vous pouvez concevoir l'espoir de
» réduire vos ennemis à reconnaître vos droits;
» mais dans des contrées si éloignées et si étendues,
» c'est entièrement dans l'unanimité des efforts de
» la population qui les couvre, que vous pouvez
» trouver l'espoir du succès.

» Je vous ai tenu le même langage dès ma pre-
» mière entrée en Pologne. Je dois y ajouter que
» j'ai garanti à l'empereur d'Autriche l'intégrité de
» ses domaines, et que je ne puis sanctionner
» aucune manœuvre ou aucun mouvement qui
» tende à troubler la paisible possession de ce qui
» lui reste des provinces de la Pologne.

» Faites que la Lithuanie, la Samogitie, Vitepsk,
» Polotsk, Mohilow, la Volhynie, l'Ukraine, la
» Podolie soient animés du même esprit que j'ai vu
» dans la Grande-Pologne, et la Providence cou-
» ronnera votre bonne cause par des succès. Je ré-
» compenserai ce dévouement de vos contrées, qui
» vous rend si intéressans et vous acquiert tant de
» titres à mon estime et à ma protection, par tout
» ce qui pourra dépendre de moi dans les circons-
» tances. »

Les Polonais ont compris Napoléon, et leur dévouement va se plaire à triompher de cette épreuve.

La garde impériale a quitté Wilna; elle suivra la route de Saint-Pétersbourg. C'est sur Saint

Pétersbourg que tout paraît d'abord marcher; mais à Swentziany la garde doit se rabattre sur la droite pour rentrer dans la direction de Vitepsk.

Le vice-roi, qui est encore entre Wilna et le prince d'Eckmulh, reçoit l'ordre de s'avancer vers les sources de la Bérézina, également dans la direction de Vitepsk.

Enfin l'armée bavaroise (septième corps), commandée par le comte Gouvion-Saint-Cyr, a été appelée à Wilna. L'empereur en passe la revue le 14, et l'envoie par Gloubokoë sur les pas du prince Eugène.

Le duc de Bassano doit demeurer à Wilna. Les envoyés étrangers, qui jusqu'à présent ont suivi l'armée, s'arrêteront auprès de notre ministre des relations extérieures. C'est la première fois que Napoléon ne garde pas auprès de sa personne ce ministre de son intimité; mais en s'enfonçant dans le pays des Russes, il cède à la nécessité de laisser aux portes du territoire ennemi une autorité supérieure à toutes les rivalités civiles et militaires, et d'une expérience assez exercée pour suppléer à l'interruption possible des communications. Les fonctions dont le duc de Bassano reste investi n'ont rien de commun avec le commandement militaire: elles sont d'une nature plus élevée; c'est le pouvoir ministériel dans toute son étendue. Le prince de Schwartzenberg, le général Reynier, le duc de Tarente, le duc de Bellune, le duc de Castiglione, et tous les commandans de troupes agissant autour de Wilna devront correspondre avec lui. De son

côté le ministre correspondra avec tous, d'après les instructions qu'il recevra de l'empereur, et pourvoira d'urgence aux cas imprévus. La direction des affaires polonaises est déjà dans ses attributions; on y ajoute celle des provinces conquises; on place sous sa haute surveillance les approvisionnemens de réserve et tous les services administratifs que l'armée laisse derrière elle. Si la route cesse un moment d'être sûre, le duc de Bassano est autorisé à alléger les courriers, même ceux de Paris, de tout ce qui ne doit pas être compromis, et à suppléer au plus pressé par quelques lignes de chiffres. Enfin, le cabinet qui s'établit à Wilna devient une section du cabinet impérial.

L'empereur quitte Wilna le 16 à dix heures du soir.

Entre Bagration et Barclai de Tolly, séparés par cent lieues de terrain; entre la Dwina et le Borysthène, dont le cours opposé les sépare encore plus que la distance, l'empereur a vu la trouée par laquelle il peut pénétrer dans la Vieille-Russie (1). S'écarter, dans sa marche, de la route de Saint-Pétersbourg, sur laquelle Barclai de Tolly l'a attendu jusqu'à présent; s'avancer par Vitepsk sur Smolensk; tourner à la fois les deux lignes de défense naturelle que la Dwina sur notre gauche, et

(1) La trouée que laissent entre eux les deux fleuves de la Dwina et du Dniéper est de quatre-vingts verstes, depuis Orcha jusqu'à Vitepsk. C'est une contrée boisée et marécageuse, qui s'étend d'un côté vers Senno et de l'autre vers Poreczié et Smolensk. (M. de Butturlin, tom. I, pag. 136.)

la Bérézina sur notre droite, offrent encore à l'empire moscovite; déborder ainsi les deux grandes armées ennemies, et se retourner contre l'une ou contre l'autre, suivant l'occasion, tel est le plan de Napoléon. La guerre qu'il n'a pu finir à Wilna, il espère la terminer dans les premiers jours d'août, entre la Dwina et le Borysthène.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

SUPPLÉMENT

A LA DEUXIÈME PARTIE.

PIÈCES HISTORIQUES.



SUPPLÉMENT

A LA DEUXIÈME PARTIE.

PIÈCES HISTORIQUES.

FRAGMENS

DE LA CORRESPONDANCE MILITAIRE

DU CABINET (1).

(N° 1.) *Lettre du major-général*

Au général Lariboissière.

Kowno, le 25 juin 1812.

JE vous préviens, général, que je donne l'ordre au général Éblé de mettre le bataillon d'ouvriers militaires de la marine du Danube à la disposition du génie qui est chargé de construire deux ponts de radeaux, l'un sur le Niémen, l'autre sur la Wilia, vis-à-vis Kowno, et deux ponts sur pilotis dans le même endroit.

(1) La correspondance militaire de Napoléon, pendant cette campagne, a été presque entièrement brûlée à Orcha, dans la retraite. Il n'en est resté que ce que le major-général avait entre les mains, et ce que les divers chefs auxquels elle était adressée ont pu conserver.

Je donne l'ordre au général Éblé de faire construire de son côté un autre pont vis-à-vis Kowno, tout composé de bateaux du pays. A cet effet, il fera longer par des détachemens de pontonniers et de marins du quatrième bataillon, les deux rives de la rivière qui sont actuellement libres, en descendant, pour faire remonter tous les bateaux qu'ils trouveront.

Les marins de la garde seront attachés au génie pour la prompte exécution de ces deux projets.

J'ai recommandé aux généraux Éblé et Chasseloup de se concerter, pour lever tous les obstacles et se porter un sécours mutuel, afin que l'empereur puisse, le plus tôt possible, faire lever les quatre ponts actuels.

(N° 2.) *Lettre du major-général*

Au même.

Wilna, le 30 juin 1812.

Je vous préviens, général, que le général Éblé a l'ordre de se diriger sur Wilna avec tous les équipages de pont. Il fera lever celui qui sert dans ce moment au vice-roi, aussitôt qu'il aura passé. Sa Majesté a besoin d'avoir promptement ici un premier détachement de l'équipage de pont et ensuite le tout. Le service de Kowno se fera par un pont de radeaux sur la Wilia, et un pont de pilotis sur le Niémen; à Wilna le service se fera par un pont sur pilotis, et par les radeaux qui s'y trouvent.

Le bataillon du Danube et les marins de la garde se rendront à Wilna; il restera à Kowno un officier et cinquante marins du quatrième équipage. Le bataillon

est mis à la disposition du génie. Quant au quatrième équipage de marine, il a son service particulier; il aidera au génie, aux ponts et à la navigation.

L'empereur ordonne que vous fassiez venir à Wilna deux millions de cartouches et vingt mille coups de canon. Tout cela peut venir par eau, le Niémen étant ordinairement libre.

(N° 3.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Wilna, le 2 juillet 1812.

Mon cousin, réexpédiez cet aide-de-camp du vice-roi, en faisant connaître au vice-roi que, n'ayant pas de nouvelles, mais prévenu du mouvement général, il est ridicule qu'il soit resté sans bouger à Piloni; que puisqu'il avait connaissance des Cosaques du côté de Stokliszi, il pouvait envoyer sa cavalerie légère en avant pour éclairer le pays, avoir des nouvelles et s'approcher de Wilna; que la nouvelle que lui a donnée le général ***, que trente à quarante mille Russes sont sur la gauche, n'a pas le sens commun; que le général *** prétend qu'il lui a dit sur la droite, qu'alors ce sont les hussards qui ont été vus du côté de Stokliszi; que toutes ces lenteurs contrarient fort l'empereur; qu'il en résulte que les plus belles occasions se passent sans en profiter, et que toutes les fatigues du quatrième corps deviennent par là en pure perte.

Écrivez au général *** que je vois avec surprise qu'il est encore à Sijmory; qu'il faut qu'il ait perdu la tête pour ne pas avoir continué sa route sur Wilna; que si

son artillerie avait éprouvé des retards, il pouvait y laisser une garde de cent à cent cinquante hommes; qu'il a donné au vice-roi la nouvelle que trente à quarante mille Russes étaient sur la gauche; que cette nouvelle absurde a influé sur les opérations du vice-roi. Demandez-lui pourquoi il s'est avisé de donner cette nouvelle, et donnez-lui ordre de répondre sans délai.

Mandez au vice-roi que je lui ai fait connaître, le 28, qu'il devait se diriger sur la droite; qu'il pousse de forts partis de cavalerie sur Olita, pour avoir des nouvelles de tout ce qui s'y passe; qu'il s'approche, avec le quatrième corps, de Wilna, et qu'il ait sur la droite, c'est-à-dire entre le Niémen et Wilna, le sixième corps, qui poussera des partis sur Merecz et Olkeniki, de sorte que sa jonction se fasse avec le roi de Westphalie.

Sur ce, etc.

(N° 4.) *Ordre du jour.*

Au quartier-général impérial à Wilna, le 3 juillet 1812.

Des crimes sont commis sur les derrières de l'armée par des traîneurs et de mauvais soldats qui déshonorent le nom français, compromettent les communications de l'armée, et empêchent l'organisation des subsistances. Sa Majesté ordonne, en conséquence, ce qui suit :

Art. 1er. Il est formé à Wilna une commission prévôtale, présidée par un général, et composée de quatre autres officiers nommés par le major-général, qui jugeront prévôtalement les crimes de pillage et de maraude.

Art. 2. Il est créé trois colonnes mobiles, commandées chacune par un officier supérieur, et composées de cent

hommes dont trente gendarmes, trente dragons de la garde, trente chevau-légers et dix gardes nationaux du pays, à cheval.

La première de ces colonnes mobiles sera chargée de faire des patrouilles dans la banlieue de Wilna, depuis Rikonty, Novoitroki, Paradamin, Miedniki, Lawariski, et Niémenkzin, à la rive gauche de la Wilia.

La deuxième colonne maintiendra la police depuis Kernów, Michegohla et Niémenkzin, à la rive droite.

La troisième colonne fera la police depuis Kowno et le pays entre la Wilia et le Niémen, Sijmory et Kilowiski.

Art. 3. Chacune de ces trois colonnes sera divisée en dix patrouilles de dix hommes chacune, qui parcourront les villages, les chaussées, les bois, et arrêteront les pillards, traîneurs, hommes isolés, et les conduiront dans les prisons de Wilna. Ceux soupçonnés de délits seront traduits de suite devant la commission prévôtale. Les individus convaincus du crime de pillage et de maraude seront, conformément à la loi du 21 brumaire an V, condamnés à mort et exécutés dans les vingt-quatre heures. Les colonnes mobiles se rendront dans les lieux où il aura été commis du pillage, sur l'invitation des habitans, pour verbaliser et tâcher de découvrir les coupables.

Art. 4. Les colonnes seront commandées, savoir : la première, par le major Wéber; la deuxième, par le chef de bataillon Amira; la troisième, par le capitaine Pinon, de la gendarmerie d'élite.

(N° 5.) *Lettre du major-général*

Au général Lariboissière.

Wilna, le 4 juillet 1812.

Je vous préviens, monsieur le général, que le maréchal duc de Bellune, avec le neuvième corps d'armée, va se porter sur la Vistule; il sera remplacé dans son commandement, à Berlin, par le maréchal duc de Castiglione, qui va porter son quartier-général dans cette ville, et qui commandera le onzième corps de la grande armée. Ce corps sera composé de la deuxième division de la réserve, commandée par le général Seras, de la quatrième division *idem*, commandée par le général Durutte, et d'une division de troupes napolitaines, qui est prête à déboucher d'Italie par le Tyrol. Le duc de Castiglione a l'ordre d'avoir son quartier-général à Berlin avant le 25 juillet, et, aussitôt après son arrivée, le duc de Bellune portera le sien à Marienbourg.

Quant aux quatre divisions du neuvième corps, celle du général Daëndels est déjà rendue à Dantzick. La division du général Parthounaux va partir de suite de Stettin et se rendra à Marienbourg, où elle sera suivie par la division du général Girard, composée des quatrième, septième et neuvième régimens polonais. La première division d'infanterie de la réserve, commandée par le général La Grange, va partir de Berlin et se diriger sur Koenigsberg. Ainsi, les quatre divisions du neuvième corps vont se trouver réunies à Dantzick, Marienbourg, Koenigsberg, à la fin de juillet, pouvant se porter partout où les circonstances l'exigeraient.

Il est nécessaire, général, que les neuvième et onzième corps aient leur commandant d'artillerie; je vous prie d'y veiller et de m'en instruire.

(N° 6.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Wilna, le 5 juillet 1812.

Mon cousin, écrivez au roi de Westphalie que je ne reçois qu'aujourd'hui sa dépêche du 3 juillet, tandis que j'ai reçu hier ses lettres du 4. Vous lui ferez connaître que je suis extrêmement mécontent qu'il n'ait pas mis toutes les troupes légères sous les ordres du prince Poniatowski aux traces de Bagration, pour harceler son corps et arrêter sa marche; qu'arrivé le 30 à Grodno, il devait attaquer sur-le-champ l'ennemi, et le poursuivre vivement. Vous lui direz qu'il est impossible de manœuvrer plus mal qu'il ne l'a fait; que le général Reynier, et même le huitième corps, étaient inutiles à cela; qu'il fallait faire marcher le prince Poniatowski avec tout ce qu'il avait de disponible pour suivre l'ennemi; que pour s'être éloigné de toutes les règles et de ses instructions, il fait que Bagration aura tout le temps de faire sa retraite, et la fait à son aise; que, si Bagration est parti le 30 de Wolkowiski, il peut arriver le 7 à Minsk; et qu'importe alors que le roi y soit de sa personne le 10, puisque Bagration aura gagné quatre jours de marche sur lui? Dites-lui que le prince Poniatowski n'eût-il eu qu'une seule division, il fallait l'envoyer; mais que tout porte à penser qu'il pouvait envoyer tout ce corps en avant. Il n'aurait pu être compromis, puisque Bagration n'a pas le temps de combattre ou de manœuvrer, et qu'il ne cherche qu'à gagner du terrain, sachant bien qu'il est coupé par les manœuvres que je fais faire; que le prince d'Eckmulh est aujourd'hui, avec une partie de son corps, en avant de Wolojin, mais ne

sera pas assez fort pour arrêter Bagration, puisque celui-ci n'est gêné par rien. Mandez donc au roi qu'il donne ordre sur-le-champ au prince Poniatowski de partir avec sa cavalerie et tout ce qu'il aura de disponible pour se mettre aux trousses de Bagration. Vous lui direz que tout le fruit de mes manœuvres et la plus belle occasion qui se soit présentée à la guerre ont échappé par ce singulier oubli des premières notions de la guerre.

Sur ce, etc.

(Nº 7.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Wilna, le 7 juillet 1812.

Mon cousin, faites connaître, par une lettre en chiffres, au roi de Westphalie, la position du prince d'Eckmulh, hier 6; vous la tirerez des reconnaissances ci-jointes. Réitérez-lui l'ordre d'activer sa marche; dites-lui que les renseignemens qu'il donne sur Bagration sont si imparfaits qu'ils nous embarrassent; que s'il sait la marche qu'il a prise, il nous la fasse connaître.

Sur ce, etc.

(Nº 8.) *Lettre de l'empereur*

Au même.

Wilna, le 7 juillet 1812.

Mon cousin, la garde doit partir; son mouvement commence le 9, et se continue le 10 et le 11. Il est nécessaire que l'équipage de pont, les troupes du génie, de l'artillerie, et tout ce qui part, emportent pour six jours de vivres à demi-ration, et ait la viande assurée à trois quarts de livre ou une livre

par homme. Il est donc nécessaire que, dans la journée du 10, on puisse avoir quatre-vingt-dix mille rations de pain à distribuer à la garde, à porter sur le dos, ce qui assurera les subsistances pour six jours, et trois cents quintaux de riz, pour distribuer une livre de riz à chaque homme, ce qui assurera les vivres de la garde pour dix jours; que le 11 et le 12, deux convois de pain, de trente mille rations chacun, partent de Wilna pour suivre le mouvement de la garde, ce qui lui assurera du pain pour quatre autres jours; enfin, que les 9, 10 et 11, il parte des convois de pain chargés sur les voitures du quartier-général, sur des voitures auxiliaires, sur celles qui remplacent les voitures des neuvième, dixième et deuxième bataillons, sur celles du onzième bataillon, et sur les voitures qui pourront arriver encore; de manière que, dans les journées du 10 et du 11, il y ait de parti quatre mille quintaux de farine à la suite de la garde, ce qui fera trois cent soixante mille rations de pain, ou dix jours de vivres assurés pour la garde et le quartier-général; ce qui, joint aux dix jours qu'aura emmenés la garde, fera vingt jours de pain. Si l'armée ne marche pas, d'autres convois arriveront; si elle marche, elle trouvera des ressources dans les villes. Mais je ne puis avoir de tranquillité que la garde et le quartier-général n'aient vingt jours de vivres assurés, puisque la garde marche la dernière et doit donner l'exemple de la discipline. Dans ce compte, ne doivent pas être compris le biscuit, l'eau-de-vie, etc., contenus dans les quarante caissons du quartier-général, qui sont une ressource extrême. Comme il y a du biscuit arrivé, faites voir s'il est en bon état, et faites-en remplir les caissons du quartier-général, ce qui est plus avantageux dans un cas imprévu.

Sur ce, etc.

(N° 9.) *Lettre du major-général*

Au général Lariboissière.

Wilna, le 7 juillet 1812.

Je vous préviens, monsieur le général, que le général Éblé reçoit l'ordre, d'organiser sur-le-champ un équipage de pont de trente-deux bateaux, avec deux compagnies de pontonniers et une compagnie de marins, qu'il mettra sous les ordres d'un officier supérieur. Cet équipage partira après-demain 9, sous le commandement du général Kirgener, qui emmenera avec lui une compagnie de marins de la garde, la compagnie de sapeurs de la garde, celle du grand-duché de Berg, les trois compagnies de sapeurs attachées à la garde, deux compagnies d'ouvriers du bataillon du Danube, une des compagnies du train du génie avec les voitures, deux compagnies de mineurs et deux de sapeurs du parc général du génie. Cet équipage se dirige sur Widzoni, pour y être aux ordres du roi de Naples.

Cependant, comme l'équipage de pont pourrait retarder la marche de ces troupes, l'empereur ordonne qu'on laisse les pontonniers et une compagnie de sapeurs pour l'escorter. Le général Kirgener prendra alors les devans avec le reste de sa troupe, pour pouvoir faire raccommoder tous les ponts sur la route.

L'empereur demande un rapport détaillé sur les ponts.

(N° 10.) *Lettre du major-général*

Au même.

Wilna, le 8 juillet 1812.

Je vous préviens, monsieur le général, que l'intention de l'empereur est qu'un équipage de pont de trente voitures parte, au plus tard, le 9 pour se rendre à Sventsianouï, qu'un autre parte le 10, un autre le 11 et un autre le 12. Il est également nécessaire que tout ce que le général Éblé a laissé à Kowno en parte le plus tôt possible. On fera venir l'équipage d'agrès, laissé dans cette place, par des bœufs.

L'intendant-général doit fournir au général Éblé de l'avoine. Sa Majesté pense qu'il serait convenable de lui accorder de plus deux cents paires de bœufs; en en attelant une paire à chaque voiture, cela soulagerait les chevaux.

La garde laisse beaucoup trop de ses pièces. Puisque nous avons des hommes, et qu'il ne manque que des chevaux, il faut employer les bœufs, qui sont très-bons pour les parcs de réserve. Moyennant quatre cents paires, l'artillerie pourra atteler deux cents voitures. L'intention de l'empereur est que vous recommandiez le même moyen aux troisième, deuxième et premier corps d'armée. Les bœufs n'ayant pas besoin d'avoine, arriveront infailliblement, quoique plus tard, mais toujours à temps pour le remplacement des divisions.

(N° 11.) *Lettre du major-général*

Au comte Barclai de Tolly,

Commandant en chef de l'armée russe.

Wilna, le 8 juillet 1812.

Monsieur le comte, les légations de S. M. l'empereur Alexandre à Paris, à Berlin et dans d'autres résidences, désirant se rendre en Russie, S. M. souhaite connaître les intentions de votre souverain sur cet objet. Si le départ de la légation de Sa Majesté à Pétersbourg, de celle de ses alliés, de ses consuls et des quatre ingénieurs français que l'empereur de Russie avait désirés, et qu'il ne serait pas juste de retenir, puisqu'ils ne sont allés en Russie que pour se conformer aux ordres qu'ils avaient reçus en conséquence, ne doit éprouver aucun obstacle, j'enverrai des ordres aux généraux qui commandent sur la Vistule, pour qu'ils laissent passer de même les légations et les divers agens de S. M. l'empereur de Russie. Si le contraire devait arriver, il faudrait recourir à la voie de l'échange des légations respectives, ainsi que cela a eu lieu dans plusieurs circonstances. Si l'empereur Alexandre juge à propos d'adopter le premier parti, il sera nécessaire, monsieur le comte, que vous veuillez bien, en m'en informant, me faire connaître les dispositions qui auront été prises à cet égard, et la route que vous aurez fixée pour le retour des ambassadeurs, consuls et ingénieurs, afin que je prenne, de mon côté, des mesures semblables.

Je vous propose aussi, monsieur le comte, de faire un cartel d'échange des prisonniers, afin d'adoucir le plus possible les maux de la guerre. Si cette proposition est acceptée, faites-moi connaître le lieu qui vous paraî-

tra le plus convenable, pour y envoyer les commissaires qui seront chargés de négocier et d'arrêter le cartel d'échange.

Recevez, etc.

(N° 12.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Wilna, le 9 juillet 1812.

Mon cousin, répondez au prince Poniatowski que vous avez mis sa lettre sous les yeux de l'empereur; que Sa Majesté a été très-mécontente de savoir qu'il parle de solde, de pain, lorsqu'il s'agit de poursuivre l'ennemi; que Sa Majesté a été d'autant plus surprise, qu'il est seul de son côté avec peu de monde, et que, lorsque les gardes de l'empereur, qui sont venus à Wilna à marches forcées de Paris, au lieu d'avoir demi-ration, manquent de pain, n'ont que de la viande, et ne murmurent pas, l'empereur n'a pu voir qu'avec peine que les Polonais soient assez mauvais soldats, et aient assez mauvais esprit pour relever de pareilles privations; que Sa Majesté espère qu'elle n'entendra plus parler de cela.

Sur ce, etc.

(N° 13.) *Lettre de l'empereur*

Au même.

Wilna, le 9 juillet 1812.

Mon cousin, regardez comme non avenue la dernière lettre que je vous ai écrite pour le duc de Tarente, et substituez-y la lettre suivante :

« Le duc de Reggio a reçu ordre de se diriger sur

» Polotsk, le duc d'Elchingen sur Kozatschizna; le roi » de Naples est à Widzony; l'ennemi paraît se concen» trer à Dunabourg. Le prince d'Eckmulh est arrivé à » Minsk. L'hetman Platoff avec ses Cosaques et le corps » de Bagration, qui voulaient se porter sur cette ville, » en ont été coupés : ils se dirigent sur Bobruisk. Le » roi de Westphalie les poursuit et était hier à Mir. Le » vice-roi se dirige sur le haut de la Dwina; la garde et » le quartier-général doivent partir d'ici dans peu de » jours. L'empereur est dans l'intention de marcher » sur Moscou et Saint-Pétersbourg, et par là obliger l'ar» mée qui est à Dunabourg de remonter, et d'affranchir » toute la Courlande et la Livonie.

» La garnison de Riga, commandée par le général Es» sen, dont le corps d'armée a été disloqué, est com» posée de trente-trois bataillons, chacun de deux à trois » cents hommes, tous recrues de cette année, et qui » ne méritent aucune considération. Il est probable » qu'aussitôt que la place sera menacée, il s'y portera » une division de Dunabourg; car, d'après les rensei» gnemens que nous avons, la composition actuelle de » la garnison n'est pas propre à la défendre.

» L'empereur ne peut point vous donner d'ordre po» sitif, mais seulement des instructions générales, parce » que l'éloignement est déjà considérable, et qu'il va le » devenir davantage. Portez-vous sur Jacobstadt et Frie» drichstadt, et menacez d'y passer la Dwina; ce mou» vement aura l'avantage d'obliger l'armée russe qui est » à Dunabourg à faire un détachement sur la rive droite » pour couvrir les deux points de passage. Vous m'en» verrez tous les renseignemens que vous pourrez avoir » sur la rivière; vous dissiperez les rassemblemens de » Bausk, et vous enverrez, si vous le jugez convenable, » une colonne pour occuper Mittau. Dès que vous aurez

» appris que l'ennemi a évacué Dunabourg, en laissant
» ou ne laissant pas de garnison dans la place, et que
» dès-lors les mouvemens s'éloignent de la Dwina, vous
» passerez cette rivière à un des deux points de Jacob-
» stadt ou de Friedrichstadt, ou à tout autre point que
» vous trouverez plus convenable, et vous procéderez
» au blocus de Riga sur l'une et l'autre rive. Sa Majesté
» ordonne que l'équipage de siége que commande le gé-
» néral Darancey, et qui est à Koenigsberg, soit à vos or-
» dres. Il est organisé en tout ce qui est nécessaire au
» siége de Riga : le personnel et le matériel, tout s'y trouve.
» Aussitôt que vous jugerez que l'armée ennemie est
» éloignée, vous ordonnerez le départ de cet équipage,
» pour le faire venir sur Tilsitt, et vous procéderez à la
» réunion de vos troupes, de manière qu'en douze ou
» quinze jours de temps, cet équipage puisse arriver de-
» vant Riga, pour que vous puissiez commencer le siége
» et prendre la ville. Le général Darancey reçoit l'ordre
» d'envoyer un officier près de vous pour prendre vos
» ordres. Vous aurez aussi soin de ménager la Courlande :
» vous laisserez exister les états; établissez-y un gou-
» verneur général; il est difficile et inutile de prévoir la
» position que prendra l'armée qui vous protégera. Tout
» porte à espérer que l'armée de Dunabourg et Bagra-
» tion ne peuvent plus se réunir. Jusqu'à ce que la Dwina
» soit passée, l'armée qui est à Dunabourg se trouve pla-
» cée entre vous et le duc de Reggio; mais aussitôt que
» la Dwina sera passée, vous communiquerez immédia-
» tement, et ainsi vous pourrez avoir promptement des
» nouvelles de ce qui se passe. L'empereur vous laisse le
» maître de faire pour Memel ce qui vous paraîtra con-
» venable. Il faut que vous ayez des colonnes qui occu-
» pent Polangen et Liebau, et surveillent la côte.

» Sur ce, etc. »

(N° 14.) *Lettre du major-général*

Au général Lariboissière.

Wilna, le 9 juillet 1812.

Monsieur le général, l'empereur ordonne que l'équipage de siége que commande le général Darancey, et qui est à Koenigsberg, soit mis aux ordres de M. le maréchal duc de Tarente, commandant le dixième corps d'armée. Je fais connaître directement cet ordre au général Darancey. Donnez-lui de votre côté les ordres que vous jugerez convenables pour l'exécution de celui de Sa Majesté, et prescrivez-lui d'envoyer un officier auprès du duc de Tarente, pour prendre ses ordres. L'intention de l'empereur est d'employer cet équipage au siége de Riga, dont probablement ce maréchal sera chargé.

(N° 15.) *Lettre du major-général*

Au général Lariboissière.

Wilna, le 9 juillet 1812.

Monsieur le général, l'empereur vient d'ordonner des dispositions pour l'organisation militaire du gouvernement de Wilna; vous veillerez à l'exécution de celles qui concernent l'artillerie.

La huitième compagnie du huitième régiment se rend de Marienbourg à Kowno; elle doit y rester pour le service des pièces qui ont été laissées dans cette place. Cette compagnie pourra les servir en cas d'événement. Pour éloigner les partis ennemis, quatre pièces de canon seront placées à Kowno, sur la rive gauche de la Wilia,

battant la tête du pont de la Wilia; quatre autres pièces seront placées sur les hauteurs qui battent la tête du pont du Niémen.

Il y aura deux compagnies d'artillerie à Wilna; six pièces de douze et deux obusiers seront placés à l'arsenal pour battre la tête du pont; aussitôt que les redoutes seront construites, on mettra deux pièces de canon dans chacune. Un colonel d'artillerie sera chargé du service de l'artillerie dans le gouvernement de Wilna; il veillera à faire ramasser les caissons, les fusils et les munitions sur les derrières; il aura la surveillance de l'arsenal de Kowno, où sera placé un sous-directeur, et celle de l'arsenal et atelier de Wilna.

Le gouvernement de Wilna sera traité et considéré comme une division militaire. Les services de l'artillerie, du génie, des administrations, de police, se centraliseront.

Le général Bronikowski est gouverneur de Minsk; envoyez-y un officier pour faire les fonctions de directeur de l'artillerie; il lui sera adjoint un sous-directeur, si les besoins du service l'exigent.

Les gouvernemens de Grodno et de Bialystock ne seront considérés que comme un seul gouvernement pour le service de l'artillerie et du génie; ainsi l'officier que vous enverrez à Bialystock sera sous les ordres de celui placé à Grodno.

(N° 16.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Wilna, le 10 juillet 1812.

Mon cousin, faites partir une brigade de gendarmerie pour se rendre à Voronovo; ils arrêteront les pillards du

trente-troisième qui commettent des dégâts horribles dans ce pays. Ils prennent cette route sous prétexte de trouver le premier corps qui est à Minsk ; tous ceux qui auront commis des délits seront arrêtés ; les autres seront escortés jusqu'à Minsk. Écrivez au vice-roi, qui est à Soubolniki, de laisser une patrouille et quelques officiers pour empêcher aucun homme du prince d'Eckmulh de passer Solechouki ; que, sous prétexte d'aller chercher le premier corps, ces hommes se portent sur Lida pour y piller cette vallée qui est superbe ; qu'il faudrait qu'il plaçât des piquets sur les différentes routes de Wilna à Lida, et qu'on ne laissât passer aucun homme, soit d'infanterie, soit de cavalerie du prince d'Eckmulh. Vous recommanderez au vice-roi de créer une commission militaire et de ramasser tous les traîneurs.

Sur ce, etc.

(N° 17.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Wilna, le 11 juillet 1812.

Mon cousin, répondez au roi de Westphalie que vous recevez avec étonnement sa lettre du 9 juillet, à deux heures après midi ; que l'ordre du 30 est positif ; qu'on s'y exprime en ces termes : *Vous devez vous diriger sur Minsk ; le général Reynier, sans cependant perdre de vue de couvrir Varsovie, se dirigera sur Nesvij.* Ceci veut dire que le premier but du général Reynier doit être de couvrir Varsovie ; que le second, si l'ennemi retirait toutes ses troupes de la Volhynie, et qu'il n'y eût plus rien à craindre pour le grand-duché, serait de se diriger sur Nesvij. Mais, comme tous les faits tendent à prouver que l'ennemi a laissé deux divisions dans la Vol-

hynie, il est donc convenable que le général Reynier ne perde pas de vue son principal but, qui est de couvrir Varsovie. Arrêtez donc son mouvement à Slonim. Le prince de Schwartzenberg passera devant lui pour se porter d'abord sur Nesvij, et ensuite sur la Dwina.

Que le général Reynier envoie des partis sur Pinsk, et se place en échelons, de manière à tomber sur les flancs de tout ce qui voudrait déboucher sur Varsovie. Dans cette position, il rétrogradera sur Varsovie, si ce pays est menacé. Mais, tant que l'ennemi le saura sur les débouchés de Pinsk, et ayant des corps prêts à tomber sur ses flancs, et que d'ailleurs il aura à craindre notre entrée en Volhynie, il sera hors de mesure de se porter sur le territoire de Varsovie; et, s'il le faisait, ce ne serait pas impunément. Le général Reynier doit aussi renvoyer à Praga le régiment qui était destiné pour la garnison de cette place, et qui en a été mal à propos ôté. La position du général Reynier sur les derrières est donc utile.

Sa Majesté n'est pas surprise que vous ne compreniez pas que des instructions données à cent lieues de distance ont des buts opposés que les événemens doivent éclaircir; mais ce dont elle se plaint, c'est qu'au lieu d'étudier ces instructions, vous n'en teniez aucun compte. Pour couvrir le duché de Varsovie, il n'est pas du tout nécessaire d'être sur le Bug, et, si cela était, le premier but du général Reynier étant de couvrir le duché, il aurait dû laisser des troupes sur le Bug, apprenant que l'ennemi avait laissé deux divisions en Volhynie. Mais comme vous n'étiez pas informé de ce que Bagration avait laissé en Volhynie, que vous ignoriez combien de divisions il avait avec lui, que vous ne vous êtes pas même mis à sa poursuite, et qu'il a pu faire sa retraite aussi tranquillement que s'il n'avait personne derrière

lui ; tout cela étant à rebours des usages de la guerre, il n'est pas extraordinaire que tout soit de même. Le général Reynier, selon ce que l'ennemi aura laissé en Volhynie, est donc le maître soit de retourner à Brezesc, soit de rester à Slonim, en envoyant des partis sur Pinsk; mais le principal est, jusqu'à ce que l'ennemi ait retiré ses troupes de la Volhynie, qu'il laisse un corps d'observation à portée de couvrir Varsovie, et de tomber sur tout ce qui, de la Volhynie, menacerait le duché et les derrières de l'armée.

Donnez ordre au général Reynier d'écrire directement au major-général, et d'envoyer les renseignemens qu'il a. Sa Majesté juge convenable que ce soit le général Reynier qui reste en observation pour garder le grand-duché, et non le prince Schwartzenberg. Bien des raisons la déterminent sur cet objet. Le roi doit faire connaître au prince Schwartzenberg que mon désir est qu'il se dirige, si Varsovie n'est pas imminemment menacé, sur Nesvij.

(N° 18.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Wilna, le 11 juillet 1812.

Mon cousin, on fera partir les prisonniers aussitôt qu'il y en aura douze cents, et pas avant le 13. Le 12, on fera partir les officiers et sous-officiers, hormis douze sous-officiers qu'on gardera pour tenir les contrôles. Ces prisonniers seront divisés en douze compagnies de cent hommes, ayant un sous-officier à leur tête pour tenir les contrôles ; ils seront commandés par un chef de bataillon et escortés par une compagnie de Bade de cent

hommes, quarante Prussiens à cheval, et une brigade de gendarmerie de cinq hommes. Les prisonniers iront dans quatre jours à Kowno, et tous les soirs, ils seront renfermés dans une église. Ils emporteront du pain de Wilna pour quatre jours à ration complète. Les officiers de gendarmerie et les commandans d'armes de la route seront prévenus du passage de ces prisonniers, et les commandans des colonnes mobiles recevront l'ordre de les faire escorter par de forts détachemens. Tous ceux qui seraient trouvés hors des rangs, cherchant à déserter, seront fusillés. On en fera la déclaration à chaque compagnie avant de partir. A Kowno, ils auront un jour de séjour; on les placera également dans une église. Vous laisserez le commandant de Kowno maître de les embarquer sur des bâtimens qui sont venus chargés de vivres, et qui opéreraient leur retour à vide, à Tilsitt. S'il n'y a pas d'inconvéniens, on aura soin de les placer à fond de cale et de les bien surveiller. Si la navigation est difficile, que le trajet soit plus long par eau que par terre, on les fera aller par terre. Ils prendront du pain pour quatre jours et suivront la rive gauche du Niémen. Ils seront transportés par eau sur Koenigsberg, d'où ils seront dirigés sur Pilau, où ils seront enfermés dans une prison. Les officiers et sous-officiers seront dirigés sur Dantzick. Les prisonniers seront gardés à Pilau jusqu'à nouvel ordre. Il ne pourra cependant y en avoir plus de mille à Pilau. Le chef de bataillon qui conduira ces douze cents prisonniers, les accompagnera jusqu'à Pilau. Il prendra un reçu du commandant et réglera sa comptabilité avec l'état-major-général. Vous demanderez au gouverneur de Dantzick de préparer dans la place de vastes locaux pour contenir dix mille prisonniers. Vous ferez préparer à Thorn des locaux pour mille autres. Le deuxième millier qui sera envoyé à Dantzick, s'embar-

quera sur le Frisch-Haff, et de là sera dirigé, par la route la plus courte, d'Elbing sur Dantzick.

Sur ce, etc.

(N° 19.) *Lettre du major-général*

Au général Lariboissière.

Wilna, le 11 juillet 1812.

Je vous préviens, général, que je donne l'ordre au général Éblé de ne point dépasser Swentsianouï avec son équipage de pont, jusqu'à nouvel ordre. L'empereur voudrait avoir l'état de l'équipage de pont, et celui où il arrive chaque jour; je vous prie de me donner ces renseignemens.

Je donne l'ordre au duc de Trévise de partir demain 12, à une heure du matin, avec la division Laborde, qui suivra la division du général Roguet, pour se diriger, par Zamrichki, Michailiechki et Kobolniki sur Gloubokoë; chacune de ces divisions aura trois pièces d'artillerie.

Le duc de Dantzick reçoit aussi l'ordre de faire partir, demain 12, la brigade des chasseurs à pied de la garde pour Swentsianouï, avec la batterie de huit pièces qui lui est attachée.

Le général Sorbier a pareillement l'ordre de ne point dépasser Swentsianouï avec la tête de ses convois.

Un équipage de pont de vingt-huit pontons est parti le 10; général, l'intention de l'empereur est qu'il en parte demain un autre, avec un même nombre de pontons, et que le général Éblé mette avec cet équipage le plus de marins qu'il pourra, en en laissant toutefois suffisamment pour les équipages qui doivent suivre. Veillez, général, à l'exécution de cette disposition.

(N° 20.) *Lettre du major-général*

Au général Lariboissière.

Wilna, le 12 juillet 1812.

L'empereur ordonne, général, que le général Éblé fasse partir, demain 13, l'équipage de pont composé de dix bateaux qui sont disponibles à Wilna, et qu'il place avec ces bateaux tout son personnel, hormis une compagnie de pontonniers qui partira avec l'équipage de Piloni, quand il sera arrivé, et une autre compagnie qu'il pourra laisser pour garder le reste de son matériel. Je lui ai fait connaître que Sa Majesté avait besoin de plusieurs équipages de pont; qu'il faut donc que tout vienne insensiblement, soit avec des chevaux, soit avec des bœufs; mais qu'il est nécessaire que, dès demain, tout le personnel parte, parce qu'à défaut de pontons, Sa Majesté emploiera des radeaux et des chevalets.

(N° 21.) *Lettre du major-général*

Au même.

Wilna, le 12 juillet 1812.

Je vous préviens que l'ordre est donné à l'équipage de siége d'artillerie et de génie qui est à Koenigsberg, de partir de cette place pour Tilsitt, où il devra rester embarqué à la disposition du duc de Tarente.

Il est prescrit aux généraux Darancey et Campredon de prendre des mesures pour établir des relais de voitures de cinq lieues en cinq lieues. Ces relais devront être au moins de cent cinquante à deux cents voitures, pour

réunir en quinze jours les moyens de commencer le siége de Riga, et pour pouvoir ensuite l'alimenter.

Donnez vos ordres pour que les intentions de l'empereur soient remplies.

(N° 22.) *Lettre du major-général*

Au même.

Wilna, le 12 juillet 1812.

Monsieur le général, l'empereur ordonne que vous fassiez venir à Wilna cinq mille fusils et autant à Kowno, et des sabres en proportion, pour armer de l'infanterie française. Sa Majesté veut aussi que vous fassiez venir à Wilna les trente mille neuf cents fusils du roi de Saxe, qui sont à Bromberg; les cinq mille mousquetons et les huit mille sabres qui sont à Dantzick, et les six mille fusils existant à Pilau; ce qui fera trente-six mille neuf cents fusils, cinq mille mousquetons et huit mille sabres pour l'armement de l'insurrection. Sa Majesté veut de plus que vous fassiez venir sur Bromberg, les trente-quatre mille fusils de Magdebourg, les trente-quatre mille de Wesel et les quinze mille de Custrin.

L'empereur désire que vous lui fassiez connaître quand ces quatre-vingt-trois mille fusils arriveront à Bromberg, afin qu'il puisse leur donner une direction.

(N° 23.) *Lettre du major-général*

Au général Lariboissière.

Wilna, le 12 juillet 1812.

Monsieur le général, l'empereur laisse à Kowno une compagnie d'ouvriers de la marine et une compagnie de

sapeurs. On doit rétablir les ponts de pilotis sur le Niémen et sur la Wilia, faire une redoute sur la hauteur de la rive gauche du Niémen pour défendre le pont, établir le fort projeté sur la hauteur (rive droite du Niémen), et à la tête du pont de la Wilia; il y aura deux pièces de canon dans chacun de ces ouvrages. Le commandant de la place fera fournir six cents soldats pour être employés à ces travaux, et douze cents paysans.

Je préviens le général Chasseloup qu'il est nécessaire qu'il y ait une grande quantité d'outils, et que l'on travaille à la construction d'un blockhaus pour cent hommes.

(N° 24.) *Instructions adressées à M. le général Chasseloup*

Par le major-général.

Wilna, le 12 juillet 1812.

L'empereur vous recommande, général, de prendre des mesures pour organiser les travaux de Kowno et de Wilna.

L'ancien pont de Wilna doit être terminé avant le 20, et le nouveau pont de pilotis doit être terminé avant le 18. Aussitôt que ces deux ponts seront terminés, il faudra lever les trois ponts de radeaux, puisqu'ils deviendraient inutiles. Le pont de radeaux qu'a fait jeter le général Éblé étant très-bien fait, on le reploiera aussi, afin de pouvoir le jeter sur tout autre point de la Wilia. Les grands bateaux employés aux ponts de radeaux devront être envoyés à Kowno, pour servir au transport des vivres sur Wilna. Sa Majesté laisse exprès une compa-

gnie d'ouvriers du Danube et deux compagnies de sapeurs à Wilna pour cet objet.

Les travaux du camp retranché ne doivent pas être ralentis. L'intention de l'empereur est que les trois redoutes soient continuées, savoir : une sur la montagne, celle du centre et celle de la droite; il faut attacher une demi-compagnie de sapeurs à chacune de ces redoutes. Les hommes baraqueront et coucheront sur le lieu même. Le gouverneur de Wilna fera fournir trois cents ouvriers tirés de la garnison, lesquels seront placés à raison de cent par chaque redoute; il fera fournir, outre cela, trois cents travailleurs à chaque redoute, pris parmi les habitans du pays, de manière qu'il y ait douze ou treize cents hommes continuellement employés aux travaux du camp retranché; il sera nécessaire, pour cela, de laisser deux mille outils; il faut aussi que les soldats et les paysans soient payés.

L'intention de l'empereur est qu'il soit fait, vis-à-vis de l'ancien pont, un tambour en palissades qui se liera au couvent, et qui enfermera la tête de pont, avec les dispositions nécessaires pour y placer deux pièces de trois, de sorte que cent à deux cents hommes soient là à l'abri d'une surprise. Les pièces de régiment seront placées au couvent. Il faut faire au nouveau pont un tambour en palissades ayant le même objet. Aussitôt que les trois redoutes du camp retranché seront à demi-achevées, on entreprendra les trois autres.

Il est nécessaire qu'avant le 20 on fasse entreprendre la tête de pont. Vous ferez venir de Kowno une partie de l'équipage de pont sur pilotis, afin d'achever les travaux de l'un et l'autre des deux ponts, et qu'ils soient à l'abri des glaces. On relevera la chaussée aux deux ponts, et des deux ponts aux redoutes, de manière que, lors des pluies, les chemins n'en soient pas gâtés.

Après que la compagnie du Danube aura terminé les deux ponts, vous l'emploierez à construire des blockaus sur la redoute de la hauteur, sur celle du centre et sur celle de la droite, qui sont les trois principales; ces blockaus doivent être très-épais et contenir une cinquantaine d'hommes. Aussitôt que ces redoutes seront achevées, l'artillerie conduira dans chacune d'elles deux pièces de canon; il y aura de la place pour quinze à vingt pièces, lesquelles seront placées par le corps qui serait chargé de défendre le camp retranché.

Il y aura sur la hauteur de l'arsenal sept ou huit pièces de canon en batterie, et une demi-escouade de cinq à six canonniers, qui seront chargés de faire le rapport au commandant de la place de ce qu'ils apercevront dans la plaine. La garnison fournira cent hommes aux deux ponts, et vingt-cinq hommes à chaque redoute, aussitôt qu'elles seront terminées.

Instruisez-moi des dispositions, etc.

(N° 25.) *Cinq ordres de l'empereur, datés de Wilna, 12 juillet.*

Deux mille chevaux seront requis dans les gouvernemens de Wilna, Minsk, Grodno et Bialystock. L'administration de gouvernement fera la répartition entre les districts.

Ces chevaux seront livrés à Wilna, savoir:

Mille pour la cavalerie légère et mille de trait,

dont pour l'artillerie	700
et pour les équipages	300
Total.	1,000

Le major-général et l'intendant-général sont chargés de l'exécution du présent ordre.

Deux mille chevaux de trait seront requis et reçus à compte des contributions dans la Samogitie, et livrés à Kowno.

Sur ces deux mille chevaux, quinze cents seront pour l'artillerie et cinq cents pour les équipages militaires. Le général d'artillerie et l'intendant-général en feront la distribution.

Le major-général et l'intendant-général sont chargés de l'exécution du présent ordre.

Toutes les voitures restées en arrière par défaut de chevaux seront attelées avec des bœufs.

Les munitions d'artillerie seront transportées de Kowno à Wilna, par la Wilia.

Le général d'artillerie pourra aussi faire établir des relais de bœufs de Kowno à Wilna, pour le transport des munitions, cartouches, fusils, etc.

Le major-général et l'intendant-général sont chargés de l'exécution du présent ordre.

Le conseil d'administration des quatre compagnies d'artillerie légère du premier régiment qui ont été mises à pied, est autorisé à acheter à Wilna, les deux cents chevaux nécessaires à la remonte de ces quatre compagnies.

Le général d'artillerie remettra les fonds nécessaires pour que les achats se fassent l'argent à la main, et n'éprouvent aucun retard.

Tous les chevaux du parc général du génie se rendront à Wilna; tous les chevaux du parc général de la garde se rendront également à Wilna.

Ces chevaux seront employés à atteler les quatre-vingts pièces de canon, soit de la garde, soit des différens corps qui sont restés en arrière faute d'attelages.

Le parc de la garde sera attelé avec des bœufs; cinq cents paires de bœufs seront, à cet effet, mises à la disposition du directeur du parc, qui en formera l'attelage de son parc.

Deux cents paires de bœufs seront mises également à la disposition du général d'artillerie, pour l'attelage des voitures à la suite du parc général.

(N° 26.) *Lettre du major-général*

Au général Lariboissière.

Wilna, le 13 juillet 1812.

Monsieur le général, je vous envoie ampliation d'un ordre de l'empereur, pour la construction d'un pont de radeaux à Olita, d'un semblable à Grodno, et d'un troisième à Merecz.

Vous donnerez ordre au général Éblé d'envoyer un officier de pontonniers successivement dans ces trois endroits, en commençant par Olita, pour diriger les travaux de ces ponts, que les administrations locales feront faire par des ouvriers du pays. Vous ferez connaître l'époque à laquelle ces travaux seront finis.

(N° 27.) *Lettre du major-général*

Au même.

Wilna, le 14 juillet 1812.

L'empereur ordonne que les équipages de ponts et d'artillerie continuent leur route de Swentziani, pour se porter, par Pastavaouï, sur Gloubokoë.

Donnez des ordres, et faites-moi connaître leur marche d'une manière précise.

MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT DOUZE.

TROISIÈME PARTIE.

MARCHE SUR WITEPSK ET SÉJOUR A WITEPSK.

« ..... Et tel peut-être, comme je l'ai vu souvent, opine contre sa volonté afin de pouvoir dire : Je n'étais pas de cet avis ! je l'avais bien dit, mais je n'en fus pas cru ! et qu'il y a de tromperies au monde ! et en notre métier plus qu'en tout autre qui soit ! »

(Montluc, année 1544, pag. 17.)

MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT DOUZE.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE Ier.

L'EMPEREUR S'ARRÊTE A GLOUBOKOE.

(Du 16 au 22 Juillet.)

L'EMPEREUR parcourt, dans la nuit du 16 au 17 juillet, la route de Wilna à Swentziani. C'est ici que la démonstration offensive sur Pétersbourg doit finir. Mais, avant de rentrer dans la direction de Witepsk, le quartier impérial fait une halte à Swentziani. Vers le soir, il prend le chemin qui est à droite, et le 18 au matin il arrive à Gloubokoë, où Napoléon, incertain de ce qui se passe sur les flancs de notre marche, se voit retenu pendant les journées du 19, du 20, du 21 et du 22.

A notre gauche, le 15 juillet, une avant-garde de Barclai de Tolly a repassé la Duna pour tomber à l'improviste sur les postes du général Sébastiani, qui venaient de s'établir dans les environs de Druia. Le général Saint-Geniez a été enlevé. Le roi de Naples fait dire que c'est la grande armée russe qui s'avance. Barclai de Tolly ne se serait retiré un moment derrière la Duna que pour s'y rallier; l'on prétend qu'il revient sur ses pas pour reprendre l'offensive, nous offrir la bataille et délivrer Wilna.

A notre droite, le prince d'Eckmulh marche avec assurance sur Mohilow, où il doit être le 20. Dès qu'il a pu communiquer avec l'armée Westphalienne, il n'a rien eu de plus pressé que de signifier l'autorité supérieure dont il est investi; mais le roi de Westphalie a cru sa dignité royale compromise, et le 16, aussitôt que les ordres du maréchal lui sont parvenus, il a pris le malheureux parti de se retirer de l'armée. « Quelle incartade! » s'écrie l'empereur en recevant cette nouvelle. Dans le premier moment il ne peut contenir son mécontentement, et il se plaint amèrement de son frère. Il renferme ensuite ce grief dans son cœur, et désormais il restera silencieux sur cette circonstance grave de la campagne.

Après le départ du roi, la cavalerie Latour-Maubourg s'est trouvée seule sur les traces de Bagration, qu'elle venait d'atteindre et de combattre le 14 à Romanow. Les Polonais et les Westphaliens sont restés sans direction. On ne sait plus ce qui se passe de ce côté. L'empereur y envoie un

officier de confiance avec des instructions pour le prince Poniatowski, et pour le général Tharreau chef provisoire de l'armée westphalienne, dont le commandement sera confié définitivement au duc d'Abrantès (1).

Les rapports de Wilna, ceux de Varsovie, ceux du général Reynier lui-même, présentent d'autres embarras.

A Wilna on a des inquiétudes sur l'arrivage des subsistances, et peu de confiance dans l'activité du gouvernement lithuanien. « Il est absurde, » répond l'empereur, « de dire qu'on n'a pas de pain quand on a cinq cents quintaux de farine par jour. Au lieu de se plaindre, il faut aller aux moulins et aux boulangeries; mais si l'on dort ou si l'on pleure, il n'arrive rien. J'allais moi-même tous les jours voir la manutention. Le général J....., qui n'a pas

(1) Au milieu de ces forêts marécageuses, la route de Bobruisk était l'unique voie de retraite qui restât au prince Bagration. Il dut se décider à se l'ouvrir à tout prix. L'armée fut partagée en deux. Le général Raeffskoi, avec son corps et quelques régimens de cavalerie et de Cosaques, prit les devans pour attaquer l'ennemi dans le cas où il le rencontrerait.... Comme il s'agissait de s'ouvrir le passage l'épée à la main, il lui fut prescrit de n'avoir égard ni au nombre des ennemis ni à la position qu'ils pouvaient occuper. Le prince lui-même demeura avec le huitième corps et les cuirassiers, afin de soutenir l'arrière-garde de Platoff contre les efforts du roi de Westphalie. Le 2 — 14 juillet, Raeffskoi se mit en marche; le 6 — 18 toute l'armée bivouaqua sous les remparts de Bobruisk, *sans avoir rencontré aucun obstacle dans sa marche*. Les Français n'avaient suivi l'arrière-garde que jusqu'à Oubeczie. (Le colonel Butturlin, tom. Ier, pag. 228.)

les mêmes occupations, peut bien faire comme je faisais. Quant au gouvernement lithuanien, il faut l'encourager et l'aider au lieu de le critiquer. »

Dans le grand-duché, on persiste à considérer les troupes que les Russes ont en Volhynie comme très-nombreuses. On cite la division Scherbatoff qui, n'ayant pu rejoindre Bagration par Pinsk, est revenue dans cette province. On assure que non-seulement Kamenskoi commande de ce côté, mais que le général Markoff y réunit un second corps d'armée. Enfin il est question de l'arrivée d'un chef supérieur qui dirigera toutes ces forces, et l'on nomme le général Tormasow, celui qui naguère combattait contre les Persans en Géorgie : ce seraient environ trente à quarante mille hommes qui menaceraient la partie méridionale du grand-duché.

On craint de voir, d'un moment à l'autre, cette armée tenter une diversion; mais l'empereur est décidé à ne pas se laisser détourner de la vigoureuse offensive qu'il poursuit au centre. Il est d'ailleurs disposé à soupçonner d'exagération ces avis et ces calculs : il ne voit que la division de Kamenskoi qui ait quelque consistance. Les détachemens que l'on suppose organisés en corps d'armée par le général Markoff, ne sont que des troisièmes bataillons formés à la hâte avec des recrues. Ce n'est pas quand Saint-Pétersbourg et Moscou sont menacés à la fois que les Russes iront employer contre Varsovie quinze à vingt mille bons soldats : ils ne peuvent avoir laissé dans cet isole-

ment que des troupes qui en ligne ne seraient bonnes à rien; c'est un vain épouvantail.

Ainsi Napoléon raisonne: il suppose que les Russes font ce qu'ils doivent faire.

Les dernières dépêches reçues de Constantinople lui donnent de nouveaux motifs de sécurité à l'égard des armées méridionales de la Russie. Le grand-seigneur ne veut pas ratifier un traité que les Anglais ont arraché au grand-visir en faveur du tzar. La guerre va se rallumer sur le Danube, et les corps de la Moldavie, loin d'offrir des secours à Tormasow, auront à en réclamer.

Après avoir pesé toutes ces considérations, l'empereur ordonne au général Reynier, qui déjà est en marche vers le Bug, de se tenir le mieux informé qu'il pourra de ce qui se passe chez l'ennemi: si Kamenskoi est rappelé dans l'intérieur, Reynier doit marcher aussitôt sur Tormasow sans s'inquiéter du nombre. La meilleure manière de couvrir Varsovie, c'est d'entrer en Volhynie. Cette province appartient à la cause polonaise. Il faut y arriver avec des commissaires patriotes et quelques bataillons polonais que les dépôts du grand-duché fourniront. L'insurrection achevera promptement l'expulsion des Russes (1).

Toutefois Napoléon ne néglige aucune proba bilité, et il ajoute aux instructions qu'il vient de dicter : « Si pourtant Varsovie était réellement me

(1) « Il était facile de voir que les Polonais, en Volhynie, ne redoutaient pas l'entrée des Français, » dit madame de Stael, qui traversait alors cette province pour se rendre à Moscou.

nacée, le général Reynier donnerait avis de l'urgence au duc de Bellune, qui sera le 1er août à Marienbourg avec trente mille hommes. L'armée saxonne tiendrait ferme dans les camps retranchés de Praga et de Modelin, et pendant ce temps le duc de Bellune se trouverait en mesure de venir à son secours. »

Indépendamment de toutes ces dispositions, le séjour de l'empereur à Gloubokoë est rempli par une infinité de détails préparatoires que l'attente où l'on est d'une grande bataille rend nécessaires. Gloubokoë peut, dans ce cas, devenir point central: il est important d'y établir une manutention, des magasins; d'y former un dépôt d'artillerie, de faire venir l'intendance de l'armée, etc.

Cependant l'entreprise de Barclai de Tolly sur Druia pouvait n'être qu'une démonstration destinée à masquer un mouvement précisément contraire à celui qu'elle semble annoncer. L'empereur le soupçonnait; les seconds rapports du roi de Naples viennent confirmer cet aperçu. En définitive, Barclai de Tolly a évacué le fameux camp retranché. Tandis que le général Sébastiani était si brusquement attaqué, les Russes se retiraient dans l'intérieur des terres, vers Polotsk et Witepsk, ne laissant plus, pour couvrir la route de Pétersbourg, qu'un corps commandé par Wittgenstein.

L'ennemi a-t-il deviné nos projets? Ce mouvement rétrograde est-il déterminé par les marches que le prince Eugène et le général Saint-Cyr font dans la direction de Witepsk? ou plutôt n'est-ce

que la conséquence des changemens survenus dans la position de Bagration ; et le point de réunion des deux armées russes ne pouvant plus être du côté de Drissa, va-t-on en chercher un autre du côté de Witepsk ?

Quoi qu'il en soit, le prince d'Eckmulh est maintenant en état de s'opposer à ce nouveau rendez-vous. Sa cavalerie, commandée par le général Pajol, est tombée à Kaloni sur un parc de deux cents voitures appartenant à Bagration ; le maréchal lui-même est arrivé à Mohilow, et, par la rapidité de ce mouvement, a encore une fois rejeté son ennemi sur la droite, hors du cercle de nos opérations. Entre le prince d'Eckmulh et le centre que l'empereur pousse devant lui, la cavalerie du général Grouchy s'est portée pour maintenir nos communications. Dès le 18, des détachemens de cette cavalerie ont atteint les bords du Borysthène ; le général Colbert s'est emparé d'Orcha, et a jeté aussitôt ses coureurs sur la rive gauche du fleuve.

Smolensk est en alarmes. Tout s'évacue sur Moscou. Les Russes font retirer à la hâte, dans cette direction, les magasins qu'ils avaient préparés pour une seconde ligne de défense. Alexandre envoie de tous côtés des officiers pour presser la retraite. Un d'eux vient de se présenter à Orcha, mais il a trouvé la place déjà en notre pouvoir ; il a été pris avec ses dépêches.

Rien ne s'oppose donc plus à ce que Napoléon suive son premier plan. Les quatre jours passés à Gloubokoë n'ont pas été perdus pour la marche

des troupes. L'armée que le roi de Naples commandait sur la gauche a reçu l'ordre de rentrer dans le mouvement général. L'empereur part de Glouboko̊ë, décidé à s'attacher à la poursuite de Barclai de Tolly. Il espère l'atteindre et le combattre avant que le nuage qui plane encore sur Bagration soit dissipé.

CHAPITRE II.

L'EMPEREUR ARRIVE SUR LA DUNA A BECHENKOVITCHI. — COMBATS D'OSTROWNO.

(Fin de juillet.)

Le 23, après avoir marché toute la nuit et s'être reposé quelques heures à Ouchatz, l'empereur entre à Kamen (1); le 24 il se porte à Bechenkovitchi, où tous les corps destinés à agir sous ses ordres immédiats arrivent en même temps par toutes les routes. La Duna se présente alors à ses regards. C'est sur l'autre rive que Barclai de Tolly s'avance pour gagner Witepsk. Napoléon, qui a fait établir

(1) Lorsque les opérations avaient lieu à de fortes distances, Napoléon, économe de son temps, calculait l'époque de son départ de manière à se trouver à la tête de ses corps au moment où sa personne devenait nécessaire. Il s'y transportait alors rapidement en voiture. Mais pendant ce trajet même il ne restait pas oisif... Une lumière disposée dans le fond de sa voiture l'éclairait pendant les voyages de nuit, et lui permettait de travailler comme s'il eût été dans son cabinet. Aux portières marchaient toujours ses aides-de-camp et ses officiers d'ordonnance, et une brigade de ses chevaux de selle suivait avec l'escorte. (Le général Gourgaud, pag. 125.)

un pont à la hâte, franchit aussitôt la rivière et pousse lui-même une reconnaissance sur les traces de l'ennemi. On ne peut atteindre que quelques traîneurs de l'arrière-garde commandée par Doctoroff; Barclai de Tolly n'accorde point de relâche à ses troupes; il est déjà à Witepsk; il se presse pour donner la main à Bagration qu'il attend par la route de Mohilow.

Ainsi les Russes nous ont devancés. L'empereur en est promptement consolé par les nouvelles qu'il reçoit du prince d'Eckmulh. Quelque empressement que mette Barclai de Tolly à aller au-devant de Bagration, celui-ci se fera encore long-temps attendre. Sortant des défilés de la Bérésina, il vient de retrouver à Mohilow la barrière d'acier devant laquelle il a déjà tant de fois reculé; cette fois il a risqué l'attaque. Le prince d'Eckmulh n'avait à lui opposer que deux divisions harassées par les marches qu'elles venaient de faire; cependant nos braves, groupés autour du hameau de Soultanowka, derrière le pont de la route, et crénelés sur la droite dans les bâtimens d'un moulin qui offraient un second passage, ont suffi pour tout combattre et tout arrêter. Ce succès est de la plus grande importance; mais le maréchal se promettait davantage. A chaque instant, pendant le combat, il regardait à sa montre; il lui tardait d'entendre le canon qui, d'après les ordres combinés pour le moment, devait éclater sur les derrières de l'ennemi. Il ne savait à quoi attribuer le retard des troupes du roi de Westphalie. Ce n'est qu'à la fin de l'affaire, qu'il apprend,

par l'arrivée d'un officier d'état-major, le départ du roi, l'état de fluctuation dans lequel les armées polonaise et westphalienne se sont trouvées, et le bonheur de Bagration.

Quoi qu'il en soit, le prince russe n'a plus, pour achever sa retraite, que des chemins qui le rejettent sur Smolensk, et ce détour enlève à Barclai de Tolly le prix qu'il pouvait recueillir de sa dili gence. Tandis que ce dernier restera dans l'attente aux environs de Witepsk, nous allons l'y rejoindre, et l'empereur a l'espoir de le forcer à une bataille. Déjà toutes nos troupes s'avancent par la belle avenue de bouleaux qui côtoie la rive gauche de la Duna, depuis Bechenkovitchi jusqu'à Witepsk. Le roi de Naples commande l'avant-garde; le prince Eugène le suit. Le duc d'Elchingen, le comte de Lobau avec les divisions détachées du premier corps et la garde impériale, forment les autres échelons de la marche.

Cependant Barclai de Tolly, pour couvrir les routes de Saint-Pétersbourg, a laissé sur notre gauche l'armée de Wittgenstein et les nombreuses garnisons de Riga et de Dunabourg. Napoléon laisse également sur la Basse-Duna le corps du duc de Tarente et celui du duc de Reggio. Avant de quitter Bechenkovitchi, il leur prescrit ce qu'ils ont à faire. L'expédition contre Bagration est à peu près à son terme; les opérations secondaires contre Wittgenstein vont commencer.

Nous avons vu que l'armée du duc de Tarente, après avoir pris possession de la Courlande, s'est di-

rigée en deux colonnes vers les bouches de la Duna. Aux environs de Riga, des engagemens très-vifs ont eu lieu entre les Prussiens et les Russes. C'est surtout sur les bords de l'Aa que nos alliés ont trouvé la plus forte résistance. Cependant le 19 juillet, au combat d'Eckau, une marche de flanc dirigée par le général Kleist, a fini par décider l'ennemi à la retraite, et les Prussiens ont pu arriver au pied des ouvrages qui forment la tête du pont de Riga. Ils sont maîtres de l'île de Dalhenholm. Dans ces affaires, le comte de Brandebourg, frère naturel du roi de Prusse, a été blessé.

Le duc de Tarente aura principalement à pousser les siéges de Dunabourg et de Riga; il fera sommer cette dernière place (1).

L'armée du duc de Reggio est plus rapprochée du centre. Après avoir employé quelques jours à démolir le camp retranché des Russes à Drissa, elle marche en ce moment sur Polotsk, et va passer la Duna pour occuper cette ville. Opposée plus spécialement à Wittgenstein, elle doit se porter sur Sebège, dans la direction de Saint-Pétersbourg, et de ce mouvement offensif Napoléon attend les plus grands avantages pour ses opérations ultérieures.

Si Wittgenstein s'obstine à couvrir Saint-Pétersbourg, il sera contraint de quitter la position qu'il cherche à prendre entre le duc de Tarente et le duc de Reggio. Dès-lors les deux rives de la Duna

(1) Voir à la fin de cette partie la sommation envoyée par le général prussien Grawert, et la réponse du général Essen (Pièces historiques).

se trouveront débarrassées; nos maréchaux pourront communiquer, combiner leurs manœuvres et rester maîtres de cette partie du théâtre de la guerre. Mais pour peu que Wittgenstein mette d'hésitation ou de lenteur à se retirer devant eux, des résultats encore plus décisifs nous sont promis. Wittgenstein, devancé à Sebège par le duc de Reggio, perdrait sa retraite sur Pétersbourg, et demeurerait gravement compromis entre la Baltique, la Duna et nos deux armées.

L'opération prescrite au duc de Reggio demande de l'audace et de la célérité. Il importe surtout que ce maréchal réduise à leur juste valeur les bruits que les Russes répandent sur les renforts qui leur arrivent. Il ne faut pas qu'il doute un moment de sa supériorité numérique. Aussi l'empereur met-il tous ses soins à le rassurer contre l'exagération des forces du général ennemi! « Marchez haut la main sur Wittgenstein, » lui écrit-il; « pressez-le vivement l'épée dans les reins, et balayez la rive droite que vous avez devant vous. Je marche sur Witepsk : quand vous serez à Sebège, nous nous mettrons en communication par Nevel où j'enverrai du monde (1). »

Il terminait à peine ses instructions que le canon se fait entendre. A ce bruit tout s'anime : c'est la

(1) Le mouvement par lequel Oudinot menaçait de tourner la gauche des Russes pouvait les séparer entièrement de Saint-Pétersbourg, et les jeter sur le golfe de Riga où leur ruine serait devenue inévitable. (M. de Butturlin, tom. II, pag. 10.)

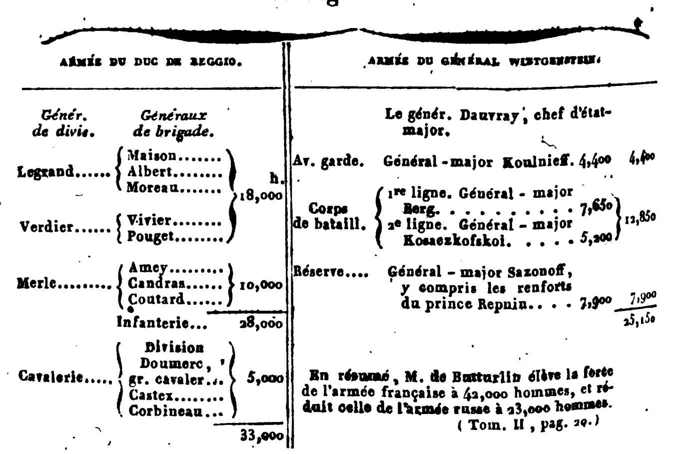
Oudinot à lui seul était assez supérieur au corps russe pour espérer

première fois, depuis l'ouverture de la campagne, que le grand quartier-général se trouve dans le voisinage d'un combat. Les Russes se décident donc à nous disputer la route de Witepsk! On se hâte de quitter Bechenkovitchi. L'empereur ne laisse derrière lui que le général Saint-Cyr avec les Bavarois: ils restent à Ouchatz pour garder nos communications avec la gauche et même avec Wilna, mais surtout pour appuyer le duc de Reggio, si quelque tentative imprévue de la part de Wittgenstein rendait leur secours nécessaire.

L'ennemi, que le roi de Naples vient de rencontrer, est le corps d'Ostermann. Barclai, qui de Witepsk se dispose à gagner Orcha, en quête de

de le culbuter et de le pousser jusqu'à Saint-Pétersbourg. (M. de Butturlin, tom. II, pag. 7.)

Forces comparées de l'armée du duc de Reggio et de celle du comte Wittgenstein.



ARMÉE DU DUC DE REGGIO.

Génér. de divis.	*Généraux de brigade.*	h.
Legrand......	Maison....... Albert........ Moreau.......	18,000
Verdier......	Vivier........ Pouget........	
Merle.........	Amey......... Candras...... Coutard......	10,000
	Infanterie...	28,000
Cavalerie.....	Division Doumerc, gr. cavaler... Castex........ Corbineau...	5,000
		33,000

ARMÉE DU GÉNÉRAL WITTGENSTEIN.

	Le génér. Dauvray, chef d'état-major.		
Av. garde.	Général-major Koulnieff.	4,400	4,400
Corps de bataill.	1re ligne. Général-major Berg.	7,650	12,850
	2e ligne. Général-major Kosaczkofskoi.	5,200	
Réserve....	Général-major Sazonoff, y compris les renforts du prince Repnin...	7,900	7,900
			25,150

En résumé, M. de Butturlin élève la force de l'armée française à 42,000 hommes, et réduit celle de l'armée russe à 23,000 hommes. (Tom. II, pag. 29.)

Bagration, a jeté ce corps sur sa droite pour arrêter nos premières colonnes, et donner le temps à l'arrière-garde de Doctoroff de passer les ponts de Witepsk. La cavalerie de Pahlen couvrait les approches du village d'Ostrowno : chargée par les housards du général Bruyères, elle a été forcée de se replier sur Ostermann. Alors notre cavalerie, aux prises avec l'infanterie, a fait de vains efforts pour ouvrir la route.

Cependant les heures se succédaient; l'arrivée de la division Delzons, qui marchait en tête de l'armée du prince Eugène, a mis fin à cette lutte des bataillons russes contre les escadrons de Murat, et Ostermann s'est décidé à la retraite.

Le roi de Naples a pris son quartier-général à Ostrowno; le prince Eugène à Soritza.

Dans cette première journée l'armée moscovite a perdu le général Akoutoff et quatorze pièces de canon.

Le lendemain 26, dès trois heures du matin, le prince Eugène est venu rejoindre Murat, et tous deux se sont avancés sur les Russes qui avaient pris position à une lieue au-delà d'Ostrowno.

Mais l'ennemi n'était plus le même. Dans la nuit, les corps battus la veille avaient été relevés. Konownitzin avait remplacé Ostermann.

Il a donc fallu recommencer le combat, soutenu de part et d'autre avec une nouvelle opiniâtreté, et vers dix heures du matin, quinze à vingt mille hommes se sont trouvés engagés.

Konownitzin s'était posté derrière un ravin pro-

fond, ayant à sa gauche un bois très-épais, et à sa droite les bords de la Duna. Nous avons attaqué à la fois ses deux ailes. Du côté de la rivière, s'est avancé le général Huart avec le quatre-vingt-quatrième et les Croates; sur la lisière du bois, le quatre-vingt-douzième avec le général Roussel. Au centre, le général d'artillerie d'Anthouard avait placé ses batteries. Le cent sixième s'y tenait en réserve, soutenu par la cavalerie du général Nansouty.

La résistance des Russes a été si obstinée que le succès est resté quelque temps incertain. Devenus un moment agresseurs, ils ont failli pénétrer jusqu'au pont du ravin. Mais alors tous nos chefs ont payé de leur personne; tandis que le roi de Naples se jetait à la traverse avec la cavalerie polonaise, le prince Eugène arrêtait de front l'ennemi sur la grande route; le duc d'Abrantès paraissait à la tête de la colonne qui avait hésité à pénétrer dans les bois. A la voix des généraux, les soldats ont repris confiance, et nous sommes demeurés maîtres du champ de bataille.

Les Russes avaient donc encore une fois repris le chemin de la retraite; ils se retiraient de position en position, lorsqu'auprès de Comarchi, à l'entrée d'un grand bois, ils se sont arrêtés : l'appui d'un nouveau renfort pouvait seul leur donner cette confiance. En effet, le général Toutchkoff avait relevé les troupes fatiguées, et faisait mine de ne pas reculer davantage. Le roi de Naples et le prince Eugène délibéraient sur le parti qu'ils avaient

à prendre. Sur ces entrefaites, l'empereur arrive(1). Après s'être informé de l'état des choses, il ordonne qu'on se porte en avant; aussitôt les Russes, nous abandonnant le grand bois, se remettent en retraite, et continuent jusqu'à Dobreika leur course rétrograde. Les restes du corps d'Ostermann, qui s'y trouvaient, aident Toutchkoff à s'y maintenir, du moins pour une nuit.

L'empereur, qui a suivi l'avant-garde, a fait dresser sa tente sur la gauche de la route, en arrière de Koukovitchi. La perte que l'on vient de faire du général Roussel attriste cette soirée : marchant après le combat dans l'obscurité du bois, une balle l'a frappé. On ne sait si le coup est celui d'un ennemi perdu

(1) Quoique le succès fût assuré, on n'osait encore se hasarder à traverser le grand bois placé devant nous au bout duquel étaient les collines de Witepsk.... On était à délibérer sur ce passage important, lorsqu'il s'élève sur nos derrières une grande rumeur. Chacun en ignorait la cause, et l'inquiétude se mêlait à la curiosité. Mais en voyant Napoléon au milieu d'une suite brillante, nos craintes furent dissipées par l'enthousiasme qu'excita sa présence. On conçut qu'il allait couronner la gloire d'une aussi belle journée. Le roi de Naples et le prince coururent à sa rencontre et lui firent part des événemens qui venaient de se passer et des mesures qu'ils avaient prises; Napoléon, pour mieux en juger, se porta rapidement vers les postes les plus avancés de notre ligne, et d'une éminence il observa long-temps la position de l'ennemi et la nature du terrain. Sa pénétration s'élançant jusqu'au camp des Russes, il devina leurs projets. Dès-lors de nouvelles dispositions ordonnées avec sang-froid, exécutées avec ordre et rapidité portèrent l'armée au milieu de la forêt; allant toujours au grand trot, elle déboucha vers les collines de Witepsk au moment où le jour commençait à finir. (M. Eugène Labaume, pag. 67.)

dans l'ombre, ou s'il faut en accuser la maladresse de quelqu'un des nôtres.

L'ennemi, qui avoue une perte de deux mille cinq cents hommes dans les deux combats d'Ostrowno, a profité de la nuit pour relever encore une fois son arrière-garde par des troupes fraîches. Le comte Palhen, à la tête de toute la cavalerie régulière et de deux régimens de Cosaques, est venu former un rideau à la faveur duquel les corps d'Ostermann, de Konownitzin et de Toutchkoff ont pu rentrer dans les rangs de la grande armée russe.

Au jour, nous continuons de marcher sur Witepsk, dont nous ne sommes plus qu'à deux lieues. L'infanterie du général Broussier, soutenue par la cavalerie du général Bruyères, prend la tête de nos colonnes.

L'arrière-garde ennemie, qui recule toujours, cédant le terrain pied à pied, s'arrête enfin, et prend position lorsqu'elle n'est plus séparée du camp de Barclai de Tolly que par le ruisseau de la Lutchissa.

Pour la rejoindre, il faut réparer le petit pont d'un ravin. Le général Broussier s'avance avec le cinquante-troisième, pour protéger cette opération et donner au reste des troupes le temps de passer et de former les rangs.

L'empereur, toujours à l'avant-garde, vient se placer sur une éminence voisine.

Deux cents voltigeurs du neuvième de ligne débouchent les premiers; ils sont aussitôt jetés à gauche, et pour atteindre les bords de la Düna défilent devant toute la cavalerie russe. Le seizième

de chasseurs, qui vient ensuite, se range en bataille en avant du ravin, et en facilite le passage aux autres corps. Bientôt ce régiment gagne du terrain par un nouveau mouvement, et sa gauche vient s'appuyer sur les voltigeurs qui se sont établis au bord de la rivière. Dans ce moment, la cavalerie ennemie, soutenue par une batterie de douze pièces qui tonnent à la fois, s'ébranle pour tomber sur nos chasseurs. Ceux-ci attendent la charge, immobiles, et à trente pas de distance font feu de leurs carabines. Mais cette décharge ne suffit pas pour arrêter l'élan des Russes; le seizième, entraîné par le choc, court se rallier derrière le cinquante-troisième, et l'essor des Cosaques expire devant les quatre fronts inexpugnables de ce régiment.

Cependant les Russes ont pénétré jusqu'au bas de la colline où se tient l'empereur. Les chasseurs de l'escorte ont mis pied à terre, et quelques décharges ont écarté les lanciers ennemis; mais ceux-ci dans leur retraite trouvent sous leurs pas nos deux cents voltigeurs qui sont restés isolés. Ces braves sont assaillis de toutes parts, et nous les voyons disparaître au milieu des flots pressés d'hommes et de chevaux qui les entourent. On les croit perdus!

Dès les premiers momens, des ordres ont été donnés. La division Delzons file sur la droite. Un bois qui faisait la force de la position de l'ennemi est emporté; et la cavalerie russe, qui se retire, laisse à découvert le petit groupe de voltigeurs qui reparaît intact et triomphant.

Aux yeux de l'empereur, tous ont mérité la croix; il envoie prendre leurs noms, et veut savoir à quel corps ils appartiennent : — « Au neuvième, répondent-ils ! nous sommes enfans de Paris ! » et ces braves jeunes gens, heureux d'avoir fixé ses regards, élèvent leurs bonnets sur les baïonnettes aux cris de *Vive l'empereur* (1).

Maintenant les deux armées ne sont plus séparées que par le ruisseau de la Lutchissa.

Les Russes paraissent résolus à recevoir la bataille : on s'y prépare. Napoléon emploie le reste du jour à reconnaître son terrain; il presse l'arrivée des troupes, les passe en revue à mesure qu'elles se présentent, et leur assigne leur place. A la nuit, deux rangées de feux qui s'allument sur les bords opposés de la Lutchissa, continuent de montrer les deux armées en présence, et l'empereur se retire dans sa tente, espérant pour le lendemain une victoire et peut-être la paix.... Il ignore ce qui se passe dans le camp de l'ennemi. Un courrier vient d'apprendre à Barclai de Tolly que Bagration, toujours forcé de rétrograder, n'a reculé cette fois que jusqu'à Staroi-Bichow; que Platoff y a passé le Borysthène, qu'il a ouvert à son général la route par Mitislaw; que celui-ci n'étant plus poursuivi, a encore eu le temps de construire un pont et de faire passer son infanterie; qu'enfin, après tant d'incertitudes, de marches et de contre-marches,

(1) Ces braves voltigeurs étaient commandés par les capitaines Guyard et Savary.

de fatigues et de misères, après avoir touché trois fois à sa ruine, Bagration respire.

Ces nouvelles ont changé brusquement la résolution de Barclai de Tolly; il n'acceptait la bataille que comme une nécessité; maintenant il n'hésite plus à nous livrer Witepsk et le pays qui se trouve entre la Duna et le Borysthène, sacrifiant tout à la réunion des deux grandes armées moscovites (1).

Les ténèbres ont protégé son départ, j'allais dire sa fuite.

Le 28, au point du jour, les Français étonnés s'avancent à travers les positions que les Russes occupaient la veille, et prennent silencieusement possession de Witepsk, dont les habitans ont disparu!

(1) Les combats du 25 et du 26 ayant montré que les Français étaient en force dans les environs d'Ostrowno, le général Barclai pensa qu'il ne pouvait plus effectuer la marche projetée sur Orcha, sans risquer d'être fortement inquiété sur son flanc droit. D'un autre côté il ne pouvait plus reculer davantage sans renoncer entièrement à sa réunion avec le prince Bagration à qui il avait indiqué la direction d'Orcha. Dans cette extrémité, il prit l'audacieuse résolution de livrer bataille malgré la grande infériorité de ses forces. L'armée russe ne comptait guère plus de quatre-vingt-deux mille combattans, tandis que celle de Napoléon n'en avait pas moins de cent quatre-vingt mille. Le général Barclai de Tolly avait déjà fait toutes ses dispositions pour recevoir la bataille, lorsque l'arrivée d'un aide-de-camp de Bagration vint fort heureusement changer sa détermination. Le prince écrivait que, n'ayant pu percer sur Mohilow, il se voyait forcé de passer le Dniéper pour se porter encore plus à droite sur la Soge. En conséquence le projet de bataille fut abandonné et le général Barclai de Tolly résolut de se replier sur Smolensk pour y prévenir l'ennemi. (M. de Butturlin, tom I[er], pag. 220 et suivantes.)

CHAPITRE III.

NAPOLÉON A WITEPSK, 28 JUILLET. — OPÉRATIONS SECONDAIRES DU PRINCE DE SCHWARTZENBERG, DU DUC DE REGGIO ET DU DUC DE TARENTE.

Au-delà de Witepsk, plusieurs routes se présentent. On ne sait d'abord laquelle prendre, tant les Russes ont mis de soins à ne laisser aucune trace derrière eux (1).

L'empereur se porte de sa personne, avec l'avant-garde du roi de Naples, sur le chemin de Witepsk à Saint-Pétersbourg, et s'arrête au village d'Haponowtchisna. De ce point se détache une route d'embranchement qui mène à Smolensk : on reconnaît enfin que c'est par là que l'ennemi s'est retiré. Il n'y a plus de doute que la jonction de Barclai de Tolly et de Bagration ne soit au moment de se faire dans les environs de Smolensk. La campagne s'est passée jusqu'à présent en manœuvres contre les

(1) Le colonel Kliski, en parcourant la campagne pour chercher un paysan, trouva un soldat russe endormi sous un buisson. Ce fut une bonne fortune pour savoir ce qu'était devenu l'ennemi. Le vice-roi voulut interroger lui-même ce prisonnier. (M. Eugène Labaume, pag. 75.)


LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF
CALIFORNIA

deux armées ennemies séparées ; c'est désormais contre leurs forces réunies que les opérations doivent se poursuivre : il faut s'y préparer.

Les chaleurs sont devenues excessives; les nuits même sont brûlantes; le thermomètre marque 26 et 27 degrés. Avant de commencer de nouvelles entreprises, l'armée a besoin de reprendre haleine, et l'empereur accorde une halte générale de dix jours au moins. Déjà les différens cantonnemens que chaque corps doit occuper sont combinés d'avance. Nos troupes, distribuées dans des quartiers de rafraîchissement, vont se disposer sur une autre ligne de bataille.

Les environs de Witepsk sont réservés pour la garde; l'armée s'étend en avant de cette ville sur la plaine élevée qui sépare les eaux que la Duna verse au nord dans la Baltique, de celles que le Borysthène verse au midi dans la mer Noire.

Le vice-roi, qui doit former la gauche de notre ligne, s'établit à Souraje, sur la route de Witepsk à Pétersbourg. Des détachemens qu'il envoie au-delà de la Duna poussent des patrouilles du côté de *Veliki-Louki;* d'autres vont fourrager dans la direction de *Velitch*. En avant du centre se placent la cavalerie de Murat et le corps du duc d'Elchingen. La cavalerie de Murat a suivi les traces de l'ennemi sur la route directe qui conduit de Witepsk à Smolensk; elle s'est arrêtée à mi-chemin dans les environs de *Roudnia*. Ses principaux quartiers sont à Nicolino et Inkowo. L'infanterie du duc d'Elchingen a pris position autour de *Liosna*, en arrière des escadrons du roi de Naples.

Le prince d'Eckmulh, parti de Mobilow le 27 juillet, remonte en ce moment la rive gauche du Borysthène, et vient former notre aile droite à *Orcha* et à *Doubrowna*. Non-seulement il ramène les deux divisions du premier corps, mais aussi l'armée westphalienne, l'armée polonaise, la cavalerie de Grouchy, celle de Colbert et celle de Latour-Maubourg, toutes les troupes enfin qui avaient été lancées à la poursuite de Bagration.

Les trois divisions détachées du premier corps depuis Wilna se cantonneront à Babinovitchi, entre Witepsk et Orcha, et, dans cette position intermédiaire, maintiendront la communication du quartier impérial avec la droite, en attendant le moment de faire la journée de marche qui doit les rendre au prince d'Eckmulh.

Ainsi la grande armée s'est arrêtée sur une ligne qui n'a pas vingt lieues de longueur. Nous occupons, entre le Borysthène et la Duna, l'étroit intervalle par lequel l'Asie débouchait sur la vieille Europe. Maîtres de ce plateau célèbre, nous sommes à égale distance de Pétersbourg et de Moscou.

Tandis que le soldat dresse ses cabanes de feuillage, que les généraux s'établissent sous les toits voisins, que chacun fouille dans le havresac et dans le porte-manteau, l'attention de l'empereur est fortement excitée par ce qui se passe du côté de Varsovie. La diversion dont la Volhynie nous menaçait vient d'éclater.

Les Russes ont un plan favori qu'ils se sont tracé dès l'ouverture de la campagne. Pour arrêter nos

progrès sur le centre de l'empire, ils veulent tenter, aux extrémités méridionales du grand-duché, des invasions dont le résultat peut être de rompre ou d'inquiéter nos communications avec les routes de la Vistule. D'abord c'était Bagration qui devait opérer ce mouvement par Wilkowiski, quand nous marchions sur Wilna. Maintenant que Bagration a été entraîné dans la retraite de Barclai de Tolly, c'est le général en chef Tormasow qui est chargé de l'entreprise. Non-seulement la division Kamenskoi n'a pas été rappelée, mais deux autres divisions détachées de l'armée du Danube sont venues, dit-on, porter l'armée de Volhynie à quarante mille hommes. Le 17 juillet, Tormasow a reçu les ordres impératifs de l'empereur Alexandre, et il est entré dans le grand-duché, au moment même où le général Reynier revenait sur ses pas pour relever, vers Kobrin et Pinsk, les derniers corps autrichiens que Napoléon appelait à lui.

Le 26 juillet, la brigade saxonne du général Kleingel, qui éclairait la marche de Reynier, a été surprise et enveloppée par les différentes avant-gardes dont Tormasow avait couvert toutes les routes. D'un côté les Russes de Lambert, de l'autre les Russes de Tschaplitz, et enfin l'arrivée du corps principal n'ont laissé aucun moyen de retraite aux Saxons. Le général Reynier, qui était à Chomsk, est accouru, mais trop tard. Après neuf heures d'un combat acharné, Kleingel avait remis aux Russes son épée, huit pièces de canon, et le sort de deux mille cinq cents Saxons qui se rendaient prison-

niers (1). Entamé d'une manière si grave, Reynier s'est vu forcé de se replier sur Slonim; il appelle Schwartzenberg à son secours, et celui-ci va s'y rendre.

D'après ces événemens, il faut renoncer au projet de disposer ailleurs de l'armée autrichienne, et ajourner indéfiniment l'expédition insurrectionnelle en Volhynie. La témérité de Tormasow est grande; l'empereur ne songe plus qu'à la lui rendre fatale. Il peut l'accabler par trois armées, celle de Reynier, celle de Schwartzenberg et celle du duc de Bellune; mais les deux premières lui paraissent suffisantes, réunies sous le commandement du général en chef autrichien. « Ralliez toutes vos forces, » écrit-il à Schwartzenberg; « vous avez plus de quarante mille hommes : marchez sur Tormasow, livrez-lui bataille, battez-le et suivez-le sans relâche, jusqu'à ce que vous en soyez venu à bout. »

Toutes les fois que notre état-major a des communications importantes avec le corps autrichien, c'est le général Flahaut, aide-de-camp du prince de Neufchâtel, qui en a la commission particulière. C'est encore lui qui, dans cette circonstance, est

(1) Les Saxons, malgré la résistance opiniâtre qu'ils opposèrent, furent forcés dans leurs retranchemens, ainsi que sur le pont de la Moukawetz; enfin dans un couvent où ils cherchèrent un dernier refuge..... Le général saxon mérita son malheur par l'imprudence qu'il commit en acceptant un engagement contre des forces très-supérieures, et en ne songeant pas assez tôt à la retraite, que, dans les premiers momens du combat, il aurait pu effectuer sur Proujani. (M. de Butturlin, *Campagne de* 1812, pag. 74 et 75.)

porteur des instructions. Il part de Witepsk le 2 août, et le lendemain un officier polonais de confiance est expédié avec le duplicata du même ordre. Je ne fais ici mention de ce double message que pour avoir occasion de dire que telle est l'habitude de l'état-major général pour mettre à l'abri des accidens de route toutes les dépêches intéressantes.

En même temps, l'empereur envoie au duc de Bellune l'ordre de s'avancer de la Vistule sur le Niémen, et lui recommande d'avoir pendant ce trajet l'œil ouvert sur le grand-duché. Enfin, fidèle à son système de ne laisser jamais se rompre derrière lui les échelons où se rattachent ses communications, il prescrit au duc de Castiglione, qui arrive à Berlin avec le onzième corps, de placer ses divisions sur l'Oder, et d'en avancer une sur la Vistule.

Après avoir ainsi pourvu du premier jet à tous les incidens de sa droite, l'empereur s'occupe de sa gauche. Il s'attendait, d'après les dernières instructions données au duc de Reggio, à apprendre d'un moment à l'autre l'entrée de ce maréchal à Sebège. Déjà, en s'arrêtant à Witepsk, il avait chargé le vice-roi de pousser des partis du côté de Nevel, par la route de Souraje à Véliki-Louki. C'était principalement pour avoir des nouvelles du duc de Reggio. Dans le même but, il se disposait à envoyer directement un corps de cavalerie de Witepsk vers Nevel....; mais à notre gauche des événemens sont également survenus qui dérangent les premiers calculs. Wittgenstein, au lieu d'être poussé sur Pé-

tersbourg, manœuvre avec assez d'habileté entre les armées du duc de Tarente et du duc de Reggio pour se maintenir aux bords de la Duna. Il vient même de forcer le duc de Reggio à se replier sur Polotsk après trois combats livrés successivement, le premier à Jacoubovo, le second à Oboïarzina, et le troisième à Kliastitza. Des officiers du maréchal en apportent des détails.

Combat de Jacoubovo.

Le duc de Reggio n'a pu sortir de Polotsk que le 28 juillet. Le 30, on n'était encore qu'à Kliastitza, à sept lieues de Polotsk.

La cavalerie légère du général Corbineau, jetée sur la gauche pour éclairer notre marche, n'avait pas tardé à rencontrer l'ennemi : c'était Wittgenstein qui accourait, espérant nous barrer le chemin de Sebège (1). Aussitôt le maréchal a porté en avant les divisions Verdier et Legrand; mais il a cru devoir laisser en arrière les dix mille Suisses de la division Merle pour garder le passage de la Drissa. Le général Legrand, qui conduisait l'avant-garde, a pris position sur le chemin de gauche, par lequel l'approche de l'ennemi était signalée, et, dans l'après-midi du 30, les premières colonnes de Witt-

(1) Les communications directes avec Saint-Pétersbourg étaient fort compromises par cette marche des Français sur Sebège. Le général Dauvray (encore un Français!), chef d'état-major de Wittgenstein, déclara qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour attaquer l'ennemi. (M. de Butturlin, pag. 9, tom. II.)

genstein ont paru. Cette contrée est couverte de bois. Une petite plaine, qui forme clairière, a fourni le champ du combat. Le général Koulnief, qui commandait les Russes, a fait de vains efforts pour avancer. Depuis quatre heures après-midi jusqu'à dix heures du soir il n'a cessé de revenir à la charge; la division Legrand l'a constamment repoussé.

Dans la nuit du 30 au 31, Wittgenstein est arrivé avec environ quinze mille hommes. Le duc de Reggio, qui avait placé en seconde ligne la division Verdier et la cavalerie Doumerc, pouvait lui opposer un nombre à peu près égal; cependant il n'a pas voulu engager une affaire générale dans cet espace trop resserré. L'ennemi avait commencé ses attaques dès la pointe du jour; le duc de Reggio les a facilement contenues jusqu'à huit heures du matin; alors il a ordonné la retraite, qui s'est effectuée en bon ordre, d'abord sur le ravin de la Nitcha, ensuite sur Kliastitza, enfin le soir derrière la rivière de Drissa, au gué que la division Merle gardait.

Combat d'Oboïarzina.

Le général Wittgenstein, encouragé par cette retraite, nous a suivis sur la Drissa, et le 1er août, au lever du soleil, l'avant-garde de Koulnieff et la réserve de Sazonoff, formant dix à douze mille hommes, se sont élancées au-delà de la rivière. Le duc de Reggio, qui occupait plus loin la position d'Oboïarzina, leur avait laissé le passage ouvert; mais dès

que les Russes sont arrivés au point où on les attendait, une batterie de quarante pièces a démasqué ses feux, et l'ennemi, arrêté en tête par notre ligne qui s'est montrée, a dû subir pendant une demi-heure une pluie de mitraille. Les divisions Legrand et Verdier ont achevé le désastre de cette colonne en tombant dessus à la baïonnette. Ses débris ont été rejetés sur l'autre rive. Koulnieff s'est fait tuer.

Combat de Kliastitza.

Tout était donc réparé; il n'y avait plus qu'à poursuivre. Ce qui restait intact, à quelques lieues plus loin dans les mains de Wittgenstein, n'aurait pu résister au choc de l'armée victorieuse. Malheureusement le duc de Reggio n'a fait marcher en avant que la division Verdier, et *Verdier, plein d'audace et de courage, a donné tête baissée* sur le général russe qui était en position à Kliastitza.

Alors un nouveau combat s'est engagé; mais Wittgenstein s'est trouvé assez fort pour protéger ses fuyards, et Verdier, forcé de lâcher prise, est revenu dans notre camp.

L'ennemi avoue la perte de plus de quatre mille hommes et de neuf pièces de canon; quatre colonels ont été tués, plus de dix généraux blessés. Wittgenstein lui-même a été frappé d'une balle à la joue.

A la suite de ces combats sanglans, les deux corps opposés se sont retirés chacun de leur côté; les

Russes sur leur position centrale d'Oveia, et les Français sur Polotsk (1).

Tels sont les événemens qui viennent de faire perdre l'offensive au duc de Reggio.

Dès les premiers récits, l'empereur avait vu avec quelque peine que son lieutenant se fût laissé prévenir par l'activité de Wittgenstein; il se plaignait ensuite de ce que le maréchal eût cédé à son adversaire l'avantage de l'attaque (2). Mais après avoir écouté jusqu'au bout, ce qu'il ne peut concevoir, c'est qu'à la suite du succès d'Oboïarzina, le maréchal, quittant l'attitude victorieuse, ait reculé jusqu'à Polotsk (3).

Au surplus, le remède est tout prêt. Napoléon, dont les combinaisons admettent toujours l'hypo-

(1) Le comte de Wittgenstein ne crut pas devoir attaquer Polotsk, dont la prise ne pouvait s'effectuer sans de grands sacrifices que ses troupes, déjà inférieures en nombre, n'étaient pas en état de supporter. (M. de Butturlin, tom. II, pag. 35.)

(2) Le plan de Napoléon, de se porter par la route de Sebège, pour déborder la gauche des Russes et couper ainsi leurs communications avec Pétersbourg, était bien calculé. Mais l'exécution ne répondit pas à la beauté de la conception... Le maréchal Oudinot dissémina un peu ses troupes...; en attirant à lui la division Merle, il se serait trouvé à Kliastitza avec près de quarante-deux mille hommes, contre lesquels les vingt-trois mille que le comte Wittgenstein avait à ses ordres, n'auraient pu se soutenir sans difficultés. (M. de Butturlin, tom. II, pag. 21.)

(3) Les Russes attachaient tant d'importance à un succès qui donnait à Pétersbourg quelque temps pour respirer, que Wittgenstein reçut pour récompense la grande croix de Saint-Wladimir de seconde classe et une pension de douze mille roubles. (M. de Butturlin, pag. 29.)

thèse des revers, a sous la main les renforts que le duc de Reggio réclame. C'est un corps d'armée tout entier qu'il va lui envoyer. Les Bavarois, laissés en réserve à Ouchatz, reçoivent l'ordre de se porter sur Polotsk. Le comte Gouvion-Saint-Cyr qui les commande y sera rendu le 6 août. Après avoir acquis, par cette jonction, une supériorité de forces aussi marquée, le duc de Reggio doit aussitôt se remettre en campagne. De son côté, le duc de Tarente n'a plus d'obstacle dans Dunabourg. Notre partie devient si forte que l'empereur ne doute pas que Wittgenstein ne soit contraint cette fois à nous céder le cours de la Duna. Pour stimuler l'activité du duc de Reggio, l'officier d'ordonnance d'Haupoult lui est expédié le 5 de Witepsk. Cet officier suivra la marche de nos colonnes, et ne reviendra que pour rendre compte de la défaite des Russes.

Il nous reste à dire comment Dunabourg et ses lignes sont tombés en notre pouvoir. Le général Ricard, détaché par le duc de Tarente, y est entré *sans coup férir*; le commandant russe, voyant nos armées dépasser la Duna au-dessus et au-dessous par les ponts de Jacobstadt et de Polotsk, a craint d'être abandonné sans secours dans une place à laquelle on n'avait pas eu le temps de mettre la dernière main, et dans la nuit du 29 au 30 juillet il s'est décidé à l'évacuer. Tel est le résultat des grands travaux de Dunabourg. Ils ont servi encore moins que ceux du fameux camp de Drissa.

L'ennemi nous y laisse vingt pièces de canons, des bateaux contenant quarante mille bombes et

boulets qu'on a cherché à couler sous l'eau; un grand approvisionnement de bois de construction, et, dans les débris des lignes et des blockhaus, une immense quantité de palissades et de bois à brûler.

L'empereur a quelques regrets d'avoir donné trop d'importance, dans ses calculs, à ces ouvrages éphémères tant prônés par les gazettes russes. L'arsenal de Magdebourg a mis en route au moins cent bouches à feu pour le siége de Dunabourg. Ce lourd équipage est déjà arrivé sur le Niémen; on le fait rétrograder sur Dantzick.

La tâche du duc de Tarente, qui avait deux grands siéges à faire, est donc réduite de moitié (1). Va-t-il se borner désormais à tenir la garnison de Riga en échec?

L'empereur espère que le maréchal passera la Duna, et trouvera moyen de faire quelque diversion utile au duc de Reggio.

(1) *Force comparée des deux armées.*

ÉTAT DE L'ARMÉE DU MARÉCH. DUC DE TARENTE dans les derniers jours de juillet.			CORPS DU GÉNÉRAL ESSEN, gouverneur de Riga.	
Divisions.	*Brigades.*	*Bataillons.*		
Grandjean. . .	Bachelu. . . . . . Prince Radziwill, Ricard, et plus tard Hunerbein. . . .	16	Le général Lewis, Le prince Labanoff, } com. en second.	
York.	Horn Below. . . . Horn. . . . . Van Raumer. . . .	19	18 bataillons à Riga. . . . . 12 bataill. et 4 esc. à Mittau. . .	5,600 3,400
		35	30	9,000
Massembach. .	Jeanneretz. . . . Hunerbein. . . .	16 escadr.	(M. de Butturlin.)	
La force de cette armée était de 30,000 h.				

CHAPITRE IV.

SUITE DU SÉJOUR A WITEPSK.

(Premiers jours d'août.)

L'ATTENTION que l'empereur accorde d'abord aux opérations des corps d'armée qui agissent isolément sur nos ailes, et ses ordres multipliés pour remédier aux diversions tentées à la fois par Wittgenstein et Tormasow, ne donnent qu'une idée incomplète de ses travaux à Witepsk. Achevons de présenter l'aperçu de ses occupations pendant son séjour dans cette ville.

La maison qu'il occupe est celle où demeurait le prince de Wurtemberg, qui était gouverneur de la province, et quelque mince opinion qu'on puisse se faire *de cet hôtel du gouvernement*, la réalité est bien au-dessous encore. A l'exception de plusieurs grandes pièces convenables pour un quartier-général, le reste de la distribution n'offre que des galetas; on y trouve à peine quelques gros meubles. Mais, avec des tables et des chaises, on a bientôt fait le logement de l'empereur : un tapis de drap vert, des

cartes développées, la boîte aux livres, le grand portefeuille, le *nécessaire* et le petit lit de fer, forment partout l'ameublement qui lui suffit.

Napoléon a retrouvé un cabinet; il s'y renferme avec ses secrétaires Méneval, Fain, Mounier (1) et son ingénieur-géographe Bacler d'Albe. Ceux-ci n'expédient qu'à grand'peine les ordres de tout genre qu'il leur dicte. Le prince Berthier, major-général, entre et sort à chaque instant pour communiquer les rapports qu'il reçoit, et emporter les réponses qu'il doit faire. Le ministre secrétaire-d'état Daru est appelé plusieurs fois dans la journée, tantôt pour présenter à la signature les actes que les ministres ont envoyés de Paris, tantôt pour rendre compte des affaires d'administration militaire confiées à son expérience. Chaque jour, l'estafette de Paris est ouverte, lue et répondue. La correspondance particulière avec le duc de Bassano, à Wilna, n'est pas moins régulière. A travers ces réceptions et ces départs continuels de courriers, l'intendant-général, le commandant en chef de l'artillerie, le duc de Frioul, chargé du détail de la garde impériale, et les chefs des différens services, sont admis aussi souvent qu'ils se présentent. Un des premiers soins de l'empereur a été d'ordonner la construction de trente-six fours; il a calculé, avec le comte Mathieu Dumas, qu'on doit obtenir à chaque fournée trente mille rations de pain. Il a mis le

(1) Le secrétaire du cabinet, de Ponthon, était alors en mission du côté de Tilsitt.

même empressement à interroger le médecin et le chirurgien en chef de l'armée sur l'état des ambulances. Les Russes ont laissé dans un coin de Witepsk trois cent cinquante de leurs blessés qu'on vient d'y découvrir : l'état de ces blessés est affreux ; mais on s'est hâté de les transporter dans la maison où le docteur Larrey a commencé l'établissement d'un hôpital, et on leur prodigue les mêmes secours qu'au petit nombre des nôtres qui s'y trouve (1).

Accessible à tous ces détails, Napoléon n'en poursuit pas moins assidûment les combinaisons qui doivent pousser à bout cette campagne. La nuit est principalement réservée à ces hautes méditations. Il se lève chaque fois que son sommeil s'interrompt. La chaleur de l'atmosphère le dispense de s'habiller, et pendant ces heures silencieuses, il étudie les états de situation de ses régimens et de ses différens corps d'armée. Il les compare avec ceux de la quinzaine précédente, pour connaître en détail ses pertes et les compensations qu'elles ont reçues. Il consulte avec une égale attention le bulletin des troupes en marche ; il y suit au jour le jour l'arrivée de ses renforts, et ne laisse jamais échapper le moment de leur donner de nouveaux ordres ou de changer leurs premières directions. Mais un des élémens de ses calculs qui le captive le plus, c'est l'état qu'il

(1) A Witepsk, l'armée fut comblée des faveurs de son chef ; s'il rencontrait des convois de blessés, il les arrêtait, s'informait de leur sort, de leurs souffrances, des actions où ils avaient succombé, et ne les quittait qu'après les avoir consolés par ses paroles et secourus par ses largesses. (M. Ph. de Ségur, tom. Ier, pag. 220.)

fait tenir sous ses yeux des forces de l'ennemi et de leur répartition. L'auditeur Lelorgne est chargé de ce travail. Il l'a commencé, sous le ministère de M. le duc de Cadore, à l'aide de notes recueillies de longue main sur la puissance militaire de la Russie, et l'a perfectionné en dernier lieu par toutes les informations qu'il a été possible de prendre depuis l'ouverture de la campagne. L'auditeur Lelorgne entend le russe et le parle. L'empereur veut que désormais il soit toujours à cheval derrière lui, que les gens du pays qui ont des renseignemens à donner lui soient adressés, que toutes les lettres russes qu'on intercepte lui soient remises; il l'attache à son cabinet en qualité de secrétaire-interprète, et c'est ainsi qu'à force d'ordre, de soins et de suite, il parvient à connaître l'armée ennemie à peu près aussi bien que la sienne. Il s'est, pour ainsi dire, approprié ce travail, et il lui échappe quelquefois de s'en targuer dans sa correspondance avec ses maréchaux, et même dans ses bulletins (1).

Après cet emploi de ses veilles, l'empereur, tous les matins, descend à six heures sur la place. Il a réglé que chaque jour, à cette heure, une brigade de la garde viendra défiler devant lui. Cependant un espace convenable manquait pour ces exercices militaires. L'hôtel du gouvernement, comme toutes les maisons russes un peu considérables, était en-

(1) Le livret de l'armée russe était parvenu à un tel degré de perfection, qu'étant tombé dans les mains des Russes à la retraite, ceux-ci l'ont considéré comme une copie dérobée à leur état-major, en représailles des corruptions du général Czernicheff, à Paris.

combré de cabanes de bois qui en obstruaient l'entrée. A l'aide de quelques sapeurs que les maréchaux-des-logis (1) ont fait appeler, on a bientôt élargi l'esplanade.

Le comte de Lobau préside aux inspections de l'infanterie, le comte Durosnel à celles de la cavalerie, et, à cette occasion, le titre d'aide-major-général (2) est créé en faveur de ces deux aides-de-camp.

Tous les officiers supérieurs qui passent à Witepsk doivent se présenter à l'ordre, et tous s'y présentent. Witepsk a perdu ses habitans; mais jamais population ne pourra y offrir une affluence aussi nombreuse, aussi brillante!

Dans une de ces revues matinales, l'installation du général Friant comme commandant des grenadiers à pied de la garde, donne lieu à une cérémonie noble et touchante. L'empereur veut signaler l'estime particulière qu'il fait du général, et préside lui-même à sa réception. Qu'on se figure Napoléon dans cette enceinte de braves, mettant l'épée à la main, donnant l'accolade au récipiendaire, et l'invitant à ne voir dans ce nouveau titre que la récompense de ses bons et beaux services. « Restez, lui dit-il, restez, je vous prie, cette campagne encore avec votre division; vous m'y serez plus utile

(1) MM. de Canouville et Philippe de Ségur.

(2) Décret du 12 août. Création d'un aide-major-général pour l'infanterie, et d'un autre pour la cavalerie.

qu'à la tête de ces vieux soldats qui vont tout seuls. D'ailleurs, je suis toujours près d'eux, et vous êtes de ces hommes rares que je voudrais avoir partout où je ne suis pas. »

CHAPITRE V.

FIN DU SÉJOUR A WITEPSK.

(13 août.)

Pendant son séjour à Witepsk, Napoléon a reçu de divers côtés des documens importans qui jettent un jour nouveau sur la crise politique dans laquelle on est entré.

Toutes les lettres du Midi parlent des détachemens que les Russes tirent de leur armée du Danube pour augmenter celle de Tormasow. Tous les avis qui viennent du Nord parlent également des renforts que le corps d'observation de Finlande fournit à Wittgenstein. Cette confiance avec laquelle la Russie se dégarnit devant ses ennemis naturels, les Turcs et les Suédois, et l'attitude offensive qu'elle s'efforce de faire prendre à Tormasow et à Wittgenstein, donnent à penser que la révolution politique entreprise par l'Angleterre pour mettre la Suède et la Turquie dans l'intérêt du tzar vient d'être consommée. Le bruit en courait depuis quelque temps. Les courriers qui arrivent à Witepsk apportent bientôt la confirmation de ces nouvelles.

Il n'est que trop vrai *que les Turcs ont fait la*

paix précisément quand ils devaient faire la guerre (1). « Les Turcs paieront cette faute bien cher ! » dit l'empereur ; « elle est si grossière que je ne devais pas la prévoir. »

L'intrigue dont le général en chef Kutusoff tenait les fils dans son camp du Danube, et que les deux hospodars Morozzi conduisaient à Constantinople, est parvenue à vaincre l'opposition du sultan, et Mahmoud a ratifié le 14 juillet (2).

La Suède elle-même a contribué par sa vieille influence sur la Porte à faire triompher la cause des Russes à Constantinople : ainsi, il y a déjà quelque temps que Bernadotte n'est plus Français, et que le cabinet de Stockholm n'est plus suédois. Un document qui parvient en ce moment à Witepsk lève tous les doutes sur l'époque, déjà reculée, où le prince de Suède s'est laissé emporter par ses ressentimens personnels : c'est la copie du traité jusqu'alors ignoré qui a été signé entre Alexandre et lui, le 24 mars.... « Le 24 mars! » remarque l'empereur; « et le 29 mai Bernadotte ne m'envoyait-il pas encore M. Signeul, pour marchander à Dresde!...... »

Ainsi le cabinet russe échappe, comme par miracle, à des dangers qu'il osait à peine envisager. Après avoir ressenti la crainte de voir arborer presqu'au même moment les aigles françaises sur le

(1) M. de Las-Cases, tom. V, pag. 309.

(2) « La paix de Bucharest a été un coup de bonheur (dit M. de Butturlin); » et ailleurs : « Cette paix a été plus utile à la Russie que des batailles gagnées. » Tom. Ier, pag. 303.

grand clocher de Moscou, le drapeau suédois sur les quais de la Newa, et les trois queues du grand-visir sur la douane d'Odessa, le voilà tout-à-coup dégagé du cercle menaçant! « Si jamais l'on m'ac» cuse d'avoir provoqué cette guerre, » continue » Napoléon, que l'on considère, pour m'absoudre, » combien peu ma partie était liée avec les Turcs, » et dans quelles tracasseries je m'étais embarrassé » avec la Suède! »

Le changement favorable, survenu dans la situation de la Russie, se reconnaît déjà à l'allure qu'elle a prise depuis quelques jours. Notre ennemi paraît respirer plus librement: ses plans sont plus décidés; ses opérations militaires deviennent plus hardies. La confiance qu'il a retrouvée se décèle, non-seulement dans ses instructions aux généraux; mais encore par le ton qu'il affecte dans tous les actes publics. Une transition trop brusque de la crainte à l'espérance comporte difficilement de la modération. Il semble en effet, à en juger par toutes les apparences, que l'exaltation succède, dans le cabinet de Saint-Pétersbourg, aux premières inquiétudes, et que les mesures extrêmes sont maintenant celles qu'on préfère.

Napoléon a reçu des informations sur ce qui se passe dans le camp ennemi. Il sait que le tzar n'est plus au milieu de ses troupes. Inquiet à Drissa de l'éloignement prolongé de Bagration, Alexandre a craint que l'intérieur de son empire ne restât sans défense. Le moyen le plus efficace pour improviser des ressources était de se présenter lui-même à ses

peuples. Il a pris ce parti, et, immédiatement après la levée du camp de Drissa, il est allé à Moscou. Napoléon l'y suit des yeux. Il se fait apporter toutes les gazettes et tous les imprimés qu'on peut surprendre, et voici ce qu'il y trouve :

Le gouverneur Rostopchin a réuni au Kremlin les nobles et les marchands. Il leur a fait voter par acclamations des levées d'hommes et d'argent (1). Alexandre, sortant à propos de la chapelle du palais où il assistait au service divin, est entré dans l'assemblée, et ses paroles ont mis le comble à l'enthousiasme. Électrisé par la confiance que lui-même inspirait, ce prince a promis de recourir jusqu'aux derniers sacrifices, plutôt que de poser les armes comme à Tilsitt, et il lui est échappé de dire : *Les désastres dont vous êtes menacés ne doivent être considérés que comme des moyens nécessaires pour parvenir à consommer la ruine de l'ennemi* (2).

Le gouverneur Rostopchin était là, et ces paroles ont jeté de graves inquiétudes pour l'avenir dans quelques oreilles attentives.

L'empereur russe doit avoir quitté Moscou dans

(1) Les autres gouvernemens imitèrent l'exemple de Moscou. Un pareil zèle semblait promettre la levée de cinq cent mille hommes dans un mois; mais quiconque connaît les Russes sait qu'ils ne sont pas avares de promesses et que leur zèle se refroidit bientôt... La milice si généreusement offerte ne put être levée que bien plus tard et d'après des ordres exprès du gouvernement. Quant à l'argent, les sommes votées en 1812 n'étaient pas encore toutes rentrées au commencement de 1814. (Le général Guillaume de Vaudoncourt, pag. 144.)

(2) Discours de l'empereur Alexandre du 27 juillet. (M. de Butturlin, tom. Ier, pag. 206.)

les premiers jours d'août. Il ne reviendra pas à l'armée ; c'est à Pétersbourg qu'il va se retirer ; son frère le grand-duc Constantin l'y a devancé. Cet éloignement des camps, auquel Alexandre semble se condamner lui-même, fournit à Napoléon un ample sujet de réflexions. « Il est évident, » dit-il, « qu'on craint que nous ne puissions trop facile- » ment nous entendre !... » Il se fait lire, d'un bout à l'autre, par son interprète les proclamations et les manifestes, dont le cabinet de Saint-Pétersbourg est devenu tout-à-coup si prodigue. C'est principalement aux préjugés religieux d'un peuple ignorant et fanatique qu'on s'adresse ; le prince, qui est pontife suprême (1), parle en ces termes :

« Guerriers russes, efforcez-vous de renverser » les projets de l'ennemi dirigés contre votre reli- » gion, votre honneur, votre patrie et vos familles ! » Dieu qui voit la justice de votre cause vous en- » verra sa bénédiction (2). »

« Habitans de Moscou, l'ennemi, avec une perfi- » die sans pareille, a franchi nos frontières !... L'ar- » mée russe brûlait de se jeter sur ses nombreux

(1) Le monarque, étant chef du culte, fait partie de la religion. Les paysans russes se prosternent en présence de l'empereur, comme ils saluent l'église devant laquelle ils passent. (Mad. de Stael, tom. II, pag. 404.)

Les prêtres grecs sont mariés et presque jamais les gentilshommes n'entrent dans cet état. Il en résulte que le clergé n'a pas beaucoup d'ascendant politique ; il agit sur le peuple, mais il est très-soumis à l'empereur. (*Ibid.*, pag. 257.)

(2) Proclamation du camp de Drissa, 9 juillet. (Voir M. de Butturlin, tom. Ier, pag. 181.)

» bataillons, et de les punir par une destruction » entière; mais notre tendresse paternelle pour » nos fidèles soldats n'a pas dû leur permettre une » action aussi désespérée. *Nous ne pouvions pas » souffrir que nos braves fussent sacrifiés sur les » autels de ce Moloch* (1). Nous ne devons nous » mesurer avec lui qu'en combat égal, homme » contre homme; mais, pour retirer à l'agresseur » l'avantage du nombre, de nouvelles levées sont » nécessaires. C'est à notre ancienne capitale, c'est » à Moscou, résidence de nos ancêtres, que nous » nous adressons avant tout....... L'indépendance » de la Russie et la sûreté de notre sainte Église » sont menacées. Dans de telles circonstances, l'ap- » pel aux armes doit être entendu comme une loi sa- » crée. Puissent les cœurs de notre illustre noblesse, » et ceux de toutes les classes, se remplir de ce véri- » table esprit des combats que Dieu et notre Église » orthodoxe bénissent également (2). »

« Grande nation, » dit-on encore dans un manifeste à la généralité du peuple russe, « l'ennemi a » formé le projet méchant de détruire votre pays. » Avec l'astuce dans le cœur et la séduction sur les » lèvres, il vous apporte des fers et des chaînes » éternelles! Il achève par la guerre l'ouvrage de

(1) Traduction de M. Guillaume de Vaudoncourt (celle qui se trouve dans l'ouvrage de M. de Butturlin est bien plus élégante, mais bien moins fidèle. Il est assez curieux de les comparer; pour apprécier les adoucissemens que le temps a apportés dans le langage des Russes eux-mêmes à l'égard de Napoléon.

(2) Proclamation de Polotsk, du 18 juillet.

» la trahison. *Mais la Russie a pénétré ses vues ;*
» *elle a invoqué la protection de Dieu* (1). Peuple
» russe, descendans des valeureux Slaves! plus
» d'une fois tu as brisé les dents des lions et des ti-
» gres qui s'élançaient sur toi. Unissez-vous la croix
» dans le cœur, le fer dans la main! *Les moyens*
» *doivent être proportionnés au but; le but, c'est*
» *la destruction du tyran qui veut détruire toute*
» *la terre...... Que partout où il portera ses pas*
» *dans cet empire, il vous trouve aguerris à ses*
» *fourberies, dédaignant ses mensonges, et fou-*
» *lant aux pieds son or.* L'organisation suprême des
» nouvelles levées est confiée à la noblesse, qui se
» mettra à la tête, et enverra à Moscou l'état numé-
» rique des corps qu'elle aura formés. »

A Moscou, le métropolitain Platon, adressant à son empereur l'image révérée de saint Serge, lui écrivait en style d'illuminé :

« La ville de Moscou, la première capitale de
» l'empire, la nouvelle Jérusalem, reçoit son Christ!
» Comme une mère dans les bras de ses fils zélés,
» et à travers le brouillard qui s'élève, prévoyant
» la gloire de sa puissance, elle chante dans ses
» transports : Hozanna! béni soit celui qui arrive!
» Que l'arrogant, que l'effronté Goliath apporte,
» des limites de la France, l'effroi mortel aux con-
» fins de la Russie! La pacifique religion, cette
» fronde du David russe, abattra soudain la tête de

(1) Ce qui est souligné dans ce paragraphe ne se trouve pas dans la traduction de M. de Butturlin.

» son sanguinaire orgueil. Cette image de saint Serge,
» antique défenseur du bonheur de notre patrie,
» est offerte à votre majesté impériale (1). »

Napoléon se fait relire plusieurs fois ces expressions de haine. Elles l'étonnent et l'inquiètent. Qu'a-t-on pu dire et faire pour changer à ce point l'empereur Alexandre ? D'où vient tout ce venin qu'on a jeté dans la querelle? Maintenant il n'y a plus que la force des armes qui puisse arracher la paix à de telles irritations, et la guerre peut seule finir la guerre. C'était pour échapper à cette nécessité qu'il avait refusé, dès le début de la campagne, de s'expliquer sur le rétablissement de la Pologne : la conduite des Russes lui montre que sa modération même est une faute !

Tandis que l'empereur médite de nouveaux coups plus décisifs, un grand refroidissement se manifeste autour de lui. Quinze jours de repos ont permis de réfléchir sur l'énorme distance où l'on se trouve, et sur le caractère particulier que prend cette guerre (2). Ce qui peut la prolonger est blâmé; ce

(1) L'effet de ces proclamations fut complet : le paysan russe se crut menacé de devenir païen, et le mouvement auquel le portait sa religion alarmée s'accroissait encore par l'amour-propre à demi sauvage qui lui faisait croire que l'Europe n'avait plus de refuge qu'en lui. (M. Guillaume de Vaudoncourt, pag. 106.)

(2) La nation, qui dans les pays étrangers n'est jamais touchée que de ce qu'elle a quitté; qui, en partant de chez elle, regarde la gloire comme le souverain bien, et dans les pays éloignés, comme un obstacle à son retour ; qui indispose par ses bonnes qualités mêmes, parce qu'elle paraît y joindre du mépris; qui peut supporter les bles-

qui peut l'abréger est accueilli (1). Ceci ne s'applique pas aux corps de l'armée : dans leurs rangs il n'est pas un officier qui ne sente que, plus la position devient périlleuse, plus il faut de courage, et *qu'une parole qui refroidirait le zèle serait une trahison*(2).

Il y a dans les états-majors de l'inquiétude et du découragement; la correspondance des chefs éloignés semble également dictée dans cet esprit : on est devenu si prudent qu'on force l'empereur d'être audacieux ; on exagère tellement les craintes, qu'il doit exagérer tout ce qui peut rassurer.

A peine le duc de Castiglione a-t-il pris poste à Berlin que, dès les premières lettres, il parle d'une expédition de soixante mille hommes, dont les Anglais menacent les bouches de l'Elbe, et dont les Suédois menacent les bouches de l'Oder..... « Cela » est absurde, lui répond Napoléon; les Anglais » ont bien autre chose à penser qu'à faire des » descentes, et si les Suédois risquaient une ten-

sures, les fatigues, et non pas la perte de ses plaisirs; qui n'aime rien tant que sa gaieté, et se console de la perte d'une bataille lorsqu'elle a chanté le général, n'aurait jamais été jusqu'au bout d'une entreprise qui ne peut manquer dans un pays sans manquer dans tous les autres, ni manquer un moment sans manquer pour toujours. (Montesquieu, *Esprit des Lois*, chap. VII, liv. IX.)

(1) Que nous importe qu'il nous ait enrichis, si nous ne pouvons en jouir ? qu'il nous ait mariés, s'il nous rend veufs par une absence continuelle ? qu'il nous ait donné des palais, s'il nous force de coucher sans cesse au loin, sur la terre nue, au milieu des frimas? etc. (M. Ph. de Ségur, tom. Ier, pag. 281.)

(2) M. de Ségur, tom. Ier, pag. 257.

» tative, ce serait sur la Norwège; mais ils ne peu-
» vent pas disposer de plus de quinze mille hom-
» mes. Au surplus, il faut que le duc de Casti-
» glione aille inspecter les côtes, qu'il passe la re-
» vue des troupes qui les gardent, et reconnaisse
» par lui-même les localités. » En même temps, des avis sont expédiés à Berlin, à Dresde, à Munich, à Stuttgard, à Bade, pour que, sur tous les points de l'Allemagne, des troupes soient tenues à la disposition du maréchal.

L'empereur, qui désire avoir l'approbation de tous, même des plus timides, vient de réunir les principaux chefs de l'armée dans des conseils; et c'est peut-être pour la première fois que ses lieutenans sont admis à opiner sur de pareilles matières...... Mais il ne peut leur faire voir tout ce qu'il voit. La délibération est inégale, et c'est le moindre inconvénient; en voici d'autres : ces ouvertures ont donné lieu à des discussions insolites : quelques amours-propres s'y sont compromis; ils s'en souviendront peut-être! Et le capitaine, qui jusqu'à présent n'a pensé qu'à obéir, admis un moment à délibérer, va se croire grandi au point de pouvoir délibérer encore quand il faudra marcher!

Quoi qu'il en soit, la supériorité des vues de l'empereur a frappé ceux mêmes qu'elle n'a pas réduits au silence. « Plus on s'anime chez l'ennemi, » répète-t-il à ses généraux, « moins nous devons ra-
» lentir l'activité de notre invasion. Pourquoi lais-
» serions-nous aux peuples fanatisés de l'Orient le
» temps de vider leurs plaines immenses et d'ac-
» courir?

» Les Russes, dit-on, battent volontairement en retraite ; ils voudraient nous attirer jusqu'à Moscou ! — Non, ils ne battent pas volontairement en retraite. S'ils ont quitté Wilna, c'est qu'ils ne pouvaient plus s'y rallier ; s'ils ont quitté la ligne de la Duna, c'est qu'ils avaient perdu l'espoir d'y être rejoints par Bagration. Si dernièrement vous les avez vus nous céder les champs de Witepsk, pour se retirer sur Smolensk, c'est afin d'opérer cette jonction tant de fois reculée. Le moment des batailles approche. Vous n'aurez pas Smolensk sans bataille ; vous n'aurez pas Moscou sans bataille (1). Une campagne active peut avoir des chances défavorables ; mais la guerre qui tirerait en longueur en aurait de bien plus fâcheuses, et notre éloignement de la France ne ferait que les multiplier ! »

» Puis-je penser à prendre des quartiers au

(1) Quelques personnes prétendent établir que le projet d'attirer l'ennemi au cœur de la Russie était une résolution prise de longue main par notre gouvernement. L'on croit donner plus de relief à nos armes, en ne voulant pas convenir que notre retraite depuis le Niémen jusqu'à Moscou fut nécessitée par la faiblesse numérique de nos armées, et en soutenant au contraire que cette retraite n'avait été exécutée qu'en vertu d'un plan profondément combiné. La vérité est que, nous trouvant trop faibles, nous nous sommes d'abord retirés jusqu'à Smolensk pour réunir nos deux armées, et puis de Smolensk sur Moscou pour nous rapprocher de nos renforts. Ceux qui prétendent faire honneur à notre gouvernement d'une combinaison qu'ils ont imaginée après coup, ne ressemblent pas mal à ces nouvellistes de Montesquieu, qui, après avoir loué un général de mille sottises qu'il n'a pas faites, lui en préparent mille autres qu'il ne fera pas. (M. de Butturlin, tom. II, pag. 453.)

mois de juillet ? dit-il encore; une expédition comme celle-ci peut-elle se diviser en plusieurs campagnes ? Croyez-moi, la question est sérieuse, et je m'en suis occupé.

« Nos troupes se portent volontiers en avant. La guerre d'invasion leur plait. Mais une défensive stationnaire et prolongée n'est pas dans le génie français. Nous arrêter derrière des rivières, y rester cantonnés dans des huttes, manœuvrer tous les jours pour être encore à la même place après huit mois de privations et d'ennuis, est-ce ainsi que nous sommes dans l'habitude de faire la guerre ?

» Les lignes de défense que vous présentent aujourd'hui le Borysthène et la Duna ne sont qu'illusoires. Que l'hiver arrive, et vous les verrez se combler de glaçons, et s'effacer sous la neige.

» L'hiver ne nous menace pas seulement de ses frimas ; il nous menace encore d'intrigues diplomatiques qui peuvent se brasser derrière nous. Ces alliés que nous venons de séduire, qui sont encore tout étonnés de ne plus nous combattre, et tout glorieux de nous suivre, leur laisserons-nous le temps de réfléchir à la bizarrerie de leur position nouvelle ?

» Et pourquoi nous arrêter ici huit mois, quand vingt journées peuvent nous suffire pour atteindre le but ? Prévenons l'hiver et les réflexions ! Il nous faut frapper promptement, sous peine de tout compromettre. Il faut être à Moscou dans un mois, sous peine de n'y entrer jamais !

» A la guerre, la fortune est de moitié dans tout. Si l'on attendait toujours une réunion complète

de circonstances favorables, on ne terminerait rien.

» En résumé, mon plan de campagne c'est une bataille, et toute ma politique, c'est le succès. »

Les nouvelles que l'on reçoit des avant-postes mettent fin à tous les discours. L'ennemi nous attaque : dans la nuit du 8 au 9 août, douze mille cavaliers russes, sortant des environs du lac de Kasplia, derrière lequel Barclai de Tolly avait depuis quelques jours masqué ses mouvemens, ont surpris notre avant-garde du côté d'Inkowo (2). Le

(1) La paix dans Moscou, disait l'empereur, accomplira et terminera mes expéditions de guerre. Alors un nouvel horizon et de nouveaux travaux ne tarderont pas à se dérouler! Le système européen sera fondé : il ne sera plus question que de l'organiser. La cause du siècle sera gagnée et la révolution accomplie. Il ne s'agira plus que de la raccommoder avec ce qu'elle n'a pas détruit. Cette entreprise est la mienne. *Je l'ai préparée de longue main, aux dépens de ma popularité peut-être!* N'importe, ma gloire sera dans le succès et dans mon équité... De retour en France, au sein de la patrie, grande, forte, magnifique, tranquille et glorieuse, j'associerai mon fils à l'empire; ma dictature sera finie.

Durant l'apprentissage de mon fils, et ensuite pendant mes vieux jours, mes loisirs seront utilement consacrés à visiter lentement et avec mes propres chevaux tous les recoins de l'empire, recevant les plaintes, redressant les torts, semant de toutes parts les institutions, les monumens et les bienfaits!... Voilà mes projets; ne sera-ce qu'un rêve! (Voir le *Mémorial* de M. de Las-Cases, tom. V, pag. 397 et suivantes.)

(2) Sans le courage et l'intrépidité des lanciers prussiens, nos pertes auraient été plus considérables... On rejetait le tort sur le général Montbrun, qui, quoique informé des forces supérieures de l'ennemi, ne consulta que sa bravoure, et, sans écouter aucun rapport, crut devoir hasarder le combat. (M. de Labaume, pag. 94.)

général Sébastiani, dont les escadrons étaient cantonnés de ce côté, est accouru au-devant du danger ; il est parvenu à le maîtriser, et a mis tout une journée à reculer d'une demi-lieue.

L'empereur comptait bien que les armées réunies vers Smolensk prendraient une confiance qui leur ferait faire quelques faux mouvemens; il n'attendait que l'occasion pour en profiter. L'attaque sur Inkowo le détermine. Barclai de Tolly a quitté les environs de Smolensk, et revient droit sur Witepsk. La réplique de Napoléon est prête : éviter les Russes qui s'avancent, se couvrir de la forêt de Babmovitchi, marcher par la route de Witepsk à Kiow, tourner ainsi la gauche de l'ennemi, passer le Borysthène, au-dessus d'Orcha, et de là se porter brusquement sur Smolensk, y arriver vingt-quatre heures avant que Barclai de Tolly puisse y rentrer, enlever la ville, repasser le fleuve sur ses ponts et ressortir des murs pour attaquer en queue les Russes surpris en désordre ; tel est le plan d'opération que l'empereur adopte; tel est le coup qu'il veut frapper pour début de son invasion.

Il y a déjà cinquante mille hommes tous portés à mi-chemin de la route qu'il va prendre. C'est l'armée que le maréchal Davoust ramène de son expédition contre Bagration. Elle nous attend sur la rive gauche du Borysthène.... Nous marchons donc sur Smolensk !

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

SUPPLÉMENT

A LA TROISIÈME PARTIE.

PIÈCES HISTORIQUES.

SUPPLÉMENT

A LA TROISIÈME PARTIE.

PIÈCES HISTORIQUES.

	Pages.
§. Ier. Sommation de Riga et réponse.	277
§. II. Fragmens de la correspondance militaire du cabinet. . .	280

SUPPLÉMENT

A LA TROISIÈME PARTIE.

PIÈCES HISTORIQUES.

§. Ier. SOMMATION DE RIGA ET RÉPONSE.

Le général Grawert, commandant les troupes prussiennes devant Riga,

A. M. le gouverneur militaire de Riga.

Votre Excellence sait aussi bien que nous, que des opérations dirigées sur Witepsk et le Dniéper ont forcé l'armée russe, conduite par S. M. l'empereur en personne, à évacuer le camp retranché de Drissa, et à se mettre en retraite.

La première conséquence de ces mouvemens rétrogrades sera le siége de Riga; et déjà la grosse artillerie qui doit être employée à cet effet va arriver incessamment. La faiblesse de cette place nous est aussi connue

qu'elle doit l'être à Votre Excellence. Malgré la défense la plus intrépide, dans quelques jours, ou tout au plus dans quelques semaines, elle devra se rendre. Mais ce court espace de temps sera suffisant pour consommer la ruine d'une florissante ville de commerce, qui n'a déjà que trop souffert par le dernier incendie, et un nombre assez considérable de braves troupes, commandées par un général universellement estimé, serait sacrifié pour une résistance inutile.

Il me semble que, dans ce cas, les devoirs envers l'humanité, se réunissent à ceux de Votre Excellence envers son souverain, pour l'engager à épargner à Riga les horreurs d'un siége, qui, comme nous l'avons déjà dit, vu la faiblesse de la place, ne pourrait être de longue durée, et qui par conséquent ne ferait que plonger dans la misère des milliers d'innocens bourgeois, sans qu'il en résultât aucun avantage pour les intérêts de son maître. Si Votre Excellence partage mes sentimens, basés uniquement sur l'humanité, je suis prêt à lui envoyer un officier muni des pleins-pouvoirs nécessaires, pour convenir des conditions sous lesquelles Votre Excellence voudrait consentir à me remettre la ville de Riga avec sa citadelle.

Si, au contraire, Votre Excellence croyait ne pas pouvoir accepter ma proposition, j'aurai du moins manifesté mon intention d'adoucir autant qu'il dépendait de moi, les calamités de la guerre et de diminuer le nombre des malheureuses victimes qu'elle fait.

Je termine en priant Votre Excellence d'être bien persuadée que la présente sommation n'a nullement été motivée par aucun doute sur la bravoure des troupes qu'elle commande. Je serais d'autant moins fondé à me le permettre, qu'à Eckau ces troupes ne m'ont que trop prouvé le contraire. Mais plus la défense honorable

qu'elles m'ont opposée dans cette journée, m'inspire d'estime pour elles, plus mes regrets seraient vifs de voir sacrifier de si braves gens pour la défense de mauvais ouvrages.

Au reste, je prie Votre Excellence de m'instruire au plus vite de sa résolution, et d'être persuadée de ma considération sans bornes.

Au quartier-général de Peterhof, le 28 juillet 1812.

Signé, DE GRAWERT,

Général d'infanterie de S. M. le roi de Prusse, et commandant en chef du corps auxiliaire prussien.

Réponse.

Si je pouvais croire qu'un général prussien, de son propre mouvement, pût écrire une lettre comme celle que Votre Excellence m'a adressée en date d'hier, j'aurais tenu au-dessous de ma dignité d'y répondre; mais comme un style étranger y perce trop, j'adresse ces lignes en réponse à sa lettre, dans la persuasion où je suis que Votre Excellence n'est que l'organe d'un pouvoir despotique auquel elle se croit obligée d'obéir strictement; et je la prie d'agréer les témoignages de ma considération.

Signé, ESSEN,

Premier lieutenant-général de S. M. l'empereur de Russie, et gouverneur militaire de Riga.

---

§. II. FRAGMENS

DE LA CORRESPONDANCE MILITAIRE

DU CABINET.

(N° 1.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Gloubokoë, le 20 juillet 1812.

Mon cousin, il est indispensable d'envoyer un officier de confiance sur la droite ; il se rendra d'abord à Minsk, et de là auprès du prince Poniatowski. Si le roi de Westphalie est revenu, il lui portera des instructions ; si ce roi a continué sa pointe, il portera des ordres au prince Poniatowski pour commander la droite et des instructions. Le général Marchand continuera à être chef d'état-major de la droite.

Sur ce, etc.

(N° 2.) *Lettre de l'empereur*

Au même.

Gloubokoë, le 20 juillet 1812.

Mon cousin, écrivez au prince d'Eckmulh que je ne puis pas être satisfait de la conduite qu'il a tenue envers le roi de Westphalie ; que je ne lui avais donné le commandement que dans le cas où la réunion ayant eu lieu,

et les deux armées étant sur le champ de bataille, un commandant eût été nécessaire. Qu'au lieu de cela, il a fait connaître cet ordre avant que la réunion fût opérée, et lorsqu'à peine il communiquait par quelques postes; qu'après avoir fait cela, et après avoir appris que le roi de Westphalie s'était retiré, il devait conserver la direction, et envoyer les ordres au prince Poniatowski; que je ne sais plus aujourd'hui comment va ma droite. Que je lui avais donné une preuve de la grande confiance que j'ai en lui, et qu'il me semble qu'il ne s'en est pas tiré convenablement; que, puisqu'il avait pris le commandement, il devait le garder; mais qu'il eût mieux fait de ne pas le prendre, puisqu'il n'était pas réuni au roi. Qu'à présent que je suis éloigné, j'ignore ce qui se passe sur ma droite; que mes affaires en souffrent; tandis que s'il avait écrit au prince Poniatowski que, le roi ayant quitté le commandement, il lui donnait une direction, mes affaires n'auraient pas souffert.

Sur ce, etc.

(N° 3.) *Lettre du major-général*

Au général Lariboissière.

Gloubokoë, le 20 juillet 1812.

Monsieur le général, l'intention de l'empereur est de faire de Gloubokoë un point central; il y sera établi des manutentions et des magasins. Donnez des ordres pour y faire venir un million de cartouches d'infanterie, dix mille coups de canon et mille fusils.

Le quartier-général de l'intendant partira le 22 ou le 23 de Wilna, pour se rendre à Gloubokoë. On profitera de cette occasion pour faire partir tous les convois

qui peuvent se trouver à Wilna; on joindra à cette colonne dix-huit ou vingt pièces de canon de la garde, servies par la réserve du colonel Pelgrin, et enfin tout ce qui resterait de l'équipage de pont.

La route de Wilna à Gloubokoë va être divisée en sept journées de marche, et désormais tous les convois suivront cette direction, qui sera la route de l'armée pour les premier, deuxième, troisième, quatrième et sixième corps.

(N° 4.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Gloubokoë, le 22 juillet 1812.

Mon cousin, écrivez au général Reynier que je trouve convenable au but qu'il doit remplir, la position qu'il occupe; que je le destine à entrer en Volhynie; qu'il est même le maître d'entrer en Volhynie quand il le jugera convenable; que les neuvième et quinzième divisions ennemies que commande le général Kamenskoï ont seules une consistance, et il est probable que l'ennemi cherche à les faire venir pour renforcer Bagration et couvrir Moscou; que le corps de Tormasow ne peut lui en imposer en rien; que ce n'est qu'un ramassis de troisièmes bataillons, recrues qui sont sans aucune consistance, et tout au plus bonnes pour contenir le pays; que le général Reynier ayant le pays pour lui, et faisant venir des commissaires de Varsovie, peut entrer dans le pays, et l'insurger aussitôt qu'il sera certain que les neuvième et quinzième divisions n'y sont plus; que les prétendues forces arrivant de Crimée sont des chimères; que le grand-seigneur a refusé de ratifier la paix, et qu'au

contraire les Russes sont obligés d'envoyer de nouvelles forces en Moldavie et en Valachie; que je ne lui prescris rien; que son principal but est de couvrir le grand-duché; qu'une bonne manière de couvrir le grand-duché, c'est d'entrer en Volhynie, de faire partout des confédérations et d'insurger le pays. Que tout cela est remis à sa prudence; qu'il peut en écrire au général Dutaillis et au ministre de la guerre polonais à Varsovie, pour qu'on lui envoie deux ou trois mille hommes des dépôts, ainsi que tous les citoyens marquans du pays qui voudront venir concourir à l'insurrection. Donnez-lui avis que nous sommes à Mohilow, que nous avons passé le Borysthène, que nous sommes maîtres du camp retranché de Drissa, que nous marchons sur Witepsk, et peut-être sur Smolensk.

Sur ce, etc.

(N° 5.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Gloubokoë, le 22 juillet 1812.

Mon cousin, répondez au général Reynier que je l'autorise à ne point envoyer ce régiment à Praga, et que je le trouve bien placé dans le lieu où il l'a placé. Faites-lui connaître que le duc de Bellune, avec le neuvième corps, fort de trente mille hommes, presque tous Français, sera le 1er août à Marienbourg, et que si les circonstances étaient urgentes, et que le duché de Varsovie fût réellement menacé, pendant que lui, général Reynier, défendrait le camp retranché de Praga et Modlin, il écrirait au duc de Bellune pour lui faire connaître l'urgence des circonstances, ce qui le mettrait à même

de venir à son secours. Vous ajouterez que les circonstances de la guerre sont telles, que déjà nous menaçons Moscou et Saint-Pétersbourg, et qu'ainsi il n'est pas probable que l'ennemi songe à des opérations offensives avec des troupes passables; mais qu'on a supposé que dix à douze mille hommes de troupes des troisièmes bataillons, qui ne sont bonnes à rien en ligne, pourraient être envoyées avec un ou deux régimens de cavalerie pour inquiéter le duché. Jamais l'ennemi ne sera assez insensé pour détacher quinze à vingt mille hommes de bonnes troupes sur Varsovie, dans le temps que Pétersbourg et Moscou sont menacés de si près; que, d'ailleurs, il est possible que dans peu de temps je porte la guerre en Volhynie, et qu'alors il ferait partie de ce corps.

Sur ce, etc.

(N° 6.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Gloubokoë, le 22 juillet 1812.

Mon cousin, répondez au général Jomini qu'il est absurde de dire qu'on n'a pas de pain, quand on a cinq cents quintaux de farine par jour; qu'au lieu de se plaindre, il faut se lever à quatre heures du matin, aller soi-même aux moulins, à la manutention, et faire faire trente mille rations de pain. Mais que s'il dort et que s'il pleure, il n'arrive rien; qu'il doit bien savoir que l'empereur, qui avait beaucoup d'occupations, n'allait pas moins tous les jours visiter lui-même les manutentions; que je ne vois pas pourquoi il critique le gouvernement lithuanien, pour avoir mis tous les prisonniers dans un seul régiment; que cela dénote un esprit de critique qui ne peut

que nuire à la marche des affaires, tandis que, dans sa position, il doit encourager le gouvernement et l'aider. Écrivez au général Jomini de faire prendre tous les fusils qui sont aux hôpitaux, et que par ce moyen il en trouvera qui sont inutiles.

Sur ce, etc.

(Nº 7.) *Lettre du major-général*

Au général Lariboissière.

Gloubokoë, le 22 juillet 1812.

Monsieur le général, l'empereur ne conçoit pas l'utilité des relais que vous avez établis de Kowno à Wilna, à moins que ce ne soit pour le transport des fusils nécessaires à l'armée et à l'insurrection polonaise. On dit à Sa Majesté qu'il y a à Wilna six cents caissons, quarante mille coups de canon, et une grande quantité de cartouches d'infanterie; ainsi, on n'a pas besoin de faire des transports de munitions de Kowno sur cette ville. Les chevaux d'artillerie et les bœufs peuvent être employés plus utilement à transporter des approvisionnemens à Gloubokoë. Nous allons avoir une bataille qui fera une énorme consommation de munitions. L'empereur demande comment nous ferons pour les remplacer. Faudra-t-il envoyer des caissons vides à Wilna ? Dans ce cas, il faudra au moins un mois ou six semaines pour qu'ils rejoignent. Il faut employer tous nos moyens pour rapprocher de l'armée la plus grande quantité de caissons d'infanterie et à canon qu'il sera possible. Les six cents caissons que vous avez à Wilna peuvent venir avec douze cents paires de bœufs. Voilà la grande affaire dont il faut s'occuper.

(N° 8.) *Lettre de l'empereur*

A l'officier d'ordonnance d'Hautpoul.

Kamen, le 24 juillet 1812.

L'officier d'ordonnance d'Hautpoul se rendra à Beszencowiczi, où il restera jusqu'à ce que les trois ponts soient jetés et la tête du pont tracée. Il veillera à ce qu'on construise six fours à Beszencowiczi, dans les lieux où l'on pourra les construire le plus rapidement. Comme il y a des postes de correspondance de Beszencowiczi à Kamen, il m'écrira deux à trois fois par jour. Il prendra des informations sur le lieu où se trouvent les divisions Friant, Gudin et Morand, les cuirassiers Montbrun, ceux de Nansouty, et enfin si l'on a des nouvelles du roi de Naples; il me transmettra les renseignemens qu'il aura ainsi recueillis. En se rendant à Beszencowiczi, l'officier d'ordonnance d'Hautpoul m'écrira la première lettre de Boiszikowa, pour me rendre compte de l'état du pont, de la population et des ressources de cet endroit.

P. S. Mettez un cheval à demi-chemin, afin que s'il y avait quelque chose aux avant-postes, vous puissiez revenir très-rapidement.

(N° 9.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Beszencowiczi, le 26 juillet 1812.

Mon cousin, expédiez l'aide-de-camp du duc de Reggio de Thermes. Vous ferez connaître au duc que nous

marchons sur Witepsk, et que le prince d'Eckmulh a battu Bagration à Mohilow. Dites-lui qu'il faut qu'il balaie la rive droite et pousse Wittgenstein l'épée dans les reins; qu'il doit toujours laisser dans Polotsk une petite garnison dans le cas qu'il se jetât sur la gauche; qu'après être arrivé à Witepsk, je dirigerai un corps sur Newel qui se mettra en communication avec lui. Il est à présumer que si de Polotsk le duc faisait un mouvement sur Sebèje, il obligerait Wittgenstein à s'élever pour couvrir la route de Pétersbourg. Comme Wittgenstein n'a pas dix mille hommes d'infanterie, il peut marcher haut la main sur lui.

Sur ce, etc.

(N° 10.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Witepsk, le 29 juillet 1812.

Mon cousin, faites connaître au duc d'Elchingen qu'après avoir poursuivi l'ennemi jusqu'à Janovitchi, je suis revenu à Witepsk; que je désire qu'il prenne position à Liosna, mais qu'il y marche à très-petites journées, afin que sa troupe ait le temps de se rallier, et que toute son artillerie puisse le joindre; que le général Sébastiani le couvrira; que le roi de Naples est à Janovitchi, qu'il va se porter entre la Kasplià et le Dniéper; que le vice-roi est à Souraje, occupant les deux rives de la Duna; que je désire qu'il fasse construire, entre Roudnia et Witepsk, deux manutentions de six fours chacune, et qu'il réunisse de tous côtés, par voie légale de réquisition, en s'adressant aux autorités du district du gouvernement de Mohilow, où se trouvent Liosna et Roudnia,

de quoi nourrir son corps d'armée régulièrement, et avoir une réserve de biscuit et de pain biscuité pour vingt jours; que la situation de la cavalerie, de l'infanterie et de l'artillerie est telle que je suis résolu, si l'ennemi ne me force pas à prendre des dispositions contraires, à rester sept à huit jours dans des quartiers de rafraîchissemens, pour reposer l'armée. Qu'il fasse donc placer ses trois divisions dans de bonnes localités, toutes prises dans le gouvernement de Mohilow; qu'il fasse faire à ses troupes de bonnes baraques où elles puissent être à l'abri de la pluie, et qu'on commence les distributions et les approvisionnemens réguliers.

(N° 11.) *Lettre de l'empereur*

Au général Lariboissière.

Witepsk, le 30 juillet 1812.

Monsieur le comte Lariboissière, il y a à Cologne huit ou neuf cents chevaux destinés à l'artillerie, qui ne partent point pour l'armée faute de harnais. Faites-moi connaître, 1° s'ils ont des soldats du train; 2° pourquoi ils ne partent pas. Il me semble que j'ai des soldats du train d'artillerie, et des harnais aux dépôts de Merecz et de Wilna. Je désire avoir un rapport général sur la situation des équipages d'artillerie.

Sur ce, etc.

(Nº 12.) *Le major-général*

Au général Lariboissière.

Witepsk, le 31 juillet 1812.

Monsieur le général, l'empereur veut connaître, par un travail général, combien l'artillerie a d'hommes à pied aux différens dépôts, combien elle a laissé de matériel en route par la perte des chevaux aux différens dépôts; combien elle a de chevaux, et combien vous devez en recevoir.

(Nº 13.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Witepsk, le 2 août 1812.

Mon cousin, envoyez un officier au prince de Schwartzenberg, pour lui faire connaître que je mets le septième corps sous ses ordres; qu'il rallie ce corps, et marche à Tormasow et Kamenskoï, et leur livre bataille, et qu'il les doit suivre partout jusqu'à ce qu'il en soit venu à bout.

Faites connaître au général Reynier que j'ai donné au prince de Schwartzenberg le commandement supérieur sur les deux corps réunis.

Sur ce, etc.

(N° 14.) *Lettre de l'empereur*

Au même.

Witepsk, le 3 août 1812.

Mon cousin, il est convenable que vous expédiiez aujourd'hui, avant six heures du matin, un officier polonais intelligent et de confiance au prince de Schwartzenberg, avec le duplicata de la lettre que vous lui avez écrite par votre aide-de-camp Flahaut; vous lui ferez connaître que, conformément à l'intention qu'avait manifestée l'empereur d'Autriche, je voulais appeler son corps d'armée sous mes ordres immédiats; que je pensais que le corps du général Reynier pourrait être suffisant pour contenir les troupes de la Volhynie, projetant d'envoyer un corps considérable de Polonais par Mozyr, dans la Volhynie, aussitôt que le corps du prince de Schwartzenberg serait entré en ligne. Mais qu'aujourd'hui l'ennemi ayant si fortement pris l'initiative, et le corps du général Reynier s'étant laissé entamer, mon intention est qu'il marche en toute diligence pour repousser l'ennemi, et l'empêcher de ravager cette partie du territoire; que comme c'est particulièrement de cavalerie que manque Reynier, sa cavalerie peut prendre les devans; que je désire qu'il laisse un millier de chevaux, deux batteries d'artillerie et une brigade, au total quatre mille hommes, à Neswig, afin de former une réserve commandée par un général de brigade, qui puisse servir selon les circonstances; que je le laisse maître de porter cette réserve à sept ou huit mille hommes, s'il croyait pouvoir le faire sans inconvéniens; que Tormasow a une division à Mozyr, et probablement deux divisions avec lui; que ces deux divisions ne doivent être composées que de troisièmes bataillons comme celles de Courlande, qui ont été

culbutées si facilement par les Prussiens; que deux cents chevaux italiens du vice-roi ont rencontré aussi quatre de ces bataillons, et les ont culbutés d'une charge; que dans l'organisation générale de l'armée russe, nous savions que Tormasow devait avoir la vingt-septième division, qui était une nouvelle division, et qui formait sa véritable force; mais que je crois que cette vingt-septième division n'a pas pu le joindre, et qu'il est probable alors qu'il aura gardé la neuvième ou la quinzième division; qu'il est nécessaire qu'il prenne tous les moyens pour bien connaître les divisions que l'ennemi a en Volhynie; que nous croyons que Bagration a passé le Borysthène avec six divisions; que, cela étant, il en resterait tout au plus une en Volhynie, indépendamment des troisièmes bataillons de Tormasow; que je désire donc qu'il marche avec rapidité, attaque et culbute l'ennemi, Kamenskoï et Tormasow, et porte la guerre dans la Volhynie; que, d'ailleurs, les événemens qui se passeront, et les renseignemens précis qu'il aura sur le nombre des divisions régulières que l'ennemi a en Volhynie, me mettront à même de lui faire connaître mes intentions ultérieures.

Sur ce, etc.

P. S. Que le général de brigade qu'il laissera à Neswig ait ordre de correspondre avec le quartier-général et avec le général commandant à Minsk, pour instruire de tout ce qu'il y aurait de nouveau.

(N° 15.) *Lettre de l'empereur*

A l'officier d'ordonnance d'Hautpoul.

Witepsk, le 5 août 1812.

L'officier d'ordonnance d'Hautpoul se rendra à Ostrowno, et de là à Beszenkowiczi. Il verra à Ostrowno si le village est réhabité, et s'il y a un commandant de

place pour le réorganiser. Il verra à Bezenkowiczi si les ponts sont faits, et si on a substitué un pont de radeaux au pont de chevalet, qui ne résisterait pas aux premières crues de la rivière; il verra si on a travaillé à la tête de pont; il verra l'hôpital, la manutention, les magasins, et enfin si le pays commence à se réorganiser; il me rendra compte des troupes qu'il rencontrera, soit cavalerie, soit artillerie, soit infanterie, soit équipages militaires; il verra à Beszenkowiczi le quatrième régiment des chasseurs de la garde et le bataillon de Hesse-Darmstadt, auxquels j'ai ordonné de rester là en position jusqu'à nouvel ordre. Il doit y avoir aussi plusieurs pièces d'artillerie; il faudra avoir soin que tout cela soit en position, et qu'on travaille à la tête de pont afin de la terminer; il s'informera si on a des nouvelles des Cosaques; et, s'il est nécessaire, il restera un jour à Beszenkowiczi, afin de tout voir et de faire sa dépèche; il m'écrira de cet endroit, en ayant soin de remettre sa lettre à la première estafette qui passera à Beszenkowiczi. Il continuera sa route sur Polotsk, d'où il m'expédiera sa seconde dépêche; il verra les fonctionnaires de la ville, l'hôpital, la manutention. Il me fera connaître combien de prisonniers a faits le duc de Reggio à ces différentes affaires qui viennent d'avoir lieu, combien de blessés; tout ce qu'il pourra apprendre sur cette affaire et sur la situation du corps du duc de Reggio. Le duc de Tarente ayant pris Dunabourg, l'officier d'ordonnance d'Hautpoul s'informera si la communication entre les deux corps s'est opérée. Il prendra toutes les informations qui pourront me faire connaître la nature des forces opposées au duc de Reggio; il restera avec ce maréchal, auquel il remettra la lettre ci-jointe, jusqu'à ce que celui-ci ait attaqué l'ennemi, éclairci la rive droite, et opéré sa communication avec Dunabourg.

(N° 16.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Witepsk, le 12 août 1812.

Mon cousin, écrivez au duc de Castiglione que vous ne comprenez pas comment il dit qu'il n'a pas un seul homme de cavalerie, puisqu'il a un beau régiment saxon de sept cents hommes, qui lui sera fourni aussitôt qu'il en aura besoin, mais qui sert en ce moment à la garde du roi de Saxe; qu'il a un régiment de dragons à Hanovre, déjà fort de huit cents hommes, et qui le sera bientôt de seize cents; que, quant à des expéditions d'armée de soixante mille hommes, cela est absurde; que les Anglais et les Russes ont autre chose à penser qu'à faire des descentes; que la Suède, si elle veut tenter quelque chose, attaquera la Norwège; que, dans tous les cas, cette puissance ne peut exposer plus de quinze mille hommes; qu'il est toutefois nécessaire qu'il aille inspecter la côte; qu'il passe la revue des troupes et reconnaisse par lui-même les localités.

Sur ce, etc.

MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT DOUZE.

QUATRIÈME PARTIE.

MARCHE SUR SMOLENSK ET SÉJOUR A SMOLENSK.

> « A la guerre, lorsqu'un habile général a fait les meilleures combinaisons possibles, les trois quarts de l'événement et du succès dépendent encore du hasard. »
>
> (TURENNE.)


LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF
CALIFORNIA

MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT DOUZE.

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE Ier.

MARCHE SUR SMOLENSK ET PRISE DE CETTE VILLE.

(Du 13 au 17 août.)

C'est le 10 août que l'empereur a pris la résolution de marcher sur Smolensk ; c'est le 13, avant le lever du soleil, qu'il quitte Witepsk. Pendant les trois jours qui ont précédé son départ, les corps d'armée ont reçu leurs ordres et commencé leurs mouvemens. Le roi Murat et le duc d'Elchingen, partis le 12 des environs de Liosna, se trouvent placés des premiers sur notre nouvelle ligne de marche. Napoléon les suit avec sa garde par la grande route de Witepsk à Kiow. Le vice-roi, qui arrive des cantonne-

mens les plus éloignés, forme l'arrière-garde. On défile toute la journée du 13 sur le flanc de l'ennemi, et le soir on atteint les bords du Dniéper. Voilà donc l'antique Borysthène!.... Le Dniéper, dont les bords n'ont rien de remarquable, n'a pas plus de quarante à cinquante toises de largeur. Toutes les illusions qu'on se faisait sur cette vieille limite de l'Orient se sont évanouies à l'aspect de la mesquine réalité. Un coup d'œil a suffi...!

Le duc d'Elchingen et le roi de Naples établissent leurs bivouacs dans le voisinage de Khomino, et le reste de l'armée un peu au-dessous vers Rassasna. Non loin de là, l'empereur fait planter sa tente et passe la nuit au milieu de ses grenadiers.

Le 14 au matin, pendant que l'avant-garde, toujours commandée par le roi de Naples et le duc d'Elchingen, franchit le fleuve sur un pont de chevalets, et se dirige par le plus court chemin vers la grande route, dont on aperçoit les longues rangées de bouleaux à une lieue dans la plaine, les autres corps effectuent leur passage sur les ponts que le général Éblé a fait jeter devant Rassasna.

Sur l'autre rive, on est rejoint par l'armée du prince d'Eckmulh; elle sort des cantonnemens qu'elle occupait aux environs de *Doubrowna*. Après une séparation de six semaines, les divisions détachées du premier corps à Wilna, rentrent sous l'autorité du prince d'Eckmulh. Chefs et soldats sont heureux de se revoir; et la joie se peint dans les traits du maréchal, lorsque devant l'empereur il défile à la tête de ses cinquante mille hommes.

A une lieue plus loin, les Polonais du prince Poniatowski, et les Westphaliens dont le duc d'Abrantès a pris le commandement, suivent le mouvement général par des routes parallèles, qui les conduisent directement de Mohilow à Smolensk. Dans cette marche latérale, elles sont prêtes à tourner tout obstacle qui se présenterait sur la route principale.

Ainsi l'armée française se voit, en moins de quarante-huit heures, transportée tout entière sur une autre ligne d'opérations. L'ennemi la croit encore devant lui du côté de Witepsk, aux bords de la Duna, qu'elle a déjà gagné la rive gauche du Dniéper, débordant l'aile gauche des Russes, et arrivant sur Smolensk par la grande route de Varsovie à Moscou.

Tandis que Napoléon exécute ainsi *le plus beau mouvement qu'il ait peut-être fait dans toute la campagne* (1), l'armée des Russes se balance en marches et contre-marches derrière la ligne qu'elle forme entre Witepsk et Smolensk. Bagration n'a guère ramené que trente mille hommes; mais Barclai de Tolly, qui a reçu des renforts, en a plus de quatre-vingt mille. Avec cette masse de cent vingt mille combattans, ils ont ordre de manœuvrer et de disputer le terrain pour *attendre les grands armemens de l'intérieur*.

(1) M. de Butturlin, tom. Ier, pag. 252.

Le même dit encore, tom. Ier, pag. 297 : La résolution de Napoléon, de tourner par leur gauche les armées russes dont il avait remarqué l'incertitude, ne saurait être assez admirée.

Mais comment deux chefs rivaux peuvent-ils s'accorder dans des circonstances si difficiles ? Le 7, ils étaient décidés à marcher sur Witepsk par Roudnia. Le 8, Barclai a interrompu cette manœuvre pour se porter à droite, tandis que Bagration a jugé à propos de revenir vers Smolensk. Bientôt après, Barclai de Tolly a voulu reprendre le mouvement commencé sur Witepsk ; il a rappelé à lui Bagration, et celui-ci, pour obéir, vient de s'éloigner encore une fois de Smolensk. En ce moment, Barclai dépasse le lac de Kasplia. Platoff, qui le précède, a reparu du côté d'Inkowo, et Bagration, qui marche de conserve, se trouve dans les environs de Nadva (1).

Cependant Bagration a craint de laisser sa gauche entièrement dégarnie. Il a envoyé sur l'autre rive du Dniéper un corps d'observation (2) composé de

(1) Le général Barclai manœuvre avec une hésitation qui donne moyen à l'ennemi de placer l'armée russe dans une position périlleuse, en la prévenant devant Smolensk. (M. de Butturlin, tom. Ier, pag. 299.)

La vérité est, dit M. de Vaudoncourt, pag. 150, que le général Barclai de Tolly avait perdu la tête ; que la dissension la plus marquée régnait entre lui et le prince Bagration, et que l'un et l'autre avaient trop d'obstination pour se rendre à un conseil salutaire, et trop peu de talens pour combiner un plan de campagne tel qu'il l'aurait fallu dans la circonstance où ils se trouvaient.

(2) *État des forces du général Neverowski au combat de Krasnoï.*

27e Divis.	Le brigadier Kniagnin,	4 bataillons des régimens de Wilna et de Simbirsch.	
	Le colonel Slavitskoi,	4 bataillons des régimens d'Odessa et de Tarnopol.	
	Le colonel Voeikoff,	4 bataillons des 49e et 50e de chasseurs.	
		12 bataillons à 700 hommes.	8,400
Cavalerie.	4 escadrons du régiment des dragons de Kharkhoff.		1,200
	4 escadrons de Cosaques.		
Artillerie.	8 bouches à feu.		
			9,600

la division Neverowski, récemment arrivée de Moscou, et de quelques régimens de cavalerie.

Notre avant-garde ne tarde pas à rencontrer cette troupe sur son chemin. Le canon, qui se fait entendre dans la direction de Krasnoï, signale cette rencontre. On tombe d'abord sur des Cosaques qu'on chasse de Liadi; ensuite sur un régiment d'infanterie que la division Ledru jette à coups de baïonnettes hors de Krasnoï; et enfin derrière cette ville, sur un corps de huit à dix mille hommes qui se dispose à tenir ferme. Le général russe Neverowski a bientôt reconnu toute l'étendue du danger qui l'environne et qui va fondre sur Smolensk. Cette forteresse se trouve au dépourvu, dégarnie, sans défense, et c'est précisément au moment où elle est le plus compromise que l'armée qui la couvrait s'en éloigne pour aller manœuvrer à faux du côté de Witepsk. Si la troupe de Neverowski ne parvient pas à s'y réfugier, il n'y aura personne à Smolensk pour en fermer la porte aux Français. Une prompte retraite est donc le seul moyen qui puisse tout sauver. Mais comment faire une retraite dans ces vastes plaines découvertes, au milieu des flots de cette cavalerie qui menace de tout déborder ?..... *La situation de Neverowski est telle, qu'un général moins ferme ne manquerait pas de mettre bas les armes* (1). Celui-ci ne pense qu'à

M. de Chambray n'évalue ce corps ennemi qu'à six mille hommes d'infanterie et douze cents de cavalerie : M. de Butturlin ne fait pas difficulté de convenir qu'il était de sept à huit mille hommes. (Voyez tom. Ier, pag. 249.)

(1) M. de Butturlin, tom. Ier, pag. 255.

faire son devoir, sans s'occuper de ce qui peut s'ensuivre. *Il divise d'abord son monde en deux colonnes serrées ; ensuite il les réunit en un grand carré plein ; et, quoique enveloppé de toute part, il se retire en se battant toujours* (1). Notre artillerie aurait aisément triomphé de ces efforts ; malheureusement elle a été retardée au passage du défilé de Krasnoï, et la cavalerie légère, animée par l'impatience du roi de Naples, ne veut pas attendre que la mitraille lui ait ouvert les rangs de l'ennemi ; elle s'élance, elle accable les Russes de plus de quarante charges consécutives : plusieurs fois nos escadrons pénètrent dans le carré ;.... mais l'inexpérience même des paysans russes qui composent cette troupe leur donne une force d'inertie qui tient lieu de résistance. L'élan du cavalier va s'amortir dans cette foule qui se pelotonne, se presse, se comprime et se referme sur tous les vides. Enfin la plus brillante valeur s'épuise à frapper une masse compacte qu'on hache et qu'on ne peut rompre. Les Russes parviennent donc à gagner pied, et à se rapprocher de Smolensk en jonchant la route de leurs morts. Nous leur enlevons successivement toutes leurs pièces et tous leurs caissons, et ce n'est qu'à la chute du jour que notre cavalerie cesse de les harceler. On s'arrête sur les hauteurs de Kanosava (2)

(1) Témoignage rendu par le duc d'Elchingen; *Rapport du 2 novembre.*

(2) L'artillerie, qui avait été retardée au défilé de Krasnoï, ne put pas être employée ; si elle était arrivée à temps, la division russe aurait été totalement détruite. Dans une des brillantes charges de la ca-

Le même soir, l'empereur fait dresser sa tente au bivouac de Boyarin-Kowa. C'est la veille de sa fête : les trophées du combat de Krasnoï deviennent ses bouquets. On lui présente huit pièces de l'artillerie russe, quatorze caissons attelés, et un état de quinze cents prisonniers (1). Le roi de Naples, le vice-roi, le prince d'Eckmulh, le duc d'Elchingen, et les autres chefs dont les quartiers ne sont pas à une trop grande distance, viennent dans la soirée se réunir autour de Napoléon, qui se plaît à répondre à leurs hommages, et à leur parler de ses projets. « Nous allons enlever Smolensk, leur dit-il; nous y passerons le Borysthène, pour tomber sur l'armée ennemie que nous prenons à dos. » Tandis qu'on s'entretient de ces espérances, la musique des régimens se fait entendre, et cent coups de canon sont tirés sur toute la ligne (2).

Dans la journée du 15, on continue de s'avancer vers Smolensk; à la nuit on n'en est plus qu'à quelques lieues. Notre avant-garde établit ses bivouacs à Lourbna, et l'empereur s'arrête près la maison de poste de Koroutnia.

Le 16, à huit heures du matin, la cavalerie

valerie, le colonel de Marbœuf fut blessé mortellement. (Voir le général Gourgaud, *Examen critique*, pag. 149.)

(1) *Bulletin*. L'historien russe Butturlin avoue la perte de cinq canons, et quinze cents hommes hors de combat. (Tom. Ier, pag. 255.)

(2) L'empereur remarqua qu'on devait ménager davantage la poudre française; mais on lui répondit que cette poudre était russe et venait d'être prise. L'idée d'entendre l'anniversaire de sa fête célébrée aux dépens de l'ennemi fit sourire Napoléon. (M. Ph. de Ségur, tom. Ier, pag. 256.)

légère du roi de Naples et l'armée du duc d'Elchingen sont devant Smolensk. Depuis long-temps nous n'avions vu des tours, des créneaux, de hautes murailles. *Voilà une ville enfin !* s'écrie le soldat. Le développement d'une enceinte imposante, et les ouvrages de fortification moderne qui paraissent y avoir été ajoutés à différentes époques, occupent l'attention des chefs : ils ont résolu de profiter du premier moment pour essayer un coup de main sur la place, où, d'après tous les rapports, on ne compte trouver que les débris de Neverowski (1).

Tandis que la cavalerie balaie la plaine, et fait rentrer dans les murs quelques Cosaques qui observaient la campagne, le duc d'Elchingen chasse devant lui de nombreux tirailleurs qui s'obstinent à défendre les approches du faubourg de Krasnoï. Bientôt l'empereur paraît, et préside lui-même à la première reconnaissance de la place. Dans le groupe de ses aides-de-camp on remarque le général Rapp, qui vient d'arriver de Dantzick.

Sur la droite de la route un grand ouvrage

(1) Smolensk est environné d'un mur en maçonnerie de briques, de vingt-cinq pieds de hauteur, dix-huit d'épaisseur, et de trois mille cinq cents toises de circonférence. Cette enceinte, dégradée en plusieurs endroits, est garnie de trente tours dont quelques-unes menacent ruine, tandis que d'autres, transformées en petits bastions à la moderne, sont armées d'artillerie. Un fossé sec, un chemin couvert et un glacis couvrent le mur d'enceinte. La proximité des maisons des faubourgs permet d'approcher à couvert jusqu'au pied des glacis. La ville n'est percée que de trois portes, deux sur la campagne et une sur le Dniéper. (Voir M. de Butturlin, tom. Ier, pag. 259 et suivantes.)

se détache à la vue : c'est la citadelle, dit-on ; mais elle est en terre, et d'un relief médiocre. Déjà nos tirailleurs se sont jetés dans les ravins qui y conduisent. Un bataillon du quarante-sixième est envoyé pour les soutenir. En peu d'instans, ce bataillon, qui poursuit son attaque au pas de charge, a forcé l'infanterie russe du chemin couvert à se réfugier dans la ville. « Cette attaque d'un seul bataillon contre une forteresse, s'écrie le maréchal Ney, est le fait d'armes le plus valeureux que j'aie vu depuis que je fais la guerre. »

A peine le maréchal a-t-il dit, qu'il est atteint d'une balle morte au cou. Le feu de quatre mille tirailleurs éclate de tous les ouvrages voisins. De nouvelles masses d'infanterie sont sorties de l'enceinte sous la protection de plus de soixante pièces qui se démasquent. Il est temps de soustraire nos braves aux coups qui vont se concentrer sur eux ; un second bataillon est arrivé à leur secours, et ils se retirent en bon ordre.

On n'en peut plus douter ; Smolensk a d'autres défenseurs que les soldats de Neverowski. Les prisonniers qu'on interroge nous apprennent que c'est à Rajewski que nous avons affaire ; que ce sont les troupes de ce général qui garnissent les murailles. Par un hasard heureux pour les Russes, Rajewski, qui suivait Bagration, n'était encore hier qu'à quelques lieues de Smolensk. Il a été averti à temps du désastre de Neverowski, et aussitôt il est accouru. Maintenant vingt mille hommes enfermés dans la place donnent au reste de l'armée russe le temps de

revenir (1). Cette armée est attendue d'un moment à l'autre, et en effet la matinée ne finit pas sans que, des points les plus élevés de notre ligne, on ne puisse découvrir la tête des colonnes de Bagration qui commencent à se montrer de l'autre côté du Dniéper. Le premier soin de Bagration est de renforcer encore Rajewski. Il lui envoie la division des grenadiers du prince de Mecklenbourg; ce qui porte le nombre des défenseurs de la ville à plus de trente mille hommes (2).

Barclai de Tolly lui-même n'est pas loin : son avant-garde paraît, dans l'après-midi, sur les hauteurs d'où la route de Saint-Pétersbourg descend à Smolensk.

L'empereur n'a donc plus l'espoir de surprendre cette ville; mais l'approche d'une grande bataille est admise par lui comme une compensation bien suffisante. Déjà il s'en occupe et s'y prépare.

Le maréchal Ney reste dans la position qu'il a prise devant le faubourg de Krasnoï. Il appuie sa gauche au Bas-Dniéper. A sa droite, entre le chemin

(1) Il ne fallut rien moins que la belle résistance du général Rajewski, dans la journée du 4—16, pour sauver les Russes, qui, en rôdant dans les environs de Roudnia, avaient risqué de perdre leurs communications avec Moscou. (M. de Butturlin, tom. Ier, pag. 299.)

(2) *État des forces Russes employées à la défense de Smolensk le 16 août, sous le commandement du général Rajewski.*

Défenseurs de Smolensk sous les armes dès le matin.	Restes de la division Neverowski.		5,000	21,800
	Corps de Rajewski.	Divis. Paskevitch. 8,400 Divis. Kolubakin, 8,400	16,800	
Secours envoy. plus tard.	Division des grenadiers du prince de Mecklenbourg. .			8,400
				30,200

(Voir dans M. de Butturlin, t. I, p. 258.)

de Krasnoï et celui de Mitislaw, le premier corps se développe sur deux lignes; il fait face à la principale porte d'entrée, celle de Malakoskia, où aboutissent toutes les routes du midi. L'armée polonaise prolonge notre front sur la droite, vis-à-vis des faubourgs de Roslaw et de Nikolsoi. Enfin, le grand arc de cercle que nous décrivons devant Smolensk vient expirer dans les broussailles qui couvrent les bords supérieurs du Dniéper. C'est le roi de Naples qui commande à cette extrémité de notre ligne. En face de ses escadrons s'étend le faubourg de Raczewska.

Derrière le centre, occupé par le corps du prince d'Eckmulh, la garde s'établit en réserve, et sur la hauteur voisine s'élève la tente impériale, d'où l'œil plonge dans les ravins qui font les fossés de Smolensk.

Enfin, nos parcs se garnissent de cinq cents bouches à feu, approvisionnées par deux mille cinq cents caissons à munitions (1).

De fortes arrière-gardes, qui se trouvent à quelques lieues du camp, veillent à la sûreté de l'armée

(1) *État de l'armée française devant Smolensk le 17 août 1812.*

Garde impériale	24,000	146,000
1er corps, prince d'Eckmulh	60,000	
3e corps, duc d'Elchingen	22,000	
5e corps, prince Poniatowski	22,000	
Cavalerie du roi de Naples	18,000	
En arrière :		
4e corps, vice-roi	30,000	44,000
8e corps, duc d'Abrantès	14,000	
		190,000

et de ses communications. Le vice-roi a été laissé à Krasnoï. La cavalerie du général Pajol est à Koroutnia pour garder les rives du Dniéper, et les Westphaliens, qui s'avancent par les chemins de la droite, éclairent cette partie de nos environs.

L'empereur a réservé un champ de bataille entre notre ligne et les remparts, et tout est prévu pour recevoir l'armée ennemie si elle sort des portes, ou pour emporter la place si le général russe hésite. Mais comment croire que Barclai de Tolly hésitera ? Dernièrement, devant Witepsk, réduit à ses seules forces, nonobstant une infériorité bien marquée, ne l'avons-nous pas vu décidé à nous combattre ? Maintenant qu'il est réuni à Bagration, et qu'il y va de la troisième ville de l'empire, aura-t-il moins de résolution ? Hier encore, s'il s'aventurait du côté de Witepsk, n'était-ce pas pour y chercher une bataille ? et aujourd'hui, s'il revient à Smolensk, n'est-ce pas pour l'y recevoir ?

Dans cette attente, le reste de la journée du 16 se passe en dispositions ; mais la fusillade se soutient avec opiniâtreté sur toute la ligne.

Le 17, à huit heures du matin, les Russes commencent à sortir ; nos avant-postes se replient, et le combat qui s'engage s'arrête aux premières maisons des faubourgs. Ce ne sont déjà plus les troupes de la veille. Le général Rajewski, suivi des siens, a quitté la place au point du jour pour aller rejoindre Bagration, son commandant en chef. Le général Doctoroff, renforcé par la division Konownitzin, est aujourd'hui chargé de la défense de Smolensk ;

et ce changement est à peine connu, que l'on aperçoit de l'autre côté du Dniéper de fortes colonnes qui prennent la route de Moscou. Les Russes se retireraient-ils ? Mais les lignes de Barclai de Tolly restent immobiles sur les hauteurs du faubourg de Saint-Pétersbourg ; ce n'est donc que l'armée de Bagration qui s'éloigne.

Smolensk a été considéré comme perdu par Barclai de Tolly du moment que Napoléon a su en dérober le chemin, et arriver aux portes par la rive gauche du Dniéper ; dès-lors le général russe n'a plus vu qu'un danger, celui d'être coupé de ses communications avec les provinces du midi, qui renferment toutes les ressources de son armée. Il est accouru, non plus pour sauver Smolensk, mais pour ne pas perdre la route de Moscou, et il envoie Bagration s'en saisir. Débarrassé de ce rival incommode, il ne place dans la ville que des chefs dévoués, et ne s'arrête le dernier sur les hauteurs que pour veiller à l'accomplissement de ce qui reste à faire (1).

L'empereur, voyant qu'il faut renoncer à la bataille, ne veut pas du moins différer davantage d'enlever la ville. A deux heures de l'après-midi, toute notre ligne s'ébranle. Morand se porte sur le faubourg de Roslaw, et Gudin sur celui de Mitislaw.

(1) La résolution du général Barclai de Tolly, d'abandonner Smolensk, a été prise contre l'avis du prince Bagration et des principaux officiers des deux armées. (M. de Butturlin, tom. Ier, pag. 299.)

Leurs soldats y croisent la baïonnette avec ceux de Kapcewitz.

Du côté du maréchal Ney, Ledru pénètre dans le faubourg de Krasnoï, tandis que Marchand attaque le bastion royal. L'ennemi leur oppose les troupes de Likatcheff.

Sur la droite, les Polonais enveloppent le faubourg Nicolskoï. La vue de Smolensk a redoublé leur ardeur. Là, sur ces murs, leurs ancêtres ont inscrit leur gloire. De là sont partis plus tard les premiers coups portés à l'indépendance de leur patrie. Là se retrouveront sans doute les clés de l'antique Pologne. Les Polonais se précipitent ; les Russes de Konownitzin essaient de leur disputer le faubourg.

Enfin la cavalerie du général Bruyères chasse les Cosaques des bords du Borysthène, dégage les approches du faubourg de Raczewska, et parvient à occuper un plateau d'où l'œil enfile le cours du fleuve dans la ville, et les ponts qui servent aux communications avec la rive droite. L'artillerie s'empare aussitôt de cette position pour y établir des batteries formidables.

Il est cinq heures. En ce moment le corps du duc d'Abrantès, long-temps attendu, paraît sur les hauteurs. Junot lui-même vient se présenter à la tente impériale; mais Napoléon était descendu dans la plaine. Le général s'assied comme un homme exténué de fatigue; il se plaint de s'être égaré dans sa marche; il craint qu'un coup de soleil ne l'ait frappé sur la tête. Il demande à boire : du vin n'é-

tancherait pas sa soif, et la carafe d'eau qu'on lui présente est épuisée d'un seul trait. Cependant il se ranime par degrés, et se sent soulagé de ce malaise; mais c'en est fait, ses yeux ne brillent plus à l'aspect du champ de bataille!... Junot ne tarde pas à recevoir l'ordre de se placer en réserve sur les bords de la rivière.

Alors la présence de l'empereur avait fixé la victoire: tous les faubourgs de la rive gauche ont été emportés, et l'ennemi, acculé au pied des murs, est réduit à combattre pour la défense des portes. Dans cette extrémité, Doctoroff appelle à grands cris des secours; plus le combat s'échauffe, plus on s'y obstine. Il y a des momens où les chefs ne calculent plus, ils se battent; et Barclai de Tolly finit par mettre à la disposition de Doctoroff presque tout le corps de Baggowouth. Les grenadiers du prince Eugène de Wurtemberg courent à la porte Malakouska, dont le prince d'Eckmulh s'est un instant rendu maître. La division Alsufieff envoie de nouveaux renforts opposer une dernière résistance au maréchal Ney, dont les troupes sont sur le point de pénétrer par la brèche du bastion. Enfin, deux bataillons de chasseurs de la garde russe se dévouent pour rallier les défenseurs de la porte Nicolskoï, où les Polonais ont fait un carnage affreux des soldats de Konownitzin. Il était temps!... Cependant nous conservons les glacis. Nos batteries, dirigées par le général Sorbier, enfilent tous les chemins couverts; le mineur s'attache aux remparts, et tout se prépare pour l'assaut.

La ville sera prise ; mais ce n'est pas assez. Si l'armée russe se retire, l'empereur voudrait du moins que tout ce qu'elle a jeté dans Smolensk (1) fût perdu pour elle. Tel est le but des dispositions prescrites à l'artillerie qui bat les bords du Dniéper. De ce côté on n'a cessé de resserrer la place ; nos batteries, placées au-dessus et au-dessous des ponts, en foudroient les passages. En vain les feux de la rive opposée se multiplient pour contre-battre : déjà les communications de la ville avec le camp russe sont devenues difficiles ; il n'y a même plus que des hommes isolés qui se hasardent d'une rive à l'autre, et les quarante mille soldats que Barclai de Tolly a engagés dans Smolensk courent le risque d'y rester.

(1) *État de l'armée russe à Smolensk le 17 août 1812.*

		Troupes engagées dans Smolensk sur la rive gauche.	Réserve de Barclai de Tolly sur la rive droite.	Armée de Bagration sur la route de Moscou.
6e corps, Général Doctoroff.	Division Kapcewitz.	8,400		
	Division Likatcheff.	8,400		
7e corps, Général Rajewski.	4 bataillons de chasseurs. . .	2,000		
	Reste du 7e corps.	»	»	11,500
3e corps, Général Toutchkoff.	Division Konownitzin.	8,400		
	Reste du 3e corps.	»	8,400	
2e corps, Général Baggowouth.	Division du prince Eugène de Wurtemberg.	7,500		
	4 bataillons de la div. Alsufieff.	2,800		
	Reste du 2e corps.	»	5,600	
4e corps, Général Ostermann. .	. . . .	»	9,500	
5e corps, Gr.-duc Constantin.	1 régim. de chass. de la garde.	1,500		
	Reste du 5e corps.	»	16,000	
Cavalerie et Cosaques de Barclai.	. . . .	»	10,000	
8e corps, Général Borosdin.	. . . .	»	»	9,500
Corps de Korzakoff.	. . . .	»	»	10,000
Cavalerie et Cosaques de Bagration.	. . . .	»	»	9,000
		39,000	49,500	40,000
			128,500.	

La nuit est venue à leur aide ; .... mais Smolensk est en feu ! Un horrible incendie le dévore. La réverbération des flammes éclaire notre camp ; jamais les foudres de la guerre n'ont produit un désastre aussi soudain, aussi complet, et nous craignons d'avoir à nous le reprocher : tant nous sommes encore éloignés d'en deviner la véritable cause (1) !

A deux heures du matin, quelques-uns de nos soldats qui se sont aventurés à travers les ouvertures de la vieille muraille, pénètrent sans résistance : ils appellent des camarades, et bientôt l'armée apprend que Smolensk est abandonnée.

Barclai ne l'a disputée que le temps de la détruire !

(1) Le général-major baron Korff, avec une forte division, fut chargé de garnir les remparts pendant que les autres divisions repassaient le Dniéper. Les ponts mobiles furent repliés ; enfin, vers une heure après minuit, le général Korff fit mettre le feu en plusieurs endroits de la ville, et lorsque l'incendie se fut bien répandu, il passa le fleuve avec sa division sur le pont stable que était avant la porte, et, l'ayant rompu, prit poste dans le faubourg. (Le général Guillaume de Vaudoncourt, pag. 156.)

CHAPITRE II.

SUITE DE LA PRISE DE SMOLENSK. — COMBAT DE VALOUTINA.

(19 août.)

Au point du jour on prend possession de la ville.

Le premier soin est de disputer aux flammes tout ce qui peut encore être sauvé. Des blessés russes sont gisant dans les maisons dont le feu s'approche, et l'on se hâte de leur porter secours. Ces malheureux nous le déclarent eux-mêmes : ce sont leurs compagnons qui ont allumé l'incendie avant de les abandonner.

Les ordres de l'empereur, donnés pendant les dernières heures de la nuit, ont mis tous les services en mouvement. Chaque chef s'empresse d'intervenir dans cet effroyable tumulte; chacun interpose son autorité pour ce qui le regarde, et tous paient leur dette. Tandis que nos tirailleurs courent s'établir sur les murailles qui dominent le fleuve, et pressent à coups de fusil l'arrière-garde ennemie de nous céder la rive opposée, l'artillerie, les vivres, les hôpitaux se forment des emplacemens ; les sa-

peurs se partagent entre le feu à combattre et les ponts à rétablir, et les chirurgiens militaires, réunissant tous les moyens de transport, font relever les blessés dont les entours de la ville sont couverts (1).

Avant d'entrer dans Smolensk, l'empereur veut en parcourir les dehors. En passant dans les ouvrages de la citadelle, on reconnaît trop tard que ce point, dont on s'était fait un épouvantail, est le plus faible de la place. Si, dans le premier moment de notre arrivée, le quarante-sixième eût été soutenu, peut-être aurait-il pris Smolensk (2).

De la citadelle on se rend sur les bords du Dnié-

(1) Nous eûmes de notre côté environ six mille blessés et douze cents morts. La plupart des blessés avaient reçu les premiers secours sur le champ de bataille... Nous les enlevâmes avec la plus grande célérité possible pour les réunir dans quinze grands bâtimens qui furent convertis en hôpitaux... Les Russes étaient traités pêle-mêle avec les nôtres. (Le docteur Larrey, pag. 30, 31 et 44.)

Napoléon est, de tous les généraux anciens et modernes, celui qui a porté l'intérêt le plus suivi aux blessés. Jamais l'ivresse de la victoire ne les lui a fait oublier, et sa première pensée, après chaque bataille, est toujours pour eux. (Le général Gourgaud, *Examen critique*, page 176.)

(2) Il est malheureux que le maréchal Ney n'ait pas suivi sa première pensée, et qu'en arrivant il n'ait pas fait aussitôt une attaque vigoureuse sur ce point, car la ville eût été enlevée. La citadelle n'était revêtue qu'en terre. (Le général Gourgaud, *Examen critique*, page 151.)

Les Russes furent heureux que Napoléon n'eût pas été instruit du véritable état des choses; car alors il aurait indubitablement fait les plus grands efforts pour pénétrer dans Smolensk par la citadelle. (M. de Chambray, tom. Ier, pag. 314.)

per. Ici Napoléon met pied à terre, et va se placer dans l'embrasure d'une vieille tour, pour mieux reconnaître la position que l'ennemi tient encore de l'autre côté de la rivière. Barclai de Tolly n'y est plus; dès l'aurore il a quitté les collines qui dominent la ville, et c'est par la route de Pétersbourg qu'il se retire, tandis que Bagration est en marche depuis deux jours sur celle de Moscou. Les deux généraux en chef ont-ils sérieusement séparé leurs armées? ou bien la retraite de Barclai de Tolly n'est-elle qu'une feinte? cette séparation apparente n'a-t-elle pour objet que de donner à notre poursuite quelques momens d'hésitation? L'empereur est disposé à le croire; mais ses doutes ne seront entièrement éclaircis que lorsque nos coureurs pourront se répandre sur la rive droite, et le général-major Korff occupe toujours, avec une forte arrière-garde, le faubourg de Saint-Pétersbourg. Tandis que le maréchal Ney fait ses dispositions pour l'en chasser, la fusillade se soutient d'une rive à l'autre, et le canon des hauteurs ennemies tire sur nos travailleurs. L'empereur Napoléon lui-même, à l'endroit où il s'est placé, n'est pas à l'abri du danger; les balles et les boulets frappent sans cesse les murs autour de lui: mais il n'est occupé que de reconnaître la position. Après s'être arrêté plus d'une heure, il remonte à cheval et fait son entrée dans la place.

Le tableau que nous offre Smolensk (1) est le plus

(1) La scène de dévastation qu'offrait l'intérieur de Smolensk était horrible. Mon entrée dans cette ville fait époque dans ma vie, dit un

hideux que cette guerre ait encore présenté. Les Russes ont laissé dans les fossés, sous les portes et dans les rues, plus de quatre mille morts et de six mille blessés (1). Leurs généraux-majors,

officier témoin oculaire. Figurez-vous les maisons incendiées, toutes les rues, toutes les places encombrées de Russes morts ou expirans, tandis que les familles désolées bravent tous les dangers pour arracher des débris à la fureur des flammes qui éclairent au loin cet affreux spectacle... Le peu de maisons qui restaient se trouvaient envahies par les soldats...; les églises seules offraient quelque consolation aux malheureux qui n'avaient plus d'abri...; la cathédrale, célèbre en Europe et très-vénérée par les Russes, devient le refuge des infortunés échappés à l'incendie... Au milieu de cette désolation, le passage de l'armée à travers la ville, offrait le contraste le plus frappant: d'un côté l'abattement des vaincus, et de l'autre l'orgueil dans la victoire. Les uns avaient tout perdu; les autres, riches de dépouilles, et n'ayant jamais connu les défaites, marchaient fièrement au son d'une musique guerrière, frappant à la fois de crainte et d'admiration les restes malheureux d'une population expirante. (M. Eugène Labaume, page 105.)

(1) A côté d'un soldat français, on voyait les cadavres de cinq à six Russes. Ce fait paraîtra vraisemblable, lorsqu'on saura que les tirailleurs moscovites, livrés aux liqueurs fortes, se montrent au moment de l'action plus audacieux qu'habiles, et se livrent au péril sans faire beaucoup de mal à leurs adversaires. (M. Eugène Labaume, page 106.)

La perte des Russes fut considérable surtout dans la journée du 17 où ils s'opiniâtrèrent à soutenir les dehors de la place. Dans cette seule journée, ils eurent plus de six mille hommes hors de combat. (M. de Butturlin, tom. 1er, pag. 268.) — L'assaut donné à Smolensk est un des plus sanglans que j'aie jamais vus. L'entrée des portes, les brèches et les principales avenues étaient remplies de morts et de mourans, presque tous Russes. Leur perte fut immense. (Le docteur Larrey, pag. 30.)

Skalon et Balla, ont été tués. Notre perte a été grande ; cependant elle est de beaucoup inférieure à celle de l'ennemi. Nous comptons parmi nos morts le général polonais Grabouski, et parmi nos blessés les généraux Zayonschek, Dalton et Grandeau.

Ce n'est pas sans difficulté que l'empereur arrive à son logement, préparé dans une maison à l'angle sud-ouest de la grande place, non loin de la citadelle. A chaque pas il est arrêté par les scènes de désolation qu'il rencontre, et ses secours vont au-devant de tous les besoins. Il presse et encourage surtout les travailleurs. Déjà l'on est parvenu à préserver du feu un bon nombre de maisons ; elles sont aussitôt converties en magasins et en hôpitaux. Quelque affreux que soit l'état où nous trouvons Smolensk, Napoléon entrevoit *que cette ville peut nous être encore d'une grande utilité sous le point de vue militaire* (1).

Dans la soirée le général Korff se décide à nous abandonner le faubourg de St.-Pétersbourg ; mais les flammes sont encore là pour nous en disputer la possession.

Le lendemain, à quatre heures du matin, nos colonnes commencent à traverser le Borysthène. Les troupes du maréchal Ney sont les premières à gravir les hauteurs que la réserve de Barclai de Tolly occupait les jours précédens. Nos éclaireurs se répandent dans tout l'espace qui sépare les deux

(1) Expressions du *Bulletin*.

grandes routes de Saint-Pétersbourg et Moscou, et la cavalerie du général Bruyères est lancée sur les traces de Barclai de Tolly.

L'armée du prince d'Eckmulh vient ensuite ; les divisions Gudin et Compans prennent position derrière les troupes du maréchal Ney.

La cavalerie du roi de Naples passe au gué le fleuve au-dessus de la ville, et se dispose à marcher par la route de Moscou.

L'armée westphalienne du duc d'Abrantès, qui est campée à l'orient de Smolensk, n'a que le Dniéper à franchir pour couper un long détour par lequel la route de Moscou se replie de ce côté. L'empereur lui donne ordre d'effectuer le passage à Prouditchevo, pour déboucher sur cette route au-delà des défilés de Valoutina.

La garde reste à Smolensk ; le vice-roi va s'y rendre. Les Polonais continueront de s'avancer par la rive gauche du Borysthène.

Cependant l'empereur est impatient d'avoir des nouvelles de la retraite de l'ennemi. Pour être plus promptement instruit, il se rend sur le plateau de Smolensk, qui domine la rive droite et les avenues septentrionales de la ville.

Il apprend par nos coureurs que les routes transversales sont couvertes de détachemens passant de la route de Saint-Pétersbourg à celle de Moscou. Il ne doute plus que Barclai de Tolly lui-même ne manœuvre en ce moment, par un détour plus éloigné, pour aller retrouver Bagration. En conséquence, le maréchal Ney reçoit l'ordre de débou-

cher, sans plus différer, sur la route de Moscou.

Arrivé dans les environs de Valoutina, le maréchal aperçoit devant lui, sur la hauteur, une ligne d'infanterie qui se dispose à barrer le chemin : il la fait attaquer; mais l'ennemi se retire et va s'arrêter sur un nouveau terrain. La route, dans cette partie, est coupée par plusieurs ruisseaux, et chaque vallon présente une colline à défendre. Le maréchal Ney se voit ainsi engagé dans une suite de combats que cette arrière-garde russe s'obstine à soutenir de position en position.

Le canon, qui se fait toujours entendre, annonce que l'engagement se prolonge. Vers le milieu de la journée on en connaît le premier résultat. Nos troupes, s'avançant à la baïonnette, ont triomphé jusqu'à présent des efforts de l'ennemi. Toutefois, notre marche est lente : à chaque pas que les Russes font en arrière, leur résistance devient plus opiniâtre. Leur nombre augmente à vue d'œil; chaque position sur laquelle ils se replient se trouve garnie de renforts accourus pour les recevoir.

Le maréchal Ney a maintenant devant lui près de quinze mille hommes : il réunit ses forces pour les attaquer.

Dans cette vive résistance, on ne soupçonne encore d'autre but que de sauver des bagages ou quelques charretées de blessés qui se seront attardés. Cependant l'empereur ordonne au prince d'Eckmulh d'envoyer la division Gudin sur la route de Moscou pour y soutenir au besoin le duc d'Elchingen, et de faire déboucher à gauche la division Morand pour

essayer de ce côté quelque diversion utile. En même temps il appelle son officier d'ordonnance, Gourgaud, il le charge de voir ce qui se passe à l'avant-garde, et lui commande de ne revenir qu'à la nuit avec un rapport exact des événemens.

Nul doute, au surplus, que le duc d'Abrantès, dont la marche par Prouditchevo doit inquiéter en ce moment les flancs et les derrières de la position de Valoutina, n'ait déjà rendu le concours des divisions du prince d'Eckmulh inutile.

Après avoir ainsi passé une partie de la journée à donner ses ordres pour la poursuite de l'armée russe, Napoléon croit avoir pourvu aux principaux incidens, et, vers cinq heures, il se décide à rentrer dans Smolensk, où les affaires du cabinet le réclament à leur tour (1).

Avant la fin de la soirée on reçoit du maréchal Ney des nouvelles plus sérieuses qu'on ne s'y attendait. L'ennemi, qui a fini par acquérir une grande supériorité en hommes et en artillerie, ne s'est plus contenté de repousser nos attaques, et n'a pas craint de prendre lui-même l'offensive. Tandis que nous suspendions un instant nos manœuvres pour donner aux deux divisions de renfort le temps d'arriver, il s'est jeté sur nous avec une telle impétuosité, qu'il a fallu toute la valeur de nos soldats pour résister. Le maréchal fait dire à l'empereur

(1) L'activité de l'empereur était vraiment inconcevable : les mouvemens, l'administration, les mesures de sûreté et de prévoyance, il embrassait tout, il suffisait à tout. (*Mémoires* de Rapp, pag. 187.)

qu'il n'est pas de termes qui puissent exprimer le dévouement de ses troupes.

Au départ du dernier officier, la division Gudin commençait à entrer en ligne.

A minuit Gourgaud revient. Voici les événemens qui ont terminé la journée (1).

Le maréchal Ney ayant reçu le secours qu'il attendait, a ordonné une nouvelle attaque. La division Gudin, formée en pelotons, s'est avancée la première; la division Razout, du troisième corps, marchait après, soutenue des divisions Ledru et Marchand. Il fallait passer au fond du ravin, sur un petit pont dont le défilé étroit était foudroyé par l'artillerie russe. D'abord a paru le septième d'infanterie de ligne, l'arme au bras, le général Gudin à sa tête. Chaque peloton, en franchissant le ruisseau, répondait au canon par les cris mille fois répétés de *vive l'empereur!* et s'élançait en avant. Le septième était suivi des autres régimens. Le choc a été violent et la lutte sanglante. Quatre fois les colonnes russes se sont précipitées sur les nôtres, et quatre fois les nôtres les ont repoussées. Aux coups de la division Gudin, l'ennemi a cru reconnaître la garde impériale elle-même.

La nuit seule a fait cesser le combat; nous étions alors maîtres de la hauteur.

Dans la mêlée des dernières attaques, un lieutenant de voltigeurs du douzième, M. Étienne, s'est élancé le sabre à la main sur le général Toutchkoff,

(1) Le général Gourgaud, pag. 162, 168 et 169.

et l'a fait prisonnier au milieu même de ses soldats.

« Enfin, sire, dit Gourgaud en terminant, ce n'est qu'une voix au quartier-général du roi de Naples et du maréchal Ney. Ce combat est le plus glorieux de la campagne ; malheureusement nous le payons cher : le général Gudin a eu les jambes fracassées comme il s'élançait sur le pont du ravin (1). C'est le général Gérard qui, prenant sa place, a abordé les Russes. »

Cette perte afflige cruellement l'empereur ; elle le détourne même d'abord de toute autre pensée. « Que faisait donc Junot ? » s'écrie-t-il après un moment de silence. « Sire, répond Gourgaud, il avait exécuté son premier mouvement ; il avait passé le Dniéper au point indiqué ; mais ensuite il s'est tenu immobile : et, il faut le dire, malgré les instances du roi de Naples, malgré les instructions de Votre Majesté, que j'ai pris sur moi d'aller lui rappeler, jamais le duc d'Abrantès n'a voulu déboucher sur la route. Il n'avait qu'un pas à faire pour se trouver derrière les Russes ; toutes nos instances ont été inutiles (2). » « Junot n'en veut plus,

(1) Gudin, transporté à Smolensk, y reçut les soins de l'empereur ; ils furent inutiles ; il périt. Ses restes furent enterrés dans la citadelle qu'ils honorent. (M. Ph. de Ségur, liv. VI, chap. 7.)

L'empereur assura sur sa cassette une pension particulière à madame la comtesse Gudin.

(2) Le duc d'Abrantès avait passé le Borysthène à deux lieues sur notre droite. Il se trouvait prêt à déboucher sur les derrières de l'ennemi ; il pouvait, en marchant avec décision, intercepter la grande route de Moscou. (*Bulletin.*)

dit Napoléon en se tournant douloureusement vers le major-général : vous le voyez, je ne puis lui laisser un commandement : que Rapp le remplace ; il parle allemand, il menera bien les Westphaliens (1). »

L'empereur a déjà demandé ses chevaux. Dans la nuit même, à trois heures du matin, il est rendu auprès du roi de Naples et du maréchal Ney. Quand il arrive, tout est fini. Avide de renseignemens, il interroge les chefs, et fait recueillir toutes les informations qu'on peut obtenir des prisonniers.

L'obstination de l'ennemi à défendre les hauteurs de Valoutina ne tarde pas à s'expliquer. Cette position couvre le débouché du chemin de traverse dans lequel la moitié de l'armée de Barclai était engagée. Dès le 18 au soir, cette armée, quittant la route de Pétersbourg pour revenir sur celle de Moscou, s'est divisée en deux colonnes : l'une, sous les ordres de Doctoroff, a pris un long détour qui la conduit à Brédikhino ; l'autre, avec Barclai de Tolly, a suivi la direction la plus courte qui aboutit à Loubino. Marchant toute la nuit, elle devait y être le 19 au matin, avant même que nos premières troupes eussent eu le temps de sortir de Smolensk ; mais la nuit est venue déranger ce

(1) Il paraît que le général Junot, qui avait donné tant de preuves de la plus brillante valeur, ressentait déjà les atteintes de la maladie dont il est mort quelque temps après. (Général Gourgaud, *Examen critique*, pag. 172.)

calcul, en ajoutant à la difficulté des chemins une foule de difficultés imprévues (1).

Au jour, nouveaux délais. Une de nos colonnes étant tombée par hasard sur les traces des soldats de Baggowouth, le général en chef a cru que son arrière-garde, qui était encore loin du côté de Poloniewo, allait se trouver coupée. Il a fallu que la division du prince Eugène de Wurtemberg retournât sur ses pas, et cette contre-marche a fait perdre une partie de la matinée. Enfin, au lieu d'être hors du défilé le 19 au matin, Barclai de Tolly s'est vu menacé de ne pas même en sortir le 19 au soir. Quel avantage pouvait tirer l'armée française d'un pareil retard, et combien la perplexité du général russe a été grande pendant cette longue journée!

Dès les premiers embarras de la nuit, Barclai de Tolly avait pensé à jeter du moins, en avant, un corps de troupes qui, revenant en toute hâte sur Smolensk par le détour de Loubino, pût nous opposer une barrière quelconque à notre sortie du faubourg. Le général-major Toutchkoff avait reçu cette mission. On lui avait donné trois mille hom-

(1) La colonne de Doctoroff se composait :

Infanterie.	du 5e corps, gén. Lawroff.	17,500	30,000
	du 6e corps, gén. Doctoroff.	12,500	
Cavalerie.	du 2e corps.	1,200	3,300
	du 3e corps.	2,100	
Convoi du quartier-général.			700
			34,000

La colonne de Barclai de Tolly se composait :

Infanterie.	du 2e corps, général Baggowouth.	13,400	36,300
	du 3e corps, général Toutchkoff.	13,400	
	du 4e corps, général Ostermann.	9,500	
Cavalerie.	du 1er corps, gén. Ouvaroff.		3,700
			40,000

mes choisis parmi les meilleurs coureurs de l'armée. Après *avoir marché douze heures sans discontinuer* (1), ils étaient arrivés assez tôt pour arrêter l'avant-garde du maréchal Ney. Leur résistance a laissé aux premiers corps qui venaient après, le temps de les rejoindre... Mais à l'apparition de Junot sur les bords du Dniéper, un cri d'alarme a retenti jusqu'à Barclai de Tolly. Celui-ci est accouru de sa personne avec tout ce qu'il a pu pousser devant lui ; le reste suivait à pas pressés. A mesure qu'une troupe débouchait à Loubino, on lui faisait faire aussitôt demi-tour à droite vers Smolensk pour aller encore accroître et épaissir la digue qui contenait les efforts de l'armée française (2). C'est ainsi que les six divisions composant les corps de Toutchkoff, d'Ostermann et de Baggowouth ont été successivement engagées : *Toutch-*

(1) M. de Butturlin, tom. 1er, pag. 274.

(2) *Combat de Valoutina.*

ARMÉE FRANÇAISE.			ARMÉE RUSSE.		
Forces successivement engagées.			*Forces successivement engagées.*		
3e corps, Mar. Ney.	Division Razout. . . .	6,000	3e corps, Toutchkoff.	Gén. Konownitzin. .	13,000
	Division Ledru.	6,000		Grenadiers réunis de Strogonoff.	
	Division Marchand. . .	6,000			
Détachem. du 1er corps.	Division Gudin. . . .	7,000	4e corps, Ostermann.	Gén.-m. Toutchkoff..	9,500
				Gén. Karpoff.	
		25,000	2e corps, Baggowouth.	Le prince Eugène de Wurtemberg. . .	13,000
				Le gén. Alsufieff. . .	
					35,500
En réserve ou en observation.			*En réserve ou en observation.*		
Cavalerie du roi de Naples.		6,000	Cavalerie du gén. Ouvaroff. . 3,700		5,000
14e corps. Westphaliens du duc d'Abrantès.		12,000	Cosaques du général Orloff Denisoff. 1,300		
		43,000			40,500

koff d'abord, qui avait un frère à secourir, Ostermann ensuite, et enfin Baggowouth.

La cavalerie d'Ouvaroff était placée en observation devant le duc d'Abrantès.

Enfin, ce n'est qu'à huit heures du soir que les derniers soldats de Barclai de Tolly sont sortis des chemins de traverse, et que ses derniers bagages en ont été tirés; mais cette troupe harassée ne pouvait aller plus loin.

Dès-lors les Russes n'ont plus combattu que pour conserver la position où ils voulaient passer la nuit.

Avant de reprendre la route de Smolensk, l'empereur se transporte sur le terrain où s'est livré le combat. L'aspect des lieux confirme tout ce qu'on a dit de l'intrépidité de l'attaque et de l'opiniâtreté de la défense. Ce qui frappe surtout les yeux, c'est la quantité d'ennemis qui sont restés sur la place (1). La hauteur enlevée par Gudin présente quatre soldats russes contre un français; et cependant la division Gudin a lutté seule un moment contre quatre. C'est un fait dont les débris du champ de bataille offrent le témoignage sanglant. On y reconnaît aux uniformes les hommes de Strogonoff, d'Alsufieff, de Konownitzin et d'Eugène de Wurtemberg.

(1) Nous trouvâmes le défilé de la montagne rempli de morts; les nôtres y étaient dans la proportion d'un à quatre contre les Russes. (Le docteur Larrey, *Campagne de Russie*, pag. 36.) Nos blessés sont d'environ six cents. (*Ibid.*) Le *Bulletin français* avoue une perte de trois mille hommes. L'historien russe avoue de son côté une perte de cinq mille. (Pag. 285, tom. Ier.)

L'empereur veut remercier les braves; il les fait appeler, et sur le théâtre même de leurs exploits, il les félicite et les récompense (1).

Tandis que, dans le camp de Valoutina, de nobles allocutions militaires remplissent les premières

(1) Arrivé au septième d'infanterie légère, il fit former le cercle par tous les capitaines et leur dit : « Désignez-moi le meilleur officier du régiment. — Sire, ils sont tous bons. — Voyons, désignez-moi le meilleur. — Sire, ils sont tous bons... — Allons, ce n'est pas répondre; dites au moins comme Thémistocle : le premier, c'est moi; le second, c'est mon voisin... Alors on nomma le capitaine Moncey, blessé, et dans ce moment absent. Quoi, dit l'empereur, Moncey qui a été mon page! le fils du maréchal! Voyons un autre! — Sire, c'est le meilleur! — Eh bien! je lui donne la décoration.» (Le général Gourgaud, pag. 176.)

Le douzième, le vingt-unième, le cent vingt-septième de ligne et le septième léger reçurent quatre-vingt-sept décorations et des grades : c'étaient les régimens de Gudin. Jusque-là, le cent vingt-septième avait marché sans aigle; car alors il fallait conquérir son drapeau sur le champ de bataille pour prouver qu'ensuite on saurait l'y conserver! L'empereur lui en remit une de ses mains; il satisfit aussi le corps de Ney. Ses bienfaits furent grands en eux-mêmes et par leur forme. Il ajouta au don par la manière de donner. On le vit s'entourer successivement de chaque régiment comme d'une famille. Là, il interpellait à haute voix les officiers, les sous-officiers, les soldats, demandant les plus braves entre les braves,... et les récompensant aussitôt. Les officiers désignaient, les soldats confirmèrent, l'empereur approuva. Ainsi, comme il a dit lui-même, les choix furent faits sur-le-champ en cercle devant lui et confirmés avec acclamation par les troupes.... Ces manières paternelles, qui faisaient du simple soldat le compagnon de guerre du maître de l'Europe; ces formes, qui reproduisaient les usages toujours regrettés de la république, les transportèrent. C'était un monarque; mais c'était celui de la révolution, et ils aimaient un souverain parvenu qui faisait parvenir... En lui tout excitait, rien ne reprochait. (Ph. de Ségur, liv. VI, chap. 8.)

heures de la matinée, la cavalerie s'avance sur la route de Moscou à la poursuite de l'ennemi. Elle est soutenue par l'infanterie du prince d'Eckmulh, qui remplacera désormais celle du maréchal Ney dans le service d'avant-garde. Les Russes paraissent décidés à faire une retraite rapide : notre cavalerie légère a peine à suivre des yeux les derniers Cosaques.

Après avoir reçu les rapports de l'avant-garde, l'empereur revient à Smolensk; mais du moment que les acclamations du triomphe ne frappent plus ses oreilles, une foule de pensées l'assiége; il s'abandonne à une rêverie profonde.

On vient de perdre une des plus belles occasions de la campagne. L'armée de Barclai, séparée de celle de Bagration, divisée elle-même en deux parties, embarrassée à quatre pas de nous dans un chemin de traverse, ne pouvant sortir de ce défilé qu'homme à homme, canon à canon, tout aurait dû tomber dans nos mains... Mais le chef de l'armée n'était pas là, et tout a échappé (1)!... personne en son absence n'a rien vu, rien entendu, rien deviné (2).

(1) Junot a fait manquer la plus belle opération de la campagne; il est cause que l'armée russe n'a pas mis bas les armes! (*Mémoires* de Rapp, pag. 191.) — L'armée russe aurait pu être anéantie à la bataille de Smolensk. (Sir Robert Wilson, pag. 35.)

(2) Le général en chef d'une armée de quatre cent mille hommes ne peut pas être présent à toutes les affaires : Napoléon ne pouvait pas être à la fois partout, et ce fut un malheur.

Certainement s'il se fût trouvé avec les cinquième, septième et

Combien les Russes, en se retrouvant aujourd'hui réunis sur le chemin de Moscou, doivent bénir le sort! Combien leur fanatisme doit s'exalter à l'idée du miracle qui seul a pu frapper le duc d'Abrantès d'un mal inconnu, et jeter sur les yeux de nos éclaireurs le voile inconcevable derrière lequel l'armée moscovite a défilé!

A la suite de ces réflexions, l'empereur ne peut se défendre d'un moment de dégoût; il se sent découragé.... Il hésite à aller plus loin; il parle du projet de s'arrêter à Smolensk. On profite de cette disposition de son ame pour ne pas donner de suite aux mesures de rigueur qu'il avait voulu prendre d'abord contre le malheureux duc d'Abrantès : Rapp n'ira pas remplacer Junot.

huitième corps, Bagration n'eût pas repassé le Niémen; il eût avec son armée été perdu pour la Russie. Si Napoléon eût été avec Schwartzenberg, le corps de Tormasow eût éprouvé le même sort, et s'il eût été avec Ney à Valoutina, l'armée russe eût payé cher, à sa sortie de Smolensk, la faute que ses généraux avaient commise en faisant une marche circulaire, au milieu de chemins impraticables, pour regagner la grande route de Moscou à Poloniewo. (Le général Gourgaud, *Examen critique*, pag. 185.)

CHAPITRE III.

NAPOLÉON A SMOLENSK.

(Du 20 au 24 août.)

DEPUIS plusieurs jours, de nombreux courriers ont rejoint le quartier-général. Les événemens marchent de toutes parts; mais leurs progrès, au lieu de résoudre les difficultés secondaires de la campagne, comme on s'y attendait, ne font que les compliquer. L'empereur, déjà si péniblement occupé de ce qu'il a sous les yeux, ne l'est pas moins de ce qui se passe où il n'est pas.

Le général Rapp, qui vient de faire le trajet de Dantzick à Smolensk, rapporte qu'il a laissé toute la Prusse orientale en émoi, par suite de l'apparition des patrouilles de Tormasow dans les environs de Byalistock. Le général Loison, dont la division est à Koenigsberg, se disposait à pousser une colonne sur Rastembourg, afin de préserver de toute insulte les communications de l'armée.

D'autres patrouilles, lancées par Tormasow du côté de Varsovie, ont suffi pour répandre l'alarme

dans le grand-duché. Notre ambassadeur jette des cris d'effroi. *Tormasow est à Proujani*, écrit M. l'archevêque de Malines; *il n'a mis qu'une partie de ses troupes à la poursuite de Reynier : le reste va donc fondre sur le grand-duché? Les voilà déjà qui se placent entre Schwartzenberg et Varsovie. Que va-t-on devenir? Sera-t-on abandonné à la merci des Russes?...* Vainement le général Dutaillis, qui commande à Varsovie, fait bonne contenance, et cherche à rassurer tout ce qui l'entoure : la terreur gagne de proche en proche, et tous les services se trouvent paralysés.

Cependant le duc de Bellune et ses trente mille hommes arrivent sur la Vistule. Nous avons vu avec quelle prévoyance cette armée a été mise en mouvement dès le mois dernier. Une telle réserve ne pouvait manquer d'arrêter les progrès des Russes; mais déjà quelques marches de Schwartzenberg ont suffi. Tormasow se retire : l'empereur en a reçu la nouvelle le jour de notre entrée à Smolensk.

Combat de Ghorodeczna.

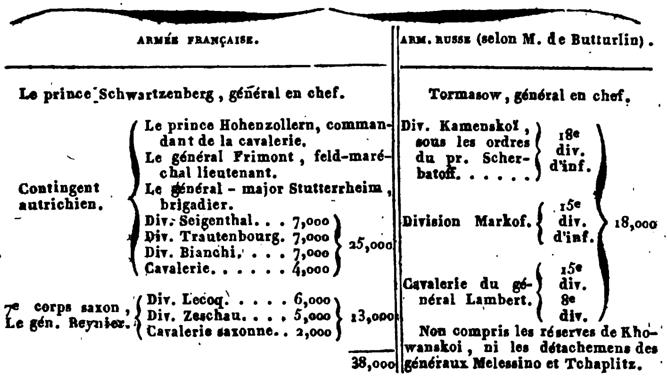
Schwartzenberg, après avoir rallié le général Reynier, s'est avancé sur les Russes, et le fantôme des quatre-vingt mille hommes de Volhynie s'est dissipé; Tormasow n'avait que deux divisions d'infanterie et deux de cavalerie. On les a rencontrées le 12 août à Ghorodeczna, entre Kobrin et Prou-

jani (1). Leur position, derrière un marais, était inabordable; mais ils avaient négligé d'occuper un bois qui couvrait leur gauche. Le général Reynier est allé les attaquer sur ce point. Ce mouvement, entrepris avec habileté, aurait été décisif s'il avait été soutenu avec vigueur par toutes les troupes dont le prince Schwartzenberg pouvait disposer. Malheureusement, le général russe a eu le temps de faire, dans son ordre de bataille, le revirement que notre manœuvre rendait nécessaire. Il s'est maintenu le reste de la journée contre Reynier, et n'a commencé sa retraite qu'à la nuit. On va le poursuivre; mais l'empereur craint que ce ne soit pas avec la vivacité qui peut seule changer les retraites en déroutes.

Combat de Polotsk.

Sur notre gauche, le duc de Reggio est aux pri-

(1) *État comparatif des combattans à la bataille de Ghorodeczna, le 12 août 1812.*



ARMÉE FRANÇAISE.				ARM. RUSSE (selon M. de Butturlin).		
Le prince Schwartzenberg, général en chef.				Tormasow, général en chef.		
Contingent autrichien.	Le prince Hohenzollern, commandant de la cavalerie.			Div. Kamenskoï, sous les ordres du pr. Scherbatoff.	18e div. d'inf.	18,000
	Le général Frimont, feld-maréchal lieutenant.					
	Le général-major Stutterrheim, brigadier.					
	Div. Seigenthal. . .	7,000	25,000	Division Markof.	15e div. d'inf.	
	Div. Trautenbourg.	7,000				
	Div. Bianchi. . . .	7,000				
	Cavalerie.	4,000		Cavalerie du général Lambert.	15e div. 8e div.	
7e corps saxon, Le gén. Reynier.	Div. Lecoq.	6,000	13,000			
	Div. Zeschau. . . .	5,000				
	Cavalerie saxonne. .	2,000				
			38,000	Non compris les réserves de Khowanskoi, ni les détachemens des généraux Melessino et Tchaplitz.		

ses avec Wittgenstein. Dès le 6 août, le maréchal a fait sa jonction, à Polotsk, avec le sixième corps, que lui amenait le général Gouvion-Saint-Cyr (1). Un tel renfort doublait son armée, et il ne pouvait plus hésiter à reprendre l'offensive. En effet, son avant-garde s'est portée le 10 août à Swolna, où elle a eu un premier engagement avec celle de Wittgenstein. Le général russe était à Ovéia, observant d'un côté le duc de Tarente, et de l'autre le duc de Reggio, et il n'était pas présumable qu'il pût disputer long-temps la possession de la rive droite de la Duna aux manœuvres combinées de nos maréchaux... Cependant, au milieu des événemens de Valoutina, des officiers accourent de Polotsk. On s'est battu le 16 et le 17, mais ce n'était pas à Ovéia, c'était sous les murs de Polotsk; ce n'était pas le duc de Reggio qui attaquait, c'était Wittgenstein. Pour achever ces étranges nouvelles, on annonce à l'empereur que Wittgenstein a reçu de nouveaux renforts tirés de la Finlande; que personne ne songeant à l'inquiéter sur la Basse-Duna, le général russe a encore rappelé à lui la division

(1) *Armée française à Polotsk après l'arrivée du général Saint-Cyr.*

2e corps, Le duc de Reggio.	Division Legrand. Division Verdier. Division Merle.	20,000	38 à 40,000
6e corps, Le général Gouvion St.-Cyr.	Division Deroy. Division de Wrède.	15,000	
Grosse cavalerie.	Division Doumerc, cuirassiers.	2,000	
Cavalerie légère du 2e corps.	Brigade Castex. Brigade Corbineau.	1,500	

Nota. La cavalerie du 6e corps bavarois a passé, depuis le 1er août, dans l'armée du vice-roi.

du prince Jachwill, devenue disponible après l'évacuation de Dunabourg; qu'enfin, l'ennemi s'est présenté le 16 avec des forces considérables; que, pendant toute la journée du 17, on a eu à repousser les plus vives attaques; que la bataille a été sanglante; que les Bavarois, dont la position a été prise et reprise, ont fini par en rester maîtres; que la division Legrand a été inébranlable; mais que le duc de Reggio vient d'être blessé, et qu'on se dispose à évacuer Polotsk dans la nuit pour repasser la Duna.

Ainsi, trois corps d'armée, le deuxième, le sixième et le dixième, qui forment ensemble plus de soixante mille hommes, qui n'ont en tête que Wittgenstein et la garnison de Riga, et sur lesquels l'empereur croit avoir appuyé sa gauche de la manière la plus solide, non-seulement ne peuvent maîtriser leur ennemi, mais encore vont lui laisser faire une trouée sur nos communications.

Du côté de Riga, on reste dans l'inaction la plus complète quand ce ne sont pas les Russes qui attaquent. Le 7 août, ils se sont emparés de Schoke, mais les Prussiens l'ont repris. A cela près, trente mille hommes se tiennent l'arme au bras devant Riga, comme s'ils n'étaient venus là que pour voir tomber la Duna dans la Baltique.

C'est sous le poids de ces nombreuses contrariétés, que l'empereur revient de Valoutina. Toutes les considérations du moment semblent s'accorder pour le retenir à Smolensk; cependant, en rentrant dans son cabinet, il trouve des nouvelles de Polotsk

différentes de celles de la veille. Peu d'heures ont suffi pour changer entièrement la face des affaires.

Dans la nuit du 17 au 18, les bagages avaient déjà passé sur la rive gauche ; mais le duc de Reggio ayant été forcé par sa blessure de remettre le commandement au comte Gouvion-Saint-Cyr, celui-ci a pris d'autres mesures ; il a contremandé la retraite, et changé en ruse de guerre les préparatifs déjà faits pour le départ.

Le 18 au matin, tandis que Wittgenstein, bien informé de notre mouvement rétrograde, ne pensait pas à le contrarier, *et attendait tranquillement à son quartier-général de Gromewo* qu'il n'y eût plus de Français dans Polotsk, tout-à-coup les Bavarois et la division Legrand, sortis à l'improviste de leurs retranchemens, sont tombés sur le centre des Russes et l'ont enfoncé. L'aile droite de l'ennemi, resserrée entre nos baïonnettes et la rivière, s'est trouvée un instant compromise. Mais, l'ordre s'étant rétabli chez les Russes, ils sont parvenus à se dégager, et dans la soirée Wittgenstein s'est retiré, laissant huit pièces de canon dans les mains de Saint-Cyr. Toutefois, il a fallu payer ces trophées. Nous avons perdu le général Deroy, l'un des vétérans de la Bavière, et des blessures graves ont mis le général Verdier hors de combat : celui-ci a été remplacé par le général Maison.

Cette seconde journée a donc tout réparé. La belle résolution du général Saint-Cyr nous conserve la rive droite de la Dwina, et débarrasse de toute inquiétude sur les entreprises de Wittgenstein,

résultat de laplus grande importance dans ce moment où l'armée du centre peut être entraînée à marcher sur Moscou. Aussi l'empereur signale-t-il de la manière la plus éclatante sa satisfaction : le comte Gouvion-Saint-Cyr est fait maréchal de l'empire.

Les rapports que Napoléon reçoit de l'avant-garde achèvent de dissiper les nuages dont il s'est vu entouré depuis l'occupation de Smolensk.

Le roi de Naples et le prince d'Eckmulh ont franchi sans difficulté le dernier détour par lequel le Dniéper coupe notre route. Nos troupes légères ont déjà fait huit lieues sans rencontrer de Cosaques.

Le général Grouchy, qui a quitté le chemin de Saint-Pétersbourg pour suivre à droite les pas de Doctoroff, annonce qu'il trouve tous les villages remplis de blessés que l'ennemi disperse, ne pouvant les emmener plus loin.

Enfin, tous les renseignemens confirment que les Russes se replient en grande hâte.

L'empereur n'hésite plus alors à faire avancer son armée. La cavalerie du général Sébastiani et l'infanterie du général Pino sont jetées sur notre extrême gauche pour nettoyer le pays, qui, du côté de Velitch et de Souraje, est infesté par les coureurs de Wintzingerode. Le reste de l'armée française se tourne dans la direction de Moscou.

Cette détermination détruit l'espoir de bien du monde ; on désirait tant ne pas dépasser Smolensk ! Quelle rude entreprise, en effet, pour des ambitions déjà rassasiées, ou pour les caractères qui

s'irritent de tout ce qui est grave et difficile ! L'empereur est accoutumé à dédaigner ces propos de cour ; on *fronde* peut-être plus qu'il ne convient dans un camp ; mais c'est un mal inévitable avec les gens d'esprit dont on n'emploie que le bras : ils n'ont que ce moyen pour se consoler de n'être pas consultés, et la crainte de passer pour dupes est plus forte chez eux que toutes les considérations de service. C'étaient les mêmes propos, les mêmes inquiétudes, les mêmes prédictions à Brunn, quand des marches rapides nous poussaient jusqu'au fond de la Moravie ; au quartier-général d'Ebersdorff, pendant les six semaines de crise qui suivirent la bataille d'Essling ; enfin à Pulstuck et à Eylau, quand on se croyait embourbé dans l'hiver de la Pologne. La victoire d'Austerlitz, celle de Friedland et celle de Wagram, ont mis tour-à-tour un terme à de pareilles doléances. Quand on se voyait de retour à Paris, il n'était plus question que de la gloire de ces campagnes, et l'on ne songeait plus qu'au bonheur d'y avoir eu part. Il en sera de même encore cette fois si nous sommes vainqueurs. Cependant l'empereur ne peut pas toujours s'abstenir de remarquer de mauvaises dispositions qui se trahissent souvent d'elles-mêmes. Quand il veut lire tout ce que le secret du cabinet fait passer sous ses yeux, il est bien rare qu'il n'y découvre pas les affections les plus secrètes. Tantôt, surmontant son mécontentement, il essaie la voie de la persuasion pour faire revenir ceux dont il peut avoir à se plaindre, et c'est le but de main-

tes conversations dans lesquelles il ne craint pas que trop de confiance de sa part fournisse des armes contre lui; tantôt, plus sensible à l'offense, il se laisse blesser : la défaveur alors, la disgrâce même éclate, et les vrais motifs de cette sévérité, qui resteront méconnus, seront peut-être abandonnés aux interprétations de l'avenir, comme des caprices du pouvoir, comme l'effet de suggestions jalouses, comme la preuve d'une volonté intolérante qui brise ce qu'elle ne peut plier !

Le 22, le corps d'armée du prince Eugène, après avoir défilé sous les yeux de l'empereur, s'avance au-delà de Smolensk, et ce n'est pas sans étonnement qu'on apprend, à la suite de cette revue, que le général Dessoles a obtenu la permission de retourner en France. Le général Guilleminot le remplace comme chef d'état-major du prince Eugène.

CHAPITRE IV.

L'ARMÉE PÉNÈTRE DANS L'ANCIENNE RUSSIE : IRA-T-ELLE JUSQU'A MOSCOU ?

Tandis que les troupes marchent, l'empereur est resté à Smolensk, attendant que quelque rapport de l'avant-garde survienne et le décide. Son activité ordinaire met les heures à profit : tout ce qui peut se réparer se répare dans les ressorts de cette vaste machine que détraquent tant de mouvemens prolongés et de secousses inévitables.

Paris est depuis quinze jours sans bulletin. Il faut en envoyer un qui réponde à toutes les inquiétudes par la prise de Smolensk, par la victoire de Valoutina, par celle de Ghorodeczna et par celle de Polotsk.

L'ambassade que nous avions en Russie vient de sortir des consignes sous lesquelles elle était retenue, et le général Lauriston arrive pour reprendre

ses fonctions d'aide-de-camp. L'empereur a besoin de l'entendre dans l'intimité.

Smolensk doit servir à la fois de place de dépôt et de point d'appui militaire : il faut prescrire toutes les mesures nécessaires pour que cette double destination soit remplie ; armer les remparts, remettre en état les fortifications, organiser des hôpitaux, former de grands entrepôts d'habillemens, de vivres et d'artillerie : Napoléon suffit à cette multiplicité de soins divers et chaque service reçoit successivement ses ordres...... Enfin un parlementaire se présente. L'ennemi voudrait-il entrer en *pourparlers ?* vain espoir ! Le parlementaire Orloff vient demander des nouvelles du général Toutchkoff, notre prisonnier de Valoutina.

Si les Russes ne pensent pas à traiter, du moins paraissent-ils décidés enfin à combattre. Un exprès du prince d'Eckmulh annonce que notre avant-garde les a trouvés rangés en bataille derrière la rivière d'Ougea.... Aussitôt l'empereur se dispose à s'y rendre ; le 24 à minuit il quitte Smolensk. On y retient le parlementaire pour qu'il ne soit pas témoin des mouvemens de l'armée.

Dans la journée du 25, l'empereur arrive sur le terrain où les Russes étaient la veille.... Ils n'y sont plus ! Une nuit a changé de nouveau leurs résolutions, et renonçant à la ligne de l'*Ougea*, ils se sont retirés derrière Dorogobouge, qu'ils nous abandonnent (1).

(1) Dorogobouge placé sur une hauteur offrait une position mili-

Faut-il les suivre ou revenir à Smolensk ?

Ceux des nôtres qui jusqu'à présent n'ont supposé à l'ennemi d'autre but que de nous attirer sans combattre, voient de nouvelles raisons de défiance dans la marche rétrograde que Barclai de Tolly continue ; mais le coup d'œil de Napoléon passe par-dessus ces timides aperçus. La bataille lui paraît plus prochaine que jamais. Les Russes ne peuvent s'y soustraire ; il ne leur reste plus que cette chance pour disputer Moscou. S'ils reculent encore, ce ne peut être que dans l'embarras de trouver un champ de bataille. Hier ils avaient cru prendre une position favorable derrière l'*Ougea ;* aujourd'hui ils en cherchent une meilleure derrière l'Osma. Peut-être iront-ils encore plus loin; mais plus ils tarderont, plus la nécessité qui pèse sur eux deviendra exigeante. « Nous voici engagés trop avant pour reculer (dit l'empereur en regardant la route de Moscou qui s'ouvre devant lui); si je ne me proposais que la gloire des exploits guerriers, je n'aurais qu'à revenir à Smolensk, y planter mes aigles et me contenter d'étendre à droite et à gauche des bras qui écraseraient Wittgenstein et Tormasow. Ces opérations seraient brillantes; elles acheveraient très-bien la campagne, mais ne termineraient pas la guerre... La paix est devant nous; nous n'en sommes qu'à huit journées : si près du

taire... Malgré cet avantage, la ville ne fut que faiblement défendue, *tant les Russes avaient éprouvé de pertes aux combats de Smolensk et de Valoutina.* (M. Eugène Labaume, pag. 123.)

but, il n'y a plus à délibérer. Marchons sur Moscou (1)! »

(1) Napoléon ignorait ce qui se passait chez l'ennemi, mais il savait deviner. Ceux des nôtres qui l'ont cru alors entraîné par des illusions, peuvent apprendre des Russes eux-mêmes combien son calcul était sûr. Voici ce que l'ennemi déclare aujourd'hui. « Notre armée ne pou-
» vait plus sauver Moscou que par une victoire. La bataille était de-
» venue indispensable. La perte de Smolensk répandait la consterna-
» tion dans l'intérieur de l'empire. L'opinion devenait générale,
» qu'on avait livré la Russie entre les mains de la trahison et de l'im-
» péritie, et les troupes ne se résignaient pas sans murmures à tous ces
» mouvemens rétrogrades. Au surplus, cette bataille n'était pas facile
» à gagner. La position de l'Ougea déplaisait à Bagration. Barclai qui
» n'était plus maître dans son camp, avait cédé et s'était mis en route
» pour aller chercher une position qu'on lui indiquait comme meil-
» leure du côté de Viazma. » (M. de Butturlin, tom. 1er, pag. 191.)

FIN DE LA QUATRIÈME PARTIE.

SUPPLÉMENT

A LA QUATRIÈME PARTIE.

PIÈCES HISTORIQUES.

SUPPLÉMENT

A LA QUATRIÈME PARTIE.

PIÈCES HISTORIQUES.

FRAGMENS

DE LA CORRESPONDANCE MILITAIRE

DU CABINET.

(N° 1.) *Lettre du major-général*

Au duc d'Elchingen.

Smolensk, le 19 août, à huit heures du matin.

Monsieur le duc, je reçois votre rapport de ce matin, à six heures; l'armée ennemie aura pu prendre deux partis : 1° ou faire sa retraite avec une forte arrière-garde, afin de ne faire par jour que les marches qui lui conviendront; alors il faut suivre la route qu'aura tenue cette arrière-garde; 2° l'ennemi peut avoir fait sa retraite sur toutes les routes, comme il la fit en quittant Witepsk,

et alors il faut se préparer à appuyer sur la route de Stabna, point d'intersection de la route de Witepsk et de Doukowtchina, en envoyant de forts partis pour s'assurer que la route de Roudnia est libre; il faut également envoyer de forts partis sur la route de Dorogobouge, route de Moscou. L'empereur a prescrit à la division Bruyères de se rendre à vos ordres, et Sa Majesté a été étonnée d'apprendre que vous croyez n'en avoir pas besoin. Sa Majesté pense, au contraire, que non-seulement la division Bruyères vous est nécessaire, mais qu'il faudrait encore y joindre deux divisions de cuirassiers. Il faut, dans ce pays, marcher avec vingt mille hommes de cavalerie, ce qui est le grand avantage de celui qui poursuit sur celui qui se retire : celui qui poursuit peut tenir sa cavalerie à portée, tandis que celui qui fait sa retraite, rencontrant des défilés, est dans le cas de s'en trouver embarrassé. L'empereur a fait réitérer ce matin l'ordre au général Bruyères de vous rejoindre. Envoyez au-devant de lui; Sa Majesté pense que sans cela vous ne pouvez rien faire.

(N° 2.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Smolensk, le 19 août 1812.

Mon cousin, écrivez la lettre suivante au duc de Reggio.
« J'ai reçu vos lettres du 14. L'empereur a vu avec peine
» que vous ne suiviez pas Wittgenstein, auquel vous êtes
» opposé, et que vous laissiez ce général maître de se
» porter sur le duc de Tarente, ou de passer la Dwina
» pour faire une incursion sur nos derrières. Vous avez

» les notions les plus exagérées sur les forces du général
» Wittgenstein, qui n'a que deux, ou, au plus, trois
» divisions de troupes de ligne, six troisièmes bataillons
» sous les ordres du prince Repnin, et quelques milices
» qui ne valent pas la peine d'être comptées. Il ne faut
» pas que vous vous en laissiez imposer par des piéges
» aussi grossiers. Les Russes publient partout, et sur les
» derrières, la victoire éclatante qu'ils ont remportée sur
» vous, et ils n'ont pas tort, puisque, sans raison, vous
» les avez laissés coucher sur le champ de bataille. La ré-
» putation des armes à la guerre est tout, et équivaut
» aux forces réelles. Sa Majesté vous ordonne de cher-
» cher Wittgenstein et de l'attaquer partout où vous le
» trouverez, ayant soin de le manœuvrer, s'il a une
» forte position; s'il n'a pas de position, il ne peut vous
» résister. Le duc de Tarente, qui a ordre de se porter
» tout entier sur Riga pour faire le siége de cette place,
» se trouve arrêté par l'effet de vos manœuvres, sur
» Dunabourg. Il ne faut point que vous ajoutiez foi aux
» bruits répandus par l'ennemi, que Repnin commande
» une division de la garde. Le prince Repnin n'est que
» général de brigade; il a jadis fait partie de la garde;
» mais depuis Austerlitz il en a été retiré. Vous n'avez
» de la garde qu'un escadron de Cosaques et un esca-
» dron de dragons. Le principe des Russes, dans cette
» guerre, est de disséminer les bataillons de garnison
» dans les différentes armées, afin de rendre plus difficile
» la connaissance de leurs mouvemens et de leurs forces.
» C'est ainsi que Tormasow a eu en Volhynie la répu-
» tation d'avoir soixante à quatre-vingt mille hommes.
» Le prince Schwartzenberg a marché à lui avec vingt-
» cinq mille Autrichiens; ce fantôme s'est dissipé. Tor-
» masow s'est trouvé n'avoir que deux divisions d'in-
» fanterie et deux de cavalerie, formant quatorze mille

» hommes ; elles ont été dispersées, battues, et ont perdu » trois mille hommes. On les a poursuivies pendant l'es» pace de vingt lieues ; on les poursuivait encore en » Volhynie, au départ de l'officier porteur des dépêches. » Devant nous, les Russes disent avoir trois cent mille » hommes ; les habitans, officiers, généraux, tout le » monde le dit ; le fait est que si l'on ôte les milices ar» mées de piques, et quelques troisièmes bataillons qui » ne comptent pas, ils n'ont que le tiers de ces forces. »

Sur ce, etc.

(N° 3.) *Lettre de l'empereur*

Au major général.

Smolensk, le 20 août 1812.

Mon cousin, témoignez mon mécontentement au général Chasseloup du peu d'activité qu'il met dans son service. Les débouchés de la ville n'ont pas été soignés par le génie, d'où il résulte des encombremens. Aucun officier du génie n'a suivi l'avant-garde, soit pour réparer les ponts, soit pour en construire sur chaque ruisseau, et par là favoriser les communications d'avant-garde et les mouvemens, soit en avant, soit en retraite. Prescrivez-lui de prendre des mesures pour que je n'aie plus de pareils reproches à faire au corps du génie, et à lui personnellement.

Sur ce, etc.

(N° 4.) *Lettre de l'empereur*

Au major-général.

Smolensk, le 20 août 1812.

Écrivez à l'intendant-général que le service des ambulances se fait mal; qu'il est étonnant que, depuis hier, où il y a eu des engagemens d'avant-garde, les chirurgiens du quartier-général, les ambulances, des voitures vides du quartier-général ou autres, n'aient pas été envoyés à l'avant-garde pour ramasser les blessés; que l'administration n'a aucune direction.

Donnez des ordres pour que la ville soit partagée en quartiers; qu'il soit formé des patrouilles d'infanterie et de gendarmerie d'une trentaine d'hommes, autant qu'il y aura de quartiers. Ces patrouilles seront destinées à fouiller les maisons pour y arrêter les soldats russes malades qui s'y trouveraient, ou enterrer ceux qui seraient morts. Tous les prisonniers seront renfermés dans des églises ou couvens, sous bonne garde, et vous donnerez ordre que, sous quelque prétexte que ce soit, aucun ne soit relâché pour faire des corvées; on se plaint qu'ils échappent.

Sur ce, etc.

(N° 5.) *Lettre du major-général*

A l'empereur.

Smolensk, le 21 août 1812.

Sire,

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que, quoiqu'il y ait en ce moment six cents hommes employés

à enterrer les cadavres, cette opération est encore loin d'être terminée ; il est presque indispensable, pour l'accélérer, d'y employer des prisonniers russes. Je prie Votre Majesté de permettre qu'on en emploie deux cents, qui seront embrigadés dans les escouades, avec des officiers et sous-officiers à leur tête, et surveillés de manière à ce qu'aucun de ces prisonniers ne puisse s'évader.

(N° 6.) *Lettre de l'empereur*

Au major général.

Smolensk, le 21 août 1812.

Mon cousin, répondez au baron Bignon que le résultat de tout cela est que le gouvernement (de Lithuanie) fait peu de chose ; que l'organisation n'avance pas ; que l'administration est de peu de ressources, et qu'enfin le pays ne m'est que de peu d'utilité ; que je trouve ridicules tous ses différens avec le gouverneur, lorsqu'il doit le seconder pour le bien de mon service.

Sur ce, etc.

MANUSCRIT

DE

MIL HUIT CENT DOUZE.

CINQUIÈME PARTIE.

MARCHE SUR MOSCOU.

« Napoléon, parcourant les rangs de son armée, disait au milieu du feu : *Déployez ces drapeaux, le moment est enfin arrivé.* »

(*Mémoires de M. Montholon.*)

MANUSCRIT

DE

MIL HUIT-CENT DOUZE.

CINQUIÈME PARTIE.

CHAPITRE Ier.

DOROGOBOUGE.

(Du 24 au 26 août.)

L'EMPEREUR a pris son parti; il se remet en marche, et sur les pas de son avant-garde il entre à Dorogobouge dans l'après-midi.

La ville est en flammes; les habitans l'ont abandonnée. Napoléon voit à droite un reste de château fort qui domine la route; il y monte, et prend son logement dans le petit bâtiment qu'habitait sans doute le vieil invalide, à la garde duquel cette espèce de prison était confiée.

A peine est-il établi dans la pièce du premier

étage, qu'il appelle ses secrétaires; en l'absence de ceux-ci qui ne sont pas arrivés, il commence à dicter à l'aide-de-camp de service. Il lui tarde d'expédier les ordres et de laisser derrière lui les instructions que l'entreprise à laquelle il vient de s'arrêter peut rendre nécessaires. Il veut écrire avant tout au duc de Bassano, au duc de Bellune, au prince Schwartzenberg et au duc de Tarente.

« Je m'éloigne, leur mande-t-il; après-demain je serai à Viazma, à cinq journées de Moscou. Il y aura probablement une bataille qui m'ouvrira les portes de cette capitale.

» Pendant une excursion de cette nature, et tandis que notre pointe va pénétrer si avant au cœur de la Russie, il serait possible que Wittgenstein et Tormasow redoublassent d'efforts, et que par suite nos communications vinssent à être interceptées momentanément. Il paraît que c'est le plan favori des Russes; j'y ai déjà pourvu et je compte bien y pourvoir encore. Vous tous que je laisse en arrière, tenez-vous pour avertis; étudiez notre position générale et secondez-moi : je vais placer à Smolensk un chef qui puisse au besoin prendre le commandement et agir selon les circonstances. Cette ville est une position fortifiée sur laquelle une réserve doit s'appuyer avec solidité. Ce sera le centre de nos communications. »

L'empereur entre ensuite dans les détails qui s'adressent plus particulièrement à la position de chacun.

« Poussez plus vivement Tormasow (écrit-il à

Schwartzenberg). Après l'avantage que vous venez d'obtenir à Ghorodeczna, vous pouvez lui faire éprouver de grandes pertes dans la longue retraite qui le ramenera sur Louck. Les secours qu'on lui envoie, dit-on, des bords du Danube, sont encore bien loin. Vous aurez le temps de pénétrer sur Kiow et sur Kalouga, tandis que nous irons à Moscou... *Mais surtout faites en sorte que les Russes que vous avez devant vous ne se portent pas sur moi.* »

A l'appui de ces instructions, l'empereur accordait à Schwartzenberg douze mille francs par mois comme *fonds secrets*, lui faisait payer un second à-compte de cinq cent mille francs, ne refusait aucune des récompenses particulières que proposait ce général, demandait pour lui à Vienne le grade de feld-maréchal, et pour le corps qu'il commandait tous les avancemens à donner dans l'armée autrichienne.

« Je compte sur vous, pour contenir Wittgenstein, écrit-il au maréchal Gouvion-Saint-Cyr. Avec les deuxième et troisième corps, vous devez être suffisamment en forces, pour tenir votre ennemi en échec et n'en avoir rien à craindre. »

« Jusqu'à présent, dit-il au duc de Tarente, vous avez été détourné du siége de Riga, par ce qui se passait sur votre droite entre Oudinot et Wittgenstein. Vous ne devez plus en garder d'inquiétude, et le moment est venu de commencer l'importante opération qui vous a appelé sur la Basse-Dwina. L'équipage de siége reçoit l'ordre de se mettre en mouvement de Tilsitt, pour vous rejoindre. Portez

vous tout entier sur Riga, et investissez la place. Il me tarde de vous voir débarrassé de cet obstacle, et entrant en ligne sur Pétersbourg. »

Les dépêches expédiées au duc de Bellune ne sont pas les moins importantes. C'est à cet ancien compagnon de guerre que Napoléon a résolu de confier le poste intermédiaire de Smolensk. L'avant-garde de l'armée que Victor amène n'est encore qu'à Kowno; elle s'avancera sur Wilna, et de là continuera sa route par *Orcha*. Le duc de Bellune se pressera d'arriver de sa personne à Wilna pour s'entendre avec le duc de Bassano, et s'initier d'avance aux affaires qui l'attendent entre le Dniéper et la Dwina.

Laissons encore parler l'empereur : il va, dans les instructions qui accompagnent ses ordres, achever de développer la grande pensée qui l'occupe.

« Le neuvième corps, dicte-t-il au major-général, ne doit quitter la direction de Wilna sur Smolensk, qu'autant que cela deviendrait nécessaire par suite de quelque incident grave qui appellerait son secours à droite ou à gauche, soit sur Mohilow, soit sur Witepsk : mais cet incident n'est pas probable. Je crois avoir donné à mes deux flancs assez de force pour résister à tous les efforts des Russes, si Wittgenstein, ou même des corps détachés de la Volhynie essayaient de les percer. Je suppose donc que le duc de Bellune et ses trente mille hommes ne seront pas détournés de leur marche sur Smolensk.

» Cette armée, du moment qu'elle se trouvera en position entre le Borysthène et la Dwina, rendra

mes communications faciles et sûres, et maîtrisera les événemens qui pourraient survenir derrière moi.

» Le duc de Bellune aura le commandement supérieur en Lithuanie. Tout ce que je laisse de troupes en échelons sur ma route doit recevoir de lui un mouvement régulier. » (Ici Napoléon fait lui-même le relevé de tous les bataillons et détachemens que l'armée, dans sa marche, a dispersés sur le sol russe, à Wilna, à Minsk, à Mohilow, à Witepsk et à Smolensk.) « Le duc de Bellune, reprend-il, doit pouvoir diriger toutes ces forces suivant les besoins du moment et toujours *vers le but général*; or, le but est de maintenir les grandes communications de Wilna par Minsk et Smolensk, avec le quartier impérial. A cet effet, le duc de Bellune partagera sa surveillance journalière entre les deux portions distinctes de cette ligne, savoir : la route de Wilna à Smolensk, et la route de Smolensk à Moscou.

» Le duc de Bellune doit se tenir en garde contre les incursions des troupes ennemies qui échapperaient à Schwartzenberg ou à Saint-Cyr pour revenir sur moi. J'ai déjà pris quelques mesures pour faire face aux corps détachés qui de la Volhynie pourraient se rabattre sur Minsk ou Mohilow. A cet effet la division Dombrouski est placée en observation entre Minsk, Mohilow et Bobruisk. Je viens de porter encore de ce côté cinq régimens. Le duc de Bellune complètera ces dispositions; il dirigera sur Minsk les quatrième, septième et neuvième polonais aussitôt qu'ils seront à Wilna. D'après le mau-

vais état de Bobruisk, il serait peut-être suffisant que Dombrouski cernât cette place avec son infanterie, tandis que sa cavalerie éclairerait les débouchés de Pinsk et de Mozyr où doivent se trouver des détachemens de la division russe du général Hertel.

» Quant aux Russes de Wittgenstein, le maréchal Saint-Cyr a pris sur eux l'avantage, et le siége de Riga va compléter leurs embarras. Dès que les trente mille hommes du duc de Tarente se seront rendus maîtres de la place qui les retient sur la Basse-Dwina, ils rentreront alors dans les grandes opérations de la campagne, et si nos deux maréchaux Saint-Cyr et Macdonald s'entendent, ils peuvent menacer Pétersbourg quand nous serons à Moscou.... Cependant je veux tout prévoir. Si Saint-Cyr éprouvait un échec, le duc de Bellune irait à son secours et le soutiendrait sur la Dwina ; ce cas excepté, il ne doit pas perdre de vue la route de Smolensk à Moscou, et je reviens à l'idée principale qui devra constamment l'occuper.

» *L'armée qu'il commande forme la réserve de l'armée de Moscou.* Si la route de Smolensk au quartier impérial venait à être interceptée, il faudrait la rouvrir sur-le-champ ; il faudrait même que l'armée entière du duc de Bellune s'avançât au-devant de nous, si cela était nécessaire. Je puis ne pas trouver la paix où je vais la chercher. Mais alors, appuyé sur une réserve aussi forte et aussi bien postée, ma retraite se ferait avec sécurité, et rien ne saurait la précipiter. »

A ces ordres, à ces instructions en succèdent d'autres. Les précautions que l'empereur veut prendre ne sont pas encore épuisées.

Pour remplir le vide que le mouvement du duc de Bellune va laisser entre le Niémen et la Vistule (1), il faut que l'armée du duc de Castiglione, maintenant sur l'Oder, s'avance à son tour. Cette seconde armée de réserve est d'environ cinquante mille hommes (2). Déjà la division Loison est à Koenigsberg et la division Destrées à Dantzick. Deux autres sont prêtes à les suivre. La division Morand, qui est à Stettin, ira garder nos ponts du Niémen à Kowno, et la division Durutte marchera de Berlin sur Var-

(1) *État des forces sous le commandement du maréchal Victor, duc de Bellune.*

9e corps	Division Partouneaux	Brigade Billard.	33,000
		Brigade Camus.	
		Brigade Blamont.	
	Division Daendels	4 régimens de Berg.	
		Les Badois du comte Hochberg.	
	Division Girard	3 régimens polonais.	
		Saxons de Klengel.	
		Hessois et Westphaliens.	
	Cavalerie	Brigade Delaistre.	
		Brigade Fournier.	
Corps détachés sur Bobruisk.	Division Dombrowski.	Polonais.	
Les garnisons de	Wilna.		
	Minsk.		
	Mohilow.		
	Witepsk.		
	Smolensk.		

(2) *Armée du duc de Castiglione, au* 15 *juillet* 1812.

Div. Heudelet.	à Hambourg		15,600
Div. Morand.	à Stettin		9,500
Div. Durutte.	à Berlin		10,100
Div. Destrées.	à Dantzick		7,500
Div. Loison.	à Koenigsberg		10,500
Div. Cavaignac.	Brigade de caval. française à Hanovre.	Brigade de caval. saxonne à Dresde.	3,000
			56,200

sovie. La division Heudelet qui est à Hambourg, et le reste des troupes du duc de Castiglione qui n'a pas dépassé l'Elbe, se rapprocheront de l'Oder.

Napoléon à son départ de France a fait organiser cent cohortes qu'on a tirées de la garde nationale. Les premiers bataillons formés ont été envoyés dans les places du Rhin; ils y ont perfectionné leur instruction, et vont se rendre sur l'Elbe.

Enfin, pour remplacer les réserves que ce grand mouvement d'ascension va faire monter, par les échelons du Nord, depuis le Rhin jusqu'à Smolensk, l'empereur ordonne qu'on commence en France la levée de 1813 (1).

(1) Il est triste sans doute pour un souverain d'enlever à l'agriculture, à l'industrie, aux arts utiles, la fleur de la population. Mais, faut-il l'avouer ? ce n'est point à la France à se plaindre de cette nécessité. Louis XIV a fait le malheur de l'Europe, et a porté de rudes atteintes au repos de ses peuples en établissant le premier l'usage des grandes armées. Son exemple et ses entreprises en ont fait un besoin constant pour tous les autres potentats. L'Europe est montée sur ce ton; c'est une maladie épidémique, et la philosophie même n'en préserverait pas les princes qu'elle compte parmi ses sectateurs et ses prosélytes. (*Mémoire* de Fabvier.—*Hist. polit. de l'Europe*, par M. le comte de Ségur.)

CHAPITRE II.

VIAZMA.

(Fin d'août.)

L'EMPEREUR s'est arrêté le 26 à Dorogobouge. Il apprend que son avant-garde, qui a été contenue pendant quelques heures sur l'Osma, vient de franchir cette ligne, et il quitte Dorogobouge à onze heures du soir.

Le 27, au matin, il fait halte à Jaszkovo, près la maison de poste, pour y terminer l'expédition des ordres de la veille, recevoir les rapports de l'armée, et laisser passer la chaleur du jour. Dans la soirée, il se remet en marche sur les pas de son avant-garde qui approche de Viazma.

Depuis le départ de Smolensk, l'armée a repris ses manœuvres sur trois colonnes : celle du centre, formée par la cavalerie du roi de Naples, par les corps du prince d'Eckmulh et du duc d'Elchingen, et par la garde impériale, occupe la grande route ; celle de droite, commandée par le prince Poniatowski, suit les rives de l'Osma; les troupes du vice-

roi s'étendent sur la gauche à deux lieues environ ; les Westphaliens forment l'arrière-garde (1).

Nous voici dans la Vieille-Russie. Le pays est beau, les routes sont bien larges, bien alignées, bien plantées de bouleaux : mais la chaleur est toujours excessive ; il n'a pas plu depuis un mois (2).

(1) Le roi de Naples envoie le général Belliard, son chef d'état-major, à l'empereur pour lui exposer le besoin qu'il aurait d'une division d'infanterie à l'avant-garde, et lui faire part de quelques difficultés qu'il éprouvait à ce sujet de la part du maréchal Davoust.... L'empereur ordonne que la division Compans marche désormais à l'avant-garde sous les ordres du roi de Naples. (*Examen critique*, général Gourgaud, pag. 195.)

(2) Après avoir passé Dorogobouge et la chaîne de collines qui précède cette ville, on découvre les plaines immenses qui comprennent la majeure partie de la Russie proprement dite... Ces plaines, qui se continuent jusqu'à Moscou et au-delà, sont couvertes de moissons abondantes en été, et de couches plus ou moins épaisses de neige en hiver. (Le docteur Larrey, tom. IV, pag. 37.)

Le capitaine Eugène Labaume, attaché à l'état-major du vice-roi, décrit ainsi la route suivie par l'armée italienne : « Le 24 août, le vice-roi, qui dirigeait ses troupes sur Doukowtchina, a pris à Pomogailova un embranchement qui l'a ramené sur le centre à Dorogobouge. Cette route dans l'intérieur des terres nous fit traverser un excellent pays. On voyait, chose étonnante, des bestiaux paître dans la campagne, quelques habitans dans les villages, et des maisons qui n'avaient pas été saccagées. Le soldat était dans l'abondance, oubliait ses fatigues, et ne songeait pas aux longueurs de la route. (Pag. 122.)

» Le 25, jour où l'empereur venait d'arriver à Dorogobouge, nous passâmes le Wop, petite rivière qui coule dans un lit profond. En continuant notre marche, nous revîmes le Borysthène ; une lieue plus loin, nous aperçûmes les hautes tours du beau château de Zazelié.

» Le 26, nous suivîmes le chemin qui conduit à Blagbova, laissant à droite des collines cultivées, sur lesquelles se trouvaient plusieurs

Le 28, au matin, l'empereur s'arrête au petit château de Rouibki.

On a reçu, dans la nuit, un officier russe, envoyé par Barclai de Tolly. Cette communication a pour objet de savoir ce qu'est devenu le dernier parlementaire qui s'est présenté à Smolensk pour avoir des nouvelles du général Toutchkoff. Napoléon pense qu'Alexandre est revenu à son armée ou n'en est pas loin; il voit dans cette occasion un nouveau moyen de protester contre des animosités personnelles qu'il ne peut comprendre, et il s'empresse de le saisir. Le moment décisif approche. Toutes les combinaisons qui doivent nous assurer le succès sont épuisées; il n'y a plus qu'à vaincre, et Napoléon se jette avec une sorte de satisfaction dans la première ouverture qui s'offre à lui, pour tenter de rompre l'événement. Il en a été ainsi à toutes les époques principales: quand l'occasion ne se présente pas, il la fait naître, et en ce moment encore il obéit à cette disposition conciliatrice, toujours si vive chez lui à la veille d'une bataille solennelle; c'est le mouvement habituel d'un caractère fort et généreux, et il ne faut pas qu'on puisse confondre la réponse qu'il va dicter au prince de Neufchâtel, avec les froids calculs d'une politique ordinaire. Voici cette réponse:

hameaux; la fumée qui sortait des cheminées faisait augurer que les maisons n'avaient pas été abandonnées. On voyait de loin les paisibles habitans courir sur le sommet des monts pour observer avec anxiété si nous ne venions pas troubler la paix de leurs chaumières.» (Pag. 124.)

« Rouibki, le 28 août.

« Monsieur le général, M. Orloff, officier aux gardes, envoyé en parlementaire pour avoir des nouvelles du général Toutchkoff, a été envoyé mal à propos de l'avant-garde sur Smolensk, au moment des opérations de l'armée, ce qui a fait diriger son retour par les avant-postes de notre droite qui s'avance sur Viazma. Il doit donc être arrivé à l'heure qu'il est; mais j'ai eu l'attention de donner des nouvelles du général Toutchkoff, en faisant passer un lettre de ce général qui est parti pour Metz en bonne santé. A cette occasion (Ici l'empereur prend la plume, et tout ce qui suit est écrit de sa main sur la minute dans les interlignes d'une première dictée.) « A cette occasion, je renouvelle à Votre Excellence la proposition que je lui ai faite d'établir un cartel d'échange et de régler les communications des deux armées, ainsi que la manière dont les parlementaires doivent être traités. Sa majesté voit avec peine les maux que souffre le pays; elle voudrait que l'empereur de Russie laissât des gouverneurs civils pour prendre soin du peuple et des propriétés, et diminuer par là les maux de la guerre : c'est l'usage qui a été suivi dans toutes les guerres. Au surplus, en faisant cette proposition à Votre Excellence, je m'acquitte d'un devoir cher au cœur de mon souverain.

» L'empereur, monsieur le baron, à qui j'ai communiqué cette lettre, me charge de vous prier de faire ses complimens à l'empereur Alexandre s'il est à l'armée, ou au premier rapport que vous lui

ferez. Dites-lui que ni les vicissitudes de la guerre, ni aucune circonstance, ne peuvent altérer l'estime et l'amitié qu'il lui porte (1). »

On quitte Rouibki dans l'après-midi pour se rendre à Viazma; mais, en route, on apprend que notre avant-garde n'y est pas encore, que Konownitzin, qui vient de remplacer Platow à l'arrière-garde des Russes, paraît vouloir gagner quelques heures de plus, et le quartier impérial s'arrête au château le plus proche, sur les hauteurs qui sont à deux lieues en avant de la ville.

Viazma est une cité de quinze mille habitans, nouvellement bâtie, et remarquable par l'élégance de la plupart de ses constructions; elle nous offrira des ressources. Mais le retard que l'ennemi met à nous la céder fait craindre qu'il ne prépare encore un incendie. L'aide-de-camp Auguste Caulaincourt est envoyé à l'avant-garde, avec l'ordre d'enlever la ville au point du jour, en prenant toutes les précautions convenables pour la sauver.

Le 29, dès le matin, l'empereur s'y porte lui-même. Nos troupes ont trouvé les plus belles maisons de la ville en feu! Toute la population s'est retirée sur Moscou. On porte déjà à quinze cent

(1) « L'empereur Alexandre voulut bien me dire qu'après la prise » de Smolensk, le maréchal Berthier avait écrit au général en chef » russe relativement à quelques affaires militaires, et qu'il finissait sa » lettre en disant, que l'empereur Napoléon conservait toujours la » plus tendre amitié pour l'empereur Alexandre » (Madame de Staël, *Dix Années d'exil*, pag. 346); puis elle ajoute : « *Fade persiflage* » *que l'empereur de Russie reçut comme il le devait.* »

mille le nombre des habitans de la province qu'on a fait refluer sur cette capitale (1).

Konownitzin a mis un soin particulier à brûler les ponts ainsi que les halles qu'on appelle le Bazar. Deux bataillons sont employés à combattre l'incendie et parviennent à lui arracher les deux tiers de la ville. On est heureux d'y recueillir des grains, des farines et encore d'autres approvisionnemens (2).

Le logement du quartier impérial a été marqué, par les maréchaux-de-logis du palais, dans une grande maison située à droite en arrivant. Avec quel regard de tristesse nous interrogeons ce séjour qui n'offre plus qu'une habitation déserte!

Derrière la cour est un jardin dessiné à l'anglaise, au fond duquel s'élève, sur six colonnes, une petite rotonde à jour qui présente l'élégante copie d'un temple grec. La vue d'un bel édifice qui décore le voisinage réclame ensuite notre curiosité. Nous traversons la rue. En face s'ouvre un cloître, et dans l'enceinte est une église. La grande porte en est fermée; nous faisons le tour; les portes latérales

(1) *Campagne de Russie*, par M. Eugène Labaume, pag. 127.

(2) Viazma est une ville assez considérable qui sert d'entrepôt au commerce des deux Russies. Elle recélait des magasins immenses d'huile, d'eau-de-vie, de savon, de sucre, de café et de pelleteries. Nous la trouvons presque tout embrasée, et l'armée a beaucoup de peine à la traverser; les habitans ont également abandonné la ville!... Cependant les soldats recueillent, dans les maisons échappées aux flammes, et même dans les caves de celles qui ont été incendiées, de la farine, de l'huile, de l'eau-de-vie, du sucre et un peu de café. (*Mémoire* du docteur Larrey, tom. IV, pag. 39.)

sont également fermées ; nous frappons, nous redoublons les coups ; personne ne répond : nous découvrons une sonnette, nous sonnons, nous appelons à plusieurs reprises : enfin arrive un Russe d'une apparence assez chétive, qui n'apercevant pas de soldats a risqué de nous aborder. C'est un des serviteurs de l'église, le sacristain ou le sonneur. Nous faisons usage du peu de mots russes que nous savons pour le rassurer. Voulant lui prouver que nous ne venons pas *prendre*, nous lui *donnons*. Notre attitude religieuse en le suivant sous les voûtes sacrées achève de lui rendre toute confiance !.... Mais quel spectacle s'offre à nos yeux !.... Devant le maître-autel, une bière ouverte ; un mort dont le visage est découvert, un vieillard vénérable, décoré d'une longue barbe blanche, la mitre en tête, le corps chargé des plus riches habits pontificaux ; autour du cercueil, des cierges et tous les apprêts funéraires, voilà ce que le sacristain nous montre ! Nous restons muets d'étonnement ! Cependant notre guide, qui ne craint plus de parler, nous dit beaucoup de choses inintelligibles pour nous. Enfin, à force d'attention et de répétitions, nous parvenons à savoir que ce vieillard était le pontife de l'église, probablement l'évêque de Viazma ; cette nuit même son grand âge a succombé à l'effroi du tumulte qui a précédé l'approche de notre avant-garde. Au moment de se séparer de ses autels, il a expiré. Ses traits conservent encore la sérénité du juste à sa dernière heure. Les prêtres avaient tout disposé ce matin pour ses funérailles, et l'office des

morts était commencé quand le signal du départ a été donné. Alors peuple et prêtres tout a fui. Pour tenir les portes fermées et veiller sur le mort le plus long-temps possible, il n'est resté que le malheureux qui vient de nous ouvrir.

Encore émus de ce que nous avons vu, nous ne manquons pas d'en rendre compte à l'empereur à son retour. Il ordonne aussitôt que les funérailles soient achevées par un détachement de l'armée, en présence des principaux officiers de l'état-major. Le vieux pontife sera déposé dans le caveau que ses prêtres eux-mêmes ont préparé.

Les nouvelles de l'avant-garde sont des plus favorables. L'ennemi s'arrête et paraît vouloir nous attendre. Miloradowitch vient d'amener quinze mille hommes de Moscou. Encouragé par ce renfort, Barclai de Tolly semble se disposer à recevoir la bataille. Une raison plus forte, peut-être, l'y pousse ; il sait qu'un successeur lui est donné : on a pensé dans les conseils du prince que, *pour nationaliser la guerre davantage, il fallait placer un nom russe à la tête de tous les armemens* (1), et c'est ce qui a déterminé l'empereur Alexandre à remplacer le baron étranger Barclai de Tolly, par le feld-maréchal Golonitcheff-Kutusoff-Rimniskoï, qui vient de commander contre les Turcs. Si le général disgracié veut en appeler à la fortune, il n'a pas un moment à perdre pour se ménager la chance d'une victoire, avant l'apparition de son

(1) M. de Butturlin, pag. 296.

heureux rival ; et l'on assure qu'il fait élever en toute hâte les redoutes sur lesquelles il a besoin de s'appuyer.

La position qu'il paraît avoir définitivement choisie, est celle de Tsarewo-Zaïmitché, près la poste de Velichewo, entre Viazma et Ghjath ; nous n'en sommes éloignés que d'une marche.

La journée du 30 se passe donc à Viazma, en dispositions préparatoires. Mais le lendemain, au moment où l'on croit partir pour le combat, on ne reçoit que des ordres de route. Les nouvelles de la nuit ont tout changé.

Le nouveau général, Kutusoff, est arrivé le 29 au soir au camp de Barclai de Tolly ; il a pris aussitôt le commandement ; mais il n'a pas voulu accepter la bataille dans une position qui avait été choisie par un autre. L'armée russe a donc encore une fois levé le pied, et notre avant-garde qui la suit est sur le point d'entrer à Ghjath (1).

(1) « J'allai voir le prince Kutusoff la veille de son départ de Pétersbourg, dit madame de Staël; c'était un vieillard plein de grâces dans les manières, et de vivacité dans la physionomie, quoiqu'il eût perdu un œil par une des nombreuses blessures qu'il avait reçues dans les cinquante années de sa carrière militaire. En le regardant, je craignais qu'il ne fût pas de force à lutter contre les hommes *âpres* et jeunes qui fondaient sur la Russie; mais les Russes, courtisans à Pétersbourg, redeviennent Tartares à l'armée.... Je fus émue en quittant cet illustre maréchal; je ne savais si j'embrassais un vainqueur ou un martyr.... Avant de partir, Kutusoff alla faire sa prière à l'église de Notre-Dame-de-Kasan, et tout le peuple qui suivait ses pas lui cria de sauver la Russie. (*Dix Années d'exil*, pag. 348.)

Artificieux comme le premier Philippe de Macédoine, ce vieillard est opposé au moderne Annibal, dit M. de Butturlin, tom. Ier., p. 303.

CHAPITRE III.

GHJATH.

(Premiers jours de septembre.)

L'EMPEREUR laisse à Viazma le général Baraguey-d'Hilliers, avec le titre de gouverneur de la province; il envoie à Smolensk le général Jomini, comme commandant de la place. Le général Baraguey-d'Hilliers y exercera l'autorité supérieure en attendant le duc de Bellune.

L'empereur confie à ces généraux l'ordre, la sûreté et l'approvisionnement de la route; il veut que toutes les maisons de poste soient crénelées et retranchées; que les courriers, les estafettes et les officiers en mission y trouvent des chevaux; qu'on fasse garder chaque relai par une compagnie, et qu'on y place une pièce de canon.

Les commandans des stations militaires ainsi distribuées sur les pas de l'armée, ont pour instructions d'étendre leur surveillance aux contrées environnantes, et de remédier par une administration sévère, mais juste, au bouleversement politique dont tout le pays est victime.

Le 31 au matin, on a quitté Viazma. Un peu de pluie qui a tombé la veille a suffi pour abattre la poussière dont notre marche était incommodée. *La température est celle de France au commencement d'octobre.*

Les différens corps continuent de s'avancer dans l'ordre suivi depuis Smolensk; le roi de Naples ouvre la route, ayant à sa gauche le vice-roi et à sa droite le prince Poniatowski, qui marchent à deux lieues environ dans l'intérieur des terres, et toujours à la hauteur du centre (1). L'infanterie du général Compans soutient à l'avant-garde la cavalerie du roi de Naples; viennent ensuite les autres divisions du prince d'Eckmulh, celles du maréchal Ney, la garde, et le quartier-général. Les Westphaliens arrivés à Viazma après notre départ ferment la marche.

L'empereur s'arrête le soir à Velitchewo, près des redoutes ébauchées où Barclai de Tolly voulait nous attendre.

Depuis le commencement de la campagne nous

(1) L'officier du vice-roi, que nous avons déjà cité, décrit ainsi le pays qu'il traverse :

Au-delà de Viazma, à gauche, on apercevait de loin un fort beau château, fermé par quatre pavillons, entourés de jardins, et une grande église. En y entrant, nous apprîmes que ce lieu s'appelait Novoë.

Le 31, on se remit en route. En chemin, on rencontra de jolis châteaux entièrement ravagés; nous fîmes halte à l'un d'entre eux, et parcourûmes un beau parc dont les promenades étaient très-agréables. Le vice-roi s'arrêta au château de Pockrow. (M. Eugène Labaume, pag. 128.)

avons traversé des pays que la Russie compte aujourd'hui parmi ses provinces ; mais ce n'est que depuis quelques jours que nous ne sommes plus en Pologne. L'aspect des plaines de la Moscovie achève de dissiper l'illusion où les cartes du *partage* nous ont tenus depuis le Niémen jusqu'à Smolensk.

Une montée insensible nous a élevés sur le plateau qui domine l'orient. La plaine qui nous entoure fournit autant de fleuves au monde que les aiguilles glacées du Saint-Gothard. Derrière nous sont les sources du Borysthène qui descend vers la mer Noire. A notre gauche nous laissons celles de la Dwina qui coule vers la Baltique, et devant nous sont les principaux réservoirs du Volga qui va se perdre dans la mer Caspienne, après avoir abreuvé de ses ondes toutes ces peuplades de Cosaques, de Kalmouks et de Tartares, qui succèdent aux Scythes de la vieille histoire (1).

(1) Quelques lignes de madame de Staël, qui appartiennent à cette époque, achèveront de donner une idée du pays où nous sommes arrivés :

Les fleuves sont les plus grandes beautés de la nature en Russie. A peine si l'on y rencontre des ruisseaux, tant le sable en obstrue le cours. Il n'y a presque point de variétés d'arbres ; le triste bouleau revient sans cesse dans cette nature peu inventive. On y pourrait regretter même les pierres, tant on est quelquefois fatigué de ne rencontrer ni collines, ni vallées, et d'avancer toujours sans voir de nouveaux objets... Vous voyez de grandes plaines de blés, qui semblent cultivées par des mains invisibles, tant les habitans sont rares... Il ne faut pas s'imaginer qu'en approchant des villes, on voie rien qui ressemble aux villes de l'Occident ; les chemins ne sont pas mieux soignés... On se sent, en Russie, à la porte d'une autre terre, près de cet Orient d'où

Le 1er septembre, l'empereur est à Ghjath (1). Il espérait y trouver des nouvelles de l'ennemi et son attente n'est pas trompée. Kutusoff n'a fait que traverser la ville : il a remarqué en avant de Mojaïsk une position de bataille qui lui convient, et s'est empressé d'y devancer son armée. Cette position est celle du village de Borodino. On assure qu'elle tire sa force principale d'un ravin profond appelé la Kolocza, qui coupe en cet endroit la grande route. Depuis quarante-huit heures Kutusoff a mis en

sont sorties tant de croyances religieuses. Des plaines de sable, quelques forêts de bouleau, et des villages à grande distance les uns des autres, composés de maisons de bois, toutes taillées sur le même modèle, voilà les seuls objets qui s'offrent aux regards..... La rigueur du climat, les marais, les forêts, les déserts dont se compose une grande partie du pays, mettent l'homme en lutte avec la nature. Les fruits et les fleurs mêmes ne vivent que dans les serres; les légumes ne sont pas généralement cultivés; il n'y a de vigne nulle part..... Il y a tant d'espace en Russie que tout s'y perd, même les châteaux, même la population. On dirait qu'on traverse un pays dont la nation vient de s'en aller! L'absence d'oiseaux ajoute à ce silence; les bestiaux aussi sont rares; l'étendue fait tout disparaître, excepté l'étendue même qui poursuit l'imagination. (Madame de Staël.)

(1) Ghjath est une ville bien moins importante que Viazma; elle n'a qu'une seule rue d'une longueur prodigieuse. Toutes les maisons sont construites en bois; nous la traversons, comme les villes précédentes, au milieu des flammes. Cependant une pluie abondante qui survient arrête l'incendie, et permet à l'état-major et à la garde de s'abriter dans les maisons qui ont été préservées.

Les environs de Ghjath étaient couverts de gros choux pommés; ils sont d'un grand secours à nos soldats, qui ont trouvé, dans un magasin de la ville, du lard et du biscuit. (Le docteur Larrey; *Mémoire sur la Chirurgie Militaire*, tom. IV, pag. 39.)

mouvement tous les bras dont il pouvait disposer pour perfectionner par des redoutes la ligne qu'il a résolu de défendre. Cette fois, il n'est plus permis d'en désespérer. La bataille générale que les Russes ont refusée si souvent depuis le Niémen va nous être accordée. Ghjath n'est qu'à deux petites marches du camp de Kutusoff. L'empereur s'y arrête les trois premiers jours de septembre, autant pour compléter ses moyens d'attaque et réunir sous sa main tout ce qu'une longue route a dispersé sur ses derrières, que pour laisser prendre à l'ennemi sur le terrain de son choix tous les petits avantages qui doivent l'encourager à soutenir le choc.

Combien les ordres, les soins, les mesures de détail et les instructions sont multipliés pour mettre à profit ce repos apparent! C'est dans de telles suspensions de marches que Napoléon se plaît à fatiguer toutes les plumes de son cabinet.

Il vient d'être témoin de plusieurs embarras graves qui sont résultés de la confusion des bagages. La peur de manquer ne cesse d'accroître le nombre des voitures, et tout les réglemens somptuaires sont méconnus. Des mesures de rigueur deviendront nécessaires ; pour les prévenir, l'empereur ne craint pas de montrer beaucoup d'humeur et même d'exagérer ses plaintes. « Il est impossible, » écrit-il au prince de Neufchâtel, « de voir un plus mauvais ordre que celui de la route. L'état-major ne m'est d'aucun secours. Que font donc vos officiers ? Le prevôt de la gendarmerie, le vaguemestre, que font-ils?.... Aucun ne sert comme il le devrait. On

va aux vivres *à la débandade*. Le nombre des maraudeurs qui tombent dans les mains de l'ennemi monte chaque jour à plusieurs centaines. Je veux qu'on défende aux soldats, sous les peines les plus sévères, de s'aventurer ainsi. On doit aller *aux vivres*, comme l'ordonnance le prescrit pour les *fourrages*, par corps d'armée ou au moins par division, et des escortes suffisantes doivent protéger l'opération. Dans les villages où les paysans sont désarmés, on doit se contenter de *requérir*, sans faire un mal inutile au pays. L'ordre à substituer à la maraude est d'une si grande importance pour la sûreté de l'armée que j'attends du zèle des généraux qu'ils ne négligeront aucune mesure à cet égard.»

Aux ordres du jour qui ont pour objet de lutter contre les relâchemens de discipline inévitables à la suite de longues marches, succèdent sans interruption les calculs et les préparatifs nécessaires à la veille d'une bataille. « Occupez-vous de rallier vos troupes, » écrit-il au roi de Naples, au prince d'Eckmülh, au vice-roi, au prince Poniatowski, au duc d'Elchingen, et au duc d'Abrantès; « annoncez aux soldats que le moment du combat approche et qu'il faut s'y préparer. Que dans l'après-midi du 2 septembre, on fasse à la même heure, sur toute la ligne, *l'appel* des hommes présens; qu'on me l'envoie avant dix heures du soir; j'ai besoin de connaître nos forces avec exactitude.»

Il écrit encore à ses généraux: « Faites l'inspection des armes; » à son intendant-général: « Passez

la revue des ambulances, et donnez-moi le nombre des pansemens qu'on peut faire ; » au général Lariboissière : « Remettez-moi l'état de notre artillerie ; dites-moi combien de coups vous pouvez tirer. »

Enfin l'empereur appelle le chirurgien en chef Larrey ; il apprend qu'une partie des officiers de santé sont restés à Smolensk, et sur-le-champ il dicte un ordre du jour qui met à la disposition de Larrey tous les chirurgiens des régimens, à l'exception du chirurgien-major et de deux aides (1).

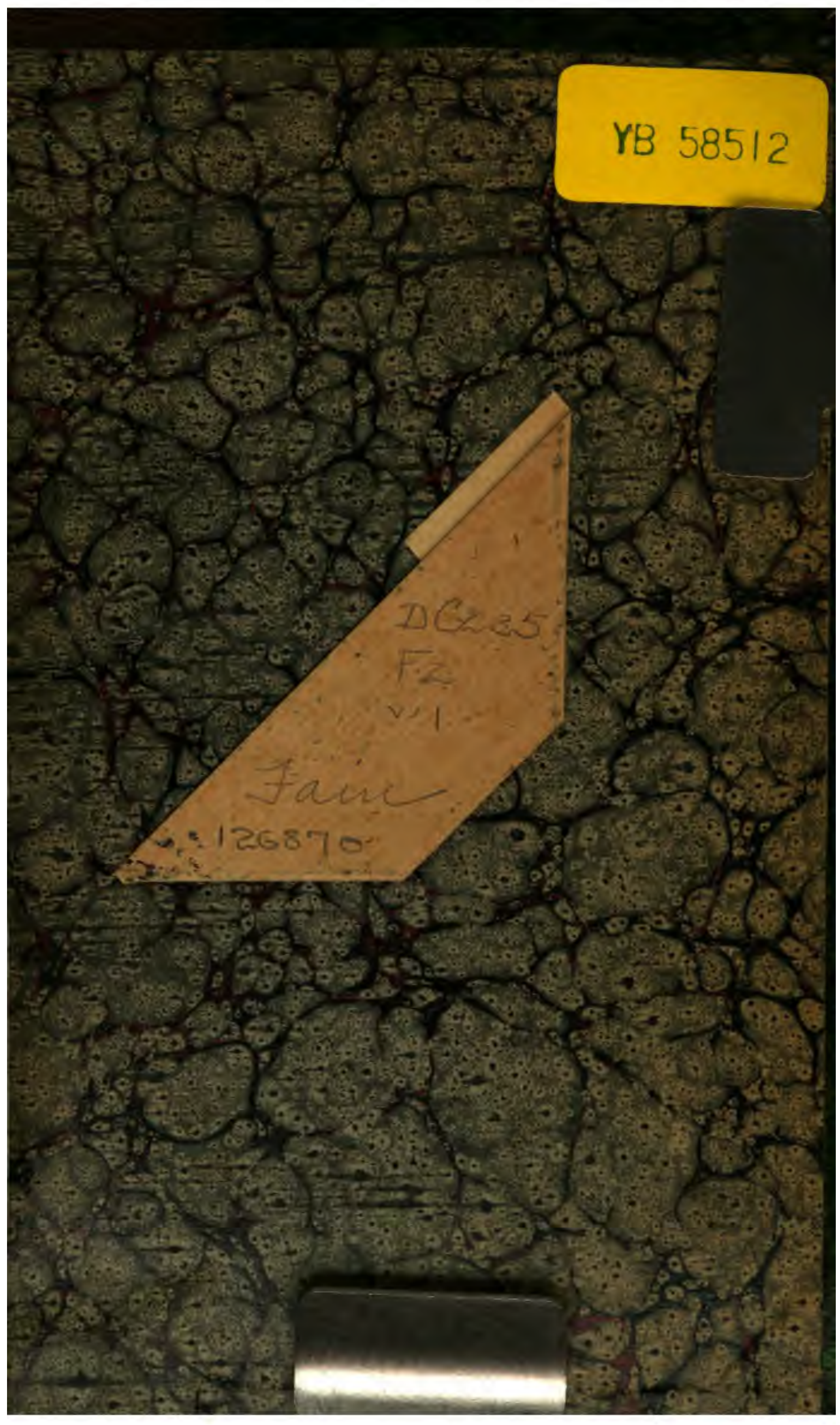
Pour arriver plus vite à l'événement, nous négligeons d'insister sur les détails multipliés qui occupent Napoléon pendant ces trois journées. Il a reçu les états qu'il a demandés. Cent soixante mille hommes ont passé les ponts de Smolensk ; il faut en déduire nos pertes de Valoutina, ce qu'on a laissé successivement à Dorogobouge et à Viazma, ce qui va rester à Ghjath pour garder la route, les dépôts, les magasins, les relais et les étapes. La division Laborde, de la jeune garde, la division Pino, du corps du vice-roi, et la cavalerie du général Sébastiani sont encore en arrière. Mais l'armée est

(1) « Cette disposition, » dit le docteur Larrey, tom. IV, pag. 40 de sa *Chirurgie Militaire*, « me procura quarante-cinq chirurgiens, aides, ou sous-aides, que j'attachai au quartier-général. Le séjour que l'on fit à Ghjath donna le temps à plusieurs caissons de nos ambulances de nous rejoindre, et je fus assez heureux pour être à peu près en mesure. »

impatiente ; elle compte cent vingt mille combattans qui brûlent d'en venir aux mains : l'empereur ne veut pas les arrêter davantage.



FIN DU PREMIER VOLUME.


YB 58512
DC235
F2
v.1
Fain
126870

